
Contes et nouvelles du Québec

Tome I

TV5MONDE

La télévision qui aime les livres

Contes et nouvelles du Québec

Tome I



BeQ

Contes et nouvelles du Québec
1800-1950

Tome I

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 50 : version 5.4

Image de la couverture :

Ozias Leduc

La Liseuse, 1894

Huile sur toile, 29,6 x 25,6 cm

© Succession Ozias Leduc/SODRAC

Musée du Québec

<http://www.mdq.org>

L'Iroquoise

Histoire, ou nouvelle historique

Texte publié en 1827 dans *La Bibliothèque canadienne* et repris dans le premier tome du *Répertoire national* de John Huston en 1848, première nouvelle vraisemblablement écrite par un Canadien qui ne l'a toutefois pas signé.

Il y a quelques années, un monsieur qui voyageait de Niagara à Montréal, arriva de nuit au Coteau-du-Lac. Ne pouvant se loger commodément dans l'une des deux chétives auberges de l'endroit, il alla prendre gîte chez un cultivateur des environs. Comme son hôte l'introduisait dans la chambre où il devait coucher, il y aperçut un portefeuille de voyage agrafé en argent et qui contrastait avec la grossièreté des meubles de la maison. Il le prit et lut les initiales qu'il y avait sur le fermoir. C'est

une affaire curieuse, lui dit son hôte, et plus vieille que vous et moi.

– C’est sans doute, répondit l’étranger, quelque relique dont vous aurez hérité.

– C’est quelque chose comme cela, repartit l’hôte : il y a dedans une longue lettre qui a été pour nous jusqu’à présent comme du papier noirci. Il nous est venu en pensée de la porter au P. M..., aux Cèdres ; mais j’attendrai que ma petite fille, Marie, soit en état de lire l’écriture à la main.

– Si la chose ne vous déplaît pas, dit l’étranger, j’essaierai de la lire.

Le bonhomme consentit avec joie à la proposition : il ouvrit le portefeuille, prit le manuscrit, et le donna à l’étranger.

– Vous me faites beaucoup de plaisir, lui dit-il ; ç’aurait été, même plus tard, une tâche difficile pour Marie ; car, comme vous voyez, le papier a changé de couleur, et l’écriture est presque effacée...

Le zèle de l’étranger se ralentit, quand il vit la

difficulté de l'entreprise.

– C'est sans doute quelque vieux mémoire de famille, dit-il, en déployant le manuscrit d'un air indifférent.

– Tout ce que je sais, reprit l'hôte, c'est que ce n'est point un mémoire de notre famille : nous sommes, depuis le commencement, de simples cultivateurs, et il n'a rien été écrit sur notre compte, à l'exception de ce qui se trouve sur la pierre qui est à la tête de la fosse de mon grand-père aux Cèdres. Je me rappelle, comme si c'était hier, de l'avoir vu assis dans cette vieille chaise de chêne, et de l'avoir entendu nous raconter ses voyages aux lacs de l'ouest, avec un nommé Bouchard, jeune Français, qui fut envoyé à nos postes de commerce. On ne parcourait pas le monde alors, comme à présent, pour voir des rapides et des chutes.

– C'est donc, dit l'étranger, dans l'espoir d'obtenir enfin la clé du manuscrit, quelque récit de ses voyages.

– Oh ! non, répartit le bonhomme ; Bouchard l'a trouvé sur le rivage du lac Huron, dans un lieu

solitaire et sauvage. Asseyez-vous, et je vais vous raconter tout ce que j'en ai entendu dire à mon grand-père : le bon vieillard, il aimait à parler de ses voyages.

Le petit-fils l'aimait aussi, et l'étranger écouta patiemment le long récit que lui fit son hôte, et qui, en substance, se réduit à ce qui suit :

Il paraît que vers l'année 1700, le jeune Bouchard et ses compagnons, revenant du lac Supérieur, s'arrêtèrent sur les bords du lac Huron, près de la baie de Saguinam. D'une éminence, ils aperçurent un village sauvage, ou, en termes de voyageurs, une fumée. Bouchard envoya ses compagnons avec Sequin, son guide sauvage, à ce village, afin d'y obtenir des canots pour traverser le lac ; et en attendant leur retour, il chercha un endroit où il put se mettre à couvert. Le rivage était rempli de rochers et escarpé ; mais l'habitude et l'expérience avaient rendu Bouchard aussi agile et aussi hardi qu'un montagnard suisse : il descendit les précipices, en sautant de rocher en rocher, sans éprouver plus de crainte que l'oiseau sauvage qui vole au-dessus et

dont les cris seuls rompent le silence de cette solitude. Ayant atteint le bord du lac, il marcha quelque temps le long de l'eau, jusqu'à ce qu'ayant passé une pointe de roche, il arriva à un endroit qui lui parut avoir été fait par la nature pour un lieu de refuge. C'était un petit espace de terre, en forme d'amphithéâtre, presque entièrement entouré par des rochers, qui saillant hardiment sur le lac, à l'extrémité du demi-cercle, semblaient y étendre leurs formes gigantesques pour protéger ce temple de la nature. Le terrain était probablement inondé après les vents d'est, car il était mou et marécageux ; et parmi les plantes sauvages qui le couvraient, il y avait des fleurs aquatiques. Le lac avait autrefois baigné ici, comme ailleurs, la base des rochers ; elle était quelquefois douce et polie, quelquefois rude et hérissée de pointes. L'attention de Bouchard fut attirée par des groseilliers qui s'étaient fait jour à travers les crevasses des rochers, et qui par leurs feuilles vertes et leurs fruits de couleur de pourpre, semblaient couronner d'une guirlande le front chauve du précipice. Ce fruit est un de ceux que produisent naturellement les déserts de

l'Amérique du Nord, et sans doute il parut aussi tentatif à Bouchard que l'auraient pu, dans les heureuses vallées de la France, les plus délicieux fruits des Hespérides. En cherchant l'accès le plus facile à ces groseilles, il découvrit dans les rochers, une petite cavité, qui ressemblait tellement à un hamac, qu'il semblait que l'art s'était joint à la nature pour la former. Elle avait probablement procuré un lieu de repos au chasseur ou au pêcheur sauvage, car elle était jonchée de feuilles sèches, de manière à procurer une couche délicieuse à un homme accoutumé depuis plusieurs mois à dormir sur une couverture de laine étendue sur la terre nue. Après avoir cueilli les fruits, Bouchard se retira dans la grotte et oublia, pour un temps, qu'il était séparé de son pays par de vastes forêts et une immense solitude. Il écouta les sons harmonieux des vagues légères qui venaient se briser sur les roseaux et les pierres du rivage, et contempla la voûte azurée des cieux et les nuages dorés de l'été. Enfin, perdant le sentiment de cette douce et innocente jouissance, il tomba dans un sommeil profond, dont il ne fut tiré que par le

bruit de l'eau fendue par des avirons.

Bouchard jeta ses regards sur le lac, et vit s'approcher du rivage un canot où il y avait trois sauvages, un vieillard, un jeune homme et une jeune femme. Ils débarquèrent non loin de lui, et sans l'apercevoir, gagnèrent l'extrémité opposée du demi-cercle. Le vieillard s'avança d'un pas lent et mesuré, et levant une espèce de porte formée de joncs et de tiges flexibles, (que Bouchard n'avait pas remarquée,) ils entrèrent tous trois dans une cavité du rocher, y déposèrent quelque chose qu'ils avaient apporté dans leurs mains, y demeurèrent quelque temps prosternés, et retournèrent ensuite à pas lents à leur canot. Bouchard suivit des yeux la frêle nacelle sur la verte surface du lac, et tant qu'il la put voir, il entendit la voix mélodieuse de la jeune femme, accompagnée, à des intervalles réguliers, par celles de ses compagnons, chantant, comme il se l'imaginait, l'explication de leur culte silencieux ; car leurs gestes expressifs semblaient montrer d'abord le rivage et ensuite la voûte du ciel.

Dès que le canot eut disparu, Bouchard quitta

sa couche, et se rendit à la cellule. Il se trouva que c'était une excavation naturelle, assez haute pour admettre debout un homme de taille ordinaire, et s'étendant en profondeur à plusieurs pieds, après quoi elle se réduisait à une simple fente entre deux rochers. D'un côté, un petit ruisseau pénétrait par le toit voûté, et tombait en gouttes de cristal dans un bassin naturel, qu'il avait creusé dans le roc. Au centre de la grotte était un tas de pierres en forme de pyramide, et sur cette pyramide une soutane et un bréviaire. Il allait les examiner, quand il entendit le coup de sifflet donné pour signal par son guide ; il y répondit par le son de son cor, et au bout de quelques moments, Sequin descendit du précipice, et fût à côté de lui. Bouchard lui conta ce qu'il avait vu, et Sequin, après un moment de réflexion, dit :

– Ce doit être l'endroit dont j'ai si souvent entendu parler nos anciens ; un homme de bien y est mort. Il fut envoyé par le Grand-Esprit, pour enseigner de bonnes choses à notre nation, et les Hurons ont encore plusieurs de ses maximes gravés dans leur cœur. Ils disent qu'il a jeûné tout

le temps de sa vie, et qu'il doit se régaler maintenant : c'est pourquoi ils lui apportent des provisions de leurs festins. Voyons quelles sont ces offrandes...

Sequin prit d'abord un tortis fait de fleurs et de rameaux toujours verts :

– C'est, dit-il, une offrande de noces, et il en conclut que le jeune couple était marié depuis peu. Ensuite venait un calumet :

– C'est, dit Sequin, un emblème de paix, le don d'un vieillard : et ceci (ajouta-t-il, déroulant une peau qui enveloppait quelques épis murs de blé d'Inde,) ce sont les emblèmes de l'abondance et des occupations différentes de l'homme et de la femme : le mari fait la chasse aux chevreuils, et la femme cultive le maïs...

Bouchard prit le bréviaire, et en l'ouvrant, un manuscrit tomba d'entre ses feuillets : il le saisit avec empressement, et il allait l'examiner, quand son guide lui fit remarquer la longueur des ombres sur les lacs, et l'avertit que les canots seraient prêts au lever de la pleine lune. Bouchard était bon catholique, et comme tous les

catholiques, un bon chrétien : il honorait tous les saints du calendrier, et révérait la mémoire d'un homme de bien, quand même il n'avait pas été canonisé. Il fit le signe de la croix, dit un *Pater*, et suivit son guide au lieu du rendez-vous. Il conserva le manuscrit comme une relique sainte ; et celui qui tomba dans les mains de notre voyageur, chez le cultivateur canadien, était une copie qu'il en avait tirée pour l'envoyer en France. L'original avait été écrit par le P. Mesnard, dont la mémoire vénérée avait consacré la cellule du lac Huron, et contenait les particularités suivantes :

Le P. Mesnard reçut son éducation au séminaire de Saint-Sulpice. Le dessein courageux et difficile de propager la religion chrétienne parmi les sauvages du Canada, paraît s'être emparé de bonne heure de son esprit, et lui avoir inspiré l'ardeur d'un apôtre et la résolution d'un martyr. Il vint en Amérique sous les auspices de madame de Bouillon, qui, quelques années auparavant, avait fondé l'Hôtel-Dieu de Montréal. De son aveu et avec son aide, il s'établit à un village d'Outaouais, sur les bords

du lac Saint-Louis, au confluent de la Grande-Rivière et du fleuve Saint-Laurent. Ses pieux efforts gagnèrent quelques sauvages au christianisme et aux habitudes de la vie civilisée ; et il persuada à d'autres de lui amener leurs enfants, pour être façonnés à un joug qu'ils n'étaient pas en état de porter eux-mêmes.

Un jour, un chef des Outaouais amena au P. Mesnard deux jeunes filles qu'il avait enlevées aux Iroquois, nation puissante et fière, jalouse des empiétements des Français, et résolue de chasser de son territoire tous ceux qui faisaient profession d'enseigner ou de pratiquer la religion chrétienne. Le chef outaouais présenta les jeunes filles au Père en lui disant :

– Ce sont les enfants de mon ennemi, de Talasco, le plus puissant chef des Iroquois, l'aigle de sa tribu ; il déteste les chrétiens : fais des chrétiennes de ses deux filles, et je serai vengé.

C'était la seule vengeance à laquelle le bon Père eût voulu prendre part. Il adopta les jeunes filles au nom de l'église Saint-Joseph, à qui il les consacra, se proposant, lorsqu'elles seraient

parvenues à l'âge de faire des vœux volontaires, de les leur faire prendre parmi les religieuses de l'Hôtel-Dieu. Elles furent baptisées sous les noms de Rosalie et de Françoise. Elles vécurent dans la cabane du P. Mesnard, et y furent soigneusement accoutumées aux prières et aux pénitences de l'Église. Rosalie était naturellement dévote ; le Père rapporte plusieurs exemples étonnants de ses mortifications volontaires : il loue la piété de Rosalie avec l'exaltation d'un véritable enfant de l'Église ; cependant, la religion à part, il semble avoir eu plus de tendresse pour Françoise, qu'il ne nomme jamais sans quelque épithète qui exprime l'affection ou la piété. Si Rosalie était comme le tournesol, qui ne vit que pour rendre hommage à un seul objet, Françoise ressemblait à une plante qui étend ses fleurs de tous côtés, et fait part de ses parfums à tous ceux qui s'en approchent. Le Père Mesnard dit qu'elle ne pouvait pas prier en tout temps ; qu'elle aimait à se promener dans les bois, à s'asseoir au bord d'une cascade, à chanter une chanson de son pays natal, etc. Elle évitait toute rencontre avec les Outaouais, parce qu'ils étaient les ennemis de ses

compatriotes. Le P. Mesnard se plaint qu'elle omettait quelquefois ses exercices de piété ; mais il ajoute qu'elle ne manquait jamais aux devoirs de la bienfaisance.

Un jour que le P. Mesnard était aux Cèdres pour une affaire de religion, Françoise entra en hâte dans la cabane. Rosalie était à genoux devant un crucifix. Elle se leva en voyant entrer sa sœur, et lui demanda, d'un ton de reproche, où elle avait été courir ? Françoise lui répondit qu'elle venait des sycomores, chercher des plantes, pour teindre les plumes des souliers de noces de Julie.

– Tu t'occupes trop de noces, répondit Rosalie, pour une personne qui ne doit penser qu'à un mariage céleste.

– Je ne suis pas encore religieuse, répartit Françoise. Mais, Rosalie, ce n'était pas des noces que je m'occupais : comme je revenais par le bois, j'ai entendu des gens parler ; nos noms ont été prononcés ; non pas nos noms de baptême, mais ceux que nous portions à Onnontagué.

– Sûrement, tu n'as pas osé t'arrêter pour

écouter, s'écria sa sœur.

– Je n'ai pu m'en empêcher, Rosalie, c'était la voix de notre mère.

Des pas qui s'approchaient en ce moment, firent tressaillir les jeunes filles : elles regardèrent et virent leur mère, Genanhatenna, tout près d'elles. Rosalie tomba à genoux devant le crucifix ; Françoise courut vers sa mère, dans le ravissement d'une joie naturelle. Genanhatenna, après avoir regardé ses enfants en silence, pendant quelques instants, leur parla avec toute l'énergie d'une émotion puissante et irrésistible. Elle les conjura, leur ordonna de s'en retourner avec elle vers leur nation. Rosalie écouta froidement, et sans rien dire, les paroles de sa mère ; Françoise, au contraire, appuya la tête sur ses genoux, et pleura amèrement. Sa résolution était ébranlée : Genanhatenna se lève pour partir ; le moment de la décision ne pouvait plus se différer. Alors Françoise presse contre ses lèvres la croix qui pendait à son cou, et dit :

– Ma mère, j'ai fait un vœu chrétien, et je ne dois pas le violer.

– Viens donc avec moi dans le bois, répartit la mère, s’il faut que nous nous séparions, que ce soit là. Viens vite, le jeune chef Allewemi m’attend ; il a exposé sa vie pour venir avec moi ici. Si les Outaouais l’aperçoivent, leurs lâches esprits les feront se glorifier d’une victoire sur un seul homme.

– N’y va pas, lui dit tout bas Rosalie, il n’y a pas de sûreté à quelques centaines de pas de nos cabanes.

Françoise était trop émue pour pouvoir écouter les conseils de la prudence : elle suivit sa mère. Lorsqu’elles furent arrivées dans le bois, Genanhatenna renouvela ses pressantes instances :

– Ah ! Françoise, dit-elle, on te renfermera dans des murs de pierre, où tu ne respireras plus l’air frais ; où tu n’entendras plus le chant des oiseaux, ni le murmure des eaux. Ces Outaouais ont tué tes frères ; ton père était le plus grand arbre de nos forêts ; mais maintenant ses branches sont toutes coupées ou desséchées ; et si tu ne reviens pas, il meurt sans laisser un seul

rejeton. Hélas ! hélas ! j'ai mis au monde des fils et des filles, et il faut que je meure sans enfants.

Le cœur de Françoise fut attendri :

– Je m'en retourne, je m'en retourne avec toi, ô ma mère ! s'écria-t-elle ; promets-moi que mon père me permettra d'être chrétienne.

– Je ne le puis, Françoise, répliqua Genanhatenna : ton père a juré par le dieu d'Aréouski, que nulle chrétienne ne vivra parmi les Iroquois.

– Alors, ma mère, dit Françoise, reprenant toute sa résolution, il faut que nous nous séparions. J'ai été marquée de cette marque sainte, en faisant le signe de la croix, et je ne dois plus hésiter.

– En est-il ainsi ? s'écria sa mère ; et refusant d'embrasser sa fille, elle frappa dans ses mains, et poussa un cri qui retentit dans toute la forêt. Il y fut répondu par un cri plus sauvage encore, et en un moment, Talasco et le jeune Allewemi furent près d'elle.

– Tu es à moi, s'écria Talasco, vive ou morte,

tu es à moi.

La résistance aurait été vaine. Françoise fut placée entre les deux sauvages, et entraînée... Comme ils sortaient du bois, ils furent rencontrés par un parti de Français armés et commandés par un jeune officier avide d'aventures. Il aperçut au premier coup d'œil l'habillement européen de Françoise, comprit qu'elle devait être captive, et résolut de la délivrer. Il banda son fusil et visa Talasco : Françoise fut prompte à se mettre devant lui, et cria, en français, qu'il était son père.

– Délivrez-moi, dit-elle, mais épargnez mon père, ne le retenez pas : les Outaouais sont ses ennemis mortels ; ils lui feront souffrir mille tourments avant de le mettre à mort, et sa fille en serait la cause.

Talasco ne dit rien ; il se prépara à l'issue, quelle qu'elle dût être, avec une force sauvage. Il dédaigna de demander la vie qu'il aurait été fier de sacrifier sans murmure, et lorsque les Français défilèrent à droite et à gauche, pour le laisser passer, il marcha seul en avant, sans qu'un seul

de ses regards, un seul mot de sa bouche témoignât qu'il croyait recevoir d'eux une faveur. Sa femme le suivit.

– Ma mère, lui dit Françoise de la voix de la tendresse, encore un mot avant de nous séparer.

– Encore un mot ! répondit Genanhatenna. Oui, ajouta-t-elle après un moment de silence, encore un mot : Vengeance ! Le jour de la vengeance de ton père viendra ; j'en ai entendu la promesse dans le souffle des vents et le murmure des eaux : il viendra.

Françoise s'inclina, comme si elle eût été convaincue de la vérité de ce que lui prédisait sa mère : elle prit son rosaire et invoqua son saint patron. Le jeune officier, après un moment de silence respectueux, lui demanda où elle voulait qu'il la conduisit :

– Au Père Mesnard, répondit-elle.

– Au Père Mesnard ? répondit l'officier. Le Père Mesnard est le frère de ma mère, et je me rendais chez lui, quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer.

Cet officier se nommait Eugène Brunon. Il demeura quelques jours à Saint-Louis. Rosalie était occupée de divers devoirs religieux préparatoires à son entrée dans le couvent. Elle ne vit pas les étrangers, et elle fit des reproches à Françoise de ce qu'elle ne prenait plus part à ses actes de dévotion. Françoise apporta pour excuse qu'elle était occupée à mettre la maison en état de procurer l'hospitalité ; mais lorsqu'elle fut exemptée de ce devoir, par le départ d'Eugène, elle ne sentit pas renaître son goût pour la vie religieuse. Eugène revint victorieux de l'expédition dont il avait été chargé par le gouvernement ; alors, pour la première fois, le Père Mesnard soupçonna quelque danger que le couvent Saint-Joseph ne perdît la religieuse qu'il lui avait destinée ; et quand il rappela à Françoise qu'il l'avait vouée à la vie monastique, elle lui déclara franchement qu'Eugène et elle s'étaient réciproquement juré de s'épouser. Le bon Père la réprimanda, et lui représenta, dans les termes les plus forts, le péché qu'il y avait d'arracher un cœur à l'autel pour le dévouer à un amour terrestre. Mais elle lui répondit qu'elle ne pouvait

être liée par des vœux qu'elle n'avait pas faits elle-même.

– Oh ! mon Père, ajouta-t-elle, que Rosalie soit une religieuse et une sainte ; pour moi, je puis servir Dieu d'une autre manière.

– Et vous pouvez être appelée à le faire, mon enfant, reprit le religieux d'un ton solennel, d'une manière que vous n'imaginez pas.

– Si c'est le cas, mon bon Père, dit la jeune fille en souriant, je suis persuadée que j'éprouverai la vertu de vos soins et de vos prières pour moi.

Ce fut la réponse badine d'un cœur léger et exempt de soucis ; mais elle fit sur l'esprit du religieux une impression profonde, qui fut augmentée par les circonstances subséquentes. Une année se passa. Rosalie fut admise au nombre des religieuses de l'Hôtel-Dieu. Eugène allait fréquemment à Saint-Louis ; et le Père Mesnard voyant qu'il serait inutile de s'opposer plus longtemps à son union avec Françoise, leur administra lui-même le sacrement du mariage. Ici le Père interrompt son récit, pour exalter l'union

de deux cœurs purs et aimants, et dit qu'après la consécration religieuse, c'est l'état le plus agréable à Dieu.

Le long et ennuyeux hiver du Canada était passé ; l'Outaouais gonflé avait rejeté son manteau de glace, et proclamé sa liberté du ton de la joie ; l'été était revenu dans toute sa vigueur, et couvrait d'une fraîche verdure les bois et les vallons du Saint-Louis. Le Père Mesnard, suivant sa coutume journalière, avait à visiter les cabanes de son petit troupeau ; il s'arrêta devant la croix qu'il avait fait ériger au centre du village ; il jeta ses regards sur les champs préparés pour la moisson de l'été, sur les arbres fruitiers enrichis de bourgeons naissants ; il vit les femmes et les enfants travaillant avec ardeur dans leurs petits jardins, et il éleva son cœur vers Dieu, pour le remercier de s'être servi de lui pour retirer ces pauvres sauvages d'une vie de misère. Il jeta les yeux sur le symbole sacré, devant lequel il s'agenouilla, et vit une ombre passer dessus. Il crut d'abord que c'était celle d'un nuage qui passait ; mais quand, ayant parcouru des yeux la voûte de ciel, il la vit sans nuages, il ne douta

point que ce ne fût le présage de quelque malheur. Pourtant, lorsqu'il rentra dans sa cabane, la vue de Françoise dissipa ses sinistres pressentiments.

– Sa face, dit-il, était rayonnante comme le lac, lorsque, par un temps calme, le soleil brille dessus.

Elle avait été occupée à orner avec sa dextérité naturelle, une écharpe pour Eugène ; elle la présenta au Père Mesnard, lorsqu'il entra.

– Voyez, lui dit-elle, mon Père ; je l'ai achevée, et j'espère qu'Eugène ne recevra jamais une blessure pour la souiller. Ah ! ajouta-t-elle, il va être ici tout à l'heure : j'entends retentir dans l'air le chant des bateliers français.

Le bon Père aurait été tenté de lui dire qu'elle s'occupait trop d'Eugène ; mais il ne put se résoudre à réprimer les flots d'une joie bien pardonnable au jeune âge, et il se contenta de lui dire en souriant qu'il espérait qu'après son premier mois de mariage, elle retournerait à ses prières et à ses pratiques de dévotion. Elle ne lui répondit pas ; car en ce moment elle aperçut son

époux, et courut à sa rencontre avec la vitesse du chevreuil. Le Père Mesnard les vit comme ils s'approchaient de la cabane ; le front d'Eugène portait les marques de la tristesse, et quoiqu'il s'égayât un peu aux caresses enfantines de Françoise, ses pas précipités et sa contenance troublée faisaient voir clairement qu'il appréhendait quelque malheur. Il laissa Françoise le devancer, et sans qu'elle s'en aperçut, il fit signe au Père Mesnard, et lui dit :

– Mon Père, le danger est proche ; on a conduit hier à Montréal une prisonnière iroquoise qui a avoué qu'un parti de sa tribu était en campagne pour une expédition secrète. J'ai vu des canots étrangers mouillés dans une anse de l'île aux Cèdres. Il faut que vous vous rendiez tout de suite à Montréal, avec Françoise, dans mon bateau.

– Quoi ! s'écria le Père, pensez-vous que j'abandonnerai mes pauvres ouailles, au moment où les loups viennent pour fondre sur elles ?

– Vous ne pourrez les défendre, mon Père, s'écria Eugène.

– Eh bien ! je mourrai avec elles, repartit le Père.

– Non, mon Père, s'écria Eugène, vous ne serez pas si téméraire : partez, sinon pour vous-même, du moins pour ma pauvre Françoise ; que deviendra-t-elle si nous sommes tués ? Les Iroquois ont juré de se venger d'elle, et ils sont aussi féroces et aussi cruels que des tigres. Partez, je vous en conjure, à chaque instant la mort s'approche de nous. Les bateliers ont ordre de vous attendre à la Pointe-aux-Herbes ; prenez votre route par les érables : je dirai à Françoise que Rosalie la fait demander, et que j'irai la rejoindre demain. Partez, mon Père, partez sans différer.

– Oh ! mon fils, je ne puis partir ; le vrai berger ne peut abandonner son troupeau.

Le bon Père demeura inflexible ; et l'unique alternative fut d'avertir Françoise du danger, et de l'engager à partir seule. Elle refusa positivement de partir sans son mari. Eugène lui représenta qu'il serait déshonoré pour la vie s'il abandonnait, au moment du danger, un

établissement que son gouvernement avait confié à sa garde.

– Je donnerais volontiers ma vie pour vous, Françoise, lui dit-il, mais mon honneur est un dépôt sacré pour vous, pour mon pays ; je ne puis m’en dessaisir.

Ses prières se changèrent en commandement.

– Oh ! ne vous fâchez pas contre moi, lui dit Françoise, je partirai ; mais je ne crains pas de mourir ici avec vous.

À peine eut-elle prononcé ces paroles que des sons effrayants retentirent dans l’air.

– C’est le cri de guerre de mon père, s’écria-t-elle. Saint-Joseph, secourez-nous, nous sommes perdus !

La pauvre Françoise se jeta au cou de son époux, le tint longtemps serré dans ses bras, avec une tristesse mêlée d’angoisse, et courut vers le bois. Le terrible cri de guerre suivit, et elle entendit en même temps ces mots comme si on les eût dits d’une voix aigre à l’oreille :

– Vengeance ! le jour de la vengeance de ton

père viendra.

Elle atteignit le bois, et monta sur une hauteur d'où, sans être vue, elle pouvait jeter ses regards sur la plaine verdoyante. Elle s'arrêta un instant : les canots iroquois avaient doublé la pointe de l'île, et arrivaient comme des vautours qui fondent sur leur proie. Les Outaouais sortirent précipitamment de leurs cabanes, armés les uns de fusils, les autres d'arcs et de flèches. Le Père Mesnard gagna le pied de la croix, d'un pas lent mais assuré, et s'agenouilla, en apparence aussi peu inquiet à l'approche de la tempête et aussi calme qu'il avait coutume de l'être à sa prière de vêpres.

– Ah ! disait Françoise en elle-même, la première flèche qui l'atteindra boira son sang de vie !

Eugène se trouva partout en même temps, poussant les uns en avant, et arrêtant les autres ; et en quelques instants, tous furent rangés en bataille autour du crucifix.

Les Iroquois étaient débarqués. Françoise oublia alors la promesse qu'elle avait faite à son

époux ; elle oublia tout dans l'intérêt intense qu'elle prenait à l'issue du combat. Elle vit le Père Mesnard s'avancer à la tête de sa petite troupe, et faire un signal à Talasco.

– Ah ! saint Père, s'écria-t-elle, tu ne connais pas l'aigle de sa tribu ; tu adresses des paroles de paix à un tourbillon de vent.

Talasco banda son arc ; Françoise tomba sur ses genoux :

– Dieu de miséricorde, protégez-le, s'écria-t-elle.

Le Père Mesnard tomba percé par une flèche. Les Outaouais furent frappés d'une terreur panique. En vain Eugène les pressa-t-il de tirer ; tous, à l'exception de cinq, tournèrent le dos à l'ennemi, et prirent la fuite. Eugène paraissait déterminé à vendre sa vie aussi cher que possible. Les sauvages se jetèrent sur lui et ses braves compagnons avec leurs couteaux et leurs casse-tête.

– Il faut qu'il meure, cria Françoise.

Et elle sortit précipitamment, et comme par

instinct de sa retraite. Un cri de triomphe lui apprit que la bande de son père l'avait aperçue : elle vit son époux pressé de tous côtés.

– Ah ! épargnez-le, épargnez-le, cria-t-elle, il n'est pas votre ennemi.

Son père jeta sur elle un regard de colère, et s'écria :

– Quoi ! un Français, un chrétien ne serait pas mon ennemi !

Et il se remit à l'œuvre de la mort. Françoise se jeta au plus fort de la mêlée ; Eugène jeta un cri de douleur en l'apercevant : il avait combattu comme un lion, lorsqu'il avait cru qu'il lui gagnait du temps pour la fuite ; mais lorsqu'il eut perdu l'espoir de la sauver, ses bras perdirent leurs forces, et il tomba épuisé. Françoise tomba près de lui ; elle l'embrassa et colla sa joue contre la sienne ; pour un moment, ses sauvages ennemis reculèrent, et la regardèrent en silence, mais leurs féroces passions ne furent suspendues que pour un instant. Talasco leva son casse-tête :

– Ne le frappe pas, mon père, dit Françoise

d'une voix faible, il est mort.

– Eh bien ! qu'il porte la cicatrice de la mort, reprit l'inexorable barbare.

Et d'un coup il sépara la tête d'Eugène de ses épaules. Un cri prolongé s'éleva dans l'air, et Françoise devint aussi insensible que le cadavre qu'elle tenait embrassé. L'œuvre de la destruction se poursuivit ; les huttes des Outaouais furent brûlées ; les femmes et les enfants périrent dans un massacre général.

Le Père rapporte que, dans la furie de l'assaut, on passa près de lui, étendu et blessé comme il était, sans le remarquer ; qu'il demeura sans connaissance jusqu'à minuit ; qu'alors il se trouva près de la croix, ayant à côté de lui un vase plein d'eau et un gâteau sauvage. Il fut d'abord étonné ; mais il crut devoir ce secours opportun à quelque Iroquois compatissant. Il languit longtemps dans un état d'extrême débilité, et lorsqu'il se fut rétabli, trouvant toutes les traces de culture effacées à Saint-Louis, et les Outaouais disposés à attribuer leur défaite à l'effet énervant de ses doctrines de paix, il prit la résolution de

pénétrer plus avant dans le désert pour y jeter la bonne semence, et abandonner la moisson au maître du champ. Dans son pèlerinage, il rencontra une fille outaouaise qui avait été emmenée de Saint-Louis avec Françoise, et qui lui raconta tout ce qui était arrivé à son élève chérie, depuis son départ jusqu'à son arrivée au principal village des Onnontagués.

Pendant quelques jours, elle demeura dans un état de stupeur, et fut portée sur les épaules des sauvages. Son père ne lui parla point, et ne s'approcha point d'elle ; mais il permit à Allewemi de lui rendre toutes sortes de bons offices. Il était évident qu'il se proposait de donner sa fille en mariage à ce jeune chef. Lorsqu'ils arrivèrent à Onnontagué, les guerriers de la tribu vinrent au-devant d'eux, parés des habits de la victoire, consistant en peaux précieuses et en bonnets de plumes des plus brillantes couleurs. Ils saluèrent tous Françoise, mais elle était comme une personne sourde, muette et aveugle. Ils chantèrent leurs chansons de félicitations et de triomphe, et la voix forte du vieux Talasco grossit le chorus. Françoise

marchait d'un pas ferme ; elle ne pâissait point ; mais elle avait les yeux abattus, et ses traits étaient immobiles comme ceux d'une personne morte. Une fois, pourtant, comme elle passait devant la cabane de sa mère, son âme sembla être émue par quelques souvenirs de son enfance ; car on vit ses yeux se mouiller de larmes. La procession gagna le gazon, lieu qui, dans chaque village, est destiné à la tenue des conseils et aux amusements. Les sauvages formèrent un cercle autour du vieux chêne ; les vieillards s'assirent ; les jeunes gens se tinrent respectueusement hors du cercle. Talasco se leva, tira de son sein un rouleau, et coupant la corde qui l'attachait, il le laissa tomber à terre :

– Frères et fils, dit-il, voyez les chevelures des Outaouais chrétiens ; leurs corps pourrissent sur les sables de Saint-Louis. Qu'ainsi périssent tous les ennemis des Iroquois ! Mes frères, voyez mon enfant, le dernier rejeton de la maison de Talasco ; je l'ai arrachée du sol étranger où nos ennemis l'avaient plantée ; elle sera replacée dans la plus chaude vallée de notre pays, si elle consent à épouser le jeune chef Allewemi, et

abjure ce signe.

Et il toucha en même temps, de la pointe de son couteau, le crucifix qui pendait au cou de Françoise. Il s'arrêta un moment ; Françoise ne leva pas les yeux, et il ajouta d'une voix de tonnerre :

– Écoute, enfant : si tu ne te rallies point à ta nation ; si tu n'abjures point ce signe qui te fait connaître pour l'esclave des chrétiens, je te sacrifierai, comme je l'ai juré avant d'aller au combat, je te sacrifierai au dieu Aréouski. La vie et la mort devant toi : parle.

– Non, dit l'un des sauvages ; le tendre bourgeon ne doit pas être si précipitamment condamné au feu. Attends jusqu'au soleil du matin : souffre que ta fille soit conduite à la cabane de Genanhatenna ; la voix de sa mère ramènera au nid le petit qui s'égare.

Françoise se tourna avec vitesse vers son père, et se frappant les deux mains, elle s'écria :

– Ah ! ne le faites pas ; ne m'envoyez pas à ma mère, c'est la seule faveur que je vous

demande ; je puis endurer tous les autres tourments : percez-moi de ces couteaux sur lesquels le sang de mon époux est à peine séché ; consommez-moi dans vos feux ; je ne fuirai aucune torture ; une martyre chrétienne peut souffrir avec autant de courage que le plus fier captif de votre tribu.

– Ah ! s'écria le père avec transport, le pur sang des Iroquois coule dans ses veines : préparez le bûcher ; les ombres de cette nuit couvriront ses cendres.

Pendant que les jeunes gens exécutaient cet ordre, Françoise fit signe à Allewemi d'approcher :

– Tu es un chef, lui dit-elle, tu as de l'autorité ; délivre cette pauvre fille outaouaise de sa captivité ; envoie-la à ma sœur Rosalie, et qu'elle lui dise que si un amour terrestre s'est interposé une fois entre le ciel et moi, la faute est expiée ; j'ai souffert dans l'espace de quelques heures, de quelques instants, ce que toute sa confrérie peut souffrir par une longue vie de pénitence. Qu'elle dise qu'à mes derniers moments je n'ai pas abjuré

la croix, mais que je suis morte courageusement.

Allewemi lui promit de faire tout ce qu'elle lui demandait, et accomplit fidèlement sa promesse.

Un enfant de la foi, un martyr ne meurt pas sans l'assistance des esprits célestes : l'expression du désespoir disparut, dès cet instant, du visage de Françoise ; une joie surnaturelle rayonna dans ses yeux, qu'elle leva vers le ciel ; son âme parut impatiente de sortir de sa prison ; elle monta sur le bûcher avec prestesse et alacrité ; et s'y tenant debout, elle dit :

– Que je me trouve heureuse qu'il me soit donné de mourir dans mon pays, de la main de mes parents, à l'exemple de mon Sauveur, qui a été attaché à la croix par ceux de sa nation.

Elle pressa alors le crucifix contre ses lèvres, et fit signe aux bourreaux de mettre le feu au bûcher. Ils demeurèrent immobiles, leurs tisons ardents à la main : Françoise semblait être un holocauste volontaire, non une victime. Sa constance victorieuse mit son père en fureur ; il sauta sur le bûcher, et lui arrachant des mains le crucifix, il tira son couteau de son ceinturon, et

lui fit sur le sein une incision en forme de croix :

– Voilà, dit-il, le signe que tu aimes ; le signe de ta ligne avec les ennemis de ton père, le signe qui t’a rendue sourde à la voix de tes parents.

– Je te remercie, mon père, répliqua Françoise en souriant d’un air de triomphe ; j’ai perdu la croix que tu m’as ôtée ; mais celle que tu m’as donnée, je la porterai même après ma mort.

Le feu fut mis au bûcher ; les flammes s’élevèrent, et la martyre iroquoise y périt.

H. L.

On n'a pas encore pu identifier l'auteur de ce texte écrit en 1845 et publié dans le tome III du *Répertoire national* de John Huston et signé seulement des initiales H. L.

Le sacrifice du sauvage

I

C'était une de ces soirées qui rassemblent autour du foyer la famille du riche comme celle du pauvre, tandis que le vent mugit au dehors, et que les troncs de chêne brûlent lentement dans la large cheminée. Dans une jolie maison de la Normandie, on voyait assis auprès du feu un respectable vieillard ; autour de lui se pressaient ses enfants et ses petits-enfants, qui le regardaient en souriant et avec un mélange d'amour et de respect et la soirée se prolongeait silencieuse et morne, personne n'ouvrant la bouche, chacun se renfermant dans ses réflexions.

Cependant il y avait là de jeunes cœurs que le silence ennue, que le tumulte de la conversation ranime, qui soupirent après des histoires merveilleuses. Tout à coup, une jeune fille à l'œil

vif et perçant, et pour qui ne s'étaient encore écoulés que seize printemps, s'approcha du vieillard :

– Mon père, dit-elle, les plaisirs ont fui avec l'été, les frimas ont glacé la terre, plus de luttes sur le gazon, plus de promenades sous les grands peupliers du jardin ! Mon tendre père, si vous nous racontiez quelque chose de vos longs voyages au Canada ! Vous avez assisté à sa découverte, vous avez vu des guerres terribles ; que de merveilles vous devez savoir !

Et cela dit, la jeune fille caressait de sa blanche main son vénérable aïeul, et le vieillard souriait à ses aimables jeux.

– Enfant, dit-il, que ta voix est douce, que tes paroles sont touchantes ! Non, tu ne seras pas refusée. Mes enfants, approchez ; venez écouter une page du récit de ma longue course à travers les chemins du monde.

Et la famille ayant serré de plus près son chef bien-aimé, il commença ainsi sans autre préambule.

II

Vous le savez, mes enfants ; longtemps j'ai habité les contrées lointaines du Canada ; longtemps mon bras y fut au service de nos rois. Là, mille événements se passèrent sous mes yeux ; un, surtout, laissa dans ma mémoire des traces que les années ne sauraient effacer.

J'avais quitté le fort des Français, et je m'étais enfoncé dans les forêts épaisses qui couronnent le Cap Diamant. Pour n'être pas reconnu des cruels indigènes, j'avais jeté sur mes épaules la dépouille d'un ours, et j'avais armé mon bras de l'épieu d'un chasseur. C'était une de ces nuits tranquilles et suaves où tout porte à la mélancolie et à la méditation la plus profonde. Les rayons de la lune répandaient à peine une douce clarté ; le silence de la forêt n'était interrompu que par le frémissement des feuilles et les cris des oiseaux nocturnes que le bruit de mes pas effrayait et chassait loin de leurs retraites. J'aimais à promener mes rêveries dans ces vastes solitudes

où le chêne séculaire me rappelait en quelque sorte la puissance de mon Dieu, et où l'amour de la patrie se réveillait plus fort que jamais dans mon cœur ; je songeais au beau ciel de ma Normandie, à cette belle capitale de la France où, jeune encore, j'avais goûté de si doux plaisirs, et lorsque, réfléchissant sur mon état, je me voyais relégué dans ces pays barbares, mes yeux se remplissaient de larmes.

Mais cette nuit, je fus tout-à-coup distrait de ma méditation par le retentissement des pas d'une troupe de sauvages qui bientôt furent près de moi. Excité par la curiosité, je me mêlai à eux et les suivis. Nous marchâmes longtemps et avec lenteur ; enfin, nous arrivâmes sur le point le plus élevé du Cap Diamant. Là s'élève aujourd'hui une ville déjà florissante, à qui, je n'en doute pas, le ciel réserve de grandes destinées. Alors, ce n'était qu'un roc escarpé qui s'avancait au-dessus du fleuve ; de là, l'œil plongeant dans l'abîme, découvrait la cataracte de Montmorency ; au pied, le Saint-Laurent roulait paisiblement ses ondes limpides. Le silence de la nuit, le calme des eaux, l'éclat des astres, tout, ce semble,

s'était réuni pour contraster avec la scène d'horreur qui devait suivre.

Arrivés sur ce promontoire, les sauvages se rangèrent en cercle, et, au milieu d'eux, parut un devin. Je vis un vieillard, d'un air vénérable et plein de gravité ; une barbe longue et épaisse lui couvrait la poitrine ; il portait à la main un brandon allumé ! Il reste un moment immobile au milieu de ses compagnons ; puis, tout-à-coup, d'une voix forte et sonore, il fait entendre ces terribles paroles :

« Courageux enfants de Stadacona, vous réveillerez-vous enfin de votre honteux sommeil ? Ne vous opposerez-vous jamais aux desseins de vos cruels ennemis ? Vous êtes le faon timide qui se laisse atteindre et percer par l'habitant des bois. Le Français impie et sacrilège a renversé vos autels ; les chaînes de la servitude ceignent vos bras, à vous, enfants de la liberté. Écoutez-les, ces orgueilleux habitants d'un autre monde ! ils vous promettent le bonheur, la tranquillité ! Aussi nombreux que les nuages de la tempête, ils accourent comme les flots de la

mer. Allez, vous diront-ils, allez ; vos forêts nous appartiennent ; pour nous vivent dans les bois et le cerf léger et l'ours à l'épaisse fourrure. Enlevez vos cabanes et dites aux cendres de vos pères : Suivez-nous !

« Courageux enfants de Stadacona, vous réveillerez-vous enfin de votre honteux sommeil ? Ne vous opposerez-vous jamais aux desseins de vos cruels ennemis ? Levez-vous, guerriers ! Brandissez vos massues ; consultez le manitou, auteur des bons conseils. Vous volerez ensuite contre vos perfides dominateurs ; vous vous abreuverez de leur sang ; leurs crânes feront l'ornement de vos demeures. »

À ces mots, les barbares frémirent de colère et de rage ; ils serraient leurs armes contre leurs dents en faisant un sourd gémissement, semblable à celui de la mer en furie. Mais ce n'était que le prélude d'une horrible scène. On élève à la hâte une tente sur le rocher ; elle était d'une couleur lugubre, et un noir drapeau flottait au-dessus. Le devin s'insinue dans cette tente, et les guerriers se rangent autour d'un air mystérieux. Soudain un

bruit sourd et prolongé se fait entendre ; on eût dit le roulement de la foudre qui se rapproche insensiblement. Le devin prononce quelques mots inintelligibles ; la tente s'ébranle, le drapeau s'agite dans les airs ; tous demeurent immobiles. Le devin resta longtemps enfermé ; lorsqu'il parut, il était couvert d'une pâleur effrayante ; il tremblait de tous ses membres, et sa longue chevelure, blanchie par les années, s'agitait en désordre sur sa tête.

– Braves guerriers, dit-il, Areskouï¹ nous a écoutés ; il demande le sacrifice d'une vierge innocente. À ce prix, il fera tomber sous nos coups nos perfides ennemis. Guerriers, que vos cœurs ne s'amolissent pas comme ceux des lâches ! Qu'avant tout, l'amour de la patrie vous anime !

Les barbares applaudissent avec une joie féroce à ces horribles paroles ; ils brandissent leurs haches qui brillent aux rayons de la lune. Aussitôt le chef de la tribu s'avance sur le

¹ Dieu de la guerre chez les sauvages.

sommet du rocher ; il tient à la main sa jeune fille, et il déclare qu'il va la sacrifier au bonheur de ses pères ! Hélas ! cette tendre victime comptait à peine quinze printemps... Elle paraissait partagée entre la superstition et l'amour de la vie ; des larmes coulaient le long de ses joues ! Tantôt elle jetait un regard suppliant vers ceux qui l'entouraient ; tantôt, appuyant sa tête sur le sein de son père, elle cherchait un refuge dans celui qui n'était plus que son meurtrier.

Mais, à cet instant, le devin s'approche d'elle, je le vis murmurer quelques paroles à son oreille, et, admirez la puissance du fanatisme ! aussitôt la jeune fille change de sentiment. Son visage s'anime ; elle s'avance d'un pas ferme vers l'abîme, et d'une voix mélancolique et plaintive, elle soupire ses adieux à la vie :

« J'étais comme la tendre colombe qui suit encore sa mère ; la vie s'ouvrait devant moi comme une fleur tranquille, comme l'aurore d'un beau jour, et voilà que je vais mourir ! Kondiaronk, à la belle chevelure, me disait : – Viens, ma Darthula ; ma sœur, mon canot rapide

repose sur le rivage du fleuve ; le ciel est pur ; la lune brille à travers les arbres de la forêt ; viens, ma sœur ; nous volerons ensemble sur la surface des eaux. Pleure, Kondiaronk ; pleure ta sœur : elle va mourir. Ô ! toi qui m'aimas plus que la lumière du jour, écoute la prière de ta sœur. Quand Darthula ne sera plus qu'une ombre, tu iras près de la cataracte écumeuse ; tu te reposeras sur la pierre humide ; et mon âme, légère comme un rayon de l'astre de la nuit, se mêlera au vent de la chute, et conversera encore avec son frère. »

Ainsi chanta ce cygne qui bientôt allait être la proie de la mort. Mes amis, que vous dirai-je maintenant ? Je voyais qu'un crime affreux allait se commettre ; mais que pouvais-je faire seul et sans armes contre une troupe nombreuse ?... La victime, hélas ! est précipitée dans les flots, et pas une larme ne brille dans l'œil de son père barbare ! Deux fois, elle reparaît sur les ondes ; deux fois, on aperçoit ses cheveux noirs s'élever sur les eaux : elle disparaît une troisième fois ; son dernier gémissement se mêle à la vague, et les eaux reprennent leur calme trompeur. Aussitôt

les barbares se rangent en ordre ; puis ils descendent la montagne en chantant l'hymne du sacrifice :

« Areskoui veut du sang ; il a parlé dans la tente sacrée ! »

Les guerriers entouraient le devin ; les cassètes brillaient aux rayons de la lune ; la mer battait les flancs du rocher. Les vierges ont pleuré, et les jeunes hommes tremblaient. « Areskoui veut du sang ; il a parlé dans la tente sacrée. »

III

Le chant des sauvages ne parvenait plus à mes oreilles que comme un bruit sourd et prolongé, et j'étais encore immobile au même endroit. Debout sur la pointe du rocher, je contemplais avec horreur l'abîme que j'avais vu se refermer sur l'intéressante victime. Je m'arrachai enfin à mes réflexions, et je pris le chemin du fort. Je frémissais à chaque pas ; il me semblait entendre

encore le chant terrible des sauvages, et le dernier soupir de leur victime.

Pierre Petitclair
1813-1860

Une aventure au Labrador

La côte du Labrador est entièrement stérile, couverte de mornes et de ravins, de marécages et de petits lacs. À bien peu d'exceptions près, pas le moindre arbuste n'ose y réjouir la vue du voyageur par son feuillage vert, ou le garantir par son ombre des feux du soleil d'été. Car je dois dire que, nonobstant le froid piquant qui y règne ordinairement vers le milieu de l'hiver, il y fait souvent une chaleur excessive l'été. Pas une clôture ou haie, point de chemins ; seulement l'on aperçoit par-ci, par-là, à travers les roches, un petit sentier s'échappant comme un serpent, et allant se perdre tantôt sur la cime d'une morne, tantôt dans une touffe de broussailles. Il faut faire trois à quatre milles avant de rencontrer une seule habitation humaine. On n'y découvre aucun vestige de religion ; pas une petite chapelle, pas même une croix, ni aucun monument qui puisse donner à l'étranger une idée que des chrétiens y

habitent. Tout y est vaste, solitaire ; tout y semble désolé, sombre. Le silence n'y est interrompu que par les cris du gibier sauvage qui s'y trouve en abondance, le croassement du corbeau, ou le bruit des vagues de la mer. Et c'est pourtant là que volent, de différentes parties de l'Europe et de l'Amérique, Anglais, Écossais, Irlandais, Jersais, Canadiens et autres, et c'est là qu'ils s'y établissent. L'amour du gain est un si puissant mobile.

L'hiver est le temps de la chasse au daim au Labrador. C'est alors que l'amateur de cet amusement de fatigue peut donner plein essor à sa passion, pourvu qu'il ait des jambes et du courage. Avec quel plaisir il s'acheminera au lever d'un soleil radieux, les raquettes aux pieds, le havresac sur le dos, le fusil sous le bras ou sur l'épaule, laissant derrière lui, à mesure qu'il avance, une suite de figures ovales sur la neige scintillante. Mais aussi à quels dangers ne s'expose-t-il pas ! Le soleil maintenant si beau, disparaît en un instant, sous un voile lugubre de vapeurs épaisses, le vent souffle avec violence, la neige s'élève en tourbillons, on ne voit déjà plus.

Où aller ? Seul ! Tantôt sur le sommet d'un rocher escarpé, sur le bord d'un précipice, tantôt entre deux murs de neige ! Il ne se souvient plus de quel point il est parti. Il fait froid, le vent le perce ; s'il ne marche pas, il va geler ; mais il ne voit pas à un pas de lui !... C'est alors qu'il faut de la prudence et de la présence d'esprit, et l'on verra ci-après ce qui se pratique d'ordinaire en cette occasion.

Je me trouvais, l'hiver dernier, à une de ces réunions joviales si fréquentes au Labrador dans la saison des neiges. On y chante, on y danse, on y pratique la gymnastique ; on s'y amuse en un mot. L'anecdote y a aussi son tour, et voici celle que je recueillis de la bouche d'un des convives, homme probe et véridique. La conversation était tombée sur la chasse au daim :

– Il est beau, dit-il, il est noble cet amusement : c'était autrefois ma passion. Mais le temps n'est plus ; je ne puis maintenant faire que quelques pas, et encore c'est avec peine. Que ne donnerais-je pas pour pouvoir marcher comme autrefois !

– Oh ! racontez-nous, racontez-nous, s’il vous plaît, s’écrie une voix.

– Et quoi, mon ami ?

– Votre aventure ; je ne l’ai pas encore ouïe.

– Avec plaisir, pourvu que vous ayez assez de patience pour m’écouter jusqu’au bout, car je suis très mauvais conteur. Cependant, comme la vérité n’a pas besoin du secours de l’art, je m’en vais vous dire tout crûment ce qui m’est arrivé, il y a... oui, il y a de cela dix ans.

Et notre interlocuteur, ayant avec complaisance empli de tabac et allumé sa pipe, ce qui est indispensable, commença à peu près en ces termes :

Par un bel après-midi du mois de février, m’étant muni de ce qui était nécessaire pour la chasse, je pars avec un de mes employés, un Jersais.

– Chumnum ! quel bieu temps ! dit mon compagnon, s’adressant à moi en son jargon, j’échpère qu’il ne fera pas mauvès de chitôt. Mais, dites-mé donc, quelle est la dichtance

d'ichi à votre cabane.

– Ma cabane ?... est peut-être à douze milles de chez moi.

– Oh ! che n'est rien, nous j'y cherons avant la nuit.

Nous marchâmes en silence l'espace de cinq à six milles, quand mon compagnon, m'adressant de nouveau la parole :

– Mais diable ! dit-il, voyais donc, n'est-ce pas une pichte de cherf que je vès là, chumnum ?

En effet nous avions devant nous une longue trace qui se perdait dans le lointain. Nous prîmes la piste, et hâtâmes le pas. Nous marchâmes ainsi plus de trois heures, mais n'apercevant rien, et la nuit s'avancant, nous prîmes le chemin de ma cabane, où nous arrivâmes il faisait noir. Comme vous savez, le daim se tenant toujours à une distance d'au moins trois ou quatre lieues dans les terres, il est d'usage chez les chasseurs de s'ériger, à cette distance, une cabane, où l'on a un poêle et tout ce qui peut la rendre tant soit peu confortable. Nous y passons quelquefois des

semaines entières.

Nous entrâmes donc, fîmes du feu et de la lumière, et après avoir dépêché une partie de nos provisions avec un appétit que notre marche n'avait pas servi à diminuer, nous allumâmes la pipe, et commencions à nous ennuyer, lorsque mon compagnon, animé, sans doute, par la situation des lieux et le silence qui régnait autour de nous, le rompit soudain :

– Crayais-vous aux esprits ? me demanda-t-il.

– Aux esprits ? lui répliquait-je en riant ; farceur, va !

– Quoi ? vous riais : eh bien ! mèn, j'vous dis qu'il y en a.

– En as-tu vu ?

– Oui, monsieur..., ch'est-à-di... non, mais d'autre en ont vu pour mèn ; même que j'peux vous nommais la perchonne, là. Elle peut vous l'di comme mèn.

– Eh bien ? qu'a-t-elle vu ?

– Che qu'elle a vu ? ch'est horrible che qu'elle a vu. Auchi bien j'm'en vès vous raconter ch'na.

Ch'était par une nuit d'automne, il faisait noir comme chais le...

Il n'eut pas le temps d'achever ; des hurlements affreux se firent entendre à quelques pas de nous. Mon compagnon tressaillit, mais reprenant ses sens :

– Chumnum ! dit-il, les loups !... mon fusil.

Il sort ; je le suis avec mon arme. Nous regardons de tous côtés. Rien. Bientôt nous entendons au loin le hurlement des loups. Nous rentrons, et le Jersais allait reprendre son histoire de revenants ; mais, me voyant m'étendre sur le grabat où nous devions prendre du repos, il suivit mon exemple, et nous nous endormîmes.

Le lendemain matin, avant l'aurore, nous étions sur pied. Pas le moindre nuage au ciel, quelques étoiles brillaient encore ça et là, nous avions l'avant-goût d'un des plus beaux jours.

– Chumnum ! me dit mon compagnon, après avoir bien dormi, j'échpère que nous pourrons bien couri, et si je n'occis pas au moins trais cherfs à ma part, j'veux bien être un tchon

(chien), là.

– Allons, allons, lui dis-je, ne fais pas tant le rodomont. Tu pourrais bien n'en pas voir un seul, et comment pourrais-tu en tuer trois ? Tu n'as pas oublié les lunettes, j'espère ?

– Non-non, tout est là, (montrant le havresac.)

Ces lunettes, voyez-vous, qui sont ordinairement vertes, sont absolument nécessaires à un chasseur, s'il veut s'exempter les tortures du mal d'yeux. Il n'est pas rare de voir des personnes, qui ont l'imprudence de ne pas s'en servir, devenir aveugles pour plusieurs jours, pendant lesquels elles souffrent cruellement.

Notre déjeûner pris, nous partîmes. Après avoir erré çà et là presque toute la matinée, et n'avoir rien vu, nous prîmes enfin le parti de courir chacun dans une direction différente. Vous sentez que cela nous donnait double chance. Nous nous séparâmes donc en nous faisant la promesse réciproque de nous rencontrer à la cabane, si nous ne nous voyions pas ailleurs.

Je pars, m'acheminant vers un endroit où

j'avais été heureux plus d'une fois. Je n'avais eu garde de souffler mot de ceci à mon camarade, car, voyez-vous, un chasseur, comme un musicien, conserve toujours en lui-même une espèce de jalousie envers les autres. Je marche pendant une heure. Arrivé au point où je voulais aller, je n'aperçois rien. Cependant je prends la résolution de ne pas bouger de là. Ce lieu était un lac, autour duquel s'élevait à divers intervalles, plusieurs petites éminences. Je me place en embuscade derrière l'une d'elles, et j'attends. Je commençais à trouver le temps long, lorsque soudain j'aperçois un daim, courant, ou plutôt volant vers moi, laissant derrière lui un trait de sang sur la neige. J'arme aussitôt mon fusil, et couche en joue. Il arrive, je tire et le daim tombe.

Je m'approche, ma balle avait porté au cœur. – Mais qui diable l'a donc ainsi blessé ? me dis-je en examinant une des jambes, dont s'échappait un filet de sang. Je n'attendis pas longtemps. Mon compagnon arriva à toutes jambes et soufflant comme une baleine.

– Ah ! chumnum ! notre bourgès, vous l'avais

donc happè. Merchi bien d'la peine : mais ch'est mè qui ai commencè à le démoli ; à mè l'honneur.

– Mais où serait-il, mon brave, si je n'eusse été ici ?

– Oh ! pour ch'qu'est d'chena, j'ai des jambes je l'aurais bien attrappé, il s'affaiblichait déjà.

– Chut ! Ton fusil est prêt ?

– Viènayâ.

Et à l'instant nous nous tapîmes derrière la même petite éminence. Nous voyions s'avancer vers le lac comme une forêt mouvante. Une centaine de daims s'en venaient nonchalemment et musant, tantôt broutant les buissons ou les touffes de mousses qui se montraient en quelques endroits à travers la neige, tantôt folâtrant comme des chiens, ou bien s'arrêtant tout à coup, et flairant de tous côtés.

Je me hâtai de recharger mon fusil. Ils avaient pris le lac. Ils approchaient de nous.

– Tiens-toi prêt, dis-je à mon compagnon, nous tirerons ensemble.

– Oh ! chumnum valé ! j’sommes tout prêt, nous bourgès.

Ils étaient vis-à-vis de nous. Brrrrang ! deux daims demeurent sur la place, et le reste s’est déjà évanoui comme une ombre.

– Véla mes trais, s’écrite mon compagnon.

– Comment ! tes trais ; et moi ai-je tiré pour rien ?

– Véla mes trais, vous dis-je ; je vous l’dijais ce matin. Eh bien ! les vélà, là, bernais mé à présent.

– Écoute, mon brave, qui a tué le premier ?

– Ch’est mé.

– Tu es un... crapaud, lui dis-je d’un ton un peu brusque, car il me vexait.

– Ah ! notre bourgès, tout autre nom que celui-là, ch’il vous plaît.

Voyez-vous, cette épithète est à un Jersais ce qu’est celle de *Jack Bull* ou de *Roast Beef* à un Anglais.

– Ne vous fâchez pas, continua-t-il, je vès

vous expliquais la chose. Quand je vous ai laiché, je n'ai pas fait chinq chents pas que j'ai aperchu au moins septente cherfs. J'en ai bléché un, et il ch'en est venu dans chette direction chi. Si je ne l'avais pas bléché, il aurait churement suivi le reste, qui s'est enfui vers un point opposé. Là, chumnum !

– Mais qui l'a culbuté ?

– Oh ! fallait le laichais courri ; il était à mé.

– Moi je te dis que non, et nous verrons. Et comment oses-tu dire que ces deux-ci sont à toi ?

– Bien clair ! j'avais deux balles.

– J'en avais trois.

– Pochible, notre bourgès ; mais vous avais visè trop haut, j'vous ai remarquè.

– Mortel cr... ; j'allais prononcer le mot, mais mon opiniâtre de Jersais, ne pouvant en souffrir l'articulation, m'imposa soudain le silence en me mettant la main sur la bouche.

– Nous arrangerons chena, nous arrangerons chena, dit-il.

Et le grabuge en resta là.

Comme vous n'ignorez pas, il est rare que de semblables altercations ne s'élèvent pas entre les membres d'une partie de chasse. Chacun a la modestie de se croire le plus expert, soit comme tireur ou comme piéton, et, si ses actions ne répondent pas à ses jactances, il a un piètre fusil, dira-t-il, ou bien il fait long-feu, ou fausse amorce ; ses raquettes sont trop grandes, trop petites, ou peut-être trop lourdes. Il aura mille autres raisons à vous donner.

– Ah ça ! dis-je à mon compagnon, je crois que c'est assez pour aujourd'hui. Nous allons les couvrir soigneusement, (car messieurs les renards en feraient un agréable festin,) et nous allons nous en retourner.

– Mais chumnum ! notre bourgès, il est encore trop de bonheur ; j'parie que j'vous abatte trais j'autres cherfs avant la fin de la journè.

– Eh bien ! tu n'as qu'à rester ; moi je vais aller chercher le *comitick*¹ et les chiens, pour

¹ Espèce de traîneau, traîné par des chiens, dont on fait

emmener cette charge à la maison. Pour marcher avec plus d'aisance je vais te laisser mon fusil. J'ai le temps de me rendre avant la nuit, et je reviendrai au clair de la lune avec un autre de mes hommes.

Je coupai les langues des trois daims pour les emporter avec moi, comme trophées. C'est ce qu'un chasseur ne manque jamais de faire.

– En cas que tu t'éloignes, n'oublie pas d'enterrer nos défunts, criai-je à mon compagnon en m'éloignant.

.....

Il faisait beau, mais beau à ravir. Outre que je me sentais léger comme une plume, débarrassé que j'étais du poids de mon fusil, je foulais une petite neige mobile, comme du sable, et qui ne gênait nullement la raquette. C'était un charme de voir comme j'allais ; je volais quasi. Je dois ajouter que ce qui me stimulait encore plus que

usage au Labrador.

tout cela, c'était les trois langues dont j'étais le possesseur. Trois langues ! pensais-je, et cette idée me rendait tout rayonnant de joie. Avec quel plaisir j'allais montrer ces trois diamants de ma couronne ! (car j'étais aussi heureux qu'un roi.) De quelle satisfaction n'allais-je pas jouir, en les étalant avec une indifférence feinte sous les yeux de mes gens ébahis.

Et je ne me sentais pas marcher, et je ne faisais pas attention à un brouillard épais qui se formait insensiblement derrière moi. Je ne m'en aperçus que lorsque de gros flocons de neige commençaient à se glisser dans l'air, et que le soleil ne paraissait déjà plus. Je me hâtai davantage, car je redoutais cette apparence atmosphérique au Labrador. Je connaissais les dangers qui la suivent d'ordinaire. D'ailleurs j'avais encore beaucoup de chemin devant moi. Cependant après avoir examiné les pointes de l'horizon, ah ! bah ! me dis-je, ce ne sera rien, j'en suis sûr. Je me trompais. Bientôt le vent s'élève et siffle avec force ; la neige tombée se déchaîne contre celle qui tombe, et il s'en forme un amalgame affreux. Je respirais à peine, et

j'allais en avant, lorsque tout à coup la neige s'échappe de dessous mes pieds, il me semble voler, je suis navré, suffoqué, j'étouffe, et après plusieurs petites saccades, je sens de nouveau la neige sous moi. J'étais tombé, je n'en doutais pas, du haut de quelque morne, mais de quel côté étais-je parti ? vers quel point allais-je diriger mes pas ? j'aurais à peine pu me discerner la main en me la tenant à la hauteur des yeux. Il faisait déjà nuit. Qu'allais-je devenir ? Périr ? Non, me dis-je, il ne faut pas encore perdre espoir. Ce qui m'encourageait un peu, c'est que le froid n'était pas grand. J'arrache mes raquettes de mes pieds et je m'en sers pour me creuser dans la neige une espèce de fosse, dans laquelle je me tapis, m'étant préalablement enveloppé la figure dans un grand shall, qui me servait de ceinture, afin de n'être pas étouffé par la neige. Je me couvre de mes raquettes et de neige, et, me confiant à la Providence, j'attends ainsi le retour du beau temps, ou au moins celui du matin.

J'étais fatigué. Mes paupières se fermaient malgré moi ; mais je ne voulais pas dormir, car si le froid me prenait, je m'exposais à périr.

Contraint donc à veiller, je me pris à penser à l'heureuse chasse que je venais de faire, aux éloges qu'on allait me prodiguer, à l'effronterie de mon Jersais, qui prétendait avoir à lui seul toute la chasse ; enfin à bâtir des châteaux en Espagne. Il y avait deux ou trois heures que j'étais là. Il me sembla tout à coup ne plus entendre le vent. Je me découvris le visage, et levai la tête. Jugez de ma surprise lorsque je vis que tout était calme autour de moi, que le ciel était brillant d'étoiles, et que la lune venait ajouter à tout cela l'éclat de sa lumière bienfaisante. En un instant j'étais debout, j'avais mes raquettes aux pieds, et mon shall me ceignait les reins. Je n'eus pas fait trente pas que je me reconnus. Je fis involontairement une gambade de joie, lorsque je me trouvai tout à coup face à face avec un homme. Et qui ? Mon brave Jersais.

– Mais, diable, lui dis-je, d'où viens-tu ?

– Chumnum ! de la cabane.

– Mais, dis-moi donc, étais-tu en chemin pendant le gros temps ?

– Ma fè, vène,

– Oui ? Vraiment tu es un preux, et tu mériterais la croix d’honneur s’il y en avait une à donner.

– Oh ! ce n’est pas tout, notre bourgès, j’ai encore tiré cinq fois depuis que je vous ai laiché.

– Possible ! et quel succès ?

– Cinq.

– Encore cinq, mais tu veux badiner ?

– Vous les verrez demain.

– Montre-moi les langues ?

Et il me les montra. Horrible ! me dis-je, il a cinq langues et je n’en ai que trois ! oh ! que ne suis-je resté plus longtemps ?

– Appelais-mè crapaud maintenant.

– Oh ! mais, mon ami, est-ce que tu te souviens encore de cela ?

– Si je m’en souviens !

Et mon compagnon me regarda d’un air qui me surprit ; – et bientôt je l’entendis tenir le soliloque suivant : – Vais-je le faire ? je le puis, il est sans armes ; j’ai un bon fusil... crapaud !

hein ?

Je ne savais que penser, et je commençais à avoir peur ; car je le connaissais d'une disposition vindicative à l'extrême, et enclin à s'offenser de la moindre chose, et il ne considérait pas comme une petite injure l'épithète que je lui avais adressée dans un moment de colère. Cependant un moment après je l'entendis continuer :

– Non, je vais en agir autrement ;... mais s'il refuse... je l'étends à mes pieds, chumnum !

Et puis se tournant vers moi :

– Arretais-là, bourgeois, dit-il.

Je m'arrête.

– Vous m'avez unchulté, tantôt ; vous n'auriez pas dû le faire, et si vous ne me faites apologie à l'instant, je vous brûle la cervelle.

Et il me couchait en joue.

– Jean, lui dis-je, sûrement tu n'aurais pas le cœur d'ôter la vie à ton maître.

– Hâtez-vous, ou je tire.

– Moi ? lui dis-je, moi ? faire apologie à mon

serviteur, crois-tu m'intimider en...

Je n'eus pas le temps de finir... Zing... une balle me siffla aux oreilles. Je fais un saut pour saisir le fusil, mais Jean disparaît comme un éclair. J'emploie toutes mes jambes pour le rattrapper... impossible ; je le perdis au détour d'une petite hauteur.

C'est un démon, me dis-je ; quelle audace ! je n'aurais jamais pensé qu'il en fût capable. Mais il n'en est pas quitte ; on ne s'échappe pas ici comme dedans une ville.

Je marchais toujours, regardant, à chaque pas, autour de moi, car mon homme aurait bien pu se mettre en embuscade derrière quelque éminence, et me tirer comme on tire un cerf. Bientôt il me sembla distinguer à la clarté incertaine de la lune, quelque chose de blanc qui se glissait vers moi. Je crus me tromper, et je me frottai les yeux à diverses reprises. Je regardai ; le fantôme coulait sur la neige. Je pouvais le distinguer plus clairement, à mesure qu'il approchait, et je ne puis m'empêcher de le comparer à l'Esprit, dans *Hamlet* de Shakespeare. J'étais pourtant loin

d'être superstitieux, et de croire aux esprits, et cependant la peur me gagnait malgré moi. Je m'arrête ; le fantôme vient se placer devant moi, et me regarde en face. Je crois découvrir des traits connus ; je veux le toucher ; ma main se perd dans l'espace. C'est alors que mes cheveux se dressent sur ma tête, que ma langue devient sèche, que je commence à trembler, et mes jambes plient sous moi. J'essaie de m'éloigner, et le fantôme marche avec moi. Je veux parler, ma langue demeure muette... je me frotte les yeux de nouveau, il est toujours là. Je mourais de peur, et me sentais défaillir, lorsque soudain...

– Qu'arriva-t-il ? demanda notre orateur, en s'adressant à moi.

– Je ne sais, lui répondis-je, le fantôme disparut ? ou peut-être vous parla ?

– Rien de cela.

– Eh bien !... mais vous croyez donc aux esprits maintenant ?

– Mon ami, vous pourrez juger dans l'instant, si j'ai droit d'y croire ou non ?

Et notre orateur se leva, et, ayant rechargé et rallumé sa pipe, se rassit, se croisa les jambes et les bras, et gardait le silence.

– Eh bien ? fis-je, en montrant de l’impatience de ce qu’il ne continuait pas ; « je me sentais défaillir, lorsque soudain... ? »

– Je m’éveillai, dit-il. Et la salle retentit d’un éclat de rire. Il continua :

Ma rencontre avec Jean et mon fantôme n’étaient que la production d’un songe, et je me retrouvais dans ma fosse de neige, avec la *cold reality* devant moi. Il faisait un froid horrible ; la neige était durcie sur moi. J’étais engourdi, je me sentais le cœur malade. Je me levai ; le temps était clair, il ne ventait plus. Le jour commençait à poindre. Comme je l’avais pensé, je me trouvais entre deux montagnes. Je marchai avec quelque difficulté, pendant une heure, autour de ma fosse pour me réchauffer. J’eus beaucoup de peine à y réussir. Enfin je voulus monter sur une des montagnes, afin de me reconnaître, car je ne savais pas encore bien où j’étais. J’essayai en vain de grimper ; je faisais une enjambée, et je

retombais en bas. Je m'étonnais de ce que j'eusse les jambes si faibles, moi qui, maintes fois, avais gravi contre des rochers beaucoup plus escarpés et plus hauts que celui-là. Tous mes efforts furent impuissants, et je me vis enfin forcé de faire un long détour, pour arriver au point désiré. Je connus alors que je n'étais qu'à trois milles de ma demeure ; mais je ne pouvais plus marcher. Je sentais dans mes jambes un engourdissement que je n'avais jamais éprouvé auparavant... Il faisait un froid,... oh ! un froid excessif ; et je ne pouvais plus faire un pas. Je m'étends sur la croûte, résolu d'attendre la mort ; car j'allais périr, j'en suis sûr. Il y avait peut-être une demi-heure que j'étais là... Je n'avais plus froid ; j'éprouvais même des sensations agréables, je jouissais d'une espèce d'existence que l'on pourrait appeler extase ou enchantement, d'une sorte de bien-aise que l'on ressent rarement, lorsque j'aperçus deux chasseurs pas bien loin de moi. Je leur fis signe ; ils vinrent à moi ; je leur expliquai ma situation, ils me prirent par sous le bras, et me traînèrent chez moi... J'avais les pieds gelés, messieurs ; je n'ai plus un seul doigt aux pieds. Jugez de mon

malheur ! Je ne peux plus chasser, moi qui avais la réputation d'être le meilleur chasseur de la côte.

Il avait fini. Nous le merciâmes, et la danse et les jeux continuèrent.

Tome II du *Répertoire national* de James Huston, 1848.

Ulric-Joseph Tessier
1817-1892

Emma ou l'amour malheureux

Épisode du choléra à Québec en 1832

I

Dans ces temps de désolation et de deuil général à jamais gravés dans notre mémoire où le choléra fit son apparition dans la capitale du Bas-Canada, quelles scènes déchirantes de douleur ne se déployèrent-elles pas à nos yeux ? Qui ne sentit pas son cœur attendri à la vue de ces malheureux qui, laissant leur patrie pour chercher le repos et la vie sur une plage étrangère, n'y trouvaient que le péril et la mort ? Les larmes coulent encore au récit de la misère de ces familles éplorées qui, après un voyage pénible sur une mer orageuse et remplie d'écueils, arrivées au terme de leur course, tombaient les tristes victimes du fléau régnant. Pleurons sur leur sort, nous qui avons été épargnés par l'ange

exterminateur, nous à qui est échu le soin de publier l'histoire de ces malheurs. Quelle plume pourrait tracer dignement les progrès de la contagion que l'on vit attaquer l'innocence et le bonheur, s'introduire dans le sein des familles tranquilles et désarmées et y répandre la frayeur et la mort ? Combien d'orphelins jetés dans l'abîme de la vie sans secours, sans conseil ! Quel sera le partage de cette fille privée des auteurs de ses jours, de cette jeune épouse abandonnée dans un pays lointain, sans appui, sans amis, au milieu de la perversité des villes ? Les cris de l'amitié, les gémissements de l'amour retentissent encore à nos oreilles et portent le tribut de leurs regrets sur la tombe des morts. L'homme sensible aux maux de ses semblables ne refusera pas un souvenir détaché des annales de ces temps déplorables que nous lui présentons aujourd'hui.

C'est alors qu'un ministère public mal avisé, au lieu de prendre quelque moyen d'éloigner la contagion, faisait promener les victimes de la maladie d'une extrémité de la cité à l'autre. Le plan de préservation adopté était le choix d'un hôpital situé au milieu du faubourg le plus

populeux de la ville. On était donc obligé de transporter les malades depuis le lieu de débarquement par les rues les plus fréquentées pour les rendre à demi-morts au point qui leur était destiné ; comme si l'on eût voulu nous donner le spectacle du fléau et nous instruire par avance de tous ses symptômes. Était-ce là de sages mesures contre une maladie que l'on disait contagieuse ? Il est insensé de croire que l'on peut incarcérer la contagion dans un chariot, comme un lion dans sa litière ! Le choléra ainsi promené sur son char de triomphe faisait déjà de terribles ravages et répandait partout la terreur et la mort. Tel était le déplorable état de notre cité, lorsque le trait que nous allons rapporter nous donna un exemple frappant des vicissitudes humaines.

Dans le centre de la cité vivait monsieur Dornière avec son épouse chérie et une fille, unique et tendre fruit de leur amour. Cette heureuse famille vivait sur les revenus d'une grande fortune amassée dans le négoce, auquel M. Dornière s'était livré dès son enfance. C'était un homme doué de toutes les qualités propres à

faire le bonheur de la société qui l'entourait. Généreux et sensible, complaisant et enjoué, ne pensant qu'à faire le bien, il jouissait tranquillement du fruit des labeurs de sa jeunesse. D'ailleurs, uni à une épouse qui réunissait les qualités de l'âme aux grâces du corps, il ne pouvait être malheureux. Emma (c'était le nom de sa fille), l'objet des plus tendres soins de ses parents, avait crû sous l'aide de la vertu et de l'innocence ; née avec tous les dons que la nature dans ses jours de magnificence se plaît à prodiguer à ses créatures favorites, elle semblait comme un ange placé sur la terre ; les ornements brillants de l'esprit se mariaient en elle aux qualités plus rares du cœur ; à peine atteignait-elle sa vingtième année ; sa démarche élégante, son air de mélancolie, ses beaux yeux noirs qui respiraient une langueur pleine d'amour avaient amené sur ses pas un jeune homme de mérite, qui captivait toute son attention. Ses parents entrevoyaient avec plaisir l'espérance d'une alliance aussi heureuse et la favorisait de tous leurs vœux. Tout semblait promettre aux deux jeunes amants un avenir de bonheur et de gloire.

Chaque jour pour eux se levait clair et serein ; la flamme dont ils brûlaient l'un pour l'autre était une flamme éternelle que rien ne pouvait éteindre.

Ainsi, tout protégeait leur amour et concourait à ériger sur des bases solides le superbe édifice de leur félicité. L'époque de leur hymen approchait même, lorsque le fléau exterminateur fit son apparition. Ce fut une consternation générale. Les parents de la jeune fille furent particulièrement frappés de terreur. Jetant un coup d'œil en arrière et considérant la longue suite d'années qu'ils avaient coulées dans une parfaite harmonie, il leur semblait apercevoir l'aurore du triste jour où l'orage allait succéder au calme, où ces fleurs qui avaient reverdi pendant un long printemps allaient s'épanouir pour toujours, où la mort devait venir frapper à leur porte. Madame Dornière, surtout, sentait bondir son cœur à chaque nouvelle des mortalités sans nombre que l'on annonçait. Déjà même des personnes de distinction étaient tombées les victimes du fléau ; le commerce languissait, les boutiques se fermaient en plusieurs endroits et les

papiers publics n'étaient remplis que des progrès effrayants de la maladie.

II

Cependant la jeune Emma, au sein de la tempête qui grondait autour d'elle, paraissait tranquille et sans inquiétude. La paix dans l'âme, la douceur sur le visage, elle filait le cours de ses heureux jours dans l'entretien de son fidèle amant. Eugène (c'était son nom), que la peur n'avait jamais ému, ne voyait la mort avec crainte qu'en pensant à sa tendre Emma. Craignant que la frayeur ne s'emparât d'elle, il ne paraissait que plus enjoué ; il n'était pas de jeux et de plaisirs qu'il ne lui proposât pour divertir son esprit naturellement porté vers la mélancolie. C'était un de ces beaux jours d'été, remarquables par leur sécheresse, qu'il lui fit la proposition d'une promenade à la campagne chez une tante qu'ils avaient coutume de visiter. Avec l'aveu des parents le voyage fut résolu. On partit vers les

onze heures du matin. Ils se flattaient d'avance du plaisir que la vue des champs allait leur procurer dans un temps où la chaleur et la poussière rendent le séjour des villes peu agréable. Emma jouissait de ce calme de l'âme si nécessaire dans ses moments de désastre, lorsqu'un trait empoisonné vint la frapper au cœur. La vue d'une malheureuse victime, déjà dans les convulsions de la maladie et traînée sur un chariot à demi-entrouvert qu'ils rencontrèrent en traversant une rue de la ville, porta le poison de la frayeur dans l'esprit de la jeune fille. À la vue de cet objet de douleur son cœur tressaillit. Le tremblement s'empare de tous ses membres et la pâleur de son visage indique toute l'agitation de son âme. Hélas ! c'étaient les tristes augures des malheurs qui se conjuraient sur sa tête. En vain Eugène essaie de la distraire de cette funeste pensée, le trait était enfoncé trop avant ; et la blessure était mortelle ; Emma fut triste pour le reste de la journée. Telle on voit une biche timide, que le fer mal assuré du chasseur vient de frapper au flanc, traînant avec elle l'arme du chasseur attachée à ses chairs, s'enfoncer dans

l'épaisseur de la forêt ; elle emporte dans son sein le germe de sa mort, et la blessure, de légère qu'elle était, affaiblissant les forces de la victime, cause enfin son entière destruction.

Cependant les chevaux dociles au fouet de leur maître emportaient avec vitesse leur léger fardeau, laissant loin derrière eux l'objet de la triste pensée. Déjà la campagne se découvre aux yeux de deux amants ; un air plus frais, les fleurs des champs, les animaux bondissants sur les collines, le chant mélodieux des oiseaux, en un mot, toute la nature rassemblée semblait célébrer leur présence et leur offrait ses mille beautés. Mais la tristesse d'Emma ne disparaissait pas. Bientôt on arriva au terme de la course. La tante les accueillant dans ses bras les reçut avec la plus grande joie. Après un repas champêtre où la frugalité se joignait à l'abondance, on alla dans un jardin magnifique respirer un moment le parfum des fleurs. Au bout d'une vaste allée s'élevait un berceau formé par une vigne qui s'entrelaçait amoureusement autour d'un orme majestueux, et retombant à une certaine hauteur formait un asile charmant contre les rayons

brûlants du soleil. Des bancs de gazon, élevés au dedans, invitaient à s'y reposer. Un ruisseau limpide coulait par derrière et le léger bruit de son cours mêlé aux chants des oiseaux d'alentour en faisait un petit éden de délices. Un attrait invincible entraîna les deux amis à aller y goûter les charmes de la solitude. Mais Emma était toujours inquiète. Aux paroles affectueuses d'Eugène elle ne répondait que par des soupirs, elle qui aimait tant à savourer les délices d'épancher les secrets de son cœur dans celui d'Eugène.

– Emma, disait celui-ci, quelle malheureuse frayeur s'est emparée de toi ! Ton visage est pâle, ta main est tremblante !

– Si tu connaissais, répondait-elle, les pressentiments de mon âme ! Depuis que j'ai vu cette infortunée cruellement bercée dans ce chariot funèbre, son image me poursuit continuellement. Sommes-nous plus que les autres à l'abri de la contagion ? Qui sait ? peut-être demain sera-ce notre tour à faire le voyage dans ce chariot.

– Chère Emma, répliqua le jeune homme en laissant tomber sa tête sur les genoux de son amie, pourquoi troubler ton esprit de si cruelles idées ? Ne crois pas que la maladie puisse se communiquer ; si c'était seulement une question, le comité de santé, qui parmi ses membres compte même des gens de l'art, ferait-il passer au centre de la cité et par les rues les plus parcourues les malheureux atteints du choléra ? Non sans doute, ce serait une mesure trop imprudente et trop barbare. Que la paix renaisse dans ton cœur ; laissons là ces tristes discours. Quels charmes ne nous offrent pas ces lieux ! que nous serions heureux...

– Les heures s'écoulaient vite, Eugène, quand nous sommes seuls. Partons, près de ma mère nous nous entretiendrons de notre félicité ; il se fait déjà tard.

– Tes désirs sont mes lois ; tu souris, j'en bénis le ciel ; et ces arbres verdoyants ont été les seuls témoins de nos serments.

C'était ainsi qu'Eugène tâchait de ramener le calme dans le cœur épouvanté de son amie.

Peines inutiles ! discours superflus ! Le destin avait prononcé sa sentence. Leurs noms étaient inscrits en lettres noires dans les registres de la mort.

III

Déjà le soleil avait parcouru les deux tiers de sa course, lorsque les deux jeunes amis se mirent en route. Rendus vers le milieu de leur chemin, tout à coup le ciel commença à s'obscurcir ; la chaleur était accablante, les fleurs se desséchaient jusqu'à la racine, le zéphir s'était retiré vers les montagnes, des colonnes de poussière s'élevaient dans les airs et l'astre du jour caché par les nuages ne se montrait que par courts intervalles. Hélas ! quels présages affreux pour la timide Emma, préoccupée de ses tristes réflexions.

– Vois-tu, dit-elle, ce nuage affreux qui s'avance au-dessus de nos têtes ? il porte dans son sein le tonnerre et la mort ; que ne sommes-nous rendus chez nous !

– Qu’as-tu à craindre, chère Emma, quand je suis près de toi ? Les nuages passent vers l’occident et nous arrivons...

– Je ne suis jamais plus heureuse que quand je suis à tes côtés. Mais qui ne frémirait ? entends-tu le bruit sourd et lugubre derrière ce nuage si noir ? regarde, il couvre déjà la ville de son ombrage funeste !...

En même temps un coup de tonnerre effrayant frappe leurs oreilles : les hauts clochers des églises se découvrent de temps en temps à leurs yeux à la faveur des longs sillons de lumière que laissent après eux des éclairs couleur de sang : la pluie tombe par torrents ; les chevaux font voler la boue sous leurs pas rapides.

Eugène, serrant sa compagne contre sa poitrine, la couvre de son manteau. Son œil étincelant à la vue des dangers semble défier tous les éléments conjurés contre Emma, et la foudre ne fût parvenue à elle qu’en le frappant du premier coup. La distance était courte et l’on ne tarda pas à apercevoir la maison de M. Dornière. Quelle vue ! quelle arrivée ! Retournez plutôt sur

vos pas, créatures infortunées ! les douleurs, les plaintes, les cris lugubres, la mort ont pris vos places ! Pourquoi vous hâter de courir à leur rencontre !

En ce moment le séjour du bonheur et de l'innocence avait été envahi par ses ennemis et retentissait de cris et de larmes ; la mort y était aux prises avec la vie ; le fléau, qui jusqu'alors avait respecté ce noble asile, venait d'en franchir le seuil. Madame Dornière était tombée sa victime. En vain déploie-t-on tous les appareils de l'art, en vain use-t-on de tous les secrets des charlatans, le feu dévorant a déjà gagné tout l'édifice qui menace ruine. C'est ce tableau funèbre qui s'offre aux yeux effrayés d'Emma, elle tremble, elle jette de profonds soupirs, elle court vers sa mère, l'embrasse étroitement et s'évanouit à ses pieds... L'heure fatale est sonnée, madame Dornière est déjà saisie du froid de la mort, ses yeux humides s'ouvrent un moment pour se retourner vers sa fille étendue à ses genoux, puis vers le ciel, et se referment pour toujours. On emporta Emma dans ses appartements et ce n'est qu'au bout de quelques

heures qu'elle revint à elle-même. Quelle crise pour un tendre époux, qui ne voyait de vie que dans la vie de son épouse chérie, qui voyait s'envoler en un clin d'œil des années de bonheur ! Il se trouble, il gémit, il paraît un moment dépourvu de tout sentiment et erre comme un insensé dans ses vastes appartements. Eugène ne peut résister à ces coups plus terribles pour lui que la foudre qui venait d'éclater ; il tombe presque sans vie au chevet du lit de sa bien-aimée.

IV

Cependant il ne fallait pas tarder de porter en terre le corps de madame Dornière, unique reste de tant de grâce, d'esprit et de vertu. En tout autre temps la voûte d'une église eût été ouverte à grands frais pour recevoir les cendres précieuses de cette femme vertueuse. Mais les églises rejetaient de leur sein les cholériques et une terre nouvelle placée hors des murs et loin

des habitations avait été choisie pour cet objet. Ce fut vers ce lieu que le convoi funèbre s'achemina. M. Dornière, qu'on n'aurait pas reconnu tant il était défiguré, soutenu par Eugène, suivait dans un lugubre silence la bière solitaire. Quelques amis intimes formaient tout le cortège. Deux mois auparavant quelle multitude n'eût-on pas vue à sa suite ! Dans ce règne de confusion et de deuil on oublie parents et amis ; on n'entend nuit et jour que le bruit des voitures qui transportent les morts et les mourants, les médecins et les ministres de la religion.

Le chemin du cimetière est la route la plus fréquentée. Les cercueils ne sont pas chaque jour en quantité suffisante pour receler les morts. On les entasse les uns sur les autres. À peine les fosses sont-elles assez profondes pour cacher aux vivants ces honteux et tristes débris de notre misérable humanité. Un bras de fer que rien ne peut arrêter semblait s'appesantir sur nos têtes et couvrait notre cité infortunée de plaies qui saignent encore aujourd'hui.

Emma, se laissant aller à ses douleurs et toute

remplie de l'idée de la perte qu'elle venait de faire, ne pouvait se consoler et refusait toute nourriture. À ses tourments se joignait la frayeur de la contagion qui lui peignait les convulsions et la mort à ses côtés. Déjà l'amertume des larmes avait laissé sur son tendre visage de longs sillons de douleur : son tempérament inaccoutumé à ces orages ne pouvait résister à tant de coups redoublés. Son père, glacé d'effroi, traînait des jours languissants et ne voyait qu'en frissonnant tous les objets de sa maison, qui lui rappelaient de si cruels souvenirs. Eugène aux pieds de son amante lui adressait les plus douces consolations que la tendresse de son cœur pouvait lui fournir. Que n'eût-il pas fait pour ramener à la vie l'objet des larmes d'Emma. Un soir (c'était le troisième depuis la mort de madame Dornière), Emma ne pouvant dissimuler sa frayeur, serrait Eugène contre son sein en lui prodiguant toute son affection. Les plus touchantes paroles tombaient de ses lèvres brûlantes.

– Hélas ! disait-elle, qu'est-ce que la vie ? un fantôme, un songe amer qui disparaît ! ma tendre mère – et elle versait un torrent de larmes.

Laissant tomber sa tête sur l'épaule d'Eugène, elle sembla goûter un moment de repos. De nouveaux charmes se découvrent à l'œil furtif et amoureux ! moments d'extase ! moments de félicité inexpressible ! Tout à coup l'infortunée se relevant langoureusement et lançant autour d'elle des regards étincelants :

– Où sommes-nous ? s'écria-t-elle, une idée cruelle me tourmente et me poursuit...

– Repose-toi sans crainte, compte sur le sang qui coule dans mes veines, je ne veux vivre que pour toi...

– Que pouvons-nous ? une intelligence divine, maîtresse de nos vies, en dispose à son gré ; soumettons-nous à ses décrets ; que le ciel soit notre seul désir ! La mort ne m'a isolée sur cette terre que pour mieux me fixer.

– Tu me fais frissonner, répond Eugène ; quelles sinistres paroles ! que la nuit te ramène le repos ! Je me retire, il se fait tard, adieu !

Un nuage sombre et lugubre venait de passer sur ce couple infortuné et leurs mains tremblantes

se séparaient avec peine. Un secret pressentiment les avertissait que c'étaient là leurs derniers adieux. Le ciel avait résolu de répandre la consternation dans cette famille, et la mort, son aveugle et cruel messenger, confondait sous ses coups l'innocence et le crime.

V

Il est dans la vie des événements que les génies les plus sublimes ne peuvent contempler qu'avec un regard incertain et effrayé. La nature se plaît à se soustraire à la faible intelligence de l'homme pour lui dénoncer l'idée de sa faiblesse et le forcer à lever les yeux vers son Créateur. Les plus grands malheurs succèdent avec la rapidité de l'éclair aux courts moments de félicité et nous montrent dans un jour terrible le tableau de la vie humaine. Eugène, abandonné à ses chagrins, l'esprit tout rempli de crainte pour l'avenir de sa bien-aimée qu'il vient de laisser à une heure fort avancée, se promenait dans sa

chambre en attendant avec anxiété le lever du jour pour accourir chez M. Dornière. Le sommeil était loin de ses paupières, malgré ses veilles et ses peines. « Chère Emma, se disait-il, en quel état l'ai-je laissée ? Quelle pâleur mortelle sur son visage ! quel amoureux regard ! Ô créature adorable ! que ne puis-je au prix de mon sang ramener le calme dans ton cœur ! » Puis Eugène jetait de profonds soupirs et tremblotait de tous ses membres. Il contemplait d'un œil égaré la flamme bleue de sa lampe dont la pâle et mourante lueur se reflétait sur les tapisseries de son cabinet et la comparait à l'image de l'agitation de son âme. Puis il reprenait : « Quels prestiges m'entourent ! la frayeur, la crainte, la débilité, le chagrin, tout cela ne dispose-t-il pas à la maladie ! S'il fallait... cruelle idée... Ce serait bien la fin de ma vie ! oui, le soleil qui éclairera ses derniers moments luira à son couchant sur ma tombe. »

Telles étaient les cruelles agitations dans lesquelles Eugène se débattait comme un criminel qui secoue ses chaînes. Le désespoir s'empare de son âme et, succombant sous le poids de ses

émotions, il tombe sur son fauteuil. À l'instant le sommeil verse ses pavots sur ses paupières et les songes voltigeants viennent se reposer sur son front accablé de vertige. Son imagination échauffée lui représente la mort et les tombeaux ; au milieu de ce tumulte il croit voir son amante dans toute la splendeur de ses charmes, elle lui paraît voluptueusement étendue dans ses bras, il croit l'apercevoir dans les convulsions de la maladie régnante ; elle lui adresse les plus tendres adieux, s'échappe de ses bras et s'envole vers le ciel qui s'entr'ouvre pour la recevoir. Eugène était ainsi bercé dans les bras des songes que la fermentation de son brûlant cerveau lui formait à plaisir, lorsqu'un coup se fit entendre à la porte.

– Monsieur, dit un valet en entrant, on vous demande sans délai à la maison de M. Dornière.

Ces paroles eurent l'effet de la foudre sur Eugène. Il part encore tout troublé. Quel tableau effroyable va se présenter à ses yeux ! Ô Providence ! que tes desseins sont enveloppés de mystère ! pourquoi t'acharner ainsi contre la vertu et l'innocence ! Au moment où ils devaient

mettre les lèvres au calice de la félicité humaine, tu te complais à les confondre cruellement ! La terre était-elle trop souillée pour les porter sur son sein !

En ce moment Mlle Dornière est devenue la proie de la maladie ; l'art d'Hippocrate et tous ses secrets sont impuissants contre les progrès du mal. La jeune vierge se sent défaillir, le poison a pénétré dans son sein, ses membres sont tremblants, ses nerfs se contractent, la lividité se répand sur son visage, tous les symptômes d'une mort prochaine planent sur sa tête ; elle appelle son père, elle demande Eugène. C'est alors qu'il arrive ; ses yeux sont égarés, sa figure est l'image vivante du désespoir, ses jambes manquent sous lui. Il tombe aux pieds d'Emma qui lui tend la main. La tranquillité semble alors renaître sur son front :

– Cher Eugène, lui dit-elle, je meurs, console-toi, je vais rejoindre ma mère. L'Éternel règle nos moments selon ses désirs. Hélas ! je m'attendais à jouir de la vie et je te l'avais consacrée ! Près de toi je devais trouver la couronne du bonheur,

mais le ciel en a voulu autrement. Emportée par un arrêt fatal, je pleure notre cruelle séparation ; mais une secrète pensée de mon cœur me crie qu'un jour nous serons réunis dans la région céleste. Vis heureux, que la vertu soit toujours ton guide, essuie tes larmes... je me sens défaillir... ciel !

À genoux au chevet de son lit, Eugène couvre de baisers la tendre main de son amie qui déjà se refroidit. Emma fait ses adieux à son père et tournant ses yeux vers le ciel, elle adresse à l'Éternel sa dernière prière.

En ce moment son visage rayonne, une lueur pâle semble se refléter sur ses traits... elle expire ! Eugène tombe sur le parquet, plus mort que vif. Il ne devait pas survivre à sa bien-aimée, à qui il avait consacré le reste de ses jours. D'ailleurs, était-il au pouvoir de la nature de résister à des chocs aussi terribles ?

VI

Il fallait procéder à rendre les derniers devoirs à l'infortunée avec cette funeste promptitude que requéraient les règlements. Une superbe bière reçut son corps, revêtu de ses plus beaux habillements et de ses bijoux les plus précieux. M. Dornière après avoir ainsi vu tous les objets de son affection s'ensevelir sous la terre, crut se trouver seul dans l'univers. La vue de sa maison lui parut insupportable, il la voua au silence et à l'abandon. Ayant laissé à Eugène des souvenirs non équivoques de son amitié, il s'embarqua pour l'Europe dès le lendemain. Eugène, morne et silencieux, refusant la nourriture, sentait que sa manière de vivre le mènerait à une ruine certaine. Plusieurs fois même, dans l'accès de ses douleurs, il saisit son poignard pour s'en percer le cœur, mais une idée de religion le retenait et lui disait d'attendre les décrets de Dieu sur sa destinée. La nuit était aussi triste pour lui que le jour, le sommeil ne reposait plus sur ses

paupières ; les pensées roulaient sans suite dans son esprit égaré, lorsqu'une idée terrible qui lui sembla tomber du ciel le frappa soudainement. Dans le silence des ténèbres il s'achemina vers le tombeau de son amante et, à l'aide d'une échelle de corde dont il s'était muni, il escalada la muraille du cimetière. Rendu à l'endroit où reposaient religieusement les restes de l'infortunée, il se jette contre la terre et l'arrose de ses larmes, il invoque la mort, il appelle à grands cris le nom de son amie :

– Emma ! Emma ! s'écrie-t-il en sanglotant, viens à mon secours, je t'appelle, et tu es sourde à ma voix ! puis-je supporter la vie sans toi ? si tu me voyais faible et décharné comme je suis ! Tu m'as dit que nous serions réunis dans le séjour des anges, ah ! je le veux, oui, pour ne plus te quitter. Ô Dieu ! je vous invoque ! frappez votre indigne serviteur ; arrachez-lui le dernier souffle de vie ; oui, je l'espère, la divinité exaucera ma prière, mon corps reposera près du tien, et réunis sur la terre, nous serons réunis dans les cieux ; je veux m'ensevelir à tes côtés.

Son corps était tremblant et affaissé comme si un lourd fardeau eût chargé ses épaules, lorsqu'un gémissement semblable au râle d'une victime qui tombe sous la hache sanglante, retentit à ses oreilles. Il tressaillit... Qu'a-t-il entendu ? Quelle est cette voix sortie du sein de la terre ? Il est seul, au milieu des ténèbres, parmi les morts qui sont les seuls témoins ; de hautes murailles le séparent du reste des humains. Un cruel pressentiment le domine. Est-ce la voix d'Emma ? Recueillant le reste de ses forces, il enlève le peu de terre qui couvrait le cercueil. Sa main tout ensanglantée arrache avec force le couvercle de la bière qui était déjà soulevé. Qu'aperçoit-il ? Emma, Emma, s'écrie-t-il, en tombant sur son cadavre et en l'embrassant de toute l'ardeur des étreintes d'un mourant. Les bijoux étaient tombés des doigts de l'amante infortunée, ses habits déchirés, ses bras dévorés, son sein meurtri. Eugène était trop faible pour soutenir l'horreur d'un tel spectacle. Sa prière est exaucée !

Déjà le soleil paraissait à l'horizon à travers de sombres nuages et lançait une lumière incertaine,

pour découvrir aux humains cette scène d'horreur, lorsque le gardien du cimetière arriva et trouva ce malheureux jeune homme privé de la vie, et enlacé dans les bras d'un cadavre de jeune fille. Il recule de frayeur et appelant ses gens qui approchaient :

– Accourez voir la malheureuse que nous avons enterrée il y a quelques jours ; elle n'était pas morte !

– Elle avait pris de l'opium, répond l'un d'eux, voyez quand elle s'est réveillée comme elle a déchiré ses beaux habits.

– Mais lui ? reprend le gardien, c'est ce jeune homme qui suivait la bière ! voyez ce que c'est que l'amour, il est venu s'ensevelir auprès de son amie ; cours, toi, Jacques, dire cela à M... qu'il envoie chercher les intéressés.

À cette nouvelle les parents d'Eugène plongés dans le deuil ordonnèrent de nouvelles cérémonies, et les deux amants furent ensevelis dans une même tombe. C'est là que viennent quelquefois jeter des fleurs les amants malheureux : triste souvenir d'une époque qui

laissa des traces de douleur dans presque tous les cœurs ! Puisse le ciel touché de tant de maux nous délivrer de nouvelles attaques d'un fléau qui fait encore aujourd'hui ressentir sa violence dans l'ancien monde !

paru d'abord dans *Le Télégraphe*,
les 1^{er} et 3 mai 1837, puis dans le
tome II du *Répertoire national* de
James Huston en 1848.

Wenceslas-Eugène Dick

1848-1919

Wenceslas-Eugène Dick est né à Saint-Jean, dans l'île d'Orléans. Il obtint un diplôme en médecine. Il collabora à plusieurs journaux et revues, dans lesquels il publia des contes, des nouvelles, des poèmes, des chroniques. Il publia aussi trois romans : *L'enfant mystérieux*, en 1890 ; *Un drame au Labrador*, en 1897 ; et *Le roi des étudiants* en 1903.

Un épisode de résurrectionnistes

I

Il y a de cela quelques années, j'étais à Montréal, finissant mon cours de médecine à l'Université ***.

Or, il arriva qu'un hiver, nous manquâmes absolument de *sujets* pour la dissection. Le professeur d'anatomie avait inutilement épuisé toutes les ressources légales pour en fournir nos salles : c'est à peine si trois ou quatre pauvres cadavres d'individus, morts à l'hôpital ou en prison, s'offraient à nos scalpels avides.

Que faire ?

Fallait-il, lorsque tant de nos compatriotes dormaient leur dernier sommeil dans les *charniers* environnants, abandonner nos fructueuses études et rengainer dans leurs étuis

nos instruments vierges ? devons-nous plier le cou sous la fatalité et renoncer à chercher dans la mort le secret de la vie ? Ou bien, la circonstance était-elle assez grave pour humilier notre orgueil national jusqu'au point de recourir à l'étranger, de faire venir nos morts des Etats-Unis et de promener nos scalpels royalistes dans des chairs républicaines ?

Plutôt faire de l'anatomie comparée, plutôt déclarer la guerre aux chiens errants et aux chats de gouttières, que d'en venir à une si déshonorante extrémité !

Et, pourtant, il fallait des *sujets*, coûte que coûte !

En face d'une aussi impérieuse nécessité, nous convoquâmes le ban et l'arrière-ban de l'école de médecine et nous tîmes un conseil de guerre... à la mort.

La réunion fut nombreuse et bruyante.

Jamais les murs de la grande salle de l'école, habitués cependant aux savantes dissertations de nos professeurs, n'avaient répercuté d'aussi

sonores éclats de voix, entendu d'aussi éloquents discours ; jamais les boiseries de son plafond n'avaient retenti d'aussi amères protestations contre la salubrité du climat montréalais et la gredinerie de la mort !

Telle, aux grands jours de péril de la république, dut retentir autrefois, aux accents patriotiques des sénateurs romains, la voûte du capitole !

Enfin, les circonstances du cas ayant été exposées sous toutes leurs faces, nous en vînmes à une décision formidable. Ce fut d'aller EN RÉSURRECTION !

II

En terme de rapin, aller *en résurrection* signifie aller enlever des cadavres, soit dans les charniers, en hiver, soit dans les cimetières en été.

Ce n'est pas gai, je vous assure.

À part la salutaire frayeur qu'inspirent toujours ces lieux d'éternel repos, il y a encore une foule de petits désagréments avec lesquels le résurrectionniste doit compter ; et, parmi ces derniers, le moindre n'est pas la vigilance des bedeaux, je vous prie de le croire.

L'on serait porté à se représenter tous les bedeaux comme gens de paix et bons enfants. Que l'on se détrompe. Il y en a de terribles, il y en a de féroces... qui vous flanquent des coups de fusil dans le dos, ou plus bas, sans plus de cérémonie que si vous étiez des corbeaux.

Combien de mes honorables confrères portent encore, dans quelque partie bien charnue de leur grassouillette individualité, les preuves évidentes de ce déplorable penchant qu'ont certains bedeaux à tirer sur les « voleurs de morts » !

Je ne parle pas des chiens de garde. Ces quadrupèdes-là ont plus mangé de « fonds de culottes » médicaux qu'ils n'ont rongé de gigots de mouton.

Le plus singulier, c'est qu'ils n'en sont pas morts et que leur race abhorrée continue à se

propager d'une façon tout à fait désastreuse pour l'avancement de la science médicale.

III

Donc, les étudiants en médecine de mon Université, réunis en assemblée solennelle, avaient décrété d'urgence la *résurrection*.

Il n'y avait plus à regimber et il fallait s'exécuter sous le plus court délai.

Je fus désigné, avec un de mes amis du nom de Georges, pour opérer dans une paroisse des environs, à plusieurs lieues de la ville.

C'était justement la place natale de mon compagnon. Il en connaissait, par conséquent, toutes les arcanes, et nous n'étions pas exposés à revenir bredouille.

Nous partîmes en *carriole*, par une nuit sombre de janvier. Il n'y avait pas de lune, ce qui était une circonstance favorable, et une neige large, morte, tombant en flocons serrés,

augmentait encore l'obscurité, déjà fort épaisse, de l'atmosphère.

Le trajet se fit gaiement. Nous devisions de choses et d'autres, comme deux bons camarades qui se rendent à une partie de plaisir. Georges me racontait ses amours avec une jeune fille de sa paroisse, du nom de Louise, qu'il devait épouser dans quelques mois, aussitôt après avoir reçu son diplôme de médecin. Moi, je lui parlais des charmantes Québecquoises que j'avais laissées au départ et dont le souvenir me trottait toujours dans la tête...

Bref, le temps passa assez agréablement, et je vous assure que nous n'avions aucunement la mine de deux résurrectionnistes en campagne. Il serait peut-être juste d'ajouter qu'il y avait probablement une légère dose d'affectation dans notre gaieté, et qu'elle ressemblait singulièrement au chant énervé d'un homme qui marche seul, la nuit, ayant la peur aux talons.

Ce qui pourrait justifier cette hypothèse, c'est que la conversation alla décroissant à mesure que nous approchions, pour tomber tout à fait à notre

entrée dans la paroisse.

Quoi qu'il en soit, nous ne tardâmes pas à arriver en vue de l'église. Tout dormait dans le village. Pas une lumière ne brillait aux fenêtres soigneusement closes.

Seule, la veilleuse du sanctuaire scintillait faiblement dans le brouillard. Nous cachâmes notre voiture derrière un bouquet de sapins ; puis, munis de nos outils, entre autres d'une fausse-clé que Georges s'était procurée je ne sais trop comment, nous nous acheminâmes silencieusement vers le charnier.

IV

« Où demeure votre bedeau ? demandai-je à voix basse.

– Tiens, là, à un arpent environ du presbytère, répondit Georges.

– C'est un bon garçon, qui ne s'amuse pas à veiller quand les autres dorment ?

– Ne crains rien : c’est la crème de la profession – une nature lymphatique portée au sommeil.

– Brave homme ! a-t-il un chien ?

– Il déteste tous les animaux à quatre pattes.

– Excellent cœur !... Tu as la lanterne sourde, au moins ?

– Oui, la voici.

– Tout est bien. Ouvre-moi cette grosse porte : Je te suis. »

Nous étions arrivés.

Georges introduisit sa fausse-clé dans la serrure du charnier, fit jouer la lourde penne, donna un vigoureux coup d’épaule et s’engouffra bravement dans l’ouverture béante.

J’en fis autant, et la porte se referma derrière nous.

Il était alors deux heures du matin.

Vous êtes-vous jamais trouvés dans un charnier, au beau milieu de la nuit, entourés de cercueils que vous heurtiez à chaque pas et

aspirant à plein nez cette âcre odeur de cadavre qui y sature l'atmosphère ?

J'espère que non. Eh bien ! c'est une position assez terrifiante, je vous le certifie. Les braves y éprouvent une forte émotion, et les peureux y sentent leur coiffure se soulever sous la poussée des cheveux qui se hérissent.

Mais, nous, nous étions trop pressés pour nous amuser à analyser ces fâcheuses sensations.

Georges ouvrit la lanterne sourde, et une pâle clarté se répandit aussitôt dans le caveau mortuaire.

V

Il y avait là une dizaine de tombes : des grandes, des petites, les unes en humble bois de sapins, les autres en chêne vernissé, avec des clous d'argent.

L'égalité n'existe pas même dans la mort – pour les cadavres, s'entend.

Nous attaquâmes la tombe la plus proche. C'était un de ces beaux cercueils en chêne, ornementés d'argent, dont je viens de parler.

Pendant que je tenais la lampe, Georges enlevait les vis et faisait sauter le couvercle avec un ciseau.

Mon digne camarade semblait avoir beaucoup d'expérience en ces sortes d'opérations, car, en cinq minutes, ce fut fait.

Il souleva alors le suaire blanc et se mit en devoir de tirer le cadavre à lui, en le prenant par la tête.

J'approchai la lanterne pour constater sur quel espèce de *sujet* nous étions tombés ; mais Georges poussa aussitôt un grand cri : « Louise ! » lâcha la tête et se renversa en arrière.

Au même moment, le cadavre se redressa lentement et, s'aidant des mains, se mit sur son séant.

La jeune fille – car c'en était une – fixa un instant ses yeux éteints sur la physionomie bouleversée de l'étudiant, murmura le nom de

Georges, puis, promenant autour d'elle un regard terrifié, elle parut soudain avoir conscience de sa position. Alors, un rictus effrayant crispa sa figure marmoréenne... Elle essaya de joindre les mains et retomba lourdement dans son cercueil !

Georges, fou de douleur et d'effroi, se précipita sur la tombe ouverte, couvrit de baisers délirants le visage glacé de la jeune fille et l'appela des noms les plus tendres...

Inutiles démonstrations ! la fiancée de Georges était bien morte, cette fois, morte après s'être réveillée un instant d'un long sommeil léthargique et avoir vu son amant en train de profaner sa tombe !...

VI

Qu'on n'aille pas croire que je fais ici de l'horrible à froid et pour le seul plaisir de causer une bonne peur à mes lectrices.

Pas du tout.

Les enterrements prématurés sont trop fréquents, malheureusement, et les exemples de sommeil cataleptique ressemblant à la mort trop souvent rapportés, pour que mon histoire ne soit pas au moins vraisemblable, si l'on me refuse l'honneur de la croire vraie.

Mais je reprends mon récit, pour le terminer en deux mots.

Glacés d'horreur, Georges et moi, nous replaçâmes tant bien que mal le couvercle de la tombe de Louise ; puis, après avoir fermé la porte du charnier, nous courûmes à notre voiture et reprîmes à toute vitesse le chemin de la ville.

En arrivant à la pension, Georges trouva sur sa table une lettre en deuil à son adresse.

Il l'ouvrit fiévreusement...

C'était l'annonce de la mort de Louise, sa fiancée, arrivée deux jours auparavant.

Un malentendu insignifiant avait empêché que cette lettre lui fût remise avant son départ, et causé l'effroyable aventure qui venait de nous arriver.

Nous fîmes alors la promesse solennelle de ne plus jamais aller *en résurrection* !

Une histoire de loup-garou

C'était à Saint-François de l'île d'Orléans – l'île des Sorciers – un soir de novembre. Le *fricot* était terminé. Mais on ne se leva pas de table pour cela. L'inépuisable cruche fit encore une fois le recensement des convives, versant à chacun une dernière rasade de rhum.

Puis vinrent les histoires.

D'abord anodines et d'une gaieté fortement épicée, elles ne tardèrent pas à prendre une tournure plus en rapport avec la prédilection ordinaire des narrateurs et auditeurs. De drolatiques, elles devinrent sérieuses, puis extraordinaires, puis tout à fait lugubres.

Ce fut Antoine Bouet, l'huissier beau parleur, l'avocat du village, qui les amena sensiblement sur ce terrain, où il était chez lui.

Ambroise Campagna venait de terminer une

histoire dans laquelle un *quêteux* avait jeté un *sort* aux bêtes à cornes de son oncle, Baptiste Morency ; et, comme il était quelque peu esprit fort, ce Campagna, il n'avait pas manqué d'ajouter :

– Vous en croirez ce que vous voudrez ; mais, pour moi, je trouve que tous ces contes-là, c'est des bêtises.

– Des bêtises ! interrompit vivement Antoine ; tu en parles bien à ton aise, Ambroise Campagna. Il pourrait bien t'en cuire, mon garçon, pour refuser ainsi de croire aux châtiments que le bon Dieu nous envoie par l'entremise de ses amis, les pauvres.

Il faut dire ici, entre paranthèse, que ce finaud d'Ambroise avait toujours le nom de Dieu à la bouche, bien qu'il fût moins croyant que n'importe qui.

– C'est vrai ! murmura-t-on, Ambroise aura *quelque chose*.

– Remarque, ami Ambroise, que je ne te le souhaite pas, au moins, reprit Antoine... Mais si

jamais il t'arrivait comme à ce pauvre Jean Plante, de l'Argentenay...

– Qu'est-ce qui est arrivé à Jean Plante ? demanda-t-on avec une curiosité inquiète.

– Voilà ! reprit solennellement Antoine, tout fier d'avoir mis la puce à l'oreille de son auditoire et, se plaçant à califourchon sur une chaise, dans l'attitude du conteur qui se dispose à produire de l'effet.

– Si nous allumions avant de commencer ! fit observer une voix.

– Oui ! oui ! bourrons les pipes ! répondit-on de partout. Antoine est beau parleur et en a pour longtemps. D'ailleurs, on goûte mieux une histoire en *tirant une touche*.

Pipes, calumets, brûle-gueules et blagues à tabac sortirent simultanément de toutes les poches, et ce fut enveloppé, comme Jupiter tonnant, d'un nuage de fumée qu'Antoine Bouet, le beau parleur, commença son récit.

Jean Plante, de l'Argentenay, dit-il, était comme Ambroise Campagna ; il ne croyait pas

aux loups-garous, il riait des revenants, il se moquait des sorts. Quand on en parlait devant lui, il ne manquait jamais de dire avec un gros ricanement : « Je voudrais en rencontrer un de vos revenants ou de vos loups-garous : c'est moi qui vous l'arrangerais de la belle manière ! »

Propos inconvenants, vous l'avouerez, et qu'on ne devrait jamais entendre sortir de la bouche d'un chrétien qui respecte les secrets du bon Dieu !

– Ne va pas croire au moins, Ambroise, que je dis ça pour toi... je parle en général.

Il faut vous dire, mes amis, que Jean Plante vivait alors – il y a de ça une trentaine d'années – dans un vieux moulin à farine situé en bas des côtes de l'Argentenay, à pas moins de vingt arpents de la plus proche habitation. Il avait avec lui, pendant le jour, son jeune frère Thomas, pour lui aider à faire le plus gros de l'ouvrage. Mais, la nuit, il couchait tout seul au second étage.

C'est qu'il n'était pas peureux, Jean Plante, et qu'on aurait bien couru toute l'île d'Orléans pour trouver son pareil.

Il était, en outre de cela, pas mal ivrogne et colère en diable, quand il se trouvait *chaud* – ce qui lui arrivait six jours sur huit. Dans cet état, je vous assure qu’il ne faisait pas bon le regarder de travers ou lui dire un mot plus haut que l’autre : le méchant homme était capable de vous flanquer des coups de la grande faux qu’on voyait toujours accrochée près de son lit.

Or, il arriva qu’un après-midi où Jean Plante avait levé le coude un nombre incalculable de fois, un *quêteux* se présenta au moulin et demanda la charité pour l’amour du bon Dieu.

– La charité ! fainéant !... Attends un peu, je te vas la faire, la charité ! cria Jean, qui courut sur le pauvre homme et lui donna un grand coup de pied dans le derrière.

Le *quêteux* ne dit pas mot ; mais il braqua sur le meunier une paire de z’yeux qui aurait dû le faire réfléchir. Puis il descendit lentement l’escalier et s’en alla.

Au pied de la côte du moulin, il rencontra Thomas qui arrivait avec une charge d’avoine.

– La charité, pour l’amour du bon Dieu ?... demanda-t-il poliment, en ôtant son vieux chapeau.

– Va au diable : j’ai pas le temps ! répondit durement Thomas, qui se mit à fouetter ses bœufs.

Comme tout à l’heure, le *quêteux* ne souffla mot ; mais il étendit sa main sèche du côté du moulin et disparut au milieu des arbres.

* * *

Ici le narrateur fit une pause habile, pour exciter davantage la curiosité de son auditoire – lequel pourtant, suspendu aux lèvres d’Antoine, n’avait certes pas besoin de cet aiguillon.

Puis il secoua la cendre de sa pipe sur l’ongle de son pouce et reprit :

– Le *quêteux* n’avait pas plus tôt fait ce geste que, cric ! crac ! le moulin s’arrêta net.

Jean lâcha un juron et s’en fut voir ce qu’il y

avait. Mais il eut beau examiner la grand'roue, les petites roues d'engrenage, les courroies et tout le bataclan... il ne trouva rien. Tout paraissait en ordre. L'eau ne manquait pas, non plus.

Il appela son frère :

– Hé ! Thomas !

– Ensuite ?

– Le moulin est arrêté.

– Je le vois bien.

– De quoi est-ce que ça dépend ?

– J'en sais rien.

– Comment !... T'en sais rien !... Mais c'est qu'il faut le savoir, mon gars.

– C'est pas mon affaire, à moi. Regarde ce qu'il a, ton moulin.

– Ah ! ah ! c'est pas ton affaire !... On va voir ça, mon garçon. Rempoche-moi un peu d'avoine que tu viens de jeter dans la trémie : il y a des pierres dedans, je le gagerais.

– Y a pas de cailloux dans mon avoine. Je les aurais vus, je suppose.

– T’as pas la vue bonne aujourd’hui. Rempoche tout de suite, ou sinon...

– Viens-y donc pour voir ! répondit aigrement Thomas. Mais il n’eut pas plus tôt regardé les yeux gris, tout pleins d’étincelles, de son frère Jean, qu’il se baissa immédiatement et se mit en devoir de vider le grand entonnoir où, comme vous savez, on jette le grain destiné à être moulu.

La meule se trouva bientôt à découvert.

Jean se baissa à son tour, tâta, palpa, fit toutes les simagrées imaginables.

Rien.

– C’est pas mal drôle, tout de même, cette affaire-là... marmotta-t-il entre ses dents : tout est correct, et cependant le moulin ne veut pas marcher.

– Je sais ce que c’est ! fit tout à coup Thomas, en se frappant le front.

– Si tu le sais, dis-le donc, imbécile.

– C’est le maudit *quêteux* de tout à l’heure qui lui a jeté un sort.

– Cré bête ! tiens, voilà où je les loge, moi, les sorts, ricana Jean Plante, en allongeant à son frère un maître coup de pied.

Ce pauvre Thomas, il en souleva de terre et alla tomber sur les mains à dix pieds plus loin. Quand il se releva, il était bleu de colère et il courut tout droit sur Jean. Mais le meunier, qui pouvait en rosser une demi-douzaine comme celui-là, lui prit les poignets et l'arrêta court.

– Halte-là ! mon gars, dit-il : on ne lève pas la main sur Jean Plante, ou il en cuit.

Thomas vit bien qu'il n'était pas le plus fort. Pleurant de rage, il alla ramasser son chapeau.

Puis il sortit, en montrant le poing à son frère et en lui disant d'un ton de menace :

– Quand tu me reverras !...

* * *

Jean resta donc seul.

Tout le reste de l'après-midi, il l'employa à

essayer de faire marcher son moulin. Mais, bernique ! la grand-roue faisait un tour, puis, crac ! la mécanique s'arrêtait net.

– On verra demain ce qui l'empêche d'aller, se dit à la fin Jean Plante. En attendant, *fêtons*, puisqu'il n'y a pas autre chose à faire.

Et notre homme installa sa cruche sur la table et se mit à boire, que c'était un plaisir. Un verre de rhum n'attendait pas l'autre, si bien qu'à minuit il était soûl comme une bourrique.

Il songea alors à se coucher.

C'est une chose facile à faire quand on est à jeun et qu'un bon lit nous attend ; mais, quand les jambes refusent de nous porter, il faut s'y prendre à plusieurs fois pour réussir. Or, cette nuit-là, le meunier avait les pattes de derrière molles comme de la laine. Il se cognait à tous les meubles et prenait des embardées qui l'éloignaient toujours de sa pailleasse.

Finalement il se fâcha.

– Ah ! ça ! dit-il en se disposant à essayer une dernière fois, de ce coup-là, je me lance pour la

mort ou pour la vie.

Et il prit son élan, les bras en avant. Mais ce ne fut pas son grabat qu'il atteignit : ce fut la porte de l'escalier, restée entr'ouverte.

Jean roula jusqu'en bas, comme un paquet de linge, et se trouva dehors, à la belle étoile.

Essayer de remonter ?... Impossible. Il fallut donc passer la nuit-là, au beau milieu du bois et avec la terre dure pour paille.

Aussi, quoique soûl, Jean ne put fermer l'œil. Il s'amusa à compter les étoiles et à voir les nuages glisser sur la lune.

Vers environ deux heures du matin, un grand vent du nord s'éleva, qui, s'engouffrant dans la cage de l'escalier, éteignit la chandelle restée allumée dans le moulin.

– Merci, monsieur le vent, dit Jean Plante : vous êtes plus ménagé que moi, vous soufflez ma chandelle.

Et il se mit à ricaner. Mais son plaisir ne dura pas longtemps.

La lumière reparut au bout de cinq minutes, et,

pendant une bonne heure, elle se promena d'une fenêtre à l'autre, comme si une main invisible l'eût fait marcher. En même temps, il arrivait de l'intérieur du moulin des bruits de chaînes, des gémissements, des cris étouffés, que c'était à faire dresser les cheveux sur la tête et à croire que tous les diables d'enfer faisaient sabbat là-dedans.

Puis, quand ce tapage effrayant eut cessé, ce fut autre chose.

Des feux follets bleus, verts, livides, rouges, se mirent à danser sur le toit et à courir d'un pignon à l'autre. Il y en eut même qui vinrent effleurer la figure du pauvre ivrogne au point qu'ils lui roussirent un peu la chevelure et la barbe.

Enfin, pour combler la mesure, une espèce de grand chien à poil roux, haut de trois pieds au moins, rôdait au milieu des arbres, s'arrêtant parfois et dardant sur le meunier deux gros yeux qui brillaient comme des charbons enflammés.

Jean Plante avait froid dans le dos et les cheveux hérissés comme les poils d'un porc-épic.

Il essaya plusieurs fois de se relever, pour prendre sa course vers les maisons. Mais la terreur le paralysait autant que l'ivresse, et il ne put en venir à bout qu'au petit jour, alors que toutes les épouvantes de cette nuit terrible avaient disparu.

Avec la clarté du soleil, Jean retrouva son courage et se moqua de ce qu'il avait vu. Pourtant il lui resta une certaine souleur, qui l'empêcha d'abord d'en rire bien franchement. Mais il n'eut pas aussitôt lampé deux ou trois bons verres de rhum, qu'il redevint *gouailleur* comme la veille et se mit à défier tous les revenants et les loups-garous de l'île de venir lui faire peur.

* * *

La journée se passa en essais inutiles pour faire repartir le moulin. Il était ensorcelé tout de bon, car il n'y eut pas tant seulement moyen de lui faire faire de suite deux tours de roue.

Jean vit approcher le soir avec une certaine

appréhension. Il avait beau se dire qu'il avait rêvé la nuit précédente, son esprit n'était pas en repos. Mais, comme l'orgueil l'empêchait de monter aux maisons, où l'on n'aurait pas manqué de le railler, il coucha bravement au moulin, – non toutefois sans avoir soigneusement fermé portes et fenêtres.

Tout alla bien jusqu'à minuit.

Jean se flattait que la scène de la veille ne se renouvellerait plus et qu'il pouvait compter sur un bon *somme*.

Mais... ding ! ding ! comme le douzième tintement de l'horloge finissait de résonner, le tapage recommença. V'lan ! un coup de poing ici ; boum ! un coup de pied là... Puis des lamentations !... puis des gémissements de chaînes !... puis des éclats de rire,... des chuchotements,... des lueurs soudaines,... des souffles étranges qui se croisaient dans la chambre, – bref, un charivari à faire mourir de frayeur !

Jean, lui, se fâcha blanc. Il bondit sur sa grande faux et, jurant comme un possédé, il

fureta dans toutes les chambres du moulin, sans même en excepter le grenier.

Mais – chose curieuse – quand le meunier arrivait dans un endroit, le bruit y cessait aussitôt pour se reproduire à la place qu’il venait de quitter.

C’était à en devenir fou.

De guerre lasse, Jean Plante regagna son lit et ramena les couvertures par-dessus sa tête : ce qui ne l’empêcha pas de grelotter de fièvre tout le reste de la nuit.

* * *

Cela dura ainsi pendant toute une semaine.

Le soir de la huitième journée – qui se trouvait être le propre jour de la Toussaint – Jean veillait encore seul. Il n’avait pas été à la messe, sous prétexte qu’il *faisait trop mauvais*, aimant mieux passer son temps à *buvasser* et braver le bon Dieu.

Il était pourtant bien changé, le pauvre homme. Sa figure bouffie et ses yeux brillants de fièvre disaient assez quelle affreuse semaine d'insomnie il avait passée.

Au dehors, le vent du nord-est faisait rage, fouettant les vitres avec une petite pluie fine, qui durait depuis le matin.

Pas la moindre lune au firmament. Une nuit noire comme de l'encre !

Jean était accoté sur la table, en face de son éternelle cruche, qu'il regardait d'un air hébété.

La chandelle fumait, laissant retomber sur le suif son *lumignon* carbonisé.

Il faisait noir dans la chambre.

Tout à coup, l'horloge sonna onze heures.

Jean Plante tressaillit et fit mine de se lever. Mais l'orgueil le fit retomber sur sa chaise.

– Il ne sera pas dit que je céderai... murmura-t-il d'une voix farouche. Je n'ai pas peur, moi !... Non, non, je n'ai peur de rien !

Et il se versa à boire d'un air de défi.

Minuit arriva. L'horloge se mit à sonner lentement ses douze coups : ding ! ding ! ding !...

Jean ne bougea pas.

Il comptait les coups et regardait partout, les yeux grands comme des verres de montres.

Au dernier tintement, flac ! une rafale de vent ouvrit violemment la porte, et le grand chien roux de la première nuit apparut.

Il s'assit sur son derrière, près du chambranle, et se mit tranquillement à regarder Jean Plante, sans détourner la vue une seule seconde.

Pendant cinq bonnes minutes, le meunier et le chien se dévisagèrent comme ça, – le premier rempli d'épouvante et les cheveux droits sur la tête, le second calme et menaçant.

À la fin, Jean n'y put tenir. Il se leva et voulut moucher la chandelle, pour mieux voir...

La chandelle s'éteignit sous ses doigts.

Jean chercha vite le paquet d'allumettes qui devait se trouver sur la table...

Le paquet d'allumettes n'y était plus.

Alors il eut véritablement peur et se mit à reculer dans la direction de son lit, observant toujours l'animal immobile.

Celui-ci se leva lentement et se mit à se promener de long en large dans la chambre, se rapprochant peu à peu du lit.

Ses yeux étaient devenus brillants comme des globes de feu, et il les tenait toujours attachés sur le meunier.

Quand il ne fut plus qu'à trois pas de Jean Plante, le pauvre homme perdit la tête et sauta sur sa faux.

– C'est un loup-garou ! cria-t-il d'une voix étranglée.

Et, ramenant avec force son arme, il en frappa furieusement l'animal.

Aussitôt, il arriva une chose bien surprenante. Le moulin se prit à marcher comme un tonnerre, pendant qu'une lueur soudaine envahissait la chambre.

Thomas Plante venait de surgir, tenant une allumette enflammée dans ses doigts.

Le grand chien s'était évanoui !

Sans souffler mot, Thomas ralluma la chandelle. Puis, apercevant son frère qui tenait toujours sa faux :

– Ah ! ça ! dit-il, que diable faisais-tu donc là, à la noirceur ? Deviendrais-tu fou, par hasard ?

Jean, livide et hagard, ne répondit pas. Il regardait Thomas, à qui il manquait un bout de l'oreille droite.

– Qui t'a arrangé l'oreille comme ça ? demanda-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un souffle.

– Tu le sais bien ! répondit durement Thomas. Jean se baissa et ramassa par terre un bout d'oreille de chien, encore saignant.

– C'était donc toi ! murmura-t-il. Et, portant la main à son front, il éclata d'un rire lugubre. Jean Plante était fou !

Charles Chiniquy

(1808-1899)

Le Père Chiniquy est né à Kamouraska, en 1809. Il a été ordonné prêtre en 1833, et fut curé de Beauport et de Kamouraska. Il se signala particulièrement par sa prédication tenace de la tempérance et du fait que l'Église l'excommunia à cause de son enseignement pas très conventionnel.

L'ivrogne

C'était un samedi soir, la pluie tombait par torrents... Une femme à haute taille était assise dans une pauvre maison, sur la seule chaise qui restait. Malgré sa maigreur extrême et les traces que la misère et le chagrin avaient empreintes sur sa figure, on reconnaissait encore en elle les vestiges d'une femme aussi belle qu'aimable. Elle chantait à demi-voix, sur un ton doux et plaintif, comme pour calmer les douleurs d'un petit enfant malade dont les cris déchiraient le cœur ; à côté d'elle, on voyait une petite fille assise sur le plancher, et dont le regard douloureusement fixé sur sa mère, semblait demander quelque chose. Et la pauvre mère, navrée de douleur, cherchait à sourire à son enfant. Pour cacher les larmes qui roulaient sur ses joues, elle disait à voix basse : « Ma chère enfant, il va bientôt arriver, et alors ma bonne petite fille aura à souper... »

Un instant après, la porte s'ouvrait pour laisser entrer un enfant dont la bonne mine et la beauté se faisaient jour à travers les haillons dont il était couvert. « Ils n'ont rien voulu m'avancer, ma chère maman, dit-il avec un ton de désespoir. Ils disent que mon père ne fait que boire, et qu'ils courent risque de ne pas être payés pour ce qu'ils nous ont déjà donné... » Le pauvre enfant, étouffé dans les sanglots, ne put en dire plus long. La malheureuse femme reste quelques moments muette de douleur. Enfin reprenant quelque force : « Eh bien ! Édouard, qu'allons-nous devenir... ? c'est demain dimanche, et nous allons certainement mourir de faim, à moins que tu n'aies de nouveau... (elle n'osait prononcer le mot) chez ton oncle, pour lui demander quelques chelins. Il me semble que, si tu lui fais connaître l'affreuse misère à laquelle nous sommes réduits, il ne pourra nous refuser... » L'enfant veut en vain cacher la peine que lui cause la proposition de sa mère ; ses joues si pâles se teignent tout d'un coup d'un rouge écarlate par la violence qu'il se fait, son bon œil si doux brille d'un éclat inaccoutumé. – « Oh ! ma mère, s'écrie-t-il, que

me demandez-vous ?... Non, jamais, jamais... j'aime mieux mille fois souffrir les horreurs de la faim... j'aime mieux quêter... j'aime mieux mourir... Oh ! ma mère, je vous en conjure, ne me commandez pas d'aller chez mon oncle... » Et en prononçant ces paroles, il se cachait le visage entre ses mains, qu'il tenait appuyées sur la table.

Il s'en suivit un long silence, qui ne fut interrompu que par la petite fille : « Maman, dit-elle, vous m'aviez promis de me donner à souper, lorsque Édouard serait de retour ; je vous en prie, j'ai faim, donnez-moi donc un petit morceau de pain... Vous ai-je donc fait de la peine, chère petite maman, pour que vous ne m'ayez rien donné à manger aujourd'hui ? je n'en puis plus... Mais pourquoi donc pleurez-vous ? » La mère, pressant cette chère petite, ne put lui répondre que par ses sanglots... En ce moment, Édouard levait la tête de dessus la table ; son visage était revenu à sa pâleur naturelle, et cet air de vivacité qu'il avait un instant auparavant, avait fait place à l'abattement ; il s'avance vers sa mère, passe ses bras autour de son cou, et l'embrasse avec toute l'effusion d'un bon cœur. « Chère et tendre mère,

lui dit-il, pardonnez-moi, je vous en prie... je ne savais ce que je disais... Oh ! je vous en conjure, ne me faites pas mourir avec ces larmes que vous versez et qui me reprochent le malheur que j'ai eu d'augmenter vos chagrins par ma désobéissance. Je pars tout de suite... Après tout, il ne peut toujours me traiter plus durement qu'il l'a fait l'autre jour... Ma mère, ma chère mère, prenez un peu de courage, je vous en conjure ; priez pour moi, je vais vous chercher du pain... »

– « Édouard, répliqua la mère éplorée, en le pressant contre son cœur, mon Édouard, ce serait avec joie que je ferais le sacrifice de ma vie, pour exempter la moindre peine à un enfant qui m'a toujours été aussi bon et aussi soumis que toi, mon cher ; tu sais que ce n'est pas pour moi que je te prie de faire une démarche dont la seule pensée m'accable autant que toi... mais (en lui montrant ses petites sœurs,) c'est pour leur amour que tu vas m'obliger, et que tu vas, encore cette fois, montrer ton bon cœur pour ta mère. »

Un instant après, elle était seule, à genoux, et priait en tenant dans ses bras ses enfants qu'elle

arrosait de larmes. Il est impossible de dire combien les instants qui s'écoulaient paraissaient longs à cette mère dont le cœur était à la fois brisé par tant de douleurs... Bien des fois, elle se leva, et ouvrant la porte, elle regardait ; mais elle ne voyait que les ténèbres d'une nuit dont l'obscurité était encore augmentée par l'orage qui grondait. Elle prêtait l'oreille au moindre bruit qu'elle croyait entendre... Enfin elle reconnut les pas de l'enfant si cher à son cœur. Il rentre, et cette fois-ci il apportait quelque nourriture. Mais il ne conta pas à sa mère avec quel mépris il avait été repoussé de bien des portes, quelles insultes il lui avait fallu recevoir partout. Il ne lui dit pas dans combien d'endroits on lui avait dit que ça ne convenait pas de donner du pain, qu'on avait tant de peine à gagner, pour nourrir un ivrogne avec ses paresseux d'enfants ; il ne lui dit pas quels affronts il avait reçus pour son amour ; et combien de fois il avait été forcé de se jeter aux genoux de ceux qui le repoussaient, en les conjurant de lui donner un petit morceau de pain pour sa mère et ses petites sœurs, qui mouraient de faim. Mais la fièvre mortelle qui colorait, de

ses feux dévorants, la figure de son enfant, et les larges gouttes de sueurs qui tombaient de son front, racontaient plus éloquemment qu'aucune voix, à cette mère infortunée, ce que son enfant avait souffert pour elle... Ses forces étaient épuisées : il tombe sans connaissance entre ses bras. Aux premiers cris de douleur de cette pauvre femme succède un long silence... Puis revenant un peu à lui-même : « Ma mère, dit-il, prenez ma main, mettez-la sur votre cœur... Pourquoi pleurez-vous, ajouta-t-il après un moment de repos, pourquoi pleurez-vous, ma mère ? est-ce parce qu'aujourd'hui vous avez un enfant sur la terre, et que demain il sera au ciel ? Pourquoi pleurez-vous... ? je m'en vais quitter ce monde si plein de misères, ce monde où vous n'avez eu que du chagrin et des soucis, pour ce ciel si beau dont nous avons si souvent parlé tous les deux. Je n'ai plus qu'un moment de vie : déjà je sens mes yeux qui se ferment à la lumière. La mort a déjà la main sur moi ; je n'ai qu'un seul regret en quittant si jeune la vie : oh ! ma mère, c'est d'être séparé de vous... Ah ! si je pouvais vous emmener avec moi ! mais j'espère que vous

allez bientôt me suivre... » Les mots qu'il voulut encore prononcer étaient inintelligibles. Sa tête se pencha sur le sein de sa mère ; puis poussant un profond et dernier soupir, il laissa échapper son âme pour aller au ciel, jouir, comme il l'espérait, d'une meilleure vie. Et la mère, trop infortunée, tomba sans paroles et sans force sur le cadavre inanimé de son enfant...

Plusieurs heures s'étaient écoulées : et, sans connaissance, elle tenait toujours le corps de son fils entre ses bras ; on eût dit qu'elle était morte, et qu'elle aussi avait dit un éternel adieu aux peines et aux misères de cette vie. Tout d'un coup, la porte, poussée violemment, s'ouvre avec bruit, et un homme ivre rentre en chancelant... Il regarde, d'un air stupide, autour de lui, comme pour connaître où il se trouve. À la fin il reconnaît sa femme ; et, s'élançant vers elle, il la saisit par le bras et la tire avec brutalité.

Un profond soupir qu'elle pousse fait connaître qu'elle revient à elle... puis l'apercevant, elle se lève, et lui montrant le cadavre de son enfant : « Le vois-tu, s'écria-t-

elle, le reconnais-tu ? sais-tu qui est celui qui a écrasé cet enfant sous le poids des peines et des angoisses ? sais-tu qui lui a donné en partage, dès son entrée dans le monde, la pauvreté, la misère et la honte, et qui a rempli la coupe de la vie de cet ange d'un fiel si amer qu'il en a détourné les lèvres, et qu'il n'a pu en supporter l'amertume ? Monstre ! ai-je besoin de le dire, sais-tu qui a enfoncé le poignard dans le cœur de ce tendre enfant ? C'est un père ivrogne ! c'est toi qui as creusé son tombeau, c'est toi qui m'as ôté mon enfant, c'est toi qui as déchiré le cœur de la femme que tu avais fait serment de rendre heureuse !... »

Le malheureux père, stupéfait, ne pouvait prononcer une seule parole. Son ivresse s'était complètement passée à la vue du triste spectacle qu'il avait devant les yeux. La voix de sa conscience lui faisait des reproches aussi mérités et encore plus forts que ceux de sa femme.

Pour apaiser ses remords et oublier son chagrin, il court à l'auberge voisine, et s'enivre !...

1847.

Charles-Marie Ducharme

1864-1890

Charles-Marie Ducharme naît à Trois-Rivières le 30 juin 1864. Il fait ses études au collège Sainte-Marie de Montréal et devient par la suite notaire. Associé à Narcisse Pélodeau, à Montréal, il abandonne l'exercice de sa profession vers la fin de 1889 et meurt à Montréal le 10 novembre 1890. Il a collaboré à plusieurs périodiques, dont *L'Étendard*, *Le Monde illustré*, *Le National*, *La Revue canadienne* et *L'Électeur*. Il a publié (1889) *Ris et croquis*, un recueil de récits et d'études littéraires.

Boule de neige et loup-garou

I

Il y avait grand vacarme, un soir de décembre, chez le père Crédule, au village de Garouville.

La cuisine, pièce de réception par excellence, de l'humble chaumière du digne vétérán, était bondée de *veilleux*.

Les uns gesticulaient, les autres criaient, les vieux oubliaient de rallumer leurs pipes *culottées* et les jeunes, chose étonnante, faisaient fi des charmes incontestables de mademoiselle Olivette Crédule, jolie brunette de dix-sept printemps, et... le vrai portrait de son père !

Bref ! on se serait cru en vraie campagne électorale, si les mots « chasse-galerie » et « loup-garou », mille fois répétés, n'eussent prouvé qu'on était loin d'un engagement en règle

entre bleus et rouges.

Au moment où je vous introduis dans ce milieu bruyant et superstitieux, le petit Sornet, le coq de la jeunesse de l'endroit, venait de faire entendre un *hum* particulier, signe caractéristique qu'il en savait plus long que ses voisins sur le thème de la discussion.

Aussitôt, silence complet sur toute la ligne, car on savait que le petit Sornet avait eu, dans le cours de l'après-midi, une entrevue avec le Dr Malin, l'Esculape du village, au sujet d'une aventure arrivée, la veille, au brave docteur, et qui n'était guère de nature à rassurer les peureux.

– C'est vrai comme vous m'entendez, commença le jeune héros, le docteur m'a dit comme ça – et il était d'un grand sérieux cet' fois, not' docteur, et il n'aurait pas ri pour ben de quoi :

« Il était bien minuit, je venais de soigner un malade en danger. En passant devant le pin fourchu, au bas de la colline à Grandpré, je vis soudain un petit homme noir sortir du creux de l'arbre, et prendre sa course vers le sommet de la

colline. Je ne me serais guère occupé du personnage, si je ne l'avais vu traîner à sa suite sur la neige, une queue, mais une queue... longue comme d'ici à demain. Il y avait longtemps que le petit homme noir avait disparu au haut de la colline, et la queue sortait, sortait toujours, en frétilant comme un anguille. Je crus voir le diable en personne, et, sans prendre le temps de mesurer cette queue phénoménale, je pris mes jambes et j'arrivai à la maison plus mort que vif. »

Encore une fois, c'est vrai comme vous m'entendez, et not' docteur l'a ben dit qu'il n'avait jamais conté une *mentrie*, de sa vie !

Cela devait être vrai, en effet, et tous en étaient convaincus, car le docteur était savant et peu crédule de sa nature, puis le petit Sornet n'était pas un gars ordinaire. Il possédait une mémoire de quatre. Il était loin de parler suivant les règles quand il conversait, mais quand il s'agissait de rapporter un discours, un sermon, il n'avait pas son pareil à dix lieues à la ronde, et il s'exprimait avec toute la netteté et la correction

de langage de ceux qu'il avait entendus.

Garouville n'ayant pas de pasteur résidant, et ses habitants ne pouvant aller souvent à la messe au village voisin, vu leur éloignement, le petit Sornet s'installait dans la *barouche* du facteur rural, le samedi soir, et revenait le dimanche, à la brune, sur le même véhicule, après avoir entendu le sermon du curé qu'il s'empressait de répéter aussitôt textuellement à toute la population rassemblée dans l'une des maisons de la localité.

Les personnes qui avaient entendu le curé, le matin, et le petit Sornet, le soir, ne se faisaient aucun scrupule d'avouer que le sermon était identiquement le même, et qu'il n'y avait de différence que dans la personne du prédicateur.

Donc, il n'y avait pas à en douter, le bon docteur avait vu un personnage extraordinaire.

Était-ce le diable, ou bien un loup-garou doté d'une queue démesurée ? Les opinions étaient partagées, néanmoins, après mûre délibération, le loup-garou obtint finalement tous les suffrages, attendu que – style de notaire – le diable n'avait rien à gagner à exhiber ainsi gratuitement sa

personne, et que, d'un autre côté, toute la famille Sansfaçon en revenant un soir, de la noce, avait rencontré près du pin fourchu, Coquin, un luron qui avait été contraint de quitter le village, plusieurs années auparavant, à propos d'une peccadille quelconque.

L'obscurité avait été trop profonde, cette nuit-là, pour pouvoir distinguer la fameuse queue. Elle devait exister quand même, puisqu'on avait cru entendre un frôlement inaccoutumé dans les longues herbes bordant la route.

Coquin courait le loup-garou, cela sautait aux yeux, et il était du devoir de tout bon chrétien de le *délivrer* à tout prix. On était unanime là-dessus. Restait le choix des armes. Personne n'en avait, pourtant il en fallait coûte que coûte ! L'inspiration vint heureusement aux braves habitants de Garouville, sous la forme d'une vieille épée rouillée, suspendue à la muraille, relique des temps héroïques où l'aïeul du père Crédule s'était illustré en maintes occasions.

– Voilà Durandal, s'écria le petit Sornet, qui se rappelait une citation historique du curé voisin,

et s'il faillît à l'honneur, nous saurons bien improviser des armes !

– Oui, oui, répétèrent les autres, faisant chorus, nous improviserons des armes !

Ceci était bel et bien, mais il fallait compter avec l'imprévu. Aussi, avant de marcher au combat, chacun se munit-il d'une arme quelconque : celui-ci avait fixé une hache au bout d'une longue branche d'érable, celui-là avait attaché un grappin au bout d'une corde, puis, sous la conduite du père Crédule brandissant son épée légendaire, on était parti en colonne, dans la direction du pin fourchu, sur le refrain :

*Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra.*

II

Le refrain roula rondement pendant quelque temps, mais plus on se rapprochait du champ de bataille, plus les voix modifiaient leur diapason.

On était encore loin du pin fourchu, que plusieurs commençaient à rengainer leurs bravades, et regrettaient amèrement de s'être embarqués dans cette galère. Ils continuèrent à avancer néanmoins, faisant bonne contenance malgré leurs angoisses intérieures, mais à un détour du chemin, pan ! leurs résolutions belliqueuses se dissipèrent comme une fumée, et ils détalèrent avec une vitesse de cinq lieues à l'heure, laissant le père Crédule, le petit Sornet et trois autres, tout ébahis de se trouver sans arrière-garde. Cette découverte faillit les mettre eux-mêmes en déroute, et ils se préparaient déjà à faire queue aux déserteurs, quand le respect humain vint heureusement à leur rescousse. Que dirait-on le lendemain, dans le village, s'ils revenaient sans avoir touché leur loup-garou ?

Ils poursuivirent donc leur route fort peu rassurés sur l'issue de leur campagne nocturne, et atteignirent, sans nouvelle alerte, le pin fourchu.

Crédule, le doyen de la bande, en capitaine émérite, embrassa d'un coup d'œil, les avantages et les désavantages du terrain, puis assigna à chacun son poste et ses fonctions.

Il plaça le petit Sornet à droite de l'ouverture du pin, et lui recommanda de tenir son grappin prêt à toute éventualité. À José échut le poste à gauche de l'arbre, avec mission de happer le loup-garou au passage, avec sa corde à nœud coulant, tandis que ses deux autres compagnons se tiendraient par derrière pour lui prêter main-forte ; puis, au signal convenu, les nouveaux engins de guerre de nos Archimèdes en herbe, se mettraient en mouvement, et Coquin, à sa sortie de l'arbre, serait maîtrisé par le nœud coulant, le grappin empêcherait sa queue de frétiller, et le père Crédule avec son épée, opérerait la... délivrance !

Comme on le voit, son plan était savamment combiné.

Ainsi posté on attendit une longue heure.

Le vent qui gémissait dans les sombres rameaux, venait seul, par intervalles, rompre la monotonie de l'attente.

Nos braves en embuscade commençaient à s'ennuyer.

Enfin Crédule crut entendre un léger bruit dans la cavité de l'arbre.

– Attention, mes amis, dit-il tout bas, la danse va commencer !

À peine avait-il proféré ces paroles, que son attention fut attirée par un bruit insolite qui se produisait sur le sommet de la colline à Grand-pré.

On aurait dit la chute d'un corps ; cette chute fut suivie d'un craquement de broussailles, puis, un rayon de lune perçant soudain l'obscurité, découvrit aux sentinelles affolées, une masse grise descendant la pente de la colline, dans leur direction, avec une vitesse vertigineuse.

Déjà remplis d'effroi par l'alerte prématurée de Crédule, cette apparition mit le comble à leur

terreur. On avait bien prévu le cas où le loup-garou sortirait de l'arbre, mais non celui où il bondirait vers eux comme un lion déchaîné.

La situation était intolérable, et sans plus s'occuper de leur honneur en jeu : corde, grappin, branche d'érable, allèrent tomber pêle-mêle dans la neige, et sauve qui peut ! le père Crédule avec les autres.

La boule grise allait un train d'enfer, et le père Crédule, qui n'avait plus ses jambes de quinze ans, reçut bientôt un vigoureux croc-en-jambe, et alla s'étendre de tout son long dans la neige. Il y serait encore sans la peur qui le releva plus vite qu'il n'était tombé. Il prit de nouveau sa course, oubliant de lancer un cartel à celui qui avait surpris en traître un vétéran de 1812, et arriva à son logis, jurant, mais un peu tard, qu'il n'irait plus, de ses vieux jours, délivrer des loups-garous.

Il y eut bien des insomnies, cette nuit-là, à Garouville, et nos preux étaient loin d'y être étrangers. Moins maltraités, la plupart, que le père Crédule, ils n'en dormirent pas mieux, et

l'aurore soulevait déjà son rideau rose, qu'ils croyaient encore apercevoir à leurs fenêtres, la silhouette d'un petit homme noir, les menaçant avec un rictus sinistre, de sa queue fabuleuse.

III

Malgré leur débandade, le grand jour retrouva nos héros de la veille sur le terrain de leurs exploits. Ils venaient recouvrer les objets perdus. On a beau avoir peur, l'intérêt ne s'avoue jamais vaincu.

Sornet trouva son grappin, le grand José son *lazzo*, et le père Crédule, qu'on n'espérait plus revoir en ce bas monde, ne trouva rien.

Le diable avait-il trouvé Durandal de son goût ?

Il fallait bien y croire, après les vaines perquisitions faites çà et là, dans la neige.

On allait renoncer à la partie.

– Oh ! le beau couteau ! dit tout-à-coup une voix enfantine non loin d’eux.

Chacun se retourna pour voir un bambin en extase devant une boule de neige colossale. Ils avaient été suivis à leur insu.

– Mon épée ! dit le père Crédule, en apercevant la pointe du prétendu couteau.

On s’approche de la boule, on palpe, on enlève la neige tout autour de la pointe acérée, plus de doute, c’était bien Durandal, et elle avait même transpercé la boule de neige de part en part.

Comment était-elle là ?

On ne devina rien, d’abord, tant la trouvaille avait été inattendue, mais le premier moment de surprise passé, le petit Sornet pouffa de rire et s’écria :

– Bravo ! le père Crédule n’a pas manqué son loup-garou !

Malgré la déconvenue de tous, un éclat de rire universel accueillit cette piquante sortie.

L’aventure en serait restée là, tant ceux qui y avaient pris part désiraient qu’elle demeurât

cachée. On comptait sans l'enfance, qui est terrible, et ne connaît point de secrets, aussi le soir, grâce au bambin au couteau, l'histoire de la mystification était-elle répandue par tout le village, et on ne parlait que des chevaliers sans peur et sans reproche qui délivraient leurs loups-garous en perforant des boules de neige !

IV

La présence de la boule, en ces parages, s'expliquait assez facilement.

Il y avait eu un léger dégel, la veille, et la neige étant devenue malléable, les gamins de Garouville en avaient profité pour ériger au sommet de la colline dominant le pin fourchu, un énorme bonhomme de neige, avec une bedaine à rendre jaloux tout avocat bien posé.

À l'heure où Crédule et ses compagnons faisaient le quart auprès de leur arbre, un coup de vent ayant ébranlé le chef-d'œuvre des bambins,

le nouveau colosse avait pivoté sur ses bases, puis, rencontrant la pente de la colline, il avait roulé avec une vitesse inouïe dans leur direction, et sans prendre la peine de constater l'identité du volumineux personnage – ce ne pouvait être que le diable en costume de nuit – ils avaient décampé sans se faire prier, pas assez vite, cependant, pour empêcher la boule de frapper le père Crédule, en passant, et de le gratifier d'un billet de parterre en échange de l'épée de son aïeul, dont il n'avait pas encore osé se départir.

Il paraît que depuis cette aventure héroï-comique, on ne croit plus aux loups-garous à Garouville.

C'est bien le moins.

Quand au Dr. Malin il rit encore de l'issue drôlatique de sa campagne contre la superstition populaire.

Si les crédules s'assuraient toujours de la taille et du physique des loups-garous et des fantômes qu'ils évoquent sans cesse dans leurs récits au coin du feu, ils verraient à l'instant, que l'objet de leurs insomnies répétées, n'est après tout, qu'une

boule de neige en promenade ou qu'un équivalent
ejusdem farinae.

À la Sainte-Catherine

Légende

*On était en novembre. Il neigeait, les flocons
Comme de blanches fleurs s'accrochaient aux buissons ;
Blancs étaient les sentiers et blanche l'aubépine
C'était, en ce jour-là, la Sainte-Catherine.*

L.-P. Lemay

Colette ne voulait point *coiffer Sainte-Catherine* !¹

On le savait depuis longtemps au village des Rassis, aussi chaque année, les malins, qui la voyaient toujours sans amoureux, ne manquaient-ils pas d'aller lui présenter leurs plus sincères condoléances.

¹ Coiffer Sainte-Catherine : demeurer célibataire, rester vieille fille.

Ils se préparaient encore en 187* à recommencer leur sempiternel refrain, sous la fenêtre de la belle découragée quand, dès la matinée du 25 novembre, une nouvelle incroyable... stupéfiante, se répandit par tout le village : Colette avait avoué *en secret*, à une intime, que c'était sa dernière Sainte-Catherine, et que la journée ne se passerait point sans que l'on vît du nouveau.

Quel « nouveau » pouvait-il y avoir ? Colette allait-elle se marier ?

On devine si les commérages allaient leur train. D'où venait le futur ? était-il blond, châtain, brun ou roux ? avait-il un air gauche ou gracieux ? était-il riche ? Nul ne le savait, car pour tous, jusque-là, l'amant de Colette était resté invisible. Pour la première fois, la fiancée avait été discrète, et tellement discrète qu'on ne savait encore comment elle avait pu garder son secret aussi longtemps.

Mais la journée n'était pas finie, et les commères devaient passer par bien d'autres surprises. À peine midi sonnait-il au clocher du

village, qu'on vit le facteur s'arrêter de porte en porte, et déposer à toutes les maisons de la localité, des cartes d'invitation pour un parti de *tire* chez... personne ne le croyait, plusieurs allèrent acheter des lunettes, d'autres en empruntèrent... chez Colette !!!

Évidemment, la fin du monde était proche. Colette faire des invitations et générales encore ! mais où mettrait-elle tout ce monde ? comment pourrait-elle le recevoir décemment ? elle n'avait pour tout abri qu'une vieille mesure à peine soutenue par des poutres vermoulues ; elle l'habitait, seule avec son frère, un bossu, qu'on évitait parce qu'il avait la réputation de jeter des maléfices ; et puis, quel mobilier primitif garnissait leur intérieur : une table, des chaises, un poêle et quelques bottes de foin !

On avait donc grande hâte de voir le soir arriver, afin d'avoir la clef de toutes ces énigmes.

Il vint enfin, avec des flocons de mousses blanches qui voltigeaient dans les airs comme ces touffes de blanc duvet que la brise promène sous la feuillée, aux premiers effluves du printemps, et

ce fut en foule qu'on se rendit chez Colette. Là, nouvelle surprise. Les invités furent un bon quart d'heure sans se reconnaître. Si la chaumière de Colette était restée la même à l'extérieur, l'intérieur avait subi une transformation grandiose..., féerique. Les poutres vermoulues avaient disparu sous des lambris dorés ; des colonnes de marbre, enguirlandées des roses les plus fraîches et les plus odoriférantes, soutenaient une voûte teinte d'azur et étoilée de marguerites et de boutons d'or ; des massifs de fleurs rares et de ramilles de sapins, disséminés ça et là, dans ce nouveau parterre, digne pendant du jardin d'Armide, remplissaient l'enceinte des parfums les plus suaves et les plus aromatiques.

Ce qui surprit encore davantage les invités, ce fut Colette elle-même : rajeunie, embellie, gracieuse comme une sylphide, blanche comme un lys, elle qui était si noire auparavant !

Il n'y avait plus moyen d'en douter, l'amant de Colette devait être un grand prince, un prince riche et puissant, mais on ne le voyait nulle part ! où était-il donc ? se cachait-il derrière ces riches

tentures aux plis enchanteurs qui masquaient les fenêtres et les portes ; se conservait-il pour la fin de la soirée, afin de créer une sensation ?

Tout semblait l'indiquer. En attendant, les commentaires allaient leur train. Les jeunes filles étaient émerveillées de la grâce de Colette, et auraient donné tout ce qu'elles possédaient pour être belles comme elle, une minute, seulement une seconde. Quant aux anciens, ils hochaient la tête, en se disant que tout ce qu'ils voyaient n'était pas naturel, qu'il devait y avoir du sortilège quelque part, et que cela pourrait bien finir par tourner mal. Un fait surtout semblait leur donner raison, c'était l'isolement de Colette. Les jeunes galants du village auraient été au comble de leurs désirs, s'ils avaient pu seulement s'approcher de Colette, et la prier, d'avance, de danser avec eux, vers la fin de la fête, malheureusement, Colette restait inabordable, et, après bien des efforts réitérés et des tentatives toujours infructueuses, les plus braves durent céder devant le cercle infranchissable qui semblait maintenir la reine de la soirée, hors de toute atteinte. Et pourtant, elle ne les fuyait point,

elle les invitait à s'approcher, leur adressait ses plus charmants sourires, elle se permettait même des minauderies, et soulignait son gracieux babillage de moues les plus séduisantes.

Lorsque le sirop, dont on entendait crépiter les bulles odoriférantes dans un immense vase doré, fut suffisamment cuit, et qu'on voulut l'étirer, les invités furent témoins d'un nouveau phénomène ; de couleur d'or qu'elle était, la *tire* prit les teintes les plus variées, personne n'en avait de la même couleur : ici elle était rose, orange, blanche, là, violette, azurée, pourprée, et on aurait dit du nectar, tant elle était délicieuse au goût. Aussi, fut-elle regardée comme la meilleure qui ait jamais été faite dans le village. On s'imagine si les invités lui firent honneur en la croquant sommairement ; ils ne pouvaient s'en rassasier, tant elle était excellente, et ils en auraient bien mangé jusqu'au matin, si un orchestre invisible, qui attaquait un quadrille à faire danser les pierres, n'était venu leur rappeler qu'il fallait faire trêve à la gourmandise. Aussitôt, tout le monde fut sur pied, personne ne pouvait résister au charme, à l'entraînement de ces accords si

fantasques et si guillerets : tous se mirent à danser avec un entrain, une légèreté dont ils se croyaient incapables.

Contre l'attente générale, on vit encore Colette danser seule ; le cercle se maintenait autour d'elle, et aucun danseur ne parvenait à l'approcher.

Soudain, on entendit sonner minuit.

Colette pâlit.

Au dernier coup de cadran, un grand tumulte se fit dans la salle. Les massifs se mirent en mouvement, et joignirent la danse ; les marguerites et les boutons d'or de la voûte qui semblait maintenant embrasée tombèrent comme une pluie de feu ; les lumières, jusque-là si étincelantes et si blanches, prirent les teintes d'un brasier ; il en fut de même de tout ce qu'il y avait dans la salle : fleurs, colonnes, massifs, tentures, tout semblait flamboyer.

On dansait, dansait toujours, de plus en plus vite, et, malgré la frayeur des invités qui auraient voulu se voir à cent lieues, personne ne put

quitter le tourbillon rapide qui entraînait les couples malgré eux, et il fallut danser et danser encore, sans qu'on pût prévoir comment tout cela finirait. Puis on vit les massifs se réunir et entourer Colette, lui former un berceau de feuillages et de rameaux pourpres, sous lequel s'élevèrent bientôt deux trônes : un personnage tout de rouge habillé, les yeux flamboyants, doté de deux cornes et d'une queue velue, occupait l'un, l'autre était sans doute destiné à Colette.

À cette vue, les invités se signèrent, et aussitôt, une vigoureuse poussée les envoya rouler pêle-mêle dans la neige, et l'on entendit une voix caverneuse proférer ces mots épouvantables :

– Colette, sois mon épouse, et viens régner avec moi au royaume de l'enfer. Tu as dit ce matin : « Plutôt épouser le diable que de coiffer Sainte-Catherine ! » Ton vœu est exaucé. Damnés, en avant la noce !

On entendit alors un bruit formidable de chaînes et d'enclumes, un gémissement lugubre glaça d'épouvante les derniers invités qui

fuyaient au loin, la mesure s'écroula, et une flamme bleuâtre erra sur les décombres.

Le lendemain, la mesure de Colette avait disparu. À sa place s'élevaient un monceau de cendres fumantes et une poutre calcinée : derniers vestiges du terrible drame de la veille.

Aucun spectateur du tragique événement ne l'oublia, et c'est encore en tremblant, que longtemps après, ils rappelaient à leurs jeunes filles qui voyaient la coiffe de Sainte-Catherine d'un mauvais œil, la terrible punition de l'imprudente Colette.

* * *

Tous les ans, à la Sainte-Catherine, sur l'heure de minuit, on voit une forme blanche errer dans les ruines maudites, et tracer en lettres de feu, sur la poutre calcinée, cette funeste parole : « Plutôt épouser le diable que de coiffer Sainte-Catherine ! »

Et l'on dit, dans le village, que c'est Colette

qui vient renouveler à son seigneur et mari, le diable, l'hommage qu'elle lui a juré dans un jour néfaste.

Monsieur Bouquet

Irons-nous au théâtre ou au bazar ? Serons-nous frivoles ou charitables ?

*Il est très gênant, quelquefois,
D'avoir l'embarras du choix.*

Mais ici la gêne doit disparaître, et l'embarras n'être plus qu'un vain mot. Entre l'actrice qui promène sa suffisance sur la scène et la jeune fille modeste et charmante, qui sacrifie ses loisirs et les charmes du foyer pour les fatigues d'un bazar d'un mois, il y a tout un océan. Aussi cette dernière doit-elle cueillir tous nos suffrages.

Eh bien, il y a encore des esprits assez légers pour accorder une préférence intempestive à l'actrice.

Oscar Bouquet appartenait à cette catégorie,

s'il devint plus sage par la suite, et oublia le théâtre pour le bazar, il devait en remercier son nez grec. On méprise souvent cet appendice qui, chez certains politiciens, est toujours au vent, mais il a bien plus de tact qu'on ne le croit généralement, et il n'est que juste, messieurs :

...qu'il partage

Les éloges que vous donnez ;

Que serait le plus beau visage

Si l'on n'y voyait pas de nez ?

Oscar Bouquet venait donc de poser, pour la dernière fois, devant son miroir. D'un coup de peigne, il avait mis la dernière touche à une raie fillette des plus artistiques, puis s'étant bien assuré, par une série d'oscillations et de pirouettes familières aux muscadins, que son monocle, son mouchoir de soie et son petit bouquet de géraniums étaient bien en vue, il avait franchi gravement le seuil de son logis, faisant un élégant moulinet avec sa badine de roseau et

exaltant en lui-même la supériorité, comme lieu d'amusement, du théâtre sur les bazars.

– Oui, se disait-il, c'est bien décidé. Je vais au théâtre. C'est bien plus économique que ce méchant bazar. Pour cinquante centins, du moins, au théâtre on s'amuse, et l'on n'a pas à redouter le lendemain les grimaces de son tailleur. Je ne suis point du calibre de Pietro,¹ moi, pour oublier mes créanciers devant un sourire de fillette. Qu'a-t-on pour cinquante centins au bazar ? Un remerciement banal, un rire ébauché et c'est tout. Belle consolation, vraiment. Si une piastre suffisait encore, mais non ! Seule, elle s'ennuie, il lui faut une compagne, puis la bisbille éclatant, il en faut une troisième pour faire cesser les hostilités, puis une quatrième pour protéger la plus faible et ainsi de suite jusqu'à la ruine complète d'un gentilhomme correct et désintéressé. C'est la comédie des prunes qui se répète, ni plus ni moins, et je la connais trop pour donner dans le panneau.

¹ Nom d'un chroniqueur du *Bazar*.

Il est d'un probité rare, n'est-ce pas, ce monsieur Bouquet. Il aime ses créanciers, et pour les satisfaire, il poussera l'héroïsme jusqu'à oublier les frais minois du bazar !

Don Quichotte est enfoncé, les moulins à vent sont vaincus. Mais hélas ! Achille était vulnérable au talon et Oscar Bouquet à son appendice... nasal ! Ses oreilles étaient bien en sécurité, ses yeux noirs aussi ; il lui était donc inutile de s'attacher au siège du premier véhicule venu, pour passer devant la cathédrale, tout comme certain héros de l'âge mythologique se faisait attacher au mât de son navire, pour échapper au chant fatal des Sirènes, mais il avait oublié son nez... son nez aristocratique, qui ne flairait que les émanations les plus exquises et les plus aromatiques, son nez qui ne pût résister aux émanations parfumées qui s'échappaient par les ouvertures de la grande cathédrale : parfums de mets savoureux, parfums de fruits vermeils, parfums de roses épanouies, parfums de ramilles de sapins.

Que lui faisaient, à lui, les œillades et les

riches toilettes des belles des fauteuils d'orchestre, les périodes amoureuses d'un Roméo et d'une Juliette, ou leurs baisers à l'ombre des feuillées factices de la scène ? Il n'y voyait rien, n'y entendait goutte et ne sentait que trop les particules de l'air réchauffé de la salle du théâtre. Il se moquait bien d'Oscar et de ses créanciers. Étant à l'avant-garde, il savait bien que ce dernier le suivrait bon gré, mal gré. En vain Oscar supplia-t-il son nez d'être raisonnable, d'avoir pitié de ses résolutions et surtout de ses écus, ce dernier fut inflexible, et notre héros dut le suivre dans la vaste cathédrale. Mais ici, une surprise des plus agréables l'attendait. L'aventure tient tellement du roman et semble si invraisemblable pour être vraie, que je vous la donnerais en mille, vous ne devineriez rien. Un débiteur !... oui, un débiteur repentant qu'Oscar n'espérait plus revoir, et qui vint lui remettre poliment, en belles pièces luisantes, le plein montant d'une créance considérée perdue !

Oscar fut si touché de cette merveilleuse restitution, qu'il se crut en dette avec le bazar, et se décida à recevoir les hommages des

nombreuses jeunes filles en robe noire, à coiffe blanche et à brassard aux couleurs épiscopales, qui portaient celle-ci une brioche, celle-là un coussin et cette autre un volume.

– Ah, monsieur Bouquet, dit une jolie blonde portant une poupée, c’est la Providence qui vous amène à ce bazar. Vous cherchiez une compagne, en voici une. Prenez un coup sur ma blondinette, et vous verrez bientôt votre demeure embellie, égayée, parfumée.

– Mais mademoiselle, que vais-je faire avec une poupée qui ne sait ni parler ni marcher, et qu’on dirait importée de la ville de Lilliput ? J’avais rêvé une autre compagne que celle-là.

– C’est celle qui vous est destinée, vous dis-je, voyez comme elle vous aime déjà. Ses yeux sont tout brillants d’amour, ses lèvres semblent murmurer de douces choses et ses joues ont la teinte rougissante d’une fiancée. Ne craignez rien, monsieur Bouquet, prenez un coup sur cette poupée et vous serez surpris de la métamorphose, l’amour que vous éprouvez déjà pour elle, suffira pour la faire *vivre et grandir*.

Et Oscar, presque convaincu, de s'inscrire sur le livret traditionnel en n'oubliant point toutefois sa spirituelle interlocutrice et la poupée... amoureuse.

Il serait trop long d'énumérer les escarmouches dont Oscar fut par la suite l'objet, soit pour des albums, pour des bannières peluche brodées avec chenille, pour des pelottes bleu pâle et des bonnets de satin rose.

Il croyait avoir enfin payé tribut à toutes les exigences, à tous les caprices, mais il avait oublié les bouquetières qui l'assaillirent comme un essaim d'abeilles, et firent pleuvoir sur lui tant de petits bouquets, que son habit en était tout émaillé, et qu'il en avait même à foison jusque sur son digne couvre-chef ; bref, on aurait dit un bouquet vivant !

Cela coûta à Oscar bien des quinze centins, mais aussi, que d'honneurs cela lui valut, et comme il pouvait répéter avec raison, après Sedaine :

*Dans ce cercle nombreux, de bonne
compagnie,*

*Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel
accueil !*

Les demoiselles et les dames sur son passage, lui faisaient leurs plus aimables sourires et leurs plus gracieuses révérences. Il était choyé, dorloté, caressé. C'était monsieur Bouquet par ici, et monsieur Bouquet par là. On vantait sa générosité, sa bonne mine, son esprit. On murmurait sur tous les tons qu'il était vraiment le *bouquet* de la soirée, et Oscar, on ne peut plus flatté, de multiplier ses bons mots, ses spirituelles réparties :

Et chacun riait,

Et chacun disait :

Ah ! ce m'sieu Bouquet

Dieu ! qu'il est coquet,

Et bien fin sera

Qui l'attrapera
Bien malin sera
Qui l'attrapera !

Oscar était bel et bien converti. Aussi, en sortant triomphalement du bazar, répétait-il à qui voulait l'entendre.

« Mes amis, ne craignez rien, allez au bazar, non pas seulement un soir, mais tous les soirs. N'avez-vous que cinquante centins entrez quand même, et vous m'en direz des nouvelles. Qui sait si vous ne pourrez pas, comme moi, conserver votre écu et obtenir l'insigne honneur d'être l'un des *bouquets* du grand bazar de la cathédrale Saint-Pierre, honneur que je ne voudrais pas échanger pour mille billets d'admission aux meilleurs opéras. Décidément, et je m'empresse de le reconnaître, on s'amuse plus au bazar qu'au théâtre, et pour le moment, il vaut mieux être charitable que frivole ! »

1886.

Vénalité

Jules et Lédà avaient convolé au réveil de la belle nature : les fleurs naissaient sous leurs pas, les roses blanches embaumaient l'espace, de leurs suaves parfums, et, comme dit la chanson :

Le soleil, ce jour-là, riait à la rosée

Et la fleur au buisson ;

Les petits des oiseaux chantaient sous la

/ feuillée,

Leur plus douce chanson...

Lui, aimait sa femme sans arrière-pensée, il était droit, sincère, prêt au sacrifice et à l'abnégation.

Elle, l'aimait un peu, comme beaucoup de son sexe malheureusement, parce qu'il avait un peu

de fortune sous le soleil, et qu'il pouvait lui assurer la réalisation de son rêve de jeune fille : porter toilettes brillantes, avoir un équipage princier, et cueillir par le monde, des honneurs et des distinctions.

Jules était avocat, il possédait une assez jolie clientèle déjà. Ses revenus auraient suffi amplement à une compagne moins avide de parures coûteuses et extravagantes, moins ambitieuse que ne l'était Léda. Avec elle, il fallait être millionnaire pour pouvoir équilibrer le budget domestique.

Les heures de la lune de miel s'écoulèrent délicieusement ; Léda avait remis à plus tard l'accomplissement de ses rêves de luxe, et, disons-le, il y avait encore entre elle et son mari, une certaine gêne provenant de ce qu'ils ne vivaient ensemble que depuis peu, mais quand elle fut plus familière avec les goûts de Jules, avec ses faiblesses même ; quand elle vit que ses moindres désirs seraient toujours, pour lui, des ordres : elle oublia alors toute retenue, et l'on commença à voir pleuvoir au foyer les notes de

plus en plus chiffrées des fournisseurs de madame.

Jules, toujours bon garçon, s'inquiéta peu, dès le commencement, de cette invasion d'un nouveau genre, croyant que ce n'était qu'un caprice passager, qu'une fantaisie de celle qu'il chérissait le plus au monde ; puis, elle savait toujours si bien accompagner ses demandes d'arguments irrésistibles, sous forme de baisers, de tendres caresses, de minauderies, de bouches en cœur, de regards suppliants, de paroles doucereuses, que le plus timide reproche s'évanouissait sur ses lèvres, comme la brume matinale disparaît aux premiers rayons dorés du soleil :

*La femme, cet oiseau divin,
Ne roucoule jamais en vain.*

Mais le caprice devenant une habitude, et Léda changeant d'ombrelles comme de toilettes, toutes les semaines ; de chapeaux, presque tous

les jours : passant en revue les *Carmen*, les *Lucia*, les *Jeroma*, les *Dora*, les *Fedora*, les *Corani*, les *Lakmé*, les *Patti*, les *Albani*, les *Belle-russe*, les *Trouville* – il faudrait un dictionnaire pour en déplier la nomenclature – avec leurs ornements *obligato* : plumes argent, ardoise, tabac, paille, grenat, ciel, coquelicot, bouts de queue rose deux tons, piquets de verdure, bouffettes de rubans et brides de velours, Jules finit par devenir songeur quelque peu. On pouvait l’être à moins.

Il aimait bien la poésie dans le ménage : le chant, la musique, une charmante épouse : gaie, aimable, expansive, mais quand cette poésie rencontra la prose imagée et colorée des marchands de nouveautés, dans leurs comptes infatigables, bourrés de verges d’étoffes aux couleurs et aux nuances vert de gris, vert paon, vert empire, jaune citron, bleu raison, gris souris, gris rosé, pistache, rouge de chine, cendre, tourterelle, maïs, mastic, tabac, lilas, mauve, bois de rose, etc, etc. il rit *jaune* tout de bon, et prenant son courage à deux mains, il ne put s’empêcher d’avouer à Lédà, la situation précaire que son amour effréné du luxe avait préparée, et

la ruine prochaine de ses plus chères espérances.

Il ne lui cacha point qu'il fallait changer de résidence, réduire le nombre des servantes, supprimer un équipage dispendieux, enfin observer désormais l'économie la plus stricte. Ces aveux durent lui coûter beaucoup, mais il était grandement temps d'agir ; un coin du voile de l'avenir s'était soulevé, et il avait cru entrevoir Léda dans la misère... elle en mourrait peut-être, mieux valait tard que jamais.

– Et pourquoi quitter notre résidence ? avait-elle répondu, plus curieuse que déconcertée.

– Parce que nos moyens ne nous permettent plus de la garder.

– Tes revenus auraient-ils diminué, par hasard ?

– Ils ont augmenté, au contraire, mais le genre de vie que nous menons depuis peu : équipages, réceptions, théâtres, promenades, servantes, domestiques en livrée et surtout les frais de la toilette, nous ont occasionné un bilant de dépenses excédant de beaucoup le chapitre des

recettes, et je vois déjà venir le jour, où il te faudra faire des sacrifices, ma pauvre Léda, fréquenter moins souvent la boutique du joaillier, renoncer aux bijoux, aux chaînes d'or, aux bracelets...

– Y penses-tu ? Mais c'est ma vie, ma seule consolation ; j'aimerais mieux mourir plutôt !... moi qui ne faisais que commencer à jouir... je renoncerais sitôt aux félicités mondaines ? Non, mille fois non ! c'est impossible ! Je t'aime bien, mais... d'ailleurs, il y a moyen de tout concilier, et de remettre notre nacelle à flot.

– Comment ?

– Comment ! mais ta profession qu'en fais-tu ?

– Les honoraires que j'en retire sont insuffisants, te dis-je.

– Insuffisants ! oui, quand on ronge son fromage sans savoir s'en ménager un autre plus gros. Tu es avocat, et c'est avec les avocats que l'on fait les députés, les ministres, les juges, les sénateurs, les lieutenants-gouverneurs même.

Que ne vises-tu l'une de ces belles positions, ce serait autant de gagné.

– Mais il me faudrait faire de la politique !

– Et pourquoi pas ? N'as-tu pas le don de la parole comme un autre ? Tu ne sais pas encore tirer les ficelles, mais cela viendra. On fait l'officieux, le gênant, suivant le cas, et la pluie d'or ne tarde pas à venir ; puis, n'y a-t-il pas les indemnités que l'on accorde aux députés qui favorisent les compagnies financières et les grands entrepreneurs de travaux publics ? Cela pèse gros dans la balance, je t'assure, et les honneurs en veux-tu en voilà ! Voici les élections. Il faut que tu brigues les suffrages, et si tu vois que tu n'as aucune chance, retire-toi avant d'essayer le vote, mais ne le fais qu'en étant payé grassement par ton adversaire, pour laisser le champ libre.

– Mais, c'est là trafiquer mon honneur, et je ne voudrais pour rien au monde...

– Des paroles ! mon cher, l'honneur, aujourd'hui, c'est l'argent. Sois le plus vertueux des hommes, si tu n'as pas le sou, tu ne seras

toujours considéré que comme un gueux. D'ailleurs, tu ne seras pas le seul : vois nos hommes publics, combien ont opté pour l'honneur lorsqu'il y avait une charge quelconque, une somme d'argent en disponibilité ? Sont-ils moins considérés pour cela ? La chose est si commune qu'on n'y fait même plus attention. Tu entreras dans la politique, et tu en sortiras aussi blanc qu'auparavant, malgré les commissions que t'auront accordées les entrepreneurs et les financiers, en échange de tes bons services. Essaie seulement, et tu verras si tout n'arrive point comme je te le dis ; de cette façon, nous conserverons nos équipages, notre résidence, nous aurons des réceptions grandioses, nous étendrons le cercle de nos relations sociales, puis je serai heureuse, heureuse comme tu ne peux te l'imaginer, et je t'aimerai à la folie !

La politique répugnait à Jules, la proposition de Léda encore plus, mais la femme est toujours la femme, et autant elle peut faire de grandes choses portée vers le bien, autant elle est astucieuse et peu scrupuleuse quand elle devient

l'esclave des modes et des frivolités mondaines. Aussi Jules n'eut-il la tranquillité que lorsqu'il fut élu député, et que madame pût continuer à trôner dans le *high life* et à éclipser toutes ses rivales, grâce aux entrepreneurs admis aux douceurs de la crèche ministérielle, et aux puissantes compagnies pour lesquelles Jules obtenait de temps à autre des subventions.

* * *

Vous trouverez la morale de cette ébauche dans cette pensée de Laure Conan, que je n'ai fait que développer d'une manière bien imparfaite, je l'avoue, mais qui, pour tous les observateurs, n'est malheureusement devenue que trop vraie de nos jours :

« J'ai souvent pensé que dans notre pays, la vanité des femmes est l'une des grandes causes de la vénalité des hommes. »¹

¹ *Si les Canadiennes le voulaient*, par Laure Conan.

Charles Leclère

1825-1870

Avocat, C. Leclère a pourtant collaboré à plusieurs journaux et revues, dont *La Revue canadienne* et *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*.

Tic Toc ou Le doigt de Dieu

*Dédié à Messieurs L. H. Fréchette et
Faucher de St-Maurice, amis de l'auteur.*

Go, deceive, go.
Some days, perhaps thou'lt waken
From pleasures dream to know
The grief of hearts for saken !

MOORE

I

Le fils de Jean-Marie Toc était décidément, et au dire de tous, un des plus chétifs garnements de la chrétienté – du moins, c'était là l'opinion générale – et, si par hasard cette opinion était mise en doute, la grande masse des habitants du village de ***, était sûre de se récrier.

Non seulement le fils de Jean-Marie Toc était le plus méchant garçon, mais la même autorité authentique, assurait d'une manière péremptoire, que cela ne pouvait se faire autrement en considérant la lignée du susdit petit Toc.

C'eût été un crime de lèse-bon sens que de penser autrement.

En effet, n'était-ce pas rendu à l'état de proverbe, dans le village de..., que tous les Toc, de génération en génération, avaient été de père en fils, suivant l'énergique expression populaire..., des vraies *rognes* ?

Tout le monde ne savait-il pas, que le vieux Toc, le père du grand-père du père du petit Toc actuel, avait été tué et scalpé par un sauvage, à qui il avait filouté quatre peaux de castor et six peaux de loutre ?

Tout le monde ne savait-il pas, que Paul Toc, le tailleur, avait passé un des plus beaux mois d'un délicieux printemps en prison, par suite de sa faiblesse proverbiale pour les choux et pour les poules de ses voisins ?

Puis, il y avait Zacharie Toc, le maquignon, qui s'était envolé *pianissimo*, avec la femme d'un de ses amis, les plus intimes.

Quant à Jean-Marie Toc, le père du petit Toc dont nous allons raconter l'histoire, il était, lui, depuis quinze ans, l'ivrogne breveté du village, et faisait autant partie des meubles de l'auberge du coin que l'enseigne criarde qui grinçait sur les gonds de fer de son pignon délabré.

À tout prendre il y avait décidément du sang mauvais dans toute la race des Toc ; et, comme le disait Monsieur Sébastien Deschamps, le riche aubergiste du village : « Un crocodile ne pouvait pas être le père d'un lapin. »

Les démérites de la famille Toc, depuis le vieux Toc original, jusqu'au Toc présent, étaient le thème de conversations bien ordinaire du coin du feu. Les bonnes vieilles du village, à la langue acerbe et preste, s'essayaient à qui mieux mieux, celle-ci à calomnier, celle-là à médire, cette autre à inventer sur le compte de tous les Toc passés, présents et futurs.

À en juger par son apparence personnelle,

ainsi que par la réputation colossale dont il jouissait, l'on était logiquement porté à croire que tous les vices qui avaient distingué les Toc, s'étaient donnés rendez-vous, s'étaient concentrés dans la personne malpropre et répugnante de notre jeune Scapin. À part sa dépravité précoce, il était doué d'une finesse de renard, jointe à une activité physique étonnante.

Paraissant jouir de don d'ubiquité si quelque méfait arrivait, soit dans le village, soit dans un rayon de deux lieues autour du village, le fils de Jean-Marie Toc était certain d'être accusé, soit comme principal, soit comme instigateur, soit comme accessoire.

S'il y avait une bataille de chien dans la rue, il était toujours le premier rendu sur le champ de carnage. Un cirque s'arrêtait-il au village de ***, le fils de Jean-Marie Toc était le premier à découvrir un trou dans la toile de la tente, et assistait ainsi, gratis, au spectacle. Un joueur de serinette passait-il avec son singe, le petit drôle le suivait tout le jour, braconnant quelques-unes des noix que les amateurs jetaient au quadrumane.

Tout le monde le connaissait, tous le boudaient, le bafouaient, le taquinaient, le bousculaient, lui donnaient des coups de pieds, suivant l'humeur d'un chacun. Tous l'appelaient « Tic Toc » sans s'occuper jamais s'il avait une autre appellation.

Quelles qu'aient été les peccadilles de ses ancêtres, il est constant que si ce plus jeune rejeton de la célèbre maison des Toc était coupable de la dîme des péchés qu'on lui imputait, il avait un fardeau assez lourd sur ses épaules d'enfant, sans y entasser encore les fredaines de feus les siens.

Une basse-cour était-elle raflée de ses volailles durant la nuit... bien sûr... c'était par Tic Toc. Un chien revenait-il à la maison la queue coupée..., c'était encore Tic Toc que l'on accusait de ce grave méfait. Un chat mangeait-il la crème dans une laiterie..., pour vrai..., c'était Tic Toc qui était le chat. Trouvait-on une vieille carcasse dans un puits..., vite... ce mortel Tic Toc était au fond.

Mauvais sujet de Tic Toc, va !

Étant universellement connu comme l'Attila du village, depuis le jour où il avait pris la

responsabilité de ses propres jambes, il était facile aux malfaiteurs, de jeter sur ses épaules le poids de leurs délits. Ainsi, il arrivait souvent que Tic Toc était inculpé de cinq ou six offenses différentes, commises à cinq ou six différents endroits et à cinq à six époques parfaitement identiques.

Le ruisseau bourbeux trouve toujours un débouché ; la plus misérable existence trouve aussi un terme.

Il advint une époque, dans la vie de ce triste enfant.

Maintenant il était devenu un grand garçon de douze ans, fort et robuste, à l'esprit présent artificieux et subtile au point de rendre la découverte de ses fredaines presque impossible. Et puis, il avait rarement mis les pieds à l'Église, jamais au catéchisme, peu ou point à l'école, et n'avait entendu prononcer le Saint Nom de Dieu, qu'au milieu des blasphèmes de ses compagnons de vices.

À cette époque, son père mourut..., mourut lentement empoisonné, lentement calciné par les

terribles effets de l'intempérance.

C'était par une froide et sombre nuit de décembre, avec son vent gelé, soufflant par rafale, avec sa neige fine, poudrant à travers les interstices des pièces disjointes de la cabane qui servait d'abri à lui et à son fils.

Jean-Marie Toc avait été jadis un bon et laborieux menuisier, et une faible réminiscence de son brave passé adoucissait seule les angoisses de sa dernière heure. Sa femme, humble et douce créature, était morte le cœur brisé, durant l'enfance de son fils Joseph (car tel était le véritable nom de Tic Toc), qu'elle aurait mieux élevé que son père, si elle eût vécu.

Celui-ci, avant de mourir, reçut tous les Sacrements que l'Église dans sa bonté prodigue à ceux qui vont partir pour un autre et meilleur monde. Puis, il fit venir son jeune fils, et lui parla d'abondance d'âme, comme savent parler ceux qui sont sur le seuil de la tombe. Jamais le pauvre garçon s'était trouvé l'objet des caresses paternelles ; pour la première fois de sa vie, il entendit son nom prononcé avec affection, et il

écouta, avec respect et reconnaissance, les précieuses paroles écoulées du cœur que lui adressa son vieux père mourant. Le souvenir de ces bonnes paroles, ainsi que celui de la dernière et tremblante bénédiction du vieillard, resta toujours gravé dans sa mémoire en caractères indélébiles.

Quelles résolutions nouvelles jaillirent là et alors du cœur de cet enfant sans amis, sans asile, sans pain, sans protecteur ; quelles émotions poignantes se firent là et alors sentir dans l'âme de l'orphelin honni... ? Personne ne le sait... hélas !... personne non plus tenait à le savoir... !

Pour le bien petit nombre de ceux qui suivirent le cercueil de bois brut de son père, de sa chétive cabane à sa tombe, il était lui, le pauvre enfant délaissé, il était, lui disons-nous, toujours Tic Toc l'incorrigible, Tic Toc le polisson, Tic Toc le gueux !!

Pauvre, pauvre Tic Toc !!!

Mais :

« Aux petits des oiseaux, Dieu donne la

*pâtur*e. »

Aussi, il y avait un homme au village, un homme bon et religieux, un homme qui avait puisé ses principes dans l'Évangile, ce livre d'un Dieu : dans l'Évangile qui ouvre une ère nouvelle, rattache l'homme à l'homme, la famille à la patrie, les peuples aux peuples pour sauver l'humanité.

Il eut l'angélique charité de prendre l'orphelin par la main pour essayer, malgré les reproches et les récriminations mauvaises de ses voisins, à mettre la brebis égarée dans le droit chemin, et à en faire un honnête artisan.

Cet homme, ce vrai chrétien, que Dieu bénisse ! était le cordonnier, Jérôme Bonneville.

Jérôme amena le pauvre garçon dans son échoppe, et l'introduisit dans le sein de sa famille.

Au bout d'un mois, à force de patients ménagements, d'admonitions sages, de conseils d'ami, il réussit à courber un peu cette nature sauvage qui semblait indomptable. Deux mois

après, le jeune Toc savait parfaitement son alphabet, chiffrait d'une manière étonnante, et soudait une soie au bout de son ligneul, aussi bien que son protecteur. Le bon Jérôme Bonneville fut autant surpris que satisfait de la facilité avec laquelle il pétrissait cette âme indomptée et neuve. Aussi, se sentait-il intérieurement orgueilleux du bon résultat de son expérience et du bon succès de ses soins constants.

Mais, hélas ! l'homme propose et Dieu dispose.

Les espérances du cher brave homme étaient destinées à une triste déchéance, à un lamentable échec, à un désastreux naufrage !

Par une sombre et tempétueuse relevée de la fin de février, tous les apprentis et les compagnons, qui travaillaient dans la boutique de Jérôme Bonneville, furent électrisés par l'apparition soudaine, parmi eux, de Madame Deschamps, l'hôtesse de l'auberge du coin.

Elle tomba dans l'atelier comme une aérolithe, tête nue, les cheveux ébouriffés, les manches de son mantelet retroussées au-dessus des coudes,

les mains, les bras, la figure enfarinés. Palpitante, haletante et soufflant comme un marsouin qui sombre, sa ronde, obèse, grosse et rubiconde personne roula, pour ainsi dire, au milieu du groupe laborieux ; puis, levant sa main potelée, elle menaça le pauvre Tic Toc de son index et s'écria d'une voix fêlée par la colère :

« Là... là... Jérôme Bonneville, ne vous ai-je pas toujours dit,... ne vous ai-je pas toujours assuré, que vous ne pourriez jamais rien faire d'un Toc ? Bon chien tient de race, allez. J'ai connu, moi, du premier au dernier, toute cette sainte famille des Toc, depuis le vieux Zoël Toc, jusqu'à ce garnement-ci. Mais, il y a un bout ; maître Tic Toc est dedans cette fois, vrai comme mon nom est Anastasie Brunelle, la digne femme de Sébastien Deschamps. Ce Tic a toujours été un fin matois, mais les plus futés finissent toujours par se faire prendre dans leur propre piège. Si celui-là ne se fait pas mettre dans un lieu plus sûr qu'un banc de cordonnier, je jette mes jupons par dessus les moulins et je crache sur la loi des hommes. Ah ! mon Tic, tu n'as pas besoin de faire l'innocent avec ton air hébété et hypocrite,

toi qui as... »

« Tiens, Stâsie ! que diable ! es-tu folle, femme ? Retourne à l'auberge : c'est moi qui me charge de ce petit coquin. »

C'était le vaillant époux de la bonne Anastasie qui parlait de la sorte, Monsieur Sébastien Deschamps.

L'excitation du moment lui avait fait oublier son cagotisme [*sic*] et sa politesse mielleuse d'ordinaire.

Se tournant ensuite vers Tic Toc pétrifié de frayeur, il lui dit de sa voix cuivrée, froide et sifflante :

– Mon garçon, pour cette fois tu as dépassé ton bas. Tu as été surpris, et par devoir, tant pour moi en particulier, que pour le public en général, je vais te livrer entre les griffes de fer de la justice.

– Mais qu'a-t-il donc fait, ce pauvre garçon ? s'écria Jérôme, dès qu'il eut retrouvé son sang froid.

– Ce qu'il a fait ?... j'en ai vraiment honte... et

j'en tremble encore ! J'en suis très fâché pour vous, Monsieur Bonneville..., très fâché ! Je crains fort, que l'hospitalité que vous avez donnée si généreusement à ce coquin vous porte malheur et gêne votre commerce. C'est-à-dire... vous me comprenez... les gens sont si méchants...

– Mais vous me faites mourir à petit feu... vite, dites-moi ce qu'il a fait, ce pauvre Joseph ? Le brave Jérôme appelait toujours Tic de son nom de baptême.

– Ce qu'il a fait ?... ce qu'il a fait ? Il a volé de l'argent dans mon tiroir, à l'auberge, voilà tout... rien que ça ?

Bonneville se retourna lentement, et regarda d'un œil inquisiteur mais doux son petit protégé qui sanglotait sur son banc, mais qui, maintenant que l'accusation était nettement formulée, s'avança d'un pas sûr, la tête haute, le dédain sur les lèvres, la franchise au front, son œil étincelant de pitié et de défi.

C'était chose si étrange, un fait si nouveau de voir Tic Toc prendre sa propre défense ou résister à ceux qui le malmenaient, que Deschamps fut

pris par surprise.

Cette contradiction l'irrita.

– Vil petit scélérat ! comment oses-tu nier ? mon fils Édouard ne t'a-t-il pas vu par la fenêtre, et ne sait-on pas que partout où entre un Toc, il y a vol ? Il y avait ton père avant toi... il aurait dansé sur la potence s'il eût eu ce qu'il méritait. Le gueux... le vieux vaurien, il m'a volé aussi de...

– Vous en avez menti ! lâchement, lâchement menti, Monsieur !

Tous ceux qui se trouvaient dans la boutique, Sébastien Deschamps même, ainsi que sa digne moitié qui était encore là, tous, disons-nous, furent frappés de l'audace sans précédent de Tic Toc. La tête haute, le regard en feu, sa petite taille redressée, ses poings fermés, il revendiqua la sanglante insulte et vengea la mémoire de son père. La victime avec laquelle tout le monde jouait venait enfin de tourner ses griffes contre ses assaillants.

– Oui, vous en avez menti par la gorge ! Mon

père n'a jamais, jamais volé... ni moi non plus depuis que le bon Monsieur Jérôme m'a fait comprendre que c'était mal. Et, plus que tout cela, si vous ne lui aviez pas versé le rhum à plein verre, pour lui sucer son argent, mon père ne serait pas mort, non, il serait à cette heure un honnête et brave ouvrier. Il serait un aussi bon homme que... que... que... qui que ce soit. Vous, vous avez fait de mon père, ce qu'il était... vous, vous m'avez fait ce que je suis.

– C'est comme il le dit, murmura Bonneville à ses apprentis.

– Tu me traites de menteur, petit fripon ! Je vais te briser tous les os de ta maudite carcasse, vilain serpent que tu es !

– Tout doux, tout doux, Monsieur Deschamps, ne lui faites pas de mal. S'il est coupable, c'est à la loi à le punir, non pas à vous, dit Jérôme, d'une voix ferme.

En ce moment un huissier entra, fouilla sans cérémonies les poches de Tic Toc, et en retira trois pièces d'argent, marquées telles que Deschamps les lui avait décrites. L'aubergiste ne

put cacher la satisfaction que lui causa cette découverte, car, la culpabilité de l'enfant devait être désormais regardée comme certaine... irréfutable.

Il fut donc conduit devant les magistrats pour l'instruction, et envoyé à *** où il fut emprisonné, en attendant les assises prochaines.

Lors du procès, le principal témoin de la couronne, fut Édouard Deschamps le fils aîné de l'aubergiste du coin, jeune homme d'une quinzaine d'années. Il donna son témoignage d'une manière franche et honnête. Mais, malgré l'effort faite par la défense, effort presque triomphant de prouver un *alibi* ; malgré que l'argent volé n'avait pas été trouvé sur sa personne ; le témoignage du jeune Deschamps, ajouté au fait de pièces d'argent marquées, trouvées sur le prisonnier, dont la réputation était très mauvaise, le jury le trouva *coupable*, et il fut condamné.

La sentence de la Cour, en considération de la jeunesse du coupable, fut comparativement légère : trois mois de prison et les frais de la

poursuite. Le juge accompagna son jugement de considérations morales, calculées à faire une impression salubre sur le cœur du délinquant.

Depuis l'instant de la trouvaille des pièces marquées sur sa personne, Tic Toc était tombé sur sa vieille taciturnité, garda un sombre silence durant l'instruction et, pendant la grave admonition du juge, pas un muscle de son visage ne vint trahir ses émotions. Tout le monde remarqua cette conduite, et tous partirent en disant : « En voilà un gueux incorrigible ! »

Le bon Jérôme Bonneville, lui, n'abandonna pas son protégé, soutint courageusement son innocence et le conduisit en l'encourageant jusque dans sa cellule.

L'après-midi, il vint avec sa petite fille Emma, dire adieu à Tic Toc avant son départ pour la prison.

Durant le court séjour de Tic chez Jérôme, il était né une touchante affection entre les deux enfants, et cette visite à Tic était autant pour satisfaire les vœux de sa fille que pour contenter son propre cœur.

Ils trouvèrent le petit prisonnier assis par terre dans un coin sombre de son humide cellule, les coudes appuyés sur ses genoux et la tête cachée dans ses mains, comme absorbé dans une immense douleur. Lors de leur entrée, il ne releva pas la tête, mais resta immobile, froid, silencieux.

– Jos ! L’enfant leva lentement la tête, regarda autour de lui d’un air hébété, le front perlé de sueur, ses larmes tombant brillantes et drues sur sa petite figure pâle et bouleversée.

Il se lisait là, un volume de désespoir !

– Joseph, voici Emma qui vient te dire adieu avant ton départ. N’es-tu pas heureux de la voir ? Qu’as-tu mon garçon ?

– Est-ce bien elle qui voulait me voir ? dit l’enfant d’une voix tremblante que Jérôme eut de la difficulté à reconnaître.

– Certainement, que c’est elle qui voulait te voir. Pourquoi pas ? N’avez-vous pas toujours été de bons amis ?

– Oh que si, Monsieur Jérôme, mais je croyais, voyez-vous, que me haïrait,... je croyais

que vous me haïriez aussi... comme tout le monde...

– Non, non, mon enfant, nous t’aimons toujours, toujours, nous autres, car nous te croyons innocent, nous. Mais il y aura quelqu’un qui aura un compte terrible à rendre, soit en ce monde, soit dans l’autre. Ne te décourage pas, Joseph, tout tournera pour le mieux un de ces jours, seulement continue à faire le bien.

– Faire le bien ? Ça ne sert à rien de faire le bien. N’ai-je pas essayé de toutes mes forces à faire le bien, depuis que je suis chez vous, Monsieur Jérôme ? Quelle différence ça fait-il ? Tout le monde est contre moi... comme avant. Oh ! pourquoi suis-je né si méchant que tous me détestent ?... Moi qui essayais de me faire bon... bon... comme Édouard Deschamps. Ils disent que... que..., c’est un brave garçon..., cependant... je lui ai vu faire... des choses... bien plus méchantes que... que j’en faisais, moi... et le monde trouvait cela beau... trouvait cela drôle... bien, bien drôle... on riait... c’était bien fait... ils disaient qu’Édouard était futé... fin... au lieu que

moi !...

– Arrête, arrête, mon garçon ! Ne parle pas ainsi. Que t’importe ce que font ou ce que disent les hommes ? Fais toujours le bien et mets le reste entre les mains de ton père céleste. À propos, te souviens-tu de la prière que je t’ai montrée ?

– Oui, Monsieur, oh ! oui.

– Eh ! bien mon ami, promets-moi de la dire à genoux, chaque soir, avant de te coucher, chaque matin, en te levant, veux-tu ?

– Oui, pour sûr, Monsieur Jérôme.

– Joseph, dis-le-moi, sais-tu où vont ceux qui ne disent pas la vérité ?

– Ils vont dans le mauvais lieu.

– Et lorsque l’on te pose une question que faut-il que tu dises pour aller dans le bon lieu ?

– Il faut que je dise la vérité.

– Eh ! bien, de même que tu désires rencontrer Emma et moi dans le bon lieu, après la mort... sais-tu comment ces pièces marquées se sont

trouvées sur toi ?

– Non, Monsieur Jérôme, je vous l’assure sur l’âme de ma mère !

Le brave Bonneville plongea son regard scrutateur dans l’œil bon, honnête et franc de l’enfant, et dans cet œil limpide, il y lut la vérité, la vérité belle, grande, immaculée.

– Que le bon Dieu te bénisse, mon ami, fit-il en portant son mouchoir à ses yeux, toussant pour cacher son émotion.

– Mais tiens, j’oubliais, continua-t-il en se retournant ; Emma t’apporte un présent. Ici Emma ! Mais quoi ! la voilà qui pleure aussi ! Assez, enfant, pourquoi pleurer ainsi ? Où est ton présent pour Joseph ? L’as-tu oublié ?

L’enfant ne l’avait pas oublié. Elle tira de sa poche de tablier un petit livre aux tranches dorées... c’était l’*Imitation de Jésus-Christ*.

– Oh ! que c’est beau ! Dis donc, as-tu acheté ce joli livre pour moi ? s’écria le pauvre prisonnier avec une joie indéfinissable.

– Oui, et regarde ! elle a écrit ton nom, *Joseph*

Toc, de sa propre main sur la première page. Tu sais maintenant tes lettres et tu peux épeler les mots toi-même. Tu trouveras certainement des expressions que tu ne pourras pas déchiffrer : mais d'un autre côté, il y en a grand nombre que tu comprendras. Puis, tu demanderas au geôlier de t'aider, par-ci par là. Dans tous les cas, fais du mieux que tu pourras, et, quand ton temps sera fini, tu me feras voir tes progrès. Ce n'est que trois mois après tout... c'est bien vite passé... Quand tu seras libre, reviens chez nous, tu y trouveras du moins que des amis qui t'aiment.

– Adieu !

L'expression morose de Joseph était maintenant complètement disparue... fondue sous le doux rayon de franche affection, le cœur, que la froideur du monde avait presque broyé, ce cœur était chaud, et le malheureux garçon couvrait les mains de son bienfaiteur de brûlants et respectueux baisers.

Ils étaient partis.

La porte massive de la cellule se referma bruyamment entre lui et ceux qu'il aimait ; les

gonds de fer grincèrent à ses oreilles, semblables aux sarcasmes et aux railleries dont l'abreuvaient les gens du monde ; et les murailles de pierre qui l'entouraient, n'étaient ni plus froides, ni plus dures qui semblaient l'attendre.

Pauvre Tic Toc !!

Jérôme et la petite Emma s'étaient éloignés du pauvre orphelin, semblables au soleil qui disparaît aux yeux du voyageur glacé, mais, comme ce soleil, ils avaient laissé un rayon d'or derrière eux, et ce rayon d'espérance éclairait le sombre cachot comme une lumière céleste.

Les trois mois de détention s'écoulèrent.

Le bon Jérôme Bonneville, à force de travail et d'économie, amasse assez pour payer les frais de la poursuite et ainsi Tic Toc devint libre.

Mais Tic Toc ne revint pas... il avait disparu... allant, personne ne savait où... personne ne s'occupant où... !

Quelques années s'écoulèrent, et le souvenir de Tic Toc, le fils de Jean-Marie Toc, s'effaça peu à peu de la mémoire des bons habitants du

village de ***, ou plutôt y resta à l'état de légende.

II

Vingt-cinq ans : quelle infinité de changements est condensée dans ce court laps de temps ? Combien de millions d'êtres humains sont nés et enterrés ? Combien de fortunes faites et dissipées ? Combien d'âmes sauvées et perdues ? Combien de joies et de douleurs, d'amour et de haine, d'amertume et de miel sont comprimés dans cette période ? Combien d'êtres ont été plongés du pinacle des grandeurs de la terre, jusqu'aux profondeurs de la pauvreté et du désespoir ? Combien ont été hissés de l'égout de la rue, aux positions sociales les plus élevées ?... Nulle part au monde, comme sur ce continent, la roue de la fortune ne tourne avec une plus merveilleuse rapidité. Ici, l'on naît riche et l'on meurt pauvre : l'on naît pauvre et l'on meurt riche. Ici, les hommes se font et se défont avec

une célérité étonnante.

Avec la gracieuse permission de nos charmants lecteurs, nous allons laisser le pays natal, notre cher Canada, pour les conduire, sur les ailes agiles de l'imagination, vers les plages lointaines mais magnifiques de la Californie, cette terre promise de l'or.

Dans la grande et opulente cité de San Francisco, en face des quais croulants presque, sous le poids de tous les produits du globe, trône une maison élégante et aristocratique, dont les quatre étages en granit semblent défier la lime du temps et la dent de la tempête.

C'est la résidence d'un millionnaire :

Son nom est Charles Dumontier.

Un magnifique équipage s'arrête à la porte. Un valet en livrée court ouvrir à la portière et déployer le marchepied. Un gentilhomme à l'air grave, presque sévère, mais dont la belle figure annonce la bienveillance en descend.

C'est le millionnaire.

Bourrelé d'affaires, il gravit lentement les

marches de marbre sans faire attention à la pauvre petite enfant de charité qui lève ses faibles bras vers lui, tantôt s'avançant avec un courage d'emprunt, tantôt se cachant derrière une des colonnes crénelées du portique.

En ce moment un joueur de harpe accompagne de son instrument biblique une jeune fille qui chante en italien des tirades de tous les opéras connus. La richesse mélodieuse de la voix et des accords attirent un instant l'attention du gentilhomme préoccupé, il se retourne pour mieux voir, pour mieux entendre.

À peine avait-il vu le groupe de ménestrels, qu'un méchant gamin passe à la course et jette le joueur de harpe sur le dos, brisant presque toutes les cordes de l'instrument sonore. Souple et agile comme l'écureuil, le petit farceur disparut en riant au milieu de la foule, avant que le musicien, victime de son espièglerie eût pu connaître la cause de sa chute. En se relevant, le premier objet qui frappa son regard courroucé fut la petite mendicante dont nous venons de parler. Semblable à un tigre furieux, le joueur de harpe s'élance sur

la pauvre enfant, la tire de sa cachette provisoire et l'inonde d'un torrent d'invectives. Encore quelques instants et il allait traîner la pauvre devant le magistrat le plus voisin.

Mais, Charles Dumontier avait tout vu et vint au secours de la mendicante. Il s'explique dans la langue de Dante, et le harpiste, pacifié par le contact magique de quelques pièces d'or, qui tombent dans sa main comme compensation pour ses cordes brisées et ses côtes endolories, s'éloigne avec la chanteuse.

Alors, Charles Dumontier s'occupa de la petite pauvre qui sanglotait. Au milieu de ses sanglots, la jeune quêteuse laissa tomber quelques paroles en langue française.

– Ainsi, ma bonne enfant, dit presque tout haut le millionnaire, toi aussi, tu allais souffrir par la faute d'un autre : Le monde est toujours le même : Quel est ton nom, petite ?

– Emma, Monsieur, répondit l'enfant, levant vers lui ses beaux yeux bleus, dans lesquels pétillait la reconnaissance.

Il devait y avoir une étrange puissance, soit dans ce regard bleu, soit dans ce doux timbre de voix, soit encore dans les deux mots de cet être déguenillé et affamé, – car la figure d’ordinaire si calme de l’homme d’affaires se bouleversa, sa respiration devint haletante, ses yeux se rivèrent sur ceux de la chétive créature comme pour pomper les secrets de son âme, et sa haute taille se courba, se courba, petit à petit, jusqu’à ce que sa belle tête touchât les cheveux bouclés de la petite.

– Emma... qui ? fit-il, après un effort surhumain.

– Emma Deschamps, monsieur.

Si un scorpion eût jailli des lèvres minces de l’enfant, s’il eût frappé le millionnaire en pleine face, il n’eût pas fait un bond si prodigieux, et il n’eût pas éprouvé une douleur si poignante. Couvrant son visage de ses deux mains, il s’appuya sur une colonne pour ne pas tomber. La foule hétérogène et affairée le coudoya, mais, comme une statue de marbre, il n’avait nul sentiment de ce qui se passait autour de lui.

Quant à la pauvre, elle le regardait sans pouvoir se rendre compte de son immobilité subite, de la pâleur livide de sa figure, du tremblement convulsif et nerveux de tous ses membres.

– Où demeures-tu ? demanda enfin le gentilhomme, d'une voix étouffée, tes parents... sont-ils... vivants... ?

– Oui, monsieur, mais papa est bien, bien malade, allez... et maman est usée de fatigues et de veilles... je crains bien qu'elle meure aussi... alors, je serai seule, toute seule au monde.

– Viens, viens, tout de suite me conduire chez vous. Je te suivrai, j'irai avec toi, vite, dit le protecteur.

Au bout d'une demi-heure de marche, ils arrivèrent tous deux, la mendicante et le millionnaire, dans une ruelle étroite et malpropre, et s'arrêtèrent devant une maison basse délabrée et croulante.

– C'est ici, fit Emma en montrant de sa petite main brunie et tannée, un escalier en limaçon,

aux degrés disjoints et vermoulus, dont la rampe, brisée et tordue, n'offrait qu'un appui problématique aux téméraires qui osaient s'y aventurer.

Ils descendirent tous deux une douzaine de marches, et arrivèrent dans une petite salle à dix pieds au-dessous du sol.

Cette salle n'était éclairée que par une étroite croisée au-dessus de la porte, ne fournissant que juste assez de lumière pour distinguer faiblement les objets. Une odeur putride s'exhalait de ce taudis : tout y décelait la misère et le dénuement.

Dans un coin, étendu sur un tas de vieille paille d'emballage, gisait un homme maigre et rachitique, se tordant et se lamentant à faire pitié.

Avancez avec nous, chers lecteurs, et nous reconnâtrons difficilement chez cet individu malade, défiguré et mourant qui souffre sur ce fumier, le jeune homme de promesse... le témoin inattaquable d'il y a vingt-cinq ans... Édouard Deschamps ?

Mais, à coup sûr jamais nous supposerions que

la jeune femme exténuée et flétrie qui se penche au-dessus de l'agonisant, avec un air de résignation, de patience et de dévouement, jamais nous supposerions que cette femme est... l'enfant aux cheveux d'or et aux yeux bleus que nous avons laissée disant adieu à Tic Toc dans sa cellule... Emma Bonneville...

Charles Dumontier resta comme frappé de stupeur et n'osa entrer dans ce rendez-vous de misère.

Il demeura sur le seuil de la porte.

De terribles souvenirs déchiraient son âme, son cœur impressionnable saignait, car de grosses larmes roulaient dans ses yeux et, de sa voix étouffée, il ne put dire que difficilement par quel concours de circonstances il se trouvait là.

Emma Bonneville, maintenant Madame Édouard Deschamps, le remercia de sa bonté envers sa fille, et le pria de s'asseoir sur l'unique chaise boiteuse de la pièce.

Charles Dumontier ne put rester longtemps dans ce triste lieu, mais il y resta assez cependant

pour entendre une courte mais poignante histoire, touchante comme une élégie vraie.

Son mari gisait là, dit sa pauvre compagne, depuis l'époque de son triste accident.

Comment avait-il été blessé si grièvement ?

Il s'était trouvé en mauvaise compagnie, il avait été frappé, battu, assommé, jeté sur le pavé de pierre de la rue et foulé aux pieds.

Voilà quelle fut la charitable version de la pauvre femme.

Des informations, tirées d'autres sources, révélèrent à Charles que c'était dans une rixe d'ivrognes et de joueurs débauchés qu'Édouard avait reçu ces blessures mortelles, rixe de canaille dont il était le chef et l'instigateur.

Degré par degré, la pauvre créature, trouvant de la confiance et du courage dans la sympathie de l'étranger, développa pli par pli la triste histoire de son existence. Versant le trop plein de son cœur brisé, dans le cœur de cet ami inconnu, elle se sentait moins souffrante, plus forte à mesure qu'elle le faisait lire à livre ouvert dans

son fatal passé !

Elle s'était mariée à vingt ans, alors que l'amour est plein de ces antithèses que l'homme plus avancé dans la vie traite orgueilleusement d'enfantillages et de puérités. Après son mariage les époux laissèrent le Canada pour les États-Unis et se fixèrent à Burlington, où Édouard Deschamps fit un assez bon commerce.

Mais il ne paraissait pas heureux, toujours l'air inquiet et morne, la nuit il avait de mauvais rêves, le jour il semblait souffrir de quelques peines morales.

Ils passèrent quelques années dans cette ville, puis se rendirent à la Nouvelle-Orléans. Là, n'ayant éprouvé que des revers, Édouard s'embarqua pour la Californie où l'épouse dévouée le suivit, avec toute l'abnégation et le courage d'une femme.

Cependant le malheur semblait s'acharner au pas du fils de l'aubergiste. Joueur incorrigible, libertin éhonté, buveur insatiable, il négligea ses affaires et sa famille et, petit à petit, tomba, tomba dans la plus abjecte des misères, dans le

profond dénuement.

Depuis neuf ans qu'ils étaient à San Francisco, son mari avait toujours été malheureux. C'était là l'expression la plus dure qu'elle put trouver. Avec l'admirable délicatesse de la femme, elle évita avec soin toutes épithètes désagréables, toutes réflexions acerbes devant l'étranger relativement à son époux dénaturé.

Oh ! cœur sublime de la femme chrétienne, il n'y a que toi qui puisses trouver cette force ! Il n'y a que toi qui puisses trouver cette divine vertu du pardon des injures, de l'oubli des injustices !

Mais les noires pages de son passé, dont elle cachait les plus tristes, furent devinées par Charles Dumontier.

Sa figure à elle décelait une longue chaîne de souffrances, dont chaque maille était une torture nouvelle ; on y lisait le chagrin et l'abandon, de longues journées de peines, de faim et de larmes ; de longues nuits de veilles, de cruelles inquiétudes, de disgrâce et de désespoir.

Celle de son mari trahissait une vie fondue dans de honteuses licences, et défigurée par de brutales débauches. L'homme avait fait place à la brute.

Emma Deschamps parla de la mort prochaine de son époux avec sang-froid, avec calme. Tout ce qui l'affligeait, c'est qu'Édouard ne voulait pas voir un prêtre. L'amour, si jamais il avait existé entre eux, avait été depuis longtemps étouffé dans les miasmes de l'atmosphère fétide au milieu de laquelle elle avait vécu. Il était évident que le devoir seul, que la conscience seule, que la religion seule rivaient cette sublime martyre au chevet de son bourreau.

Avant de laisser cette chambre de malheur, le millionnaire glissa en sous-main quelques pièces d'or à la petite Emma, en promettant à sa mère de la venir revoir.

Le lendemain dans la matinée Charles Dumontier revint suivant sa promesse.

Deschamps avait passé une meilleure nuit, il était plus tranquille, plus calme, moins souffrant : il avait la conscience de son état, ne se faisait pas

d'illusions et savait qu'il allait mourir.

Lorsque sa femme lui dit qu'un Canadien était là, près de lui, il demanda vivement à le voir pour lui parler... il semblait heureux. Ô ! amour sacré de la patrie, tu ne t'étiolis jamais ; tu fleuris toujours, même au fond du cœur du plus vil des hommes !

Le millionnaire s'approcha doucement du malade – s'agenouilla sur la paille fétide, tout près du malheureux qui le regarda avec des yeux pleins de feu en le fixant longtemps en pleine figure. Les mourants sont parfois doués d'une perspicacité surnaturelle. Il semblait que la physionomie de Charles Dumontier ravivait les souvenirs du malade.

Lentement, lentement l'agonisant passa sa main décharnée sur ses yeux caves, puis se levant sur un coude avec un suprême effort, il regarda encore et encore, avec une terrible fixeté, la figure calme de l'étranger.

Cet examen lui fut fatal, car un tremblement convulsif secoua ses membres grêles, ses dents claquèrent dans sa bouche, ses yeux s'injectèrent,

son front se rida et des spasmes saccadés vinrent franger ses lèvres d'une écume sanguinolente.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix forte et brève.

– Charles Dumontier, votre compatriote et votre ami.

– Mon ami, mon ami !... vous !... je n'ai plus d'ami, moi... plus de patrie... plus rien ! Je crois que vous mentez !... Vous vous êtes exprès échappé du tombeau pour venir me maudire... ! prenez-la et laissez-moi tranquille. Je sais que vous me haïssez... c'est bien... c'est juste !... C'est moi qui avais volé l'argent de mon père... j'ai fait croire au vieux fou que c'était vous... j'ai glissé les pièces d'argent marquées dans votre poche, pendant que vous travailliez sur votre banc.

Ha ! ha ! ha ! que j'étais fin et rusé... Tout le monde me le disait... Puis l'affaire a été plaidée... c'est moi qui étais le témoin... mais j'étais trop fin pour les magistrats... trop fin pour le juge... trop fin pour les avocats... trop fin pour tous... car j'ai envoyé Tic Toc... en prison... ha ! ha ! ha !...

Et puis il y avait au village... la petite Emma, vous savez... nous étions tous des enfants, c'est vrai... mais je l'aimais, moi.... je voulais en faire ma femme... je savais bien alors... qu'elle préférait ce Tic Toc déguenillé... ha ! ha ! je fus encore plus fin que lui... elle m'épousa pour mon argent... ha ! ha ! ha ! la jolie farce.

– Dites donc, est-ce elle qui vous a fait venir ?... Vous a-t-elle aidé à sortir de la prison ?... Appelez le shérif... vite... Tenez, prenez cet homme... c'est un filou... Je l'ai vu... je le jurerai sur l'Évangile... Je l'ai bien vu par la fenêtre... Qui dit que j'ai juré faux... qui dit que je suis... un maudit parjure ?...

Puis après un moment d'un effrayant silence :

– Ah !, c'est là ta vengeance, à toi, hein !... arrière... arrière... damné !... arrête... tu me crèves les yeux avec tes doigts longs et pointus... tu me déchires la poitrine avec tes dents de sanglier... tu fouilles mon cœur avec un fer rouge... tu me brûles... tu m'étouffes, maudit... va-t-en... va-t-en... prenez le shérif... vite... prenez-le... et que... le diable...

Le misérable était épuisé ! il tomba comme une masse sur sa couche de paille fétide... ouvrit les yeux démesurément grands, sembla repousser avec ses mains quelque terrible apparition, les muscles de son visage se détendirent, une forte convulsion secoua tout son corps, un blasphème horrible s'échappa de sa gorge embarrassée, sa mâchoire inférieure tomba, puis un râle sourd... puis... plus rien !... il était allé rendre ses comptes au Dieu vengeur ! !

Cette scène émouvante s'était passée si vite ; le pécheur endurci, le parjure hideux était mort si soudainement, que tous deux, le millionnaire et la pauvre veuve, se tenaient debout, mornes et silencieux, immobiles et comme pétrifiés.

Un soupir de la petite Emma les réveilla de leur apparente léthargie.

Dumontier se retourna et rencontra le regard vitré et la pâle figure de la femme martyre.

Le marque d'un quart de siècle tomba !

La large et puissante poitrine de Charles se souleva sous l'émotion et des larmes, des larmes

d'honnête homme coulèrent sur ses joues bronzées ; larmes silencieuses mais éloqu岸tes de joie et de bonheur, que la certitude de pouvoir payer une dette sacrée de reconnaissance, faisait jaillir douces et brillantes.

– Mon Dieu ! qui... êtes-vous ?...

Cette fois la question fut posée d'une voix émue et tremblante, comme si la réponse devait décider du sort de celle qui la posait.

Alors Charles Dumontier tira dévotement de la poche de son habit un petit livre tout usé et le présenta avec respect à la jeune femme.

Ce fut sa seule réponse.

Ce petit livre, c'était l'*Imitation de Jésus-Christ*. Sur la page de garde étaient écrits de la main inhabile et mal assurée d'un enfant, ces mots :

TIC TOC

par son amie,

Emma Bonneville

– Vous... êtes... ?

– Je suis... Tic Toc... !

Le cœur trop plein, hélas oui, plein outre mesure de la pauvre femme, ne put soutenir ce choc ; le souvenir du passé avec ses joies, ses espérances et ses tortures ; sa situation actuelle, la présence de son ami d'enfance, tout cela était au-dessus de ses faibles forces ; elle battit l'air de ses bras, poussa un cri déchirant et tomba sans connaissance sur le plancher...

Deux semaines après cette scène dramatique, un gros vaisseau marchand, toutes voiles dehors, sortait majestueusement de la magnifique baie de San Francisco, en route pour New York, la grande métropole de l'opulente république américaine.

La veuve Deschamps était à son bord, pauvre tourterelle blessée, revenant avec sa petite Emma se jeter dans les bras de sa bonne vieille mère du Canada.

Charles Dumontier, car nous l'appellerons

encore ainsi, Charles Dumontier, disons-nous, avait généreusement pourvu aux besoins de la veuve et l'avait de plus mise sous les soins d'un ami dévoué.

Une année après, lui-même arrangea ses affaires et fit voile pour la terre bénie de la patrie.

Un quart de siècle avait apporté de grands changements dans le petit village de *** qui se vantait à cette heure d'être ville.

Maintenant, il y avait un chemin de fer, une ligne télégraphique, un évêché, un théâtre, un collège, un des plus beaux des Amériques, et, au lieu de l'antique lampe de fer suspendue au plafond fumeux, le gaz éclairait de ses mille becs toutes les habitations. Le vieux marché de planches avait donné sa place à une halle spacieuse en brique, d'une architecture moderne, et les rues, dans lesquelles on pataugeait jadis étaient à présent belles, solides et gaies. Sur la place où se cramponnait anciennement avec effort la vieille boutique de Jérôme Bonneville, s'élevait une belle maison de pierre de taille à trois étages, dont tout le bas servait de riches

magasins.

Quant à l'auberge du coin de Sébastien Deschamps, elle n'était plus qu'une vieille baraque disloquée et effondrée, n'ayant pour tout souvenir de son glorieux passé que l'antique enseigne badigeonnée, suspendue comme une loque à l'unique gond qui la retenait encore comme à regret.

Le sieur Sébastien Deschamps et sa grosse moitié, Anastasie, vivaient encore. Vieux et infirmes, les regrets que le vieil âge apportait toujours, n'étaient mitigés par aucune consolation. Leurs vieux cœurs brisés, l'amertume du souvenir des jours meilleurs, abandonnés de leurs enfants, banqueroutiers, le dernier objet qui leur était cher, leur vieille maison, devait être bientôt vendu par autorité de justice.

Le bon vieux Jérôme Bonneville était mort depuis plusieurs années et avait sans doute reçu là-haut la récompense de ses grandes vertus. Sa veuve jouissait, malgré son âge, d'une heureuse vieillesse et d'une honnête aisance, fruit du

travail et des économies de son excellent époux. Ah ! avec quel bonheur, quel délice, elle reçut sur son sein de mère, sa fille bien aimée ainsi que son enfant.

C'était par une soirée balsamique du délicieux mois de septembre que Charles Dumontier arriva au pays.

Comme il n'avait plus d'amis, plus de parents, son premier soin fut de se rendre au *cottage* de Madame Bonneville. Il savait qu'il y avait des cœurs qui l'aimaient et qui l'attendaient avec empressement.

Aussi, lorsqu'il entra chez son ancienne maîtresse, il n'y eut point d'exclamations bruyantes et hypocrites ; mais, il y eut de la joie véritable, du cœur sur la main, un bon souper, et la longue et intéressante histoire d'un honnête homme luttant vaillamment contre mille obstacles et en devenant vainqueur.

Cette histoire datait de l'époque où la belle jeune Emma, accompagnée du brave Jérôme, avait quitté le pauvre Tic Toc, abattu et désolé, au fond d'une cellule, emprisonné pour le crime

d'un autre.

« Et, tout ce que je suis, disait Charles Dumontier avec enthousiasme, je le dois à ce précieux petit livre, à l'*Imitation de Jésus-Christ*, que Madame m'a donné. » L'*Imitation de Jésus-Christ* est véritablement le livre d'un saint inspiré. L'*Imitation* veut la victoire après la lutte, elle concentre les rayons de l'âme en dedans de la créature pour la ramener au ciel, parée de tout l'éclat de sa pureté primitive. Si l'Évangile nous montre le prix des souffrances, l'*Imitation* nous apprend comment on l'obtient.

Ce bon livre avait été son compagnon inséparable depuis vingt-cinq longues années. Il dit avec quelle dévotion il le lisait, avec quelle ardeur il essayait à en bien comprendre toute la sublimité mystique.

Il dit comment, après sa mise en liberté, il s'était décidé à partir... pour où?... lui-même l'ignorait. Il raconta combien il lui avait coûté de s'éloigner sans revoir ses amis du village de ***, la petite Emma, surtout.

Ici, les yeux de la veuve Deschamps se

baissèrent vers le tapis, et une rougeur subite colora sa belle figure que le repos et le calme avaient rendue à sa primitive beauté.

Il dit que, ne voulant plus vivre en Canada où il lui semblait que tout le monde le méprisait, il mendia son passage à New York, là, il vécut longtemps à cirer les bottes, dormant tantôt sur le pavé de la rue, tantôt dans des caves désertes ; jusqu'à ce qu'un bon jour il entrât comme galopin chez un marchand épicier.

C'est à cette époque qu'un saint prêtre lui fit faire sa première communion, action qui, disait-il, lui avait porté bonheur.

Il employa systématiquement, durant plusieurs années, le peu d'argent qu'il économisait à acheter des livres et de la chandelle pour lire durant la nuit.

Enfin, il se fit naturaliser citoyen américain, et obtint de la Législature de l'État, de changer son nom de « Tic Toc », en celui de Charles Dumontier.

Le nom de Tic Toc qui lui avait toujours été

fatal, il le jeta aux gémonies.

Plus tard, la Providence le protégeant, il s'engagea comme commis de confiance chez un des riches négociants de Broad Way. Le négociant, dont il s'était fait un ami dévoué, mourut au bout de deux ans ; Charles acheta son fonds de magasin, à longs termes, s'embarqua avec ses marchandises pour San Francisco et, Dieu aidant, il était maintenant possesseur d'une fortune princière et pouvait compter son argent par centaines de mille dollars.

Durant ces vingt-cinq années toutes entières, il avait toujours devant les yeux l'image d'une sombre cellule ; dans l'arrière plan de ce tableau, se tenait un homme humblement vêtu, aux mains calleuses par le travail, mais dont la physionomie douce et sympathique, peignait la tristesse la plus profonde. Devant cet homme, une petite fille aux yeux bleus, aux cheveux blonds, à la figure angélique, présentait au prisonnier encore enfant un petit livre aux tranches dorées, petit livre rempli d'espérance et de promesse pour les malheureux. Il n'aurait pas voulu pour toutes les

richesses du monde voir s'effacer ce charmant tableau de son âme. Avec cette douce image pour égide, les agaceries de la beauté, les appâts de l'or et des grandeurs ne le touchaient pas plus que s'il n'avait pas eu de cœur. Ce n'était pas dans l'espérance de rencontrer Emma en ce monde qu'il avait vécu, car il avait appris son mariage, sans connaître le nom de son époux ; mais c'était seulement dans l'espoir de se rendre digne d'elle, afin de la rencontrer là-haut, dans le ciel.

Et elle ?

Avait-elle oublié l'amour de son enfance ? s'était-elle rendue digne de lui ?

Il est vrai qu'elle s'était laissée éblouir par l'appât des richesses... qu'elle avait épousé un homme qu'elle n'aimait pas, mais elle n'avait été poussée dans ce gouffre fatal que par les conseils de jeunes et obsédieux amis, sans expérience comme elle. Puis la pauvre enfant avait été bien cruellement punie de son faux pas, disons le mot, de sa folie...

Quelques semaines après, il y avait une grande fête dans la petite ville de ***. L'église était

luxurieusement parée, et un mariage s'y célébrait avec toute la pompe et la solennité possibles. Les amoureux d'enfance, dans la force de leur âge, dans la force de leur expérience, furent unis devant Dieu et les hommes par un lien qui était la perfection de l'union intime de deux cœurs.

Le lendemain la propriété du vieil aubergiste fut vendue par le shérif. Ce fut Charles Dumontier qui en fit l'acquisition pour la donner à Sébastien Deschamps, le sauvant de la misère et laissant à lui et sa femme une demeure pour terminer leurs vieux jours en paix.

Grande fut la surprise des anciens habitants de la petite ville lorsque, par suite de l'indiscrétion d'une servante bavarde, ils apprirent un bon matin que Charles Dumontier, le millionnaire, n'était autre que le trop fameux ci-devant Tic Toc. Tous les doutes furent bientôt soulevés et les vieilles gens vinrent en masse serrer la main, plutôt deux fois qu'une au fils de Jean Marie Toc, Tic Toc, alias Joseph Toc, alias Charles Dumontier.

Le vieux Sébastien Deschamps avec sa grosse

et grasse moitié, la mère Anastasie, ne furent pas les derniers à proclamer bien haut la générosité du nabab Charles Dumontier, la bonne vieille assurant à tout le monde qu'elle avait toujours prédit que Tic Toc deviendrait un grand homme.

Après quelques mois de séjour dans la petite ville de ***, Charles et son heureuse épouse, la bonne dame Bonneville, et sa petite fille partirent pour San Francisco. Depuis Dieu a béni l'union de Charles avec la veuve Deschamps. Un petit garçon de deux ans, blond, rose, un échappé du ciel, se trémousse dans leur salon ayant la petite Emma pour bonne. Ils jouissent tous d'un bonheur sans ombre, en attendant que le ciel ouvre ses portes d'or pour les recevoir au séjour céleste de la félicité éternelle.

Arthabaskaville, juin 1866.

Henri de Puyjalon
1840-1905

Né en France, dans une famille de l'aristocratie, le comte Henri de Puyjalon arrive au Québec en 1872, à la suite, semble-t-il, d'un revers de fortune. Il se lie d'amitié avec Arthur Buies, Joseph Marmette, Faucher de Saint-Maurice, et d'autres personnalités littéraires de l'époque. En 1880, il se rend, pour le compte du gouvernement québécois, au Labrador, alors presque inexploré. Il y fera sa terre d'adoption. Naturaliste, géologue, passionné de chasse, il écrit aussi divers ouvrages, notamment : *Labrador et géographie* (1893), *Petit guide du chasseur de pelleterie* (1893) et des *Récits du Labrador*. Esprit original, Henri de Puyjalon, qui avait d'abord vécu une vie mondaine, passe les dernières années de sa vie dans un isolement presque complet, et meurt à l'Île-à-la-Chasse en 1905.

L'anse du Trépassé

Croyez-vous aux fantômes ?

Il va sans dire que cette question ne s'adresse pas à mon ami d'Outretombe, mais à vous, à vous qui me lisez ; y croyez-vous ?

J'aimerais à vous confier aujourd'hui comme toujours mes plus intimes pensées sur ce sujet émouvant ; et cependant, je ne l'ose, car les milieux que m'impose ma vie bouleversée ont tant d'influence sur moi qu'il m'arrive souvent d'hésiter entre ce qu'il m'est permis de croire et ce qu'il m'est permis de nier.

Près du monde, j'appartiens au scepticisme le plus hideux ; loin de lui, tous mes doutes se dissipent et je deviens d'une candeur qui vous toucherait, s'il vous était possible d'en sonder la profondeur.

Sous l'œil de Dieu et dans le danger, j'ai vu

les plus incrédules devenir plus naïfs que de jeunes enfants ; j'ai vu les esprits forts frissonner à la pensée du Diable et les croyants oublier la Divinité !

Dans une semaine je vais reprendre le chemin du Labrador et si, par aventure, il vous advenait un jour d'y naviguer sur mes traces, ne vous arrêtez jamais, un vendredi, à la baie du Trépassé. Cette baie, très longue, très étroite, très sombre, est entourée de toutes parts de mornes noirs élevés, sourcilleux, et de l'aspect le plus étonnant. Les rayons du soleil y pénètrent à peine et les nuits s'y font plus obscures et plus impénétrables que partout ailleurs.

Ce qui frappe le plus dans cette anse aux dimensions assez limitées, c'est la profondeur de l'eau.

Aux pieds des roches, on ne saurait atteindre le fond en filant soixante brasses de ligne. Ces masses liquides, à surface restreinte et à profondeur prodigieuse, presque toujours très sombres, me causent une impression indéfinissable de crainte et de curiosité. Elles font

naître en moi les idées les plus invraisemblables et lorsque la nécessité me contraint à les traverser, ce n'est pas sans détourner souvent la tête et sans regarder si quelque saurien gigantesque, dernière épave encore vivante des races disparues, ne navigue pas dans mon sillage. J'éprouve un soulagement irraisonné à reprendre la haute mer et à revoir ses flots changeants et lumineux.

C'est dans cette baie que se montre tous les vendredis le fantôme d'un pauvre diable de pêcheur qui s'y noya un soir, il y a déjà bien des années. Il revenait du poste voisin avec son matelot. Tous deux avaient atteint les dernières limites de l'ébriété. Arrivé dans l'anse, le patron de la barque fit un faux mouvement et tomba à la mer.

– Jette-moi la haussière, cria-t-il à son compagnon.

Mais au moment où celui-ci se disposait à lui lancer le cordage sauveteur, il disparut tout à coup, sans qu'un geste ait fait soupçonner sa fatigue, sans qu'un cri ait indiqué une détresse

imprévue. Du pauvre pêcheur, rien ne reparut jamais. Désolé et dégrisé, le survivant reprit sa course et, rentré chez lui, rendit compte à la famille du noyé de la triste fin de son camarade.

Depuis cette mort tragique, tous ceux qui se hasardent à traverser la baie un vendredi entendent le dernier cri du pêcheur : « Jette-moi la haussière ! » et quelques-uns affirment avoir vu son ombre, debout, entre deux eaux.

C'était en 187.. ; obligé de rebrousser chemin à cause de mon engagé, Thomas, qui trouvait que nous étions bien trop loin de la rivière aux Canards, où je l'avais pris, nous arrivâmes un vendredi soir à l'entrée de la baie du Trépassé.

Ignorant qu'elle fût hantée, nous y pénétrâmes hardiment et, quelques instants avant la nuit, nous dressions notre tente sur une roche du rivage, où nous éprouvâmes toutes les difficultés du monde à la faire tenir et à hisser notre canot qu'alourdissaient quatre mois de navigation.

Après avoir soupé, aussi consciencieusement que possible, des reliefs d'un énorme saumon tué le matin même d'un coup de fusil, nous nous

livrâmes tranquillement au sommeil. Nous étions l'un et l'autre sans inquiétude. Le canot, la tente et les provisions étaient placés au-dessus de l'atteinte des plus hautes mers, et rien, semblait-il, ne pouvait troubler un repos que nous avions bien gagné en pagayant tout un jour contre une brise assez forte. Je dormais comme un juste – c'est ainsi que je dors toujours – lorsque je fus subitement réveillé par un cri épouvantable, et mon engagé se jeta sur moi en hurlant :

– Ah ! mon Dieu ! *quoi ce que c'est, monsieur ?* Aidez-moi, aidez-moi !

Je le repoussai vigoureusement et, furieux, je lui criai :

– Qu'as-tu vu, s... imbécile ?

– Je ne sais pas, monsieur.

– Ni moi non plus, double idiot !

En colère, je suis d'une richesse d'expressions qui m'étonne souvent ; mais le pauvre garçon était si pâle, avait l'air tellement ahuri que je ne pus m'empêcher de rire.

– Ne m'insultez pas, monsieur, me dit-il ; je

ne sais pas ce que j'ai vu, mais ce que j'ai vu...

– Eh bien ! quoi ?

– C'était un homme. Un homme tout blanc. Il marchait dans l'eau... sous l'eau.

– Tu l'as vu ? À travers la toile de la tente ?

– Faut croire, monsieur.

– Tu as avalé trop de saumon et tu as eu le *pesant*, voilà tout.

– Peut-être bien, monsieur, mais c'est drôle tout de même, répondit-il d'un air peu convaincu.

Je le foudroyai de mon regard le plus chargé de mépris et, après avoir arrangé mes couvertures, je repris mon somme interrompu.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon lorsque je me réveillai le lendemain matin. Thomas, rassuré, sans doute, par la présence de l'astre du jour, n'était plus sous la tente. Je sortis à mon tour et l'aperçus à quelques mètres au-dessus de moi, en contemplation devant un objet que je ne pouvais distinguer. Il me fit signe de venir le rejoindre et je grimpai jusqu'à lui en m'aidant des plantes qui poussent entre les anfractuosités des

roches.

Sur un entablement assez large, et appuyée contre le flanc moussu du morne gisait une barge de pêche toute désemparee.

Une barge de pêche n'est pas une plume et les plus légères doivent au moins peser un millier de livres. Qui donc avait pu concevoir l'idée de transporter en pareil lieu, c'est-à-dire à vingt-cinq pieds au-dessus des hautes mers, une embarcation de cette taille et de ce poids ? Puis, dans quel but ?

Après y avoir songé quelques minutes, je renonçai à chercher plus longtemps la solution de cette énigme, et nous nous mîmes en mesure de partir. Une heure après, nous avons quitté l'anse où le brave Thomas avait failli périr de frayeur.

Il était midi lorsque je résolus de débarquer sur un îlot couvert de goélands, dont les roches, de teintes très riches, avaient excité ma curiosité.

Nous profitâmes de cet arrêt pour dîner. Au milieu du repas, Thomas interrompit un moment le jeu de ses redoutables mâchoires pour me dire :

– Je l’ai vu, monsieur, je l’ai vu. J’ai cru que c’était un marsouin blanc, mais j’ai bien vite distingué ses yeux. Ah ! monsieur, quels yeux !

– Mais tu dormais, animal !

– Je vous crois bien, monsieur, pourtant je l’ai vu.

– En dormant, alors, et sais-tu comment cela s’appelle ?

– Non, monsieur.

– Cela s’appelle rêver.

Thomas haussa respectueusement les épaules et ne souffla plus mot.

Après une dernière tasse de thé, nous reprîmes la mer.

Le soleil se couchait quand nous mîmes pied à terre près d’un poste de pêcheurs où nous devons passer la nuit. Comme toujours, ces derniers vinrent nous rendre visite sous la tente et nous adressèrent les questions d’usage : d’où venez-vous ? où allez-vous ?

Nous répondîmes à ces questions.

- Ah ! vous venez de l'anse du Trépassé ?
- Et vous y avez passé la nuit ? dit un de nos interlocuteurs.
- Certainement, répondis-je.
- Et vous n'avez rien vu, rien entendu ?
- Non.
- Cependant, hier c'était vendredi.
- Oui... À propos, qu'est-ce donc que cette barge échouée si haut, dans le fond de l'anse ?
- C'est la barge à Johnny !
- La barge à Johnny !! exclamai-je.

Mon étonnement était profond et le pêcheur, qui s'en aperçut, me dit d'un air très mystérieux et très grave :

- Je vais vous expliquer ça.

D'abord, il me conta l'histoire du pauvre diable que je vous ai narrée plus haut ; puis il dit :

- « Il y a trois ans environ, Johnny, qui a coutume de faire la fête de temps à autre, revenait en barge de Th..... où il était allé en commission.

Il était plein comme une morue ; mais le temps était beau, la mer tranquille, et il naviguait en chantant à tue-tête, ayant toujours eu le *whiskey* très gai.

« Arrivé à l'anse du Trépassé, il entendit tout à coup, tout près de lui, une voix qui lui criait : « Jette-moi la haussière, Johnny. » – Il n'en fit pas de cas. La voix renouvela sa prière ; il continua à chanter. À la troisième supplication, Johnny, impatienté, se leva en sacrant et, saisissant la haussière de sa barge, il la lança en disant :

« – Prends-la donc, ivrogne, depuis le temps que tu la demandes !...

« Au même instant, son embarcation fut transportée sur l'entablement où vous en avez trouvé les débris, et Johnny, quoique dégrisé par la frayeur, eut toutes les misères du monde à reprendre ses sens et à gagner sa maison, où il arriva deux jours après, à moitié mort de faim, de fatigue et de soif. »

J'avais écouté ce récit avec recueillement. Quand il fut terminé, je levai les yeux et je

rencontrai ceux de Thomas. Ils exprimaient avec tant d'éloquence la terreur, le triomphe et le mépris, que je ne pus m'empêcher de rire, au grand scandale du narrateur.

– Vous n'y croyez donc pas, monsieur ? me dit-il.

– Si, si, répondis-je. C'est Thomas qui me fait rire. Il a pris votre noyé pour un marsouin blanc. Est-il bête, hein !

Thomas était indigné.

– Monsieur, me dit-il, je ne suis pas bien fin, mais je ne suis pas un monsieur !¹ Et je vois ce que je vois.

Après ces paroles épiques, je n'avais plus qu'à me taire... et je me tus.

Le lendemain, je continuai mon voyage.

Depuis, je n'ai jamais revu l'anse du Trépassé.

¹ Notes de l'auteur. – Sur la côte un paresseux, est un monsieur! un fou est un monsieur! un cochon est un monsieur! etc...

La perdrix de Ludivine

Ludivine était la fille d'un pêcheur. Elle avait dix-huit ans et la rusticité de son origine n'enlevait rien à la beauté de ses formes et à l'heureuse harmonie de ses proportions.

La finesse de ses attaches eût fait envie à une duchesse de bonne maison ou à une sauvagesse sans alliage.

Rompue à tous les exercices de la mer et du bois, elle tranchait la morue en se jouant et tendait un piège à un renard avec une suprême habileté.

Elle eût battu Atalante à la course et la barre d'une barge en main, rendu des points au premier timonier du monde.

Nul ne dansait le « Castor » comme elle, et l'on parle encore des truites au lard qu'elle faisait frire et des fayots qu'elle préparait.

Après cela, d'une sagesse exemplaire, pas un mot à dire, quoi, rien, absolument rien. Le curé lui-même, à son prône, où il ne ménageait cependant personne, n'avait encore rien critiqué en Ludivine. Et qu'aurait-il dit ?

Elle n'allait jamais aux graines avec les garçons. Nul ne l'avait jamais vu s'attarder dans les coins noirs avec son danseur, après la danse. Quand elle prenait le bois, c'était toujours toute seule ou avec des personnes éprouvées.

Charly B. prétendait bien l'avoir embrassée une fois, une seule ! Mais Charly se mettait souvent en fête et, dans cet état, se laissait entraîner à dire trente-six menteries qu'il désavouait ensuite.

Ludivine était donc une fille parfaite, me dirait-on ? Hélas ! Non, répondrai-je, il n'est pas de fille parfaite en ce monde et je le regrette de toute mon âme... Ludivine avait un grand défaut : elle aimait trop la chasse.

C'était chez elle une invincible passion et rien ne lui coûtait pour la satisfaire.

Elle lui sacrifiait jusqu'aux entraînements de la plus élémentaire des coquetteries, et ses costumes de chasse n'eussent pas été déplacés dans la hotte du chiffonnier le plus sordide.

Cet inentravable entraînement et ce laisser-aller lui causèrent un jour une cruelle mésaventure, et je vais vous la conter :

À la fin d'août, Ludivine avait placé plusieurs collets sur le bord du bois. Elle savait que les jeunes perdrix commençaient, à cette époque, à venir au plain chercher les graines rouges dont elles sont friandes, et le désir de régaler son père le dimanche suivant, l'avait poussée à contrevenir aux lois, qu'elle ignorait d'ailleurs profondément et dont elle se moquait comme d'une guigne.

Le vendredi, son ménage achevé, ses vaisseaux préparés, ses couteaux à trancher, à piquer, à décoller, mis en ordre, elle s'achemina vers ses collets.

Le temps avait été très doux, un peu pluvieux. Les perdrix avaient gardé le bois ; aussi n'en trouva-t-elle qu'une seule qui se fut prise. Elle la mit dans la poche de sa jupe et reprit la route de

la maison.

Chemin faisant, elle s'aperçut, en jetant un coup d'œil au large, que les barges rentraient. Elle hâta le pas pour se trouver au plain à l'arrivée de son père, afin de l'aider à décharger sa morue, à la trancher, à la saler dans le chaffaud et... elle oublia sa perdrix. La pêche avait été abondante et il était minuit passé, lorsqu'elle put songer à dormir. Il fallait se lever dès l'aurore, qui écarte ses voiles bien de bonne heure encore en cette saison, et elle se laissa tomber tout habillée sur son lit.

Au réveil, elle dut s'occuper du grand ménage, car c'était samedi, veille du dimanche.

De plus, le curé était arrivé le matin même pour sa mission et devait confesser le soir. Ludivine vaqua à ses travaux obligés avec sa vaillance ordinaire et oublia de plus en plus sa perdrix. Puis, le soir venu, jetant sur sa robe de travail un vêtement un peu plus propre, elle se dirigea vers la chapelle.

Tout au long du chemin, il lui sembla qu'une odeur désagréable l'accompagnait avec

persistance, mais les sentiers du Labrador exhalent tant de parfums qui ne doivent rien à la rose, qu'elle ne songea point à s'en étonner.

Rendue à l'église, tous les soins de son examen de conscience absorbèrent toute son attention. Elle ne sentait plus rien que le regret de ses fautes. Son tour vint ; elle entra dans le confessionnal et s'y agenouilla pieusement, puis, au moment voulu, elle commença l'aveu de ses péchés.

Ils n'étaient pas énormes, ainsi que vous devez le penser. Cependant, le curé semblait soucieux, presque sévère contre son habitude, car il était pour toutes les faiblesses, l'indulgence en personne. Il se remuait souvent, se mouchait à tout propos, bref, donnait tous les signes d'une agitation singulière. Enfin, n'y tenant plus, à l'instant où la jeune fille s'accusait avec une extrême contrition de son plus gros péché, il s'écria, contenant à peine les éclats de voix :

– Ludivine, ça pue horriblement.

La jeune fille, complètement ahurie, ouvrit des yeux énormes... puis pâlit tout à coup. Puis, un

souvenir venait de traverser son cerveau avec l'acuité d'un harpon.

Mon Seigneur, se dit-elle, c'est la perdrix ! la perdrix qui s'est gâtée dans ma poche ? il fait si chaud ! Que faire, bon Dieu ? et son embarras était extrême.

– Le curé qui s'aperçut de sa pâleur, reprit :

– Ça te rend malade, hein ? D'où vient donc cette odeur ?

– C'est la perdrix, monsieur le Curé, répondit Ludivine.

– Comment, la perdrix ?

– Oui, monsieur le Curé, ma perdrix !

Le curé regarda sa pénitente avec étonnement, et sa figure s'assombrissant soudain, il dit sèchement :

– C'est bien, continue ta confession.

Ludivine acheva et sortit tout en émoi.

Le curé, une fois libre, se précipita hors de la chapelle, humant avec frénésie les émanations du

varech et de la mer, qui venaient jusqu'à lui. Enfin il rentra chez moi où il couchait.

Le lendemain, après la messe, il se mit en devoir de prononcer son allocution habituelle.

Il avait l'air d'assez méchante humeur, et le connaissant, je supposais qu'il allait se livrer à l'un de ses accès d'étonnante franchise, dont il était coutumier, sans se préoccuper de la délicatesse d'oreilles, qu'il savait d'ailleurs peu sensibles, de ses auditeurs.

J'étais allé la veille, dans la soirée, fumer une pipe et jouer au « Jack » chez le père de Ludivine et j'y avais appris que l'on avait dansé chez Dud et que, le whiskey aidant, la partie de plaisir avait été un peu débraillée.

Incidemment, Ludivine m'avait parlé de sa perdrix et prié de l'excuser auprès du curé, tâche qu'il m'avait été impossible d'accomplir, le curé s'étant levé bien avant moi.

Il commença, et, comme je m'y attendais, entra à pieds joints dans son sujet.

– On a dansé chez Dud, il y a cinq jours ; et,

comme d'habitude les hommes se sont conduits en ivrognes et les filles en pas grand-chose. Si on recommence ces indignités, je refuserai l'absolution aux coupables.

Il vaudrait mieux me payer ma dîme, dont j'ai besoin, encore plus pour les pauvres que pour moi-même, que de consacrer l'argent qui m'est dû à l'achat de mauvais whiskey. Jusqu'ici je n'ai jamais réclamé. À partir d'aujourd'hui je vais devenir de la dernière exigence.

Puis, après une pause, il ajouta :

– Certes il est bien, il est même très bien, de revêtir un costume convenable pour venir à l'église le dimanche, mais cela ne suffit pas, il faut encore être aussi net en dessous qu'en dessus.

Hier, j'ai failli mourir asphyxié en confessant les femmes et, puisque Ludivine prétend que cela s'appelle ainsi, je vous défend de vous présenter désormais au confessionnal, sans vous laver à fond la perdrix.

Je n'eus que le temps de franchir la porte de

l'église, près de laquelle je me tiens toujours, avant d'éclater.

Quand mon curé vint me rejoindre je riais encore. Je lui expliquai sa méprise et il en rit plus fort que moi ; puis, une fois calme, il me dit :

– Baste ! C'est une métaphore, un peu hardie, peut-être, mais la propreté est une vertu et je suis ici pour prêcher la vertu...

Et pour les pratiquer toutes, interrompis-je.

– *Amen*, flatteur !

Firmin Picard

Originaire du Luxembourg, ayant été zouave pontifical, rédacteur de *L'Évangéline*, Firmin Picard a écrit plusieurs contes, dont certains ont pour cadre l'Acadie. Il s'intéressait particulièrement à la période de la déportation des Acadiens en 1755 et n'était pas tendre envers les Anglais.

La nuée du diable

Malgré toutes les vexations et les cruautés des Anglais envers les Acadiens ; malgré le vol et le pillage auxquels s'étaient toujours livrés ces dominateurs insatiables, il arrivait que certains d'entre eux, venus pauvres, le restaient : que certains autres, par suite d'un juste retour des choses ici-bas, perdaient la fortune qu'ils avaient édiflée dans le sang et sur des ruines.

William Brandon, soldat à Port-Royal vers 1740, s'était distingué par sa haine sauvage contre les Acadiens, sa vile platitudo devant les gouverneurs, mais n'avait pu s'enrichir.

Il avait vu se succéder Paul Mascarène ; Cornwallis qui fixa le gouvernement de la Nouvelle-Écosse à Halifax, où le suivit William ; puis Hopson ; enfin, l'infâme et sanguinaire Lawrence.

Brandon s'était marié peu de temps après son

arrivée à Halifax.

Le 5 septembre 1755, jour de malédiction, il accompagnait Winslow, lieutenant-colonel de cette armée anglaise qui fut la honte de la civilisation au 18^{ème} siècle, comme l'armée anglaise des Indes ou de l'Afrique est la honte de notre siècle dit de liberté.

C'était à Grand-Prée ; plus de quatre cents malheureux Acadiens, hommes, jeunes gens depuis l'âge de dix ans, furent faits prisonniers dans l'église profanée, prostituée par les vampires rouges. Contre la foi des traités ; malgré les ordres de la Cour d'Angleterre, Lawrence, uni aux féroces Américains de Boston, dispersa les familles, tua les jeunes enfants en leur ravissant leurs soutiens, enleva la raison aux malheureuses mères de famille, vola tout ce qu'il put voler, pillait les malheureux auxquels sa proclamation permettait d'emporter leur argent et ce qu'ils pouvaient prendre d'habillements ; pourvu, disait-il cyniquement, *que cela ne constituât pas une surcharge pour les navires devant emmener les Acadiens* ; enfin, viola même les cadavres !

Le butin fut immense, on le conçoit, étant donné la richesse du sol, le travail des Acadiens, le soin qu'ils prenaient de leurs animaux.

William s'était multiplié dans l'œuvre de rage et de haine ; sa main s'était fatiguée à frapper les femmes sans défense ; à mettre le feu aux maisons.

C'était, dans toute la force du terme, un tigre à face humaine.

Winslow lui avait permis tout ce qu'il avait voulu. Afin d'augmenter sa part de prise, il avait trouvé des moyens sataniques : pénétrant chez les plus riches Acadiens, il annonçait avec une joie féroce l'arrestation du chef de la famille et des garçons ; il menaçait les pauvres femmes déjà mourantes de douleur, d'effroi, puis les engageait à lui remettre ce qu'elles pouvaient avoir encore d'argent, de bijoux, d'objets de valeur, les assurant de sa protection toute puissante !

En possession de ces trésors, et sans prévenir,

il mettait le feu à la maison...¹

* * *

Sa part de butin fut grande ! Sa face de damné reflétait sa jouissance, et malgré lui, un rictus effrayant – son sourire – errait continuellement sur son visage.

Vers la mi-septembre, il se mit en route avec ses richesses. Il avait pris passage à bord d'une barque qui allait précisément à Halifax ; et bientôt, grâce aux vents favorables, la barque doublait le Cap de Sable, au Sud-Ouest de la Nouvelle-Écosse.

Défiant et soupçonneux comme l'est tout lâche ou traître, William n'avait fait part à personne de l'équipage de la fortune qu'il emportait. De solides malles cerclées de fer, qu'il

¹ Toutes ces horreurs sataniques sont rigoureusement vraies. Voir entre autres : *Pèlerinage au Pays d'Évangéline*, par l'abbé Casgrain, etc.

avait volées encore aux Acadiens, contenaient ses trésors, et se trouvaient dans sa cabine même : il pouvait ainsi les couvrir des yeux, s'en repaître, exciter sa soif des jouissances.

Sa femme l'attendait à Halifax.

La goélette marchait bien, toutes voiles dehors. Elle semblait glisser, petit fétu que ballottaient à leur gré les moutons laitieux de l'Océan jamais assujetti. On arriverait bientôt à hauteur de Lunenburg : de là à Halifax, ce n'est qu'un jeu.

La mer moutonneuse paraissait cependant inquiéter beaucoup William : si l'Anglais n'a aucun bon sentiment, il a les instincts de la brute – et la brute semble prévoir les variations atmosphériques.

La mer allait-elle se démonter ? Le vent qui fraîchissait allait-il souffler en tempête ?

La barque est à l'épreuve : a-t-elle essuyé de durs temps ! Il est, d'ailleurs, un moyen connu de tout matelot : le capitaine est occupé à prendre ce moyen, car le navire s'éloigne considérablement

de la côte. En pleine mer, on ne craint pas la lame brisée, si dangereuses près de terre. On navigue à la bouline ; les armures grincent dans les anneaux ; les vagues flaquent à tribord ; mais la goélette est excellent boulinier, elle vole sur les flots.

La rafale augmente ; on a dû larguer les ris et les écoutes. Le roulis est fatigant : parfois la lame embarque des paquets de mer pouvant devenir dangereux. On a fermé les écoutilles ; le capitaine occupe la tillite d'arrière, la seule d'ailleurs du petit bâtiment. William s'y trouve avec lui et l'interroge, anxieux.

Une saute de vent se produit tout à coup : de terre qu'il était, il passe au Nord pour fléchir au Nord-Est ; c'est le vent qui pousse à la côte, tout en éloignant d'Halifax.

On a peine à détacher les manœuvres, à carguer les voiles.

Ces pauvres réformistes ne songent pas à prier : leur froide religion leur démontre que Dieu n'a que faire de leurs supplications. Malheureux !... Que sommes-nous sans la prière

qui fléchit ?

Les vagues accourent comme des montagnes ;
le vent est devenu tempête.

* * *

L'océan, dans sa sauvage fureur, avait broyé sur un récif la jolie goélette. Les flots n'avaient point marqué l'endroit où gisait l'épave éventrée. Le fond des abîmes en est certainement pavé – mais jamais, les abîmes ne rendent leur prise.

À quelque distance au Sud-Ouest d'Halifax, des chercheurs trouvèrent un homme couvert de goémons et de boue, privé de mouvement.

Les soins intelligents des pêcheurs, habitués à ces scènes, rappelèrent à lui le pauvre naufragé. La mer était étale, le jusant allait commencer. L'homme pria ses sauveteurs d'attendre quelque temps avant de le transporter dans leur chaloupe. Ils en profitèrent pour le restaurer du mieux qu'ils purent.

Le reflux descendait lentement les eaux de la

grève ; bientôt, on put distinguer deux ou trois objets étranges, comme des carapaces de grandes tortues. Puis, cela prit une forme : c'était des malles au couvercle bombé, recouvertes de cuir bruni, cerclées de lames de fer.

L'homme pria les robustes pêcheurs de charger ces malles dans leur chaloupe et de le reconduire, lui et ses objets, à Halifax, leur promettant de les dédommager amplement de leurs peines.

Ce qui fut fait.

William Brandon put rentrer chez lui, seul survivant de l'équipage de la goélette perdue corps et biens, sans que personne sût jamais ce qu'elle était devenue.

* * *

À dater de ce jour, tout changea pour lui.

Il acheta l'une des plus belles propriétés de la ville naissante : un luxe inouï présida à l'ameublement de la maison. Des serviteurs

furent engagés : William donna des réceptions, invita le gouverneur, se vit l'objet de l'envie de tous ses compatriotes. L'or roulait : sa femme et lui ne se refusaient rien.

Durant des années, ce fut un tourbillon insensé, une débauche de faste.

L'infâme Lawrence avait péri misérablement en 1760 ; J. Belcher lui avait succédé la même année. Celui-ci gouverna trois ans la Nouvelle-Écosse. Il fut le commensal obligé de William.

L'ignorance encroûtée du soudard parvenu, ignorance perçant jusque dans le luxe de mauvais ton qui l'entourait, l'empêchait seule d'être du conseil du gouverneur. Celui-ci condescendait cependant à lui exposer les lignes de la politique que pouvait saisir l'intelligence obtuse de l'amphitryon, qui hasardait, de-ci, de là, une stupide observation, amenant le sourire aux lèvres des nobles écorcheurs.

En 1763, ce fut Montagu Wilmot qui prit la direction des affaires de la Nouvelle-Écosse. William se montra, comme il l'avait été auprès de ses prédécesseurs, son plus plat courtisan.

Cependant, son humeur n'était plus la même ; parfois, d'un silence farouche, il paraissait ne s'apercevoir de rien de ce qui se passait autour de lui, il n'entendait pas ceux qui lui parlaient ; parfois, il s'enfermait à double tour dans sa chambre, ne voulant ouvrir à personne : on l'entendait se promener fiévreusement de long en large, on percevait des soupirs comme des gémissements.

À ces crises succédaient des éclats bruyants ; il organisait de somptueux festins auxquels il conviait toute la cour du gouverneur et le gouverneur lui-même... mais il arriva, à plusieurs reprises, qu'au plus fort de la fête, son regard prenait soudain une fixité étrange, la pâleur couvrait son front, ses traits se crispaient douloureusement.

Il restait dans cet état un quart d'heure, une demi-heure, insensible à tout bruit. Ses cheveux roux se hérissaient ; des sons rauques lui montaient à la gorge : en proie à une visible terreur, il se levait tout à coup et disparaissait au milieu de la confusion amenée par ces

inexplicables procédés.

L'année 1764 s'écoulait ; mais en même temps augmentait la bizarrerie du caractère de William.

En vain sa femme, ses meilleurs amis, avaient essayé de connaître la cause de ses excès, le motif de ses terreurs : il niait énergiquement les uns, et disait, quant aux autres, ne craindre ni Dieu, ni diable, ni personne ! Dieu, disait-il en blasphémant, n'est qu'un vain mot (le protestantisme ayant détruit les perfections qui constituent l'essence de l'Être Éternel) ; le diable n'existait que dans l'imagination facilement excitable des femmes et des enfants ; son or suffisait à le garantir des mauvais desseins des hommes.

* * *

La dixième année depuis le naufrage de la goélette avançait vers son terme. Le malheureux William devenait de plus en plus sombre.

C'était des jours, puis des semaines, qu'il disparaissait ; non plus en s'enfermant dans sa chambre, mais en courant des courses folles, échevelées, à travers les campagnes : des paysans qui l'avaient vu passer quand la nuit s'appesantissait sur le chaume comme sur le cuivre des coupoles, prétendaient que ses yeux semblaient des charbons ardents, que son souffle précipité, c'était comme une fumée de soufre. Et les pauvres Acadiens se signaient dévotement à son aspect, tandis que les Anglais et les Écossais rentraient à la hâte en proie à la plus grande épouvante.

Sa femme essaya de l'empêcher de sortir ; elle ferma sur lui à double tour la porte de sa chambre ; elle entendait, quelques instants après, le bruit de la chute d'un corps. Elle se précipitait au dehors : rien, pas une trace !... Elle courait à sa chambre : la chambre était vide !

Un jour – c'était vers la fin du mois d'août 1765 –, William, plus tranquille, avait passé quelques heures avec sa femme ; il avait dîné même avec elle, chose qui ne lui était plus arrivée

depuis des mois. Il ne lui avait pas parlé beaucoup, c'est vrai : mais elle s'estimait heureuse de l'avoir vu demeurer si longtemps calme, après ce dont elle avait été témoin impuissante jusqu'ici.

Il rapprocha son fauteuil de la chaise basse où était sa femme. Comme s'il sortait d'un rêve interminable, il parut vouloir lui parler : ce fut elle qui commença.

– Voyons, Will ; tu me sembles bien aujourd'hui. Tu souffres, et tu ne veux pas me dire ce que tu ressens. N'as-tu plus confiance en moi ? Ne puis-je te soulager, ou du moins en chercher les moyens ? Quel est donc le sujet de tes préoccupations ? Ne me le diras-tu pas ?

– Te souviens-tu, Mary, du jour où, il y a dix ans, je te quittais pour rejoindre le corps de troupe commandé par le lieutenant-colonel Winslow ?

– Oh ! oui, je me le rappelle ! Avais-je de craintes de ne pas te voir revenir ! La guerre est une loterie où chaque homme prend un mauvais numéro. Sachant le zèle dont tu es enflammé

pour la destruction des maudits papistes, je craignais de te voir t'aventurer trop loin, tomber victime de leurs embûches, ou de celles de leurs alliés les Micmacs. Heureusement, tu en es revenu : depuis lors, grâce à tes prises, nous avons vécu riches, heureux, jusqu'à ces derniers temps, où ton humeur a changé sans cause.

– Ah !... Y aurait-il un Dieu ?... Malheur de moi !... Après t'avoir quittée, je fus, à ma demande, attaché comme volontaire sans engagement à un détachement de cinquante hommes, sous les ordres du capitaine Simson. Le gouverneur Lawrence nous envoyait renforcer le corps du lieutenant-colonel Winslow, et, dès notre arrivée à la Grand-Prée, je fus attaché à Winslow en qualité de planton. Ce qui me donnait de grands loisirs. Après le coup du cinq septembre 1755, Winslow me laissant toute liberté, je parcourus non seulement les rangs de la Grand-Prée, mais tous les environs à quinze et vingt lieues à la ronde. Qu'y avait-il à redouter, tous les hommes valides étant pris !

Le deuxième jour de ma chevauchée – car

j'avais pu m'approprier un superbe cheval d'un riche Acadien –, dans l'après-midi, j'arrivai à une ferme entre la Grand-Prée et Les Mines. Je pénétraï dans cette ferme.

Une mère de famille, jeune encore, d'une troublante beauté, mais aux yeux égarés, chantait une complainte en français, dont les paroles et le rythme étaient étonnamment émouvants. Une gracieuse fillette de douze ou treize ans, vraie image de sa mère, veillait au ménage et soignait le plus jeune des enfants, un enfant à la mamelle.

J'annonçai la déportation du père, des grands frères ; la jeune fille, me montrant sa mère, me dit : « Vous le voyez, nous le savons. Pourquoi le répéter devant maman – bien que sa raison soit éteinte depuis votre dernier forfait ! N'est-ce pas assez que, lâches comme vous l'êtes, vous, les Anglais, vous ayez attiré dans un infâme guet-apens des malheureux sans armes, sans aucune défense ? Faut-il que votre rage, jamais assouvie, invente des tortures que nulle part, peut-être, en aucun temps, on n'a employées ? Je ne suis qu'une pauvre petite fille : mon père et ma

malheureuse mais sainte mère m'ont enseigné la vertu, l'honneur, l'amour de mon pays.

Oh ! notre patrie !... Mon père bien aimé !...
Ma mère chérie !... »

Ici l'enfant sanglota : la colère m'aveuglait, je ne parvenais plus à me ressaisir. L'enfant me parlait en anglais : sa mère le comprenait-elle ? Je ne sais. La jeune fille reprit la parole, et d'une voix vibrante : « Sortez d'ici, lâche assassin, allez-vous en ! » me cria-t-elle.

Hors de moi, j'abattis la crosse de mon fusil sur elle : elle roula à mes pieds, la tête fracassée.

Je voyais rouge. L'enfant au maillot, que sa sœur en tombant avait laissé échapper, gisait devant moi : à coups de talon de ma botte, je lui martelai la poitrine, je lui broyai la cervelle. Le sang rejaillit sur sa mère et sur moi.

Eut-elle une lueur d'intelligence ?

« Mon fils !... mon fils !... Oh ! rends-moi mon enfant, cet amour de mon âme !... Mon fils !... mon enfant chéri !... Ah ! lâche assassin !... je vois... ô mon Dieu ! permettez-vous tant de

crime ?... Il l'a tué le misérable, il a tué mon fils !... mon fils... âme de mon âme !... »

Ses yeux secs ont la fulguration de l'acier : elle s'agenouille, ramasse avec d'infinies précautions le paquet de bouillie sanglante qui fut son fils. Elle l'accable de baisers passionnés ; son visage est couvert de sang, de débris de cervelle.

Elle est hideusement belle dans sa démence !...

Soudain, bondissant comme une tigresse blessée, la papiste irraisonnable incrusta ses doigts dans mon cou... je râlais... jusqu'à ce qu'un flot de sang s'échappant de sa bouche lui fît lâcher prise : des deux poings serrés, je lui avais écrasé la poitrine contre le mur.

Il y avait du sang partout : j'en étais moi-même tout couvert. Cette odeur tiède et particulière me donnait le vertige ; les quatre autres petits enfants s'étaient jetés éperdument sur les cadavres chauds et pantelants, leurs pleurs retentissaient dans la maison déserte.

Les plus grands, en âge de comprendre, me répétaient en anglais le dernier mot de leur sœur :

« Maudit !... maudit ! ! ! »

Je poussai la folle à la porte, sachant que les autres enfants la suivraient.

J'allumai une torche : je promenai le feu aux quatre coins.

La femme, voyant l'incendie, rentra précipitamment, sans doute pour reprendre l'enfant mort. Avant que j'eusse pu les arrêter, les quatre petits l'avaient suivie.

Dans les flammes, j'entendis les enfants appelant leur mère ; les crépitements augmentaient, les appels déchirants se faisaient de plus en plus faibles.

Les flammes formaient comme une tour de feu montant haut, haut, dans l'air calme, dans le clair obscur d'une magnifique soirée de septembre, quand tout à coup... (William est en proie à un bouleversement horrible)... au centre et au-dessus des flammes, à une grande hauteur, je vois... oui... tiens, les voilà !... Les vois-tu ?...

Il se cache les yeux ; comme malgré lui, regarde à la dérobée, donnant les marques de la

plus profonde terreur.

Oh ! c'est épouvantable !... Oui, elle, la mère, la main levée vers le ciel comme pour le prendre à témoin... et de sa bouche tombent ces mots... je les entends !... (affolé, il joint les mains avec un tel désespoir que les articulations rendent un bruit sec)... Grâce ! Pitié !... mais non : pas de pitié pour moi !... j'entends ces mots : « Je te maudis ! » qu'elle profère très intelligemment en anglais... de quel accent !... Et, auprès d'elle, tous ses enfants me maudissant...

Je m'en moquai alors, et par la suite : mais le timbre de cette voix ; mais le geste de la femme ; mais ces mots, ces mots terribles de tous, je les ai toujours vus et entendus, même dans nos fêtes, même au plus fort de nos orgies !...

La dispersion générale des papistes était un fait accompli : je n'avais plus à rester là. Tu connais notre naufrage, je te le contai à mon retour. Mais ce que je ne te dis pas, c'est que je vouai mon âme à Satan s'il me sauvait moi et mon trésor, et m'accordait de jouir dix ans de cette fortune.

Aujourd'hui, le moment approche où il me faudra rendre compte de tout le sang que j'ai versé durant les jours qui suivirent la dispersion des papistes ; je sais, de source certaine, que le jour vient où il me faudra remettre mon âme à celui qui me l'a gardée, et je sais aussi où cela aura lieu : car il m'a désigné l'endroit où, dans quinze jours, je devrai me trouver afin de satisfaire à ma promesse.

Mais je ne veux pas mourir !... Je veux vivre encore, je veux jouir !... Vivre !... je veux vivre !... Entends-tu ?...

Sa voix n'avait plus rien d'humain. Ses traits convulsés le rendaient hideux : sa femme défaillait !

Il s'arrachait des poignées de cheveux, se labourait le visage qui ruisselait de sang et de sueur.

C'était un damné dans la peau d'un homme !

* * *

La population avait bientôt connu une partie du récit de William. De la ville, comme une traînée de poudre, le bruit s'en était répandu dans les campagnes environnantes.

Tout le monde attendait avec anxiété le jour fatal de l'échéance monstrueuse : nul ne doutait que Satan ne vînt en personne chercher cette âme.

Les crises de désespoir du maudit Anglais devenaient de plus en plus fréquentes, de plus en plus terribles : il n'y avait plus, en ce moment, de missionnaire à Halifax, tous avaient été chassés, ou étaient morts de chagrin.

Et quand même !... Le damné n'était-il pas un des pires ennemis des missionnaires ?

Ses cris, hurlements sinistres rappelant ceux du loup en son liteau dans les steppes, retentissaient à ce point, qu'une partie de la ville les entendait distinctement. Il tentait parfois de fuir un être invisible : il grimpait alors le long des murs, sans aucune prise pour les mains ou les pieds, arrivait avec l'agilité d'un chat jusqu'au toit, courait sur le bord des gouttières ou sur le faite des toits, au suprême effroi des gens

accourus à ce spectacle.

Enfin, le jour qu'il avait indiqué se leva, radieux.

Le ciel était d'un bleu profond : pas un nuage à l'horizon, pas une brise dans l'air.

Vers le milieu du jour, poussé par une force irrésistible, William s'achemina vers l'ouest. Sa femme, vrai squelette sur lequel l'horreur avait porté son ineffaçable emblème, l'accompagnait.

À une certaine distance d'Halifax, dans une grande plaine où s'était rendue depuis le matin une foule nombreuse armée de faux, de fourches, de pelles ou de pics, William s'arrêta. La foule forma autour de lui un cercle, laissant une certaine distance entre elle et William qui en occupait le centre.

Tout à coup, dans le firmament toujours aussi bleu, un petit nuage noir surgit et s'approcha avec une rapidité fantastique : pas une brise ne soufflait, pas le moindre zéphyr.

Le nuage s'arrêta au-dessus du malheureux, plana un instant, puis descendit...

En même temps, William, dans des transports de folie furieuse, criait, hurlait, suppliait, blasphémait !

– Au secours ! Les démons sont là !... Ils m’entraînent !... Arrachez-moi !... Au secours !... Pitié !... Grâce !... Miséricorde !... Dieu Veng...

La terre s’était entr’ouverte : sous les yeux de la foule haletante, stupéfiée, impuissante, l’impie était englouti petit à petit...

Le nuage noir avait touché le sol au moment où le damné disparaissait avec un dernier blasphème : avec un fracas épouvantable, il éclata, couvrant la foule éperdue d’une fumée de soufre mêlée d’odeurs de bitume et de poix...

* * *

On emporta, privée de raison, la misérable veuve du tueur d’enfants.

* * *

Chaque année, depuis lors, jour pour jour, un nuage vient d'un point quelconque, quel que soit l'état de l'atmosphère, et s'arrête longtemps au-dessus de la place où fut englouti William Brandon.

Les Anglais tremblent devant la Justice Éternelle : les bons Acadiens sont remplis de joie à la pensée du Vengeur suprême, qui veille toujours sur leur race.

Le prix du sang

Faits et légende de 1837

Oh ! que l'hiver était rude !

Parfois, la bise passait en sifflant lugubrement ; parfois, elle hurlait dolemment, amoncelant nuées sur nuées ; puis tout à coup les flocons en tourbillonnant obscurcissaient le jour, et durant des heures, de longues et mortelles heures, ils augmentaient leur couche ouatée si perfidement douce, où le pauvre voyageur s'endormait... pour dormir son dernier sommeil !...

Sous les cinglantes injures, devant les sanglantes injustices de l'Anglo-saxon, le peuple canadien-français sentait la colère l'envahir. N'était-ce pas à lui, Canadien, son Canada ? N'avait-il pas le droit, droit indiscutable, droit garanti par les conventions, par le traité solennel de Paris de 1763, de garder sa Foi, sa Langue, ses

Lois, et d'administrer ses affaires ?

Nous ne parlons pas du Canadien anglais, puisque celui-ci se souleva comme le Français pour cette même liberté.

L'insurrection éclata : quelques hommes intrépides, résolus, résistèrent aux soudards bien armés, conduits par des écorcheurs, par des incendiaires. Aux fusils et aux canons, nos braves patriotes opposaient des fourches et des faux, des canons de bois éclatant aux premières décharges.

* * *

Un soir, dans les premiers jours de décembre 1837, un homme jeune encore, bon et doux, savant, pieux, après avoir longuement pressé sa jeune épouse sur son cœur, lui dit de sa voix profonde :

– Prie, chère femme, pour notre beau pays ; demande que Dieu bénisse nos travaux, qu'il nous donne la victoire !

– C'est donc décidé ? dit Mme Chénier (car

c'est du docteur Chénier que nous parlons). Es-tu parvenu à trouver des hommes ? Peux-tu compter sur eux ?

– Oui, chérie, j'ai trouvé des hommes, et tous paraissent pleins d'enthousiasme. Mais les chances de la guerre sont si aléatoires !...

« Parfois, en voyant l'hostilité de notre saint évêque, alors que c'est pour nos droits les plus sacrés que nous combattons, je suis pris d'un profond découragement. Faut-il continuer ?... Et si nous sommes vaincus, que deviendras-tu, toi, ma bien aimée, que deviendra notre petit enfant que nous aimons tant, que deviendrons les familles de nos braves ?...

– Va où le devoir t'appelle mon cher. Plus tard...

– Plus tard ?... Oh ! plus tard, vois-tu, il sera trop tard. Vaincus, nous aurons encouru les censures de l'Église ; pas un prêtre auprès de nos blessés, pas un mot de pardon au moment suprême !... On nous condamnera parce que nous n'aurons pas réussi ; notre mémoire sera exécrée...

– Pourquoi, chéri, ces pensées douloureuses ? La fortune ne peut-elle vous sourire, surtout que vous avez le droit pour vous ?... Va, sois fort ! L'Anglais maudit veut proscrire notre race : rappelle-toi l'Acadie. Crois-tu que les évêques et le clergé ne seront pas les premières victimes, malgré leur loyauté presque incompréhensible ? Pourquoi n'élèvent-ils pas la voix pour montrer à nos barbares gouvernants leur iniquité ?

– Je sais, ma chère amie, qu'il ne s'agit pas, en ceci, d'un dogme de Foi. Cependant, nos évêques sont nos guides spirituels, et souvent il en coûte au peuple de ne pas suivre leurs avis dans les choses temporelles. Encore une fois, que deviendriez-vous si...

– Ne t'inquiète pas de nous... Je suis jeune, je puis me faire une carrière, dans l'enseignement ou ailleurs... Prions, afin que Dieu vous protège, te garde à notre amour, te ramène sain et sauf... et va ton chemin sans peur... J'ai le cœur brisé en te parlant, mais songe à ce bon peuple qui se confie à toi ; songe à notre malheureuse patrie, songe à notre Foi en péril, songe à ton enfant ! Dieu voit

les conséquences : il saura faire la part de chacun.

– Oui, tu es une vaillante femme, et Dieu aura pitié de nous !

Fiévreusement, il l'inonde de larmes, la couvrant de baisers fous. Pour ne pas faiblir, il s'arrache à ces étreintes passionnées ; traversant sur la glace la rivière du Chêne, qui sépare sa maison de l'église, il va retrouver ses hommes.

Certes, il n'avait pas peur, ce brave des braves : mais la veille encore, plusieurs personnes avaient rapporté de sinistres nouvelles de Saint-Charles ; on racontait que d'autres troupes canadiennes avaient été battues – c'était sans doute, à l'escarmouche de Moore's Corner que l'on faisait allusion.

Chénier savait prévoir : oh ! s'il avait eu des armes, s'il avait pu former ses troupes... Girod et lui espèrent contre tout espoir.

* * *

On signale les Anglais.

En tumulte, les Patriotes entourent leur chef, leur bon docteur. Il relève leur courage, les met en rangs. Ils descendent la rivière Jésus, où Chénier échelonne ses hommes du mieux qu'il peut, afin, si possible, de refouler les soldats arrivant par Sainte-Rose.

Ceux-ci, commandés par le capitaine Maxime Globenski, forment une compagnie de quatre-vingts hommes bien armés : les Patriotes sont cent cinquante, il est vrai, mais la moitié sans armes à feu, tous dépourvus de munitions.

Les Patriotes n'avaient pas fait quelques pas, que le canon fait entendre sa grande voix. Étonnés, ils se retournent : derrière eux, l'infâme Colborne avec deux mille hommes de troupe va les anéantir !...

Éperdus, la plupart de nos Canadiens, à la vue de cette multitude de soldats, au bruit des boulets à mitraille éclatant autour d'eux, prennent la fuite vers Saint-Eustache : dans ce mouvement de retraite, plusieurs sont blessés encore par les décharges d'artillerie.

Chénier fait des efforts surhumains : il

parvient à retourner au village avec les plus braves de sa troupe en bon ordre. Les soldats les ont suivis, amenant leurs pièces.

Le lâche Girod s'est enfui à Saint-Benoît.

Chénier, voulant mettre ses hommes à l'abri, les conduit à l'église.

L'ennemi lance une grêle de balles : les Patriotes ripostent avec énergie. Dans l'église, ils sont deux cent cinquante contre plus de deux mille soldats bien exercés, aguerris. Ils n'ont qu'une centaine de vieux fusils : les Anglais ont neuf canons !

Les boulets menacent de faire tomber la façade de l'église ; les clochers sont en ruines, les boulets rouges mettent le feu aux combles, la situation est intolérable pour les nôtres.

Le brave Chénier ne veut pas sacrifier inutilement ses hommes : il les fait sortir par la sacristie.

Les Anglais sont sur leurs talons : un officier pénètre à cheval dans le temple.

Tous étant partis, Chénier, à son tour, escalade

une fenêtre : à peine au-dehors, un coup de feu lui fracasse une jambe. Il tombe. Se relevant aussitôt sur un genou, il fait feu sur les Anglais. En même temps, une balle l'atteint en pleine poitrine : le brave meurt face à l'ennemi !...

* * *

Les maisons du village prennent feu tour à tour ; tout brûle, les habitations, les granges, les récoltes, les instruments de labour, les animaux que ces hordes incendiaires, féroces, ne peuvent emmener.

Sur un banc, vers le centre du village, à l'hôtel Addison, qui était alors situé où se trouve aujourd'hui le magasin de M. Alphonse Bélair, ils ont étendu un cadavre sanglant, méconnaissable : celui de Chénier.

Malgré toutes les dénégations, malgré les démentis intéressés après coup, même ceux que publiait, en 1896, un grand journal de Montréal, ces chacals ouvrirent le corps du jeune chef, en

ôtèrent le cœur, le promenèrent au bout d'une lance dans les rues désertes du village.

Il suffit de raconter...

Le cœur saigne, le rouge de la honte monte au front, quand on songe que plusieurs compatriotes prirent fait et cause pour la force, contre le droit.

Le capitaine Globenski, fils d'un étranger paraissant d'origine polonaise par son nom, était né à Saint-Eustache même.

Son père devait appartenir très probablement, d'après les anciens, au grand-duché de Posen, formé des démembrements de la Pologne, constituant une province de Prusse. Cette famille était sans ressources.

Le capitaine Maxime, ambitieux, n'ayant rien à perdre et tout à gagner à se concilier les faveurs des bureaucrates, servait contre sa patrie d'adoption et fit le coup de feu contre ses frères.

En vain, un ouvrage, d'ailleurs sans valeur, publié plus tard, essaya de déverser l'ignominie sur les braves de 1837 – l'ignominie n'atteint que ceux qui trahissent, mais jamais, non ! jamais,

celui qui sait mourir pour Dieu, pour ses foyers.

Un traître guida Colborne de Montréal à Saint-Eustache : il se nommait Loïselle. Pour sa récompense, il fut nommé la même année gardien au Palais de Justice de Montréal, place qu'il occupa pendant cinquante ans.

* * *

Isolés, sans secours des autres villages, les quelques paysans de Saint-Benoît se virent réduits à l'impuissance : et le cynique John Colborne, avide de sang et de ruines, fit promener ses torches par toutes les demeures des suspects, là comme à Saint-Eustache. Pas un homme de Saint-Benoît, cependant, n'avait fait le coup de feu.

Les femmes ni les enfants n'étaient responsables – j'entends, à cause de leur faiblesse : car ces femmes héroïques poussaient leurs pères, leurs frères, leurs époux à défendre la cause de l'âtre et de l'autel – ils n'étaient

nullement responsables des actes des hommes.

Pour les Anglais, il n'est rien de sacré. Cet outrageux Colborne a-t-il quelque chose dans la poitrine à la place du cœur ? – Mais que lui importent, dites-le-moi, les souffrances, les sanglots déchirants, la mort de cent innocentes victimes ?

Il avait promis d'épargner Saint-Benoît : lâche, il est tout autant parjure.

N'a-t-il pas l'exemple du vendeur de chair humaine, au siècle passé en Acadie, le trois fois maudit Laurence ; et ne trouvera-t-il pas un supplice aussi cruel que ceux de cet exécré galonné ?

Sa face de damné a un effroyable rictus : oui, il a trouvé !

Oh ! je sais : Gosford règne ; mais n'est-ce pas cette bête fauve qui gouverne ?

Il met à prix la tête des malheureux fugitifs : il cherche, le *Vieux-Brûlot* perfide, à susciter des traîtres parmi les nôtres !...

Sur les débris calcinés de ce qui fut Saint-

Benoît, Saint-Eustache, les cloches suspendues dans des charpentes provisoires, sonnent à la joie... et ce sont des plaintes heurtées, s'épandant sur ces ruines fumantes.

Elles annoncent la poétique fête par laquelle s'ouvre l'année liturgique, la fête de la paix, la fête du pardon, la douce et gracieuse fête de Noël.

Dans les familles, la sonnerie résonne comme un glas : presque à chaque table il reste, chaque jour, un ou plusieurs couverts indiquant la place d'un ou de plusieurs absents ; ces places restent obstinément vides, non moins obstinément marqués à chaque repas. Y a-t-il quelque espoir encore ?

La nuit, quelquefois, un malheureux se traîne, épuisé, d'un village à l'autre : on l'accueille à bras ouverts, on le cache où il se présente : mais il ne peut rester nulle part, sa présence est un danger. L'annonce a été faite publiquement du prix offert par le gouverneur Gosford pour la tête de chaque chef de notre *guerre des paysans*.

* * *

À six lieues de Saint-Eustache, près de la lisière du bois qui se trouve entre le village de Saint-Vincent-de-Paul et le Sault-aux-Récollets, habitait alors un cultivateur venu d'outre-mer. Il n'appartenait point à l'Angleterre proprement dite : il était de ce pays dont le peuple n'est que le peuple-serf, le peuple-esclave de l'Anglais. Chez eux implorant, prosternés jusqu'à terre, le secours de la chevaleresque France – au-dehors, en Amérique ou ailleurs, quand ils sont le nombre, opprimant, torturant tout ce qui porte le nom de Français, Canadiens ou autres.

Celui dont nous parlons était dur, cruel envers les siens, barbare à l'égard des animaux.

Sombre, taciturne, il n'avait aucun ami. Il fuyait les habitants de l'endroit. Ses affaires ne prospéraient pas : il était dans une indigence voisine de la misère, maudissant Dieu et les hommes de son insuccès. Oh ! s'il avait pu invoquer Satan, il lui eût donné avec joie son âme, pour un peu d'or !

Satan s'en souciait bien. Il la possédait, cette âme, qu'avait-il besoin de s'en occuper ?

* * *

Le docteur Chénier avait pour l'aider dans la conduite des Patriotes, plusieurs jeunes gens pleins de feu et d'énergie, entre autres Girouard, Jean-Baptiste Dumouchel, qui devaient lui amener un fort contingent de Saint-Benoît.

Quand tout fut perdu, Dumouchel erra quelque temps, souffrant mille privations, exposé à toute la rigueur de la saison, couchant dans une grange, parfois dans un bois. Les autres, pris tout de suite, furent ou exécutés après un semblant de jugement où l'odieux le disputait au grotesque, ou déportés.

Un jour, exténué, à bout de forces, le fugitif frappe à la porte d'une ferme éloignée dont il connaît le propriétaire.

Celui-ci accueille le jeune homme, lui prépare un gîte en un endroit que lui seul connaît : et ce brave fermier entend garder son hôte jusqu'à ce

que les environs soient entrés dans l'ordre, que les troupes soient parties.

Jean-Baptiste a pris toutes les précautions : malgré tout, l'excès même de ces précautions le trahit.

Un homme passait revenant d'Oka, où il était aller traiter une affaire : cet homme avait vu... D'ailleurs, Dumouchel lui avait fait du bien, cela suffisait à en faire un ennemi.

Dès le lendemain, l'homme était à Montréal, se présentait chez le gouverneur Gosford. Tout d'abord, celui-ci ne veut rien entendre : le misérable ne se rebute pas. Deux fois, trois fois, il revient à la charge. Il s'abouche avec la brute Colborne.

Sur ses indications, des soldats furent envoyés : le jeune chef fut trouvé, emmené à Montréal les fers aux pieds et aux mains.

* * *

À Saint-Vincent-de-Paul aussi, les cloches,

dès le grand matin du 24 décembre, avaient joyeusement annoncé la grande fête ; les bonnes gens, à tour de rôle, étaient allés faire leurs dévotions, admirer la crèche inachevée, mais à laquelle les jeunes personnes de l'endroit travaillaient avec ardeur.

Ce serait joli spectacle, à la messe de minuit !

Plusieurs fois, depuis dix ou douze jours, l'homme sombre s'était absenté : partant avant l'aube, il ne rentrait qu'à la nuit noire.

Sa pauvre femme l'avait timidement questionné : mais brutalement, la face contractée, les yeux pleins de flammes, il lui avait imposé silence. Les enfants, effrayés, s'étaient sauvés dans l'unique chambre à coucher de la misérable demeure.

Le 24 au matin, bien avant l'éveil des cloches, il s'était levé, avait quitté sans bruit la maison endormie.

À cette heure, il ne pouvait être épié, il en était certain.

Contrairement aux autres jours, il rentra quand

la nuit, à peine, s'appesantissait sur les horizons, étreignant l'homme et la nature de son étreinte de plomb.

Lentement, les douces vibrations du bronze saint portèrent leurs modulations à travers le calme sonore de nos belles soirées d'hiver, allant mourir loin, bien loin, en un soupir harmonieux comme l'écho des harpes des anges.

– Thomas, lui dit sa femme, ne penses-tu pas à te préparer à la fête, et ne veux-tu pas t'approcher des sacrements ce soir ?

– Tais-toi misérable ! hurla le sinistre personnage. Ne me parle plus de ces bêtises ! Je les maudis, tes sacrements ! Je maudis ton Dieu, je maudis les hommes, je vous maudis tous !

« Ah ! ai-je souffert !... Enfin, c'est fini !... Oui, c'est fini... Je suis riche ! – Tu me crois fou ?... – Vois !...

Et de son sein, il tire une bourse ; au travers des mailles, on voit briller l'or.

– Je vais donc pouvoir vivre heureux. Car je suis riche, te dis-je, je ne veux plus travailler !...

Boire, manger, dormir !... Tant de fainéants ne font que cela, parce qu'ils ont eu la chance de naître après leurs pères !... Mais enfin, c'est fini. Je suis riche !... Cette nuit, à minuit, je veux un repas... tu refuses ?... Je le préparerai moi-même ! Je n'ai pas besoin de toi ! (Sa voix prenait des intonations terribles, ses yeux lançaient des éclairs. Qu'il était donc terrifiant !) Va-t-en si tu le veux : car je te maudis, je vous maudis tous !...

Il se laissa choir sur une chaise. La sueur lui perlait au front malgré le froid se faisant sentir dans la pièce peu chauffée.

Il resta des heures sans ouvrir la bouche, les yeux fixes, la main sur la bourse d'or : il l'avait replacée, cette bourse, sur son sein.

Il lui semblait qu'elle le brûlait : sans doute, ce n'était qu'une idée ; il tournait son esprit vers d'autres pensées. La sensation de brûlure paraissait augmenter.

Vers onze heures, il prit une pièce et se leva.

– Il est temps que j'aille au village, dit-il, chercher ce qu'il faut pour un repas qui fasse

époque dans notre vie. Mets du bois dans le poêle, qu'il y ait un bon feu quand je rentrerai.

« ... Ah !... un bon feu !... Oui, c'étaient de beaux feux, ce sera un feu brillant... bientôt !... Je les vois ces flammes... elles attirent, elles sont terribles... Sont-elles suffocantes, déjà de loin !... que sera-ce tout à l'heure ?...

Les yeux lui sortent des orbites : un épouvantement sans nom se voit sur son visage convulsé. Sa femme est près de s'évanouir.

Épongeant l'eau qui ruisselle de sa face crispée, il continue :

– Pourquoi irais-je au village ? Pourquoi m'inquiéter de ce repas qui serait le dernier ?... car moi aussi je suis maudit !... maudit !... maudit !... Maudit est cet or, qui me ronge la poitrine... Oh ! tiens, va-t-en !...

D'un geste de suprême violence, il a jeté la bourse, il jette la pièce qu'il en avait retirée.

– Vois-tu, hurle-t-il à sa femme agonisant de détresse, cet or, cette bourse maudite, c'est le *prix du sang* !... Maudit !... je suis maudit !...

Il a ouvert la porte, s'est élancé... sa femme est inanimée sur le sol.

* * *

À une branche d'arbre, sur la lisière du bois qui se trouve entre Saint-Vincent-de-Paul et le Sault-aux-Récollets, on trouva, le jour de Noël 1837, le corps de l'étranger.

Dieu abandonne celui qui n'a plus, ou n'a pas la Charité.

Quand on le détacha, on vit avec stupeur qu'il portait à la poitrine une grande plaque noire, comme une brûlure.

Lorsqu'on rapporta ce suicide au sanguinaire Colborne, il dit, par manière d'oraison funèbre :

– Judas !

Ce fut tout.

* * *

Chaque année, depuis lors, me dit mon excellent ami M. l'avocat P..., très digne de foi, dans la nuit de Noël, on entendait des plaintes et des râles sur la lisière du bois, des coups violents à l'endroit où fut la maison : car la maison n'existe plus.

Mon ami les a entendus, ces coups, quand il était enfant : il crut mourir de frayeur.

On dit encore que, parfois, quand les fidèles avaient tous quitté l'église après la messe de minuit, on voyait une noire apparition glisser autour du chevet extérieur du lieu saint. On en pouvait suivre la trace souvent, la neige se creusant sous l'effet du feu éternel qui ronge le fantôme. Personne ne se fût hasardé à marcher dans ce sillon : la neige même, aux bords, restait brûlante longtemps après que le spectre était rentré aux sombres séjours !

Sur l'emplacement de la maison, la neige, à Noël, prenait quelquefois une teinte rougeâtre : en se signant dévotement, les vieillards disaient que c'est la place où gît la bourse, que personne

n'a relevée – on ne l'eût pu, d'ailleurs : quel
serait l'audacieux qui oserait la rechercher ?

C'est le *Prix du Sang* !

Octobre 1897

Suprême consolation

épisode historique

La nature était en deuil.

Journées sombres, lamentables ! De grands amoncellements de nuages noirs couraient dans le firmament, se succédant, s'entrechoquant, pour enfin se fusionner, recélant les bourrasques gémissantes de novembre.

N'avez-vous jamais remarqué ces hurlements plaintifs dans lesquels tourbillonnent, sous la tourmente pleurant, les immenses gerbes de feuilles mortes arrachées aux géants de nos forêts ?...

L'insurrection – expression employée contre ce à qui la fortune est contraire, encore que leurs mobiles soient des plus louables – l'insurrection grondait à Valleyfield, à Saint-Thimothée, à Beauharnais, à Ste-Martine, dans quantité de villages.

L'année précédente cependant, la tentative de Saint-Eustache, dans le comté des Deux-Montagnes, avait été réprimée d'une façon atroce, sanglante : LE VIEUX BRÛLOT, le sanguinaire John Colborne, s'en était donné à cœur-joie.

Qu'importe ?

La liberté, non pas la liberté de mauvais aloi consistant à tout se permettre en refusant tout aux autres : mais la liberté de sa race, de sa Religion, cette liberté à laquelle tout homme a droit, ne vaut-elle pas du sang, quelques demeures détruites ?

Dans ses veines, le Canadien-français ne sent-il pas circuler le sang des héros de France, ses aïeux, marchant au combat au noble cri de : « Mont-joie Saint-Denis » ?

Ils savaient, les Patriotes, ce qui les attendait s'ils succombaient. « Pro Aris et Focis ! » Une telle devise devait les enflammer. Ce fut pour « les Autels et les Foyers » qu'ils prirent, au-dessus de l'âtre fumant, le vieux fusil rouillé devant appuyer, de son éclat, leur voix

méconnue ; au fond des granges, l'acier des instruments aratoires pour renverser ce qui s'opposerait à leurs desseins.

Le 3 novembre 1838, les contingents des paroisses de Sainte-Martine, de Saint-Timothée et de Beauharnais devaient opérer leur jonction en ce dernier endroit.

La paroisse de Saint-Timothée avait mis sur pied deux cents hommes environ, dont une centaine armés de fusils presque tous à pierre ; le reste n'avait que des fourches, des faux transformées en sabres, etc. ; le village fournissait en outre six *canons de bois* cerclés en fer. Le tout sous le commandement de M. François-Xavier Prieur, négociant de l'endroit, jeune homme de vingt-trois ans.

Comme munitions de guerre, ces braves cultivateurs emportaient quelques douzaines de cartouches, une petite quantité de poudre et de plomb ; après cela on tâcherait d'en prendre à l'ennemi.

M. F.-X. Prieur, le principal personnage de notre récit, était un jeune homme plein d'espoir.

D'une intelligence transcendante, il était appelé au plus brillant avenir, auquel sa fortune eût pu contribuer.

Doué d'une ténacité sans exemple, il parvenait à ses fins : mais jamais, pour obtenir ces fins, il n'eût transgressé le droit, la justice ou la morale.

D'un piété douce et éclairée, il était ferme dans ses convictions ; on n'eût pas osé se permettre devant lui les plaisanteries douteuses si fort à la mode en ce temps-ci chez certaine classe de jeunes gens. Dur à lui-même, il était plein de charité pour les autres. Il ne pouvait voir souffrir qui que ce fût : son bon cœur le faisait compatir à toutes les douleurs. Aujourd'hui encore, ses amis, ses connaissances n'ont pu l'oublier, et sa louange est sur toutes les lèvres.

Brave jusqu'à la témérité, de cette bravoure constituant l'antique vaillance de nos aïeux, aucun danger ne l'intimidait : il ne s'y jetait pas à l'aveugle, mais quand il s'y trouvait, nul ne pouvait le faire trembler ou reculer. C'était le type parfait du chevalier sans peur et sans reproche.

Avant de quitter son cher village, le commandant du détachement résolut de mettre sa conscience en repos. Bien que, par suite de malentendus regrettables, l'épiscopat eût condamné cette insurrection, tous les Canadiens en faisant partie (à quelques exceptions près) étaient d'excellents catholiques, fils dévoués de la sainte Église Romaine.

À cette époque, c'était, si nos renseignements sont exacts, M. l'abbé Archambault qui desservait la paroisse de Saint-Timothée. Il voyait avec peine le mouvement s'étendre, prévoyant le même résultat pour ces bandes sans cohésion, sans chefs capables et autorisés, que pour celles de Saint-Benoît, de Saint-Eustache, l'année précédente.

Une grande cause de démoralisation pour quelque troupe que ce soit, c'est de savoir qu'elle a contre elle ceux pour qui elle combat : et l'hostilité systématique de ceux sur qui ils croyaient pouvoir compter, jetait un grand froid parmi les vaillants de 1837 et de 1838.

Le jeune chef se présenta au presbytère.

– M. le curé, dit-il, je viens me confesser.

– Mais tu sais, malheureux, que tu es en révolte contre l'autorité ecclésiastique ; que tu as encouru les censures de l'Église ; que je ne puis, par conséquent, te donner l'absolution.

– M. le curé, les moments sont solennels ; nous allons sans doute nous battre : une balle, dans une bataille, est vite reçue.

– Je ne puis te donner l'absolution.

– Mais vous pouvez entendre ma confession ? Depuis quand l'Église ordonne-t-elle à un de ses prêtres de repousser un pénitent ? Je puis être frappé ; je suis plein de vie devant vous : demain on peut vous rapporter mon cadavre. Me refuserez-vous une dernière consolation ?

– Mets-toi à genoux.

Le ministre de paix et de pardon était vaincu, il écouta...

Le visage rayonnant de joie intérieure, le jeune héros s'est relevé ; le bon prêtre ouvre les bras, et longuement l'étreint sur son cœur.

– Ce n'est pas tout, M. le curé, dit Prieur ; il y a, devant le presbytère, deux cents de vos paroissiens qui auraient voulu pouvoir faire ce que j'ai fait, mais qui, du moins, attendent votre bénédiction.

– Mon pauvre ami, répond le prêtre, je ne puis... non, je ne puis !... C'est un acte public, et par cet acte, je me rendrais votre complice.

– Ce sont d'honnêtes citoyens, presque tous pères de famille, tous vos paroissiens fidèles. Pourquoi l'Anglais éhonté, arrogant, scandaleusement persécuteur et tracassier, nous prive-t-il de nos droits les plus sacrés, nous traitant, chez nous, dans notre pays, en parias, en maudits ?

« Vous-même, M. le curé, dans vos sermons (et c'est dans l'Histoire Sainte) ne nous avez-vous pas parlé de cette révolte des Juifs contre leur reine Athalie, révolte préparée par le grand-prêtre, avec l'aide de tous les prêtres et du peuple ?... Ils ont tué la reine : c'était leur reine, pourtant, n'est-ce pas vrai ?

« Sommes-nous plus coupables que les

Hébreux, que leurs prêtres, que leur grand-prêtre ?... À vos enfants qui vont, pour notre liberté religieuse tout autant que pour notre liberté civile, courir à la mort peut-être, aux dangers de toutes sortes, dans tous les cas, pouvez-vous, en votre cœur de prêtre, de père, leur refuser cette satisfaction de vous revoir une fois encore, d'entendre tomber de votre bouche la bénédiction qui fortifie et rend le courage aux plus abattus ?

« Ne sentez-vous pas, dites-le moi, votre cœur se fondre à la pensée des deuils pouvant atteindre chaque foyer de votre paroisse ?... N'entendez-vous pas, déjà, les sanglots déchirants, ne voyez-vous pas les terreurs des mères, des sœurs, des épouses éplorées, des enfants anéantis ?... Que faut-il donc pour vous toucher ?...

Deux grosses larmes jaillissent des yeux du prêtre.

– Viens, dit-il au jeune homme.

Le prenant par la main, il l'accompagne jusqu'au seuil du presbytère.

Les deux cents hommes, calmes, graves, sont là ; d'un geste unanime, tous se sont découverts.

– Mettez-vous à genoux, dit le jeune chef, M. le curé va vous bénir...

Et sous le ciel gris, dans une accalmie de la rafale qui hurlait tristement sa clameur d'agonie, la voix du pasteur fait entendre les paroles saintes de la bénédiction ; ses bras s'élèvent vers le ciel comme pour en arracher l'égide divine... et sa main tremblante trace sur ces fronts hâlés, penchés vers la terre, le signe mystérieux qui rend forts les plus pusillanimes.

... Un long moment de silence...

Puis la voix du prêtre, frémissante, laisse tomber ces derniers mots, ce vœu du patriote :

– Allez !... et battez-vous bien !...

Octobre 1897

Joseph Marmette
1844-1895

Le dernier boulet

Au milieu du quinzième jour de mai 1760, la route qui mène de Beauport à Québec offrait à l'œil le spectacle le plus étrange et le plus triste qui se puisse voir. Sur le chemin rompu en maints endroits par la lutte du printemps contre l'hiver à peine terminé, à travers les flaques d'eau, dans les ornières boueuses où elles s'enfonçaient jusqu'à mi-jambe, se traînait une longue file de créatures humaines qui s'avançaient péniblement dans la direction de la ville. Courbées vers la terre, pliant sous le poids d'un fardeau, tirant ou poussant de petites charrettes à bras, chargées de victuailles, elles allaient comme des âmes en peine, chancelant presque à chaque pas sur la route devenue fondrière.

Pour traîner ces voitures, pour porter ces comestibles, pas un cheval, pas une bête de somme. Il y avait longtemps que le dernier cheval de la côte de Beaupré avait été mis en réquisition

pour le service du roi de France, massacré ou brûlé avec les bestiaux par les soldats du roi d'Angleterre. Deux grands souverains s'en mêlant, vous comprenez que la ruine de ces petites gens avait été bientôt consommée ! Donc, pour toutes bêtes de somme des vieillards infirmes, hors d'état de porter les armes, des femmes, des enfants au-dessous de quatorze ans. Quant aux jeunes gens et aux hommes faits qui avaient pu survivre aux dernières campagnes, qui n'étaient point restés sur les champs de bataille de la Monongahéla, de Chouéguen, de William-Henry, de Carillon, de Montmorency, des plaines d'Abraham ou de Sainte-Foye, ces rares survivants de nos miliciens – trois mille hommes à peine – poussaient encore le dévouement, la sublime folie, jusqu'à assiéger Québec, avec les trois ou quatre régiments décimés qui achevaient de mourir pour le service du roi Louis XV dit le Bien-Aimé, qui s'en souciait vraiment comme d'un fétu.

Après la bataille du 13 septembre, à laquelle il n'avait malheureusement pu prendre part, le chevalier de Lévis, retourné aussitôt à Montréal

pour y organiser la résistance suprême, était redescendu au printemps sous les murs de la capitale, où, avec un peu moins de six mille hommes manquant de tout, épuisés par des marches forcées dans les neiges fondantes, il avait accablé d'une défaite humiliante les sept mille hommes de troupes anglaises bien reposées et repues. Terrifié, Murray s'était renfermé dans la ville, que le général français tenait maintenant assiégée, depuis le 29 avril, avec un corps d'armée réduit à moins de six mille hommes. Les nôtres n'avaient, pour tout matériel de siège, que quinze mauvais canons, dont le plus gros ne portait que douze livres de balle. Encore avait-on si peu de munitions, que chacune de ces pièces ne tirait guère que vingt projectiles par vingt-quatre heures. Les provisions qu'on avait recueillies en descendant de Montréal à Québec, étaient épuisées depuis plusieurs jours. Après avoir dévoré les maigres vivres qu'on avait pu glaner chez les habitants de Sainte-Foye, de Lorette et de Charlesbourg, l'armée, pourtant réduite par les pertes du dernier combat, allait voir le spectre de la famine tendre sa main de squelette au fantôme

à tête de mort qui plane au-dessus des champs de bataille, lorsque M. de Lévis s'était avisé de rançonner à leur tour les habitants de Beauport et de l'Ange-Gardien. Quoique la côte de Beaupré eût été dévastée l'année précédente, bien que ses habitants eussent tout perdu, habitations, récoltes, meubles et bestiaux, et qu'ils eussent été obligés – après avoir vécu plusieurs mois comme des fauves dans la forêt – de se cabaner durant l'hiver comme des sauvages, à la lisière du bois, ces misérables devaient pourtant bien avoir encore quelque chose à mettre sous la dent, puisqu'ils n'étaient pas encore morts de faim ! Eh bien, cette bouchée dernière qui leur restait, M. de Lévis n'avait pas craint de la leur demander, à ces infortunés que nous avons vus charroyer, à force de bras, vers le camp français, à peu près tout ce qu'ils avaient de provisions de bouche. Ces besogneux sublimes allaient porter le viatique aux braves prêts à périr en livrant la dernière bataille. Il est vrai que, pour tous, mourir paraissait la dernière action qui leur restât à faire, et chacun s'y préparait sans murmure, tout simplement, avec un stoïcisme amené du reste

par la succession ininterrompue des malheurs précédents.

Et, pendant que ces gueux héroïques agonisaient pour leur roi, Sa Majesté Louis XV filait d'heureux jours dans les petits appartements dorés de Versailles, avec la belle marquise de Pompadour, enchantée que la perte du Canada pût dérider le front de son royal amant.

N'était-ce pas la plus navrante des misères que, celle de ces êtres débiles changés en bêtes de charge, et venus de si loin, par des chemins atroces, ravitailler les débris de troupes que la cour abandonnait à la mort avec une si coupable indifférence !

Ahanant sous l'effort des fardeaux longtemps portés, ou des pieds tirés avec peine de la boue épaisse, ces pauvres créatures allaient toujours sans s'arrêter jamais, de peur de n'avoir plus la force de se remettre en marche. C'est ainsi, dans ces temps admirables, que ceux qui ne pouvaient pas se battre s'en allaient redonner quelque force à ceux-là qui de leur corps faisaient un dernier rempart à la patrie.

En tête de convoi, attelé à une petite charrette, marchait un invalide. C'était un homme de soixante ans, mais vert encore, à l'attitude martiale quand il se redressait. Pour le moment, il était tout courbé, tirant le véhicule, et sa jambe de bois donnant comme des tours de vrille dans le sol, à chacun de ses pas ; ce qui imprimait à son corps un déhanchement pénible, qui aurait dû l'épuiser depuis longtemps, s'il n'avait eu des muscles de fer, une volonté d'acier. Mais sa respiration stridente, ses cheveux collés aux tempes, la sueur qui lui ruisselait sur la face, témoignaient de ses efforts.

Derrière la charrette et la poussant de ses deux mains – pas bien fort, la pauvre ! – suivait une femme de vingt ans, la bru du vieillard. Et, dans la voiture, sur des lièvres et des perdrix entassés pêle-mêle, était couché un enfant au maillot, celui de la femme. Malheureuse créature, âgée d'un mois et conçue dans les larmes, au mois de juillet précédent, entre deux batailles, dont l'une fut notre avant-dernière victoire, et l'autre un irréparable désastre.

Jacques Brassard, le père de l'enfant, milicien incorporé dans une compagnie de la marine appelée sous les armes au commencement du printemps, avait laissé sa famille à l'Ange-Gardien. À peine y avait-il quelques semaines que les troupes étaient campées à Beauport, que Brassard y avait vu arriver son père et sa jeune femme, obligés de fuir devant les soldats anglais, et de laisser derrière eux leur maisonnette avec tout ce qu'ils possédaient au monde. Quelques jours plus tard, au mois d'août, Brassard avait été dirigé sur Québec, pour servir dans l'artillerie de rempart. Depuis lors on ne l'avait point revu. Vivait-il encore, avait-il été tué à la bataille du 13 septembre, ou faisait-il partie de ceux-là qui maintenant tenaient à leur tour la capitale assiégée ? Les infortunés n'en savaient rien. Après avoir passé le plus terrible des hivers à l'Ange-Gardien, évacué par l'ennemi, et dans une cabane de branchages élevée par le vieux sur l'emplacement de leur maison, que les soldats de Montgomery avaient brûlée ; après avoir donné le jour à son enfant dans une hutte plus pauvre encore que l'étable où naquit le Christ, cette

faible femme, ce vieillard infirme, profitaient de l'occasion du convoi pour aller s'informer si le cher absent vivait encore ou ne les avait pas quittés pour toujours. Vous comprenez donc que pour eux il n'y avait pas de fatigue qui les pût empêcher d'arriver là-bas, sur ces collines désormais fameuses où se jouait la partie suprême qui allait décider du sort de tout un peuple.

À mesure qu'ils approchaient, le grondement des camions qui tonnaient sur les hauteurs leur parvenait de plus en plus distinct. Mais c'était du côté de la ville qu'ils étaient plus précipités, les Anglais tirant dix coups de feu contre les nôtres un seul. Sur les remparts qui regardaient la plaine, à chaque instant éclatait un éclair, suivi d'un gros flocon de fumée couleur de soufre, qui bondissait, s'arrêtait, se tordait sur lui-même, et s'élevait lentement en blanchissant dans l'espace.

On arriva au pont de bateaux jeté l'été précédent par les Français sur la rivière Saint-Charles. Non détruit par ceux-ci après la retraite précipitée du 13 septembre, et conservé par les

Anglais, qui, au dire de Knox, y entretenrent une garde tout l'hiver, jusqu'à l'arrivée des troupes françaises, ce pont volant avait bien un peu souffert de la débâcle. Mais le général Lévis l'avait fait réparer suffisamment pour permettre au convoi de passer l'eau. Il va sans dire que nos troupes étaient maîtresses non seulement des plaines d'Abraham et de Sainte-Foye, mais encore de tout le terrain qui s'étendait depuis les dernières maisons de Saint-Roch, alors groupées dans les environs de l'Intendance, jusqu'à l'Hôpital-général et au-delà, l'ennemi se terrant dans la ville. Pour prendre la muraille de la place à revers, une de nos cinq petites batteries de siège était même élevée sur la rive gauche de la rivière Saint-Charles, quelque part où le Saint-Roch actuel mire ses usines et ses quais dans l'eau qui coule au pied du pont Dorchester.

Du côté de la ville, une redoute s'élevait à la tête du pont volant. Une garde française l'occupait. Quand le vieux qui marchait toujours en tête fut à portée de voix :

– Eh ! père Brassard, est-ce bien vous ? lui

cria-t-on de la redoute.

Lui, à qui cette voix semblait familière, mettant sa main au-dessus de ses yeux pour mieux distinguer celui qui lui parlait :

– Est-ce toi, Jean Chouinard ?

– Oui, père.

– Tu vas donc – et la voix du vieux se prit à trembler – tu vas donc pouvoir me donner des nouvelles de mon gars ?

Derrière le vieillard, la jeune femme était secouée par un frisson d'angoisse, comme une feuille de tremble agitée par le vent.

– Votre garçon, père Brassard, il est en haut, sur le coteau, de service à la première batterie que vous y rencontrerez.

– Ah !... fit le vieux avec un long soupir de soulagement !

– Le bon Dieu soit béni ! dit la jeune épouse.

– Allons ! reprit gaiement l'invalidé en se remettant en marche avec des demi-tours plus vifs de sa jambe de bois. Et le reste du convoi de

suivre, car c'était au quartier général, là-haut, qu'il fallait porter les vivres.

Le chemin qu'ils suivaient passait à travers champs, à peu près à l'endroit où se joignent maintenant Saint-Roch et Saint-Sauveur, et grimpait sur les plaines par la côte Sauvageau.

D'où ils cheminaient, les gens du convoi apercevaient distinctement à gauche les maisons de la ville, dont le grand nombre, incendiées par les Anglais lors du premier siège, dressaient leurs cheminées calcinées vers le ciel, comme, dans un élan de désespoir, de grands bras décharnés, tandis que les embrasures des fenêtres crevées regardaient comme des yeux morts. Au-dessus s'étendait un ciel triste sans soleil, où se traînaient de longues nuées basses et brumeuses, que le vent fauchait en les emmêlant avec l'épais nuage de fumée de poudre, qui largement montait de la plaine et des remparts. Et, maintenant, après chaque décharge d'artillerie, on entendait les rauques grondements des boulets qui se croisaient là-haut en hurlant la mort.

Il était quatre heures quand le convoi enjamba

la crête du coteau. Déviant un peu sur la gauche, une parallèle couronnait les mamelons qui faisaient face à la ville, à huit cents verges des murailles. C'était le camp des assiégeants. Derrière les épaulements en terre, grouillait cette misérable armée de moins de six mille désespérés, qui persistaient, avec quinze méchants canons, à bombarder une place défendue par cent cinquante bouches à feu du plus fort calibre. Et depuis deux semaines, chacun de ces hommes avait dû se battre et vivre avec une ration d'un quart de livre de viande et d'une demi-livre de pain par jour.¹

L'artillerie anglaise faisait rage. Ses projectiles pleuvaient dru comme grêle et labouraient le sol jusqu'à deux milles au delà du camp français. Comme les gens du convoi auraient été trop exposés, à s'aventurer plus loin que le bord du coteau, le général envoya au-devant d'eux pour recevoir les provisions qu'ils apportaient.

¹ Journal de Knox, vol. II. p. 307.

Le père Brassard, une fois débarrassé des siennes, demanda à l'officier qui commandait le détachement, la permission de pousser jusqu'à la batterie la plus rapprochée, où se trouvait son fils. Au même instant un boulet vint s'enterrer à cent pieds de là, et fit, en crevant le sol, jaillir des cailloux jusque sur les gens du convoi, dont la majeure partie, composée de femmes et d'enfants, prit panique et courut se mettre à l'abri dans la côte.

– Vous voyez à quoi vous vous exposez ? dit l'officier à Brassard, resté avec sa bru et quelques autres.

– Bah ! mon lieutenant, ça me connaît les boulets, fit l'invalidé en montrant sa quille de bois.

– Raison de plus pour veiller à conserver l'autre, mon brave.

– Oh ! je n'ai qu'un regret, repartit le vieux en se frappant la poitrine, c'est de ne l'avoir pas reçu là ! Il y a bien des choses tristes que je n'aurais pas été forcé de voir.

– Vous persistez donc ?

– Oui ; je voudrais embrasser encore une fois mon garçon.

– Allez...

Le vieux partit en sautillant avec sa jambe de bois. Sa bru le suivait.

– Mais pas vous, au moins, lui dit l’officier en l’arrêtant par le bras.

– Son garçon, c’est mon mari, dit-elle.

– Alors, allez-y donc, à vos risques et périls, fit le lieutenant avec un haussement d’épaules.

La jeune femme suivit le vieillard, son enfant serré contre son cœur. Un, par exemple, qui ne se doutait guère du danger, celui-ci, qui, les lèvres avides au sein de sa mère, puisait inconscient la vie au milieu de la mort. Car ils marchaient sur des fosses tout fraîchement remplies des malheureux récemment tués. Et puis, au-dessus, autour d’eux, la mort insatiable poussait dans l’air de sinistres clameurs.

Ils touchèrent pourtant sans encombre les derrières de la première batterie. Mais quand ils

voulurent passer outre, on les arrêta. Ils exposèrent l'objet de leur désir.

– Braves gens, leur dit la sentinelle, savez-vous que ça n'est pas sain du tout par ici ? Voilà aujourd'hui notre dix-septième tué qu'on emporte là-bas.

– Oh ! dites-moi, s'écria la jeune femme, est-ce que Pierre Brassard... ?

Elle ne put finir, les mots s'étranglaient dans sa gorge.

– Pierre Brassard ? reprit le soldat, je l'ai vu servant sa pièce, il y a dix minutes.

– Oh Monsieur ! laissez-moi le voir, je vous en supplie !

– Eh ! bonnes gens, je n'y peux rien, moi. Mais, tenez, voici mon capitaine ; adressez-vous à lui.

Un éclair de joie illumina la figure du vieillard.

– Pardon, mon commandant, dit-il à l'officier qui passait distrait, ne me reconnaissez-vous pas ?

– Tiens, Brassard !... Que diable viens-tu faire ici, mon vieux ! Tu n'es guère propre au service !

– Hélas ! non, mon capitaine. Mais j'ai profité du convoi de vivres pour tâcher de revoir un peu mon garçon, dont on était sans nouvelles depuis l'automne passé. Et c'est sa femme que voici. Nous refuserez-vous, mon commandant ?

– Il est de service à sa pièce, et ça chauffe où il est, je vous en avertis !

– Oh ! s'il vous plaît, Monsieur ! murmura la jeune femme de sa voix la plus douce.

– Venez donc, fit l'officier, qui les guida lui-même vers l'embrasure de l'épaulement dans laquelle était la pièce du canonier Brassard. Avisant un artilleur assis sur une pyramide de boulets, et qui se reposait de son tour de service :

– Noël, lui dit le capitaine, remplace un peu Brassard, que son père et sa femme viennent voir. Eh ! là-bas, Brassard, avance à l'ordre !

L'artilleur, en train d'amorcer le canon, se retourna. En apercevant sa femme et son père, la face lui blanchit sous la couche de poudre qui la

recouvrait en partie, et, un instant il s'appuya sur l'affût pour ne pas chanceler.

– Viens donc, dit l'officier. Noël te remplace.

Il y eut trois cris délirants qui se perdirent dans une détonation voisine, et puis des bras qui s'enlacèrent, et des lèvres sur lesquelles trois âmes se pâmèrent avec des spasmes d'ivresse.

La première effusion passée, l'artilleur s'aperçut du danger que couraient les siens, et s'empressa de les entraîner plus près de l'épaulement. Il fit asseoir sa femme par terre, à l'endroit où ces sortes de travaux ont le plus d'épaisseur. Le vieux ne voulut pas, lui. Ça ne lui allait pas de baisser la tête devant les boulets anglais – trop d'honneur à leur faire.

Ce qui se dit alors entre ces trois êtres aimants que séparait la guerre maudite, vous le pouvez deviner. Paroles bien simples, mais tellement accentuées par les battements du cœur, et soulignées par la caresse inexprimable du regard, que des mots écrits n'en sauraient jamais rendre la poignante expression.

– Et ce petit... ? dit le soldat, qui, les yeux humides, regarda l'enfant.

Entre deux coups de canon, celui-ci s'était endormi sur le sein maternel, et souriait, sa mignonne bouche entr'ouverte où perlaient des gouttes de lait.

– C'est vrai, tu ne le connais pas encore, et pourtant c'est notre enfant. Tu te souviens... ?

– Oui..., fit-il.

– Embrasse-le, Pierre.

Il se baissa, prit avec précaution dans ses grosses mains ce tout petit être fait de son sang, et le baisa sur la joue. La barbe du soldat, imprégnée de poudre, fit deux taches noires sur le visage de l'enfant ; ce qui les fit rire tous trois.

– Est-ce un garçon ? demanda-t-il.

– Oui.

– Tant mieux

– Oui ! gronda le vieux, pour faire encore de la chair à boulet comme nous !

Il y eut entre eux un moment de silence. Car

ces pauvres gens connaissaient assez tout ce que la guerre a d'effroyable pour les humbles que la gloire en courant écrase sous son char.

– Enfin, reprit le vieillard, puisse-t-il vivre en des temps meilleurs que ceux-ci ! Car depuis des années, c'est à jalouser ceux qui ont eu la chance de partir avant nous.

Le jour baissait. Le vieillard fut le premier à s'en apercevoir.

– Ma fille, dit-il, voici l'heure de nous en aller. On ne nous souffrirait pas longtemps ici : tu sais que le pain et la viande y sont rares, et nous sommes des bouches inutiles.

Et puis, comme il voyait que la seule idée de leur départ bouleversait son fils, il ajouta pour le distraire un peu :

– Je vois qu'on va tirer ta pièce. Demande donc à celui qui tient la mèche de me laisser mettre le feu. Ça me rappellera l'ancien temps, où, comme toi, j'étais canonnier.

Pierre s'approcha du canon avec son père et parla au soldat, qui tendit la mèche au vieil

invalide :

– Volontiers, l'ancien, dit-il, si ça peut vous être agréable.

Au commandement : « Haut la mèche ! » le vieux se redressa comme autrefois.

– Feu ! cria l'officier.

Le canon tonne et se cabre. Mais en même temps, un boulet venu de la ville frappe la pièce, et, ricochant, coupe le vieillard en deux et fracasse la poitrine du fils. Le vieux tombe comme une masse inerte, tandis que Pierre, frappé de flanc, tourne sur lui-même, et, pantelant, s'abat à côté de sa femme qu'il inonde d'un flot de sang.

D'abord paralysée par l'épouvante, celle-ci resta sans mouvement, sans voix. Et puis, avec un cri qui n'avait rien d'humain, elle se jeta sur le corps de son mari. Le cœur emporté, il était étendu sur le dos, les yeux démesurément ouverts. Tout auprès, l'enfant, échappé des bras de sa mère et roulé dans le sang de l'aïeul et du père, poussait de pitoyables vagissements.

Comme on se précipitait vers ce lamentable groupe – la guerre est sans merci – trois coups de clairon retentirent.

– Cessez le feu ! commanda l’officier.

Un aide de camp accourait.

– Qu’on encloue les pièces, cria-t-il, et qu’on se prépare à battre en retraite ! Une demi-heure pour enterrer les morts !

M. de Lévis venait d’apprendre que Vauquelain, écrasé par le nombre, avait eu nos derniers vaisseaux foudroyés par l’Anglais. C’était l’espérance suprême que nous arrachait le ciel.

Comme la nuit venait, dans une fosse creusée en toute hâte, pêle-mêle on jeta les morts de la journée. Ils tombaient avec un bruit mat, l’un couvrant l’autre, et mêlant leur sang dans un dernier holocauste à la France.

Autour du trou béant, muets comme des fantômes, s’inclinait un groupe d’hommes qui pleuraient. Son surplis se détachant lumineux au premier rang sur ces ombres confuses, un prêtre

doucement bénissait les martyrs. À son côté, soutenue par un sergent à barbe grise, la femme du canonnier Brassard s'affaissait sous le poids de sa désolation.

Enfin, on entassa la terre sur cet amas confus de cadavres, et ce fut tout pour eux, ici-bas.

Là-haut, dans l'air qui s'obscurcissait toujours, une volée de corbeaux tournoyaient, jetant leurs croassements moqueurs au-dessus du plateau bondé de la chair des victimes de deux grandes batailles ; tandis qu'au loin, sur les remparts de la ville où l'artillerie se taisait, les vainqueurs, informés de la perte de nos navires, poussaient dans l'ombre montante des hurlements de triomphe. Vautours et corbeaux unissaient leurs voix discordantes avant de se ruer sur la dépouille des vaincus.

Les funérailles terminées, le sergent qui soutenait la veuve voulut l'arracher du bord de la fosse maintenant comblée, où la malheureuse semblait voir encore celui qui pour toujours dormait dans la terre des braves.

Mais elle résistait.

– Ma pauvre dame, vous ne pouvez pas rester ici, dit-il ; voici que la retraite a commencé.

Elle remua la tête, mais ne bougea point.

– Où demeurez-vous ?

– À l'Ange-Gardien, murmura-t-elle.

– Mais comment allez-vous faire pour y retourner ?

– Je ne sais pas, moi. Avant de me tuer mon mari et le père, ils avaient brûlé notre maison... Je n'ai plus rien au monde.

– Et votre enfant... ? dit la voix grave du prêtre.

– Ah ! c'est vrai ! s'exclama la mère en embrassant son fils.

– Sergent, dit l'aumônier, vous allez la conduire jusqu'aux premières maisons de Sainte-Foye. Elle y trouvera bien un asile jusqu'à ce qu'elle puisse retourner vers ceux qui la connaissent.

Quelques instants plus tard, l'arrière-garde qui couvrait la retraite, tournait le dos à la ville et

s'engageait à son tour sur la route enténébrée de Sainte-Foye. Soutenue par son guide, la mère emportant son fils s'en allait avec eux.

Cette veuve de soldat qui portait cet orphelin dans ses bras, et qui, ployant sous le faix de la douleur et de la détresse complètes, s'enfonçait dans la nuit de l'inconnu, c'était l'image du Canada français vaincu par le nombre et la fatalité. À cette heure terrible, il semblait bien que c'en était fini de nous comme race. Et pourtant, merci à Dieu ! nous sommes la postérité, nombreuse et vivace, de cet orphelin français abandonné dans l'Amérique du Nord.

Au temps présent, où quelques énergumènes osent rêver tout haut de notre anéantissement, il est peut-être bon de rappeler ce que nous fûmes... et ce que nous sommes aujourd'hui.

Ottawa, mai 1885.

Omer Voisard

La croix : épisode de 1837-38

Ce récit, paru en 1898 (?) dans *Soixante ans de liberté, 1837-97 : Souvenirs patriotiques par nos meilleures écrivains*, une anthologie compilée par Antoine Bissonnette, était accompagnée de la note suivante : « Cet article a été écrit par un jeune homme de quinze ans. Nous sommes heureux de voir qu'il consacre ses premiers essais à une œuvre patriotique. »

Dans la paroisse de Saint-J..., à quelques arpents du chemin, sur le penchant d'une colline, au bord d'un ruisseau, s'élève une croix.

Du côté droit de cette croix l'on voit les ruines d'une habitation, au milieu desquelles grandissent des ronces et des épines.

L'aspect général de ces lieux a quelque chose de saisissant ! Le voyageur ou le pèlerin qui passe par là, s'arrête malgré lui, et, plus d'un, après avoir regardé ces ruines quelques instants,

tout en adressant une courte prière à l'Éternel, repart ainsi, sans supposer que ces lieux furent témoins d'un drame poignant, qui s'est déroulé là en 1839, le lendemain de la révolution canadienne.

Voici ce qui se passait alors : Cette habitation dont nous voyons les ruines aujourd'hui était habitée par une femme de 35 ans, et un enfant de 12 ans. L'époux de cette malheureuse, pour s'être mêlé des troubles de 1837, avait été exilé ; sa femme et son fils étaient restés sans ressources.

Pénétrons dans la demeure de cette femme un soir de novembre. Sur un grabat est étendu un enfant, son souffle est court et embarrassé ; de temps à autre, le moribond fait entendre une toux sèche ; il est consomptif.

Des voisins sont là pour aider et consoler cette malheureuse mère.

La fin du moribond est proche ; un cierge bénit brûle au pied de son lit. La mère agenouillée près de la couche funèbre de son enfant prie, pendant que de grosses larmes coulent sur ses joues amaigries. Pauvre mère !

Son unique enfant va mourir et son mari, exilé, pour avoir trop aimé son pays, n'est pas là pour recevoir son dernier soupir, pour lui donner sa dernière bénédiction.

Mais le moribond parle ; que dit-il ?...

– Mère, est-tu là, mère ?...

– Oui, mon fils, que veux-tu ?...

– Mère, la fin est proche... et le père n'est pas là... j'aurais voulu l'embrasser ; mais dis-lui bien que je l'ai demandé avant de mourir... mère, embrasse-moi... plus fort... le père revient, embrasse-moi pour lui, mère... il vient... Dieu ! bénis père, mère... Mon Dieu !...

Et l'innocent enfant avait cessé de vivre.

Le lendemain, un homme à la figure torturée par la souffrance, s'avance péniblement sur la route rocailleuse. Arrivé à la maison, il frappe, mais personne ne lui répond ; il entre, mais quel spectacle voit-il ? Sa femme assise auprès du corps inanimé de son fils, le regard fixe et pénétrant.

S'approchant d'elle, il la questionne ; mais

elle ne le reconnaît plus, elle est devenue folle. Quelques jours après elle mourut.

Après s'être abîmé dans sa douleur pendant quelques jours, il planta cette croix, à l'endroit où il avait vécu dans le bonheur pendant quelques années et où il avait perdu sa femme et son enfant.

A.-T. Bourque

Les revenants¹

Autrefois les revenants abondaient dans le pays ; du moins tout le monde prétendait en avoir vu. Il y en avait des blancs, des rouges, des noirs et de toutes les couleurs. Des revenants qu'on avait vus dans des maisons habitées ou désertes, le long du grand chemin, dans la plaine, sur la colline, sur la lisière des bois, dans les airs du temps ; des revenants par-ci par-là, et un peu partout.

Brrr... J'en tremble encore au souvenir de toutes ces histoires macabres qui avaient cours dans ces temps-là et que l'on se racontait surtout les soirs au coin de l'âtre. Les plus âgés même en étaient affectés, et quant aux enfants on les avait rendus tellement nerveux, qu'ils n'osaient plus

¹ *Chez les anciens Acadiens* (Causeries du Grand-Père Antoine), Moncton, Nouveau-Brunswick, aux Presses de l'Évangéline, 1911.

mettre le nez à la porte de la maison, après le coucher du soleil.

Ces revenants se montraient le plus souvent revêtus d'un grand manteau ou drap blanc, qui leur enveloppait toute la figure, à l'exception de deux grands yeux flamboyants qui jetaient la terreur dans l'âme de tous ceux qu'ils regardaient.

C'était parfois, disait-on, des âmes du Purgatoire qui revenaient ainsi sur la terre pour demander des prières, afin d'être délivrées plus tôt de leurs souffrances, ou bien qui étaient obligées de venir expier leurs péchés dans les lieux mêmes où elles les avaient commis.

D'autre part, la légende voulait qu'il y eût des damnés, surtout ceux qui s'étaient perdus par les plaisirs de la danse, qui fussent obligés de s'assembler par temps dans certains lieux solitaires pour y danser des rondes macabres, aux sons d'un violon qui n'était autre qu'un squelette, sur lequel le démon râclait un ossement en guise d'archet.

Pour réduire les enfants à l'obéissance, on leur

disait que s'ils ne faisaient pas leur devoir la grande dame blanche qu'on voyait sur la colline viendrait les chercher quelque bon jour. Ou bien que ce serait des Anglais qui, arrivant à la sourdine, leur couperaient les oreilles pour en faire de la boîte à poisson. Ou encore, que les sauvages qu'on voyait passer de temps à autre, les emporteraient dans leurs paniers pour les jeter dans la rivière.

Il va sans dire qu'avec ces menaces et toutes ces histoires de fantômes et de revenants, on avait fini par rendre la jeunesse d'alors on ne peut plus timide et des plus peureuses.

Ajoutez à cela que nous avions dans ces temps-là des *conteurs de contes* de profession, qui ne manquaient pas de renchérir sur toutes les histoires qui avaient cours dans le pays.

Espèce de troubadours ambulants, ils passaient les villages à certaines époques de l'année, surtout après l'achèvement des travaux d'automne, et ils étaient bien reçus partout chez nos habitants, qui leur donnaient le gîte et pension pour le plaisir de les entendre raconter

leurs récits merveilleux.

À part la pension ils ne manquaient pas de faire une bonne provision de menue monnaie qu'on leur donnait toujours en forme de quête après la veillée.

L'arrivée de l'un de ces conteurs de contes dans un village était tout un événement. La jeunesse en foule allait à sa rencontre pour le conduire jusqu'à sa maison de pension.

– Batiste, où allez-vous loger ce soir ?

– Chez Pierre à p'tit Jean, mes enfants !

– Avez-vous des contes nouveaux, cette année ?...

– Oui, oui, mes enfants, des nouveaux et des beaux.

– Comment les appelez-vous ?

– Eh bien, c'est le conte de la « Lampe merveilleuse », celui du « Grand Géant », « Les Bottes de sept lieues » et bien d'autres.

– Allez-vous commencer à les conter ce soir ?

– Oui, oui, mes enfants, ce soir. Venez tous et

n'oubliez pas de m'apporter des sous.

Une certaine année ce Batiste, le plus célèbre des conteurs de ces temps-là, était venu établir son domicile à la demeure paternelle.

Le premier soir de son arrivée, la maison se trouvait littéralement bondée des gens du village qui étaient venus écouter notre célèbre conteur.

Aussi je dois dire que Batiste se surpassa pour ainsi dire en cette occasion, faisant passer ses auditeurs par toutes les péripéties des drames les plus émouvants pour les faire rire ensuite à gorge déployée par le récit d'aventures drôles et piquantes.

Enfin la soirée se termina par une histoire de revenants à faire dresser les cheveux sur la tête, histoire qui ne manqua pas de jeter l'effroi dans l'âme de plus d'un auditeur et de faire pâlir plus d'un visage.

Dans l'auditoire se trouvaient deux frères du nom de Boudreau, Pierre et Dominique, deux sceptiques si jamais il en fut et qui étaient bien loin d'ajouter foi à toutes ces histoires de

revenants et aux racontages du bonhomme Batiste. De plus c'étaient deux fiers gaillards, de vrais Hercule qui n'avaient pas froid aux yeux comme on disait dans le pays.

À un moment de la veillée, l'un d'eux, Pierre, disparut mystérieusement de l'assemblée sans que personne vint à s'apercevoir de son absence.

S'emparant d'un grand drap blanc dont il s'affubla, il alla se poster auprès d'une barrière par où les gens de la soirée devaient passer en s'en retournant chez eux.

Le premier ensuite à quitter la maison fut Dominique qui lui aussi n'avait pas remarqué l'absence de son frère.

Arrivé tout près de la barrière, voilà qu'il aperçoit un grand fantôme blanc qui se lève en plein dans son chemin et qui d'une voix des plus gutturales se met à proférer de sinistres Hou ! Hou ! Hou ! ! !

– Diantre, se dit Dominique, serait-ce bien vrai après tout qu'il y aurait des revenants ?...

– Hou ! Hou ! Hou ! ! ! répétait le fantôme.

– Tiens, se dit encore Dominique, si c’est là vraiment un revenant, il doit être Anglais, car il dit bien Who ! Who ! ! et j’ai bonne envie de lui faire son affaire à ce mécréant de revenant anglais.

– Tu veux savoir qui je suis, continua Dominique, eh ! bien, apprends, M. le fantôme, que je suis Dominique Boudreau, un honnête chrétien. De plus, fantôme ou vivant, je te conseille de me parler français si tu veux que je te comprenne.

Et Hou ! Hou ! Hou ! ! ! encore de la part du fantôme.

– Attends, je vais t’en donner des Who, Who, dit Dominique, et en deux bonds il était sur le faux fantôme qu’il terrassait et qu’il assommait de coups de pieds et de poings.

– Arrête ! mais arrête donc, s’écriait le fantôme ! Arrête, ne me connais-tu pas, c’est moi, ton frère Pierre.

– Je n’ai point de frère parmi les fantômes, s’écriait Dominique, dont le sang s’était échauffé.

Attrape ! pin, pan, pan ! Attrape toujours. Si tu n'es pas fantôme tout de bon, tu vas en devenir un maintenant. Et pin, pan, pan !... Attrappe !.....

On dit que Pierre, en effet, reçut une telle volée qu'il en fut malade pour plusieurs jours, et qu'il perdit complètement, à partir de cette date, le goût et la fantaisie d'aller jouer au fantôme.

Un conte de Batiste

Autrefois, dans une ville des vieux pays, vivaient deux frères, *Gaston et Winifred*. Leur père, à sa mort, leur laissa un petit héritage qu'il divisa également entre eux deux. Gaston maria une riche veuve et devint dans la suite un riche marchand.

Quant à Winifred il maria une femme aussi pauvre que lui, et pour vivre, il était obligé de couper du bois qu'il apportait à la ville, sur trois ânes, pour le vendre.

Un jour que Winifred était dans la forêt et venait de couper du bois suffisamment pour

charger ses ânes, il aperçut dans le lointain une grosse nuée de poussière qui semblait venir vers lui.

S'étant mis à l'observer avec attention, il ne fut pas longtemps avant de s'apercevoir que c'était une troupe de cavaliers qu'il soupçonna d'être des voleurs. Il résolut aussitôt d'abandonner ses ânes pour se sauver lui-même.

Il monta alors dans un gros arbre qui poussait sur un haut rocher, et dont les branches étaient suffisamment épaisses pour le cacher, tout en lui permettant de voir tout ce qui se passait à l'entour sans être découvert.

La troupe qui était au nombre de quarante, tous bien montés et bien armés, se rendit jusqu'au pied du rocher où se trouvait l'arbre, et là, ils descendirent tous de leur monture.

Chaque homme débrida son cheval pour l'attacher à un buisson, et lui pendit au cou un sac de grain qu'il avait emporté en selle avec lui.

Alors chacun d'eux ôta de la selle un autre sac qui, par la pesanteur parut à Winifred être rempli

d'or et d'argent.

Un des hommes qui lui parut être le capitaine de la bande, s'avança jusque sous l'arbre dans lequel Winifred était caché ; et, passant à travers quelques broussailles, prononça ces mots : « Ouvre, Sésime ! » Aussitôt que le capitaine des voleurs eût ainsi parlé, une porte s'ouvrit dans le rocher, et après qu'il eût fait entrer tous ses hommes avant lui, il les suivit et la porte se ferma d'elle-même.

Les voleurs demeurèrent quelque temps dans le rocher. Durant ce temps-là, Winifred de peur de se faire prendre, resta où il était caché dans son arbre.

Enfin la porte s'ouvrit de nouveau, et comme le capitaine était entré le dernier il en sortit le premier pour voir défiler tous les autres devant lui, et c'est alors que Winifred l'entendit faire fermer la porte par les mots : « Ferme, Sésime » !

Aussitôt chaque homme s'en alla brider son cheval et monter en selle. Lorsque le capitaine vit qu'ils étaient tous prêts, il se mit à leur tête et ils s'en retournèrent par la voie qu'ils étaient venus.

Winifred les suivit de ses yeux aussi loin qu'il pût, et demeura encore assez longtemps dans l'arbre avant d'en descendre.

Se rappelant les mots que le capitaine des voleurs avait prononcé pour ouvrir et fermer la porte, il eut la curiosité d'essayer si en les prononçant lui-même ils auraient le même effet. C'est pourquoi, il s'en alla à travers les broussailles et apercevant la porte qu'elles déguisaient, il s'arrêta devant elle et dit : « Ouvre, Sésime » ! La porte s'ouvrit toute grande aussitôt.

Winifred qui s'attendait de voir une caverne noire et affreuse, fut tout surpris d'apercevoir un large appartement très bien éclairé qui recevait la lumière d'une ouverture au faite du rocher, et dans lequel se trouvaient toutes sortes de provisions, de riches ballots de soie, de tapis, et autres étoffes de prix, ainsi que de gros tas d'or et d'argent brut et de la monnaie dans des sacs.

La vue de toutes ces richesses lui fit supposer que cette caverne avait dû être occupée pendant longtemps par des voleurs qui s'étaient succédés

les uns les autres.

Winifred rentra alors dans la cave et prit autant d'or dans les sacs que ses ânes pourraient porter. Après avoir chargé ses ânes de sacs d'or, il recouvrit ces derniers avec du bois de manière à ne pas être vus de personne.

Étant prêt à partir, il prononça les mots : « Ferme, Sésime » et la porte se ferma d'elle-même. Puis il partit pour la ville.

Arrivé chez lui, il déchargea les sacs d'or dans la cour après en avoir bien fermé toutes les barrières, puis il emporta tout son or à la maison.

Là il raconta toute l'aventure à sa femme, lui recommandant bien d'en garder profondément le secret. Sa femme fut transportée de joie à la vue de toute cette richesse et elle voulut se mettre aussitôt à compter tout cet or pièce par pièce.

– Femme, lui dit Winifred, tu ne sais pas ce que tu entreprends en voulant compter cette monnaie ; tu n'aurais jamais fini. Il n'y a pas de temps à perdre. Je vais creuser un trou et nous enterrerons cet or tout de suite.

– Vous avez raison, mon mari, dit la femme, mais tout de même, il serait bon de savoir au moins à peu près le montant de notre fortune. Je vais emprunter un vaisseau de mesure, et tandis que vous creuserez le trou, je mesurerai la monnaie.

Elle part aussitôt et se rend chez son beau-frère Gaston qui demeurait tout près, et s'adressant à sa femme elle lui demanda de vouloir bien lui prêter un petit vaisseau à mesurer.

La belle-sœur connaissant la grande pauvreté de Winifred fut piquée de curiosité de savoir quelle espèce de grain il pourrait bien avoir à mesurer. En conséquence elle mit une couche de saindoux au fond du vaisseau qu'elle déguisa du mieux qu'elle pût.

La femme de Winifred prenant le vaisseau s'en alla mesurer son or, et aussitôt qu'elle eut fini elle rapporta le vaisseau de mesure à sa belle-sœur, mais sans s'apercevoir qu'une pièce d'or était restée attachée au fond du vaisseau.

Aussitôt que la femme de Winifred fut partie,

celle de Gaston regardant au fond du vaisseau fut des plus surprises d'apercevoir une pièce d'or qui y était restée.

Prise d'une grande jalousie, elle se dit aussitôt : « Comment ! Winifred a-t-il tant d'or qu'il lui faut le mesurer ! »

Elle fit appeler aussitôt son mari qui se trouvait à son magasin et elle lui dit :

– Gaston, tu te penses riche, n'est-ce pas ? Mais, va, Winifred est beaucoup plus riche que toi. Il ne compte pas son argent, mais il le mesure.

Et alors elle lui raconta ce qui était arrivé.

Gaston après avoir marié la riche veuve, n'avait depuis jamais traité Winifred comme un frère. Et maintenant au lieu de se réjouir de la bonne fortune de celui-ci, il en conçut la plus noire jalousie.

De grand matin il se rendit donc chez Winifred et lui dit :

– Winifred, je suis surpris de vous. Vous prétendez être misérablement pauvre et

cependant vous mesurez l'or. Ma femme a trouvé cette pièce d'or au fond du vaisseau que vous êtes venu emprunter hier.

Alors, Winifred vit bien que par la folie de sa femme tout était découvert et qu'il était inutile de vouloir cacher l'affaire. Et il offrit à son frère sur-le-champ, une partie du trésor s'il voulait garder le secret.

– Je m'attendais bien à cela, répondit Gaston. Car autrement je vous aurais certainement dénoncé à la police et vous auriez tout perdu. Maintenant il faut me dire où se trouve la cachette et les moyens d'y arriver.

Winifred lui dit tout ce qu'il désirait, jusqu'aux mots pour pouvoir entrer dans la cave.

Le lendemain, de grand matin, Gaston se mettait en route pour la forêt. Il n'eut pas de difficulté à trouver le rocher et bientôt il arrivait en face de la porte de la caverne des voleurs.

« Ouvre, Sésime », dit-il, et aussitôt la porte s'ouvrit toute grande ouverte et lorsqu'il fut rentré elle se referma sur lui.

Il fut pour ainsi dire tout ébloui pour un instant par les grandes richesses qu'il vit devant lui. Mais s'étant bientôt remis, il commença par transporter autant de sacs d'or à la porte qu'il put, pour charger les dix mulets qu'il avait emmenés avec lui.

Cet ouvrage fini il se prépara à sortir. Mais, malheur ! il ne se rappelait plus au juste des mots nécessaires pour ouvrir la porte, et le voilà qu'il se met à dire :

« Ouvre *Cécile*, ouvre *Béline*, ouvre *Maline* », etc., mais la porte restait toujours bien close et il était fait prisonnier.

Comment dépeindre toute l'horreur de sa situation, sachant que les voleurs pouvaient arriver d'un moment à l'autre.

Et, en effet, vers midi la troupe des voleurs arrivait et trouvait notre Gaston pris au piège, et plus mort que vif.

Alors le capitaine s'adressant à ses compagnons leur dit :

– Je ne sais pas comment cet homme a pu

entrer dans notre repaire, mais dans tous les cas il faut prendre les moyens d'en empêcher d'autres de vouloir faire la même chose. Nous allons diviser cet intrus en quatre morceaux que nous penderons des deux côtés de la porte. Ce sera là notre avertissement à ceux qui auraient l'audace de vouloir s'introduire dans notre domaine.

Le pauvre Gaston fut mis à mort aussitôt et les quatre quartiers furent accrochés tel que le capitaine en avait décidé.

Un jour, deux jours se passèrent, et Gaston ne revenait pas. Alors sa femme très inquiète, alla trouver son beau-frère Winifred, le priant, avec larmes, de bien vouloir aller voir ce qu'était devenu son mari.

Winifred, au petit jour le lendemain, prenait encore la route de la forêt, emmenant avec lui ses trois ânes comme de coutume.

Arrivé au rocher il ne vit point les mulets de son frère et s'approchant de la porte de la caverne, il aperçut des taches de sang tout autour.

Il comprit tout de suite qu'un malheur était

arrivé à son frère.

La porte s'étant entrouverte aux mots : « Ouvre, Sésime », le pauvre Winifred faillit perdre connaissance à la vue de son frère ainsi morcelé et suspendu au mur.

Prenant une pièce de toile qu'il trouva dans la caverne, il en enveloppa les tristes restes de Gaston, dont il chargea un de ses ânes et qu'il recouvrit de bois coupé, pour les amener en secret à la ville.

Ensuite il n'oublia pas de faire encore une bonne provision de sacs d'or qu'il déposa dans des paniers sur ses deux autres ânes.

Il fit en sorte d'arriver un peu tard à la ville, afin d'éviter tout contre-temps.

Il se rendit directement à la demeure de Gaston où il remit les restes de son malheureux frère à sa veuve alors toute affolée de douleur.

Dans la maison se trouvait une servante des plus intelligentes et très rusée. Winifred l'appelant à l'écart lui dit :

– Georgina, (c'était son nom) je laisse toute

l'affaire entre vos mains et tâchez d'arranger les choses de sorte que les voisins soient sous l'impression que mon frère est décédé de mort naturelle. Et voyez à ce qu'il soit enterré décemment.

Là-dessus, Georgina s'en alla trouver un vieux cordonnier qui habitait dans l'un des faubourgs de la ville. Lui mettant deux pièces d'or dans la main...

– Mustapha, lui dit-elle, voici pour commencer. Vous allez venir avec moi, j'ai un ouvrage très particulier que je désire que vous fassiez. En route je serai obligée de vous bander les yeux avant d'arriver à la maison où vous devrez faire votre travail. Car c'est une affaire qui doit être tenue des plus secrètes. Vous ne courrez aucun danger et vous serez bien payé.

La vue de l'or décida le bonhomme à agir comme on le lui demandait. Prenant son fil, ses aiguilles et ses alènes il se mit en route immédiatement avec sa conductrice. Après avoir traversé plusieurs rues, elle lui mit un bandeau sur les yeux comme elle lui avait dit et quelques

minutes plus tard ils arrivaient tous les deux à la demeure de Gaston.

Après avoir rassemblé et cousu les quatre quartiers du mort et avoir touché deux autres pièces d'or, Mustapha fut reconduit comme il était venu.

Alors on annonça le décès de Gaston dont le corps fut dûment exposé dans son cercueil, et deux jours après on le portait en terre sans que les voisins se doutassent en aucune façon de ce qui lui était arrivé.

Après l'enterrement, Winifred quittait son humble demeure pour venir habiter la maison de son frère et prendre charge de ses affaires.

Durant ce temps-là les voleurs étaient revenus visiter leur retraite dans la forêt, et grande fut leur surprise de voir que le corps de Gaston avait été enlevé ainsi que plusieurs sacs d'or.

– Nous sommes découverts certainement, s'écria le capitaine, et l'homme que nous avons tué avait un complice. Il nous faut le trouver. Demain j'irai moi-même à la ville pour découvrir

l'individu qui a trouvé notre retraite et qui peut nous livrer à la justice d'un moment à l'autre.

Et en effet, le lendemain de grand matin, le chef des voleurs pénétrait dans la ville. Après avoir marché quelque temps, la première boutique qu'il vit entrouverte fut justement celle du vieux cordonnier Mustapha.

Le saluant bien poliment il lui dit :

– Vous travaillez bien de bonne heure, car il est à peine jour, et je suis surpris qu'un homme de votre âge puisse voir pour travailler à cette heure.

– Oh ! répondit Mustapha, vous me connaissez guère, j'ai encore de bons yeux. Tenez, pas plus tard qu'hier, j'ai cousu et mis ensemble le corps d'un homme mort et cela dans un appartement où j'avais bien moins de lumière qu'ici !

– Comment, le corps d'un homme mort ! contez-moi donc cela !

– Non, dit Mustapha, je me suis oublié et j'ai déjà trop parlé.

– Allons, allons, dit le voleur, vous pouvez

vous fier à moi, je ne trahirai point votre secret. Et de plus, voici deux pièces d'or pour vous si vous voulez bien me conduire à la maison où vous avez fait cet ouvrage si étrange.

– Comment vous y conduire, dit le bonhomme, j'ai eu les yeux bandés pendant une partie de la route.

– N'importe, venez toujours, je vous banderai les yeux à la même place qu'hier et ensuite vous tâcherez de vous diriger du mieux possible vers la demeure où l'on vous a conduit. Et voici, encore deux autres pièces d'or pour vous encourager.

Cette fois, le vieux Mustapha ne put résister et étouffa bien vite les reproches de sa conscience. Et chose remarquable avec les yeux ainsi bandés il se dirigea sans se tromper, directement vers la maison du défunt Gaston.

– C'est ici, j'en suis sûr maintenant, dit-il au capitaine des voleurs. Voici l'escalier et la terrasse par où je suis descendu.

Le voleur lui remit encore de l'or et puis après avoir bien examiné la maison devant lui et avoir

pris des remarques, il s'en retourna auprès de ses compagnons dans la forêt.

– Mes amis, dit le capitaine des voleurs à ses compagnons, j'ai été fortuné dans mon voyage, car j'ai découvert la demeure de celui qui a trouvé notre retraite et qui nous a volé notre or. À nous maintenant de nous venger et de reprendre notre bien. Voici ce que nous allons faire. Que deux d'entre vous se rendent tout de suite à la ville où ils achèteront 40 grandes outres (cruches) à huile, qu'ils emporteront ici. Ils en rempliront une toute pleine d'huile et les autres ils les laisseront vides.

Deux des voleurs se rendirent donc à la ville où ils achetèrent les 40 outres comme il leur avait été ordonné. Revenus à la caverne avec leur marchandise, le capitaine des voleurs fit entrer ses 39 compagnons dans les 39 cruches vides, leur laissant juste assez d'ouverture pour pouvoir respirer. Et alors se déguisant lui-même en marchand d'huile il se mit en route avec ses mulets chargés des outres contenant les 39 voleurs, et une autre remplie d'huile.

Le chef fit en sorte d'arriver à la nuit tombante à la ville, et il alla s'arrêter en face de la demeure de Gaston où Winifred résidait maintenant depuis la mort de son frère.

Ayant frappé à la porte, ce fut Winifred lui-même qui vint ouvrir.

– Mon bon gentilhomme, lui dit le faux marchand d'huile, je suis arrivé trop tard à la ville, pour pouvoir me rendre au marché. N'auriez-vous pas la bonté de m'accorder l'hospitalité pour une nuit. Je vous en serai bien obligé.

– C'est bien, lui dit Winifred, faites entrer vos mulets avec votre marchandise dans la cour. Quant à vous, on vous trouvera une chambre dans la maison.

Là-dessus, le capitaine des voleurs fit entrer ses mulets dans la cour où il les déchargea des outres qu'il déposa et rangea tout le long du mur. Passant ensuite auprès de chaque outre, il dit à chacun des voleurs :

– Restez tranquille et ne bougez pas jusqu'à ce

que je vienne vous avertir et vous délivrer.

Ensuite il se retira à la chambre qu'on lui montra, pour attendre là le moment favorable où tout le monde de la maison serait endormi, afin de venir délivrer ses compagnons et de piller la maison, après en avoir mis à mort tous les habitants.

Georgina, la servante fidèle, avait coutume de se coucher la dernière de toute la maison. Ce soir-là elle s'occupa des affaires du ménage même un peu plus tard que de coutume, ce qui fut cause que l'huile vint à manquer dans sa lampe, et elle se trouva tout à coup en pleine obscurité.

Ne trouvant point de chandelle dans la maison, elle se dit en elle-même qu'il n'y aurait pas si grand mal d'aller prendre un peu d'huile dans une des outres du marchand d'huile, pour remplir sa lampe. Et, en conséquence, prenant un vaisseau elle se rendit dans la cour et s'approcha de la première des outres pour y puiser de l'huile. Mais quelle ne fut pas sa surprise, ou plutôt sa terreur d'entendre tout à coup une voix venant de l'outre lui dire : « Est-ce le temps ? » Quoique surprise,

elle comprit à l'instant qu'il y avait là un complot pour nuire à ses maîtres, et avec une présence d'esprit remarquable, elle répondit aussitôt : « Pas encore, mais bientôt. »

Elle se rendit ainsi de cruche en cruche, recevant partout la même demande et donnant la même réponse, jusqu'à ce qu'elle fut parvenue à la dernière qui contenait de l'huile. Après en avoir pris la provision nécessaire pour sa lampe elle s'empressa de retourner à la maison. Elle eut bientôt pris une décision.

Activant les fournaies elle mit sur le feu plusieurs chaudrons remplis d'eau qu'elle fit bouillir à un haut degré. Et ensuite une par une elle s'en fut remplir toutes les outres d'eau bouillante, étouffant ainsi les 39 voleurs, sans qu'il n'en resta un seul de vivant.

C'est alors qu'elle alla éveiller Winifred lui racontant ce qu'elle venait de faire, et lui faisant comprendre le grand danger auquel il venait d'échapper lui et les siens.

Alors Winifred rassemblant quelques-uns de ses domestiques se mit en embuscade pour

guetter le capitaine des voleurs. Celui-ci vers deux heures du matin sortit à la sourdine de sa chambre et se dirigea immédiatement vers ses outres.

Ne recevant point de réponse de ses compagnons *encruchés*, et ayant humé la vapeur fade qui s'exhalait de ses outres, il comprit qu'il était découvert, que son complot avait manqué et il s'élança aussitôt sur la clôture de la cour pour tâcher de la franchir et de s'évader.

Mais Winifred et les domestiques avaient déjà la main sur lui. Il fut conduit immédiatement en prison.

Le lendemain il subissait son procès où il fut prouvé qu'il était le capitaine d'une bande de voleurs qui étaient devenus la terreur de tout le pays en tuant et en dévalisant un grand nombre de voyageurs. Huit jours après le procès, il expiait sur l'échafaud ses crimes et son brigandage.

Le juge qui le condamna vint plus tard remercier en personne Winifred et surtout sa fidèle Georgina.

Quand à cette dernière, elle reçut sa récompense en devenant l'épouse du fils de Winifred, celui-ci leur bâtissant un magnifique château où ils vécurent heureux jusqu'à un âge très avancé.

Madeleine Bourg

On était à la veille du *grand dérangement* en Acadie, mais rien jusque-là ne faisait prévoir le cataclysme affreux qui devait engloutir tout un peuple.

Dans un endroit situé non loin du fort Beauséjour et connu aujourd'hui sous le nom de Sackville ou *Tintamarre*, vivait vers ces temps-là un brave Acadien du nom de Jean Bourg.

Il était le possesseur d'une jolie petite ferme qu'il cultivait avec intelligence. De plus au moyen de levées *d'aboiteaux*, il avait su ravir à la marée, une large étendue de marais qui était devenue une prairie verdoyante qui lui fournissait le foin en abondance, lui permettant ainsi d'entretenir un bétail assez nombreux. Cette riche prairie porte son nom encore aujourd'hui et s'appelle « le pré des Bourg ».

Malgré l'insécurité des temps et toutes les

tracasseries auxquelles étaient en butte nos Acadiens d'alors, Jean Bourg avait prospéré, et sans être riche, on savait dans le pays que c'était un habitant à l'aise.

Pour le seconder dans les travaux de son ménage, le Ciel lui avait accordé une bien digne compagne, la vraie femme forte de l'Évangile, qui, avant son mariage, s'appelait Madeleine Belliveau.

Bons chrétiens tous deux, doués des qualités de l'âme et du cœur et bénis d'une intéressante famille, il n'y avait point dans ces temps-là de couples plus heureux sous la calotte des cieux que Jean Bourg et sa femme.

Un jour Jean dit à sa compagne :

– Madeleine, il faut que je m'absente pendant trois ou quatre jours. Tu sais que les grandes marées vont bientôt arriver et il faut absolument que j'aille réparer nos levées et nos *aboiteaux*. J'ai trouvé trois individus qui viendront m'aider dans ce travail. Nous allons emporter des provisions avec nous et en conséquence nous ne reviendrons que lorsque tout le travail sera

achevé.

« En attendant, sois sans crainte, car on n'a rien vu de suspect ou d'inquiétant dans les environs depuis assez longtemps.

« Tout de même il est bon de prendre quelques précautions en cas d'accident, et il serait prudent de bien fermer toutes les fenêtres et de bien barrer les portes de la maison tous les soirs avant de vous coucher. Ce serait un vrai malheur de perdre l'argent qui est dans le grand coffre et qui est l'héritage de nos enfants comme tu le sais.

Pas plus tard que la semaine d'avant, Jean avait encore vendu une douzaine de bêtes à cornes qui lui avaient rapporté une assez jolie somme.

– Dans tous les cas, continua Jean, si tu t'apercevais de quelque danger, envoie immédiatement notre Philippe chercher du secours chez le voisin, Pierre Therriau.

Philippe était âgé de douze ans et l'aîné de la famille.

Quant au voisin Therriau il demeurait à un

mille de l'habitation des Bourgs.

– Va à ton travail, mon ami, répondit Madeleine. Comme tu le dis, je ne vois pas qu'il y ait de danger pour le moment. Dans tous les cas tu sais que je ne suis pas peureuse, et de plus, pendant ton absence je prierai le bon Jésus et sa Sainte Mère encore plus fort que de coutume. Ils sauront bien me protéger.

Là-dessus, Jean était parti pour se rendre à l'un de ses *aboiteaux* qui se trouvait à six milles de sa demeure, où il avait construit une cabane qui lui servait de refuge aux mauvais temps et où il passait la nuit lorsque le travail pressait et qu'il ne pouvait revenir le soir à la maison.

Son mari une fois parti, Madeleine se sentit bien le cœur un peu oppressé en se voyant toute seule à la maison avec ses jeunes enfants.

Aussi pendant la journée elle égréna plusieurs fois les dizaines de son chapelet tout en vaquant à ses occupations. La journée lui parut bien longue, et enfin, la nuit arrivant, la bonne Madeleine, après s'être assurée que toutes les fenêtres étaient solidement fermées, se préparait pour aller barrer

la porte d'entrée, lorsque celle-ci fut ouverte brusquement, livrant passage à un inconnu de grande taille et d'un aspect peu rassurant.

À cette vue, le sang se figea pour ainsi dire dans les veines de la malheureuse femme, et elle en faillit perdre connaissance.

– Bonsoir, la femme, dit le nouveau venu, avec un accent anglais très prononcé, n'aie pas peur ; je ne fais pas de mal aux femmes.

– Mais que voulez-vous donc et que cherchez-vous ici, articula faiblement Madeleine.

– Oh ! pas grand'chose. J'ai beaucoup marché aujourd'hui ; je n'ai pas mangé de la journée et j'ai grand'faim. Pourriez-vous me donner quelque chose ?

Madeleine, toujours charitable, et maintenant un peu rassurée, s'empressa de lui servir à manger.

Mais elle ne le perdait point de vue. Aussi ne fut-elle point longtemps sans s'apercevoir que ce vagabond d'Anglais examinait d'un œil scrutateur tous les coins et les recoins de la

maison.

Enfin après avoir satisfait sa faim, réelle ou factice, notre voyageur se levant tout à coup et confrontant Madeleine, lui dit brusquement :

– Écoute, j’ai dit que je ne faisais point de mal aux femmes et je ne t’en ferai point, mais à la condition que tu me délivres sans bruit et tout de suite l’argent que vous avez dans votre maison, autrement je ne répons pas des conséquences. Je sais que ton mari est absent, et te voilà sans défense ; ainsi, dépêches-toi.

– Lâche !... lui dit Madeleine qui commençait à sentir tout son sang bouillir de colère. C’est donc ainsi que tu veux me remercier pour le souper que je viens de te donner ? Je n’ai point d’argent, et lors même que j’aurais une fortune, je ne t’en donnerais pas un seul sou.

– Eh ! bien, si tu ne veux pas me le donner, je le prendrai ton argent.

Et là-dessus, comme par instinct, le voilà qu’il se dirige vers le grand coffre qu’il trouve bien barré. Et alors, saisissant un tisonnier, il se met en

frais de vouloir en faire sauter le couvert.

Prompte comme un éclair, Madeleine décroche un fusil pendu au mur, en tend la gachette et vise notre voleur.

– Sors d’ici, lui crie-t-elle où je te tue.

– Arrête, arrête, lui dit l’Anglais, ne tire pas, je m’en vais.

– Oui, sors au plus vite, lui dit notre héroïne, le visant toujours, et ne reviens pas, car je te tuerais comme un chien.

L’Anglais était sorti, mais en partant, Madeleine l’entendit bien qu’il murmurait : « Maudite Française, je l’aurai ton argent, je reviendrai, va, et je ne serai pas seul cette fois. »

Ayant bien barricadé la porte, Madeleine se disait : Mon Dieu, mon Dieu ! que vais-je devenir ? Que faire ? Il va certainement revenir ! Sainte Mère de Dieu, c’est le temps de venir à mon secours...

Tout à coup apercevant son grand garçon, Philippe, qui la regardait avec de grands yeux effarés :

– Philippe, dit-elle.

– Oui, mère...

– Tu viens de voir ce qui s’est passé. Cet homme, cet infâme va revenir ici, il l’a dit en partant, et il ne reviendra pas seul. Aurais-tu peur d’aller chez notre voisin Therriau pour lui dire de venir à notre secours et cela sans tarder.

– Non, mère, dit Philippe.

– Eh ! bien, mon enfant, pars donc. Il fait bien noir maintenant et on ne saurait te voir. Dans tous les cas comme tu es très agile, prends bien garde de ne pas te laisser prendre par ce vaurien d’Anglais. Suis le petit chemin détourné que tu connais et dépêche-toi. En attendant je vais prier la Sainte Vierge de te protéger.

– Je pars, dit l’enfant ; maintenant barrez bien la porte.

Il avait déjà franchi la moitié de la distance qui le séparait de la ferme des Therriau, lorsque tout à coup quelqu’un lui barra le chemin tout en faisant entendre un *hou ! hou !* des plus terribles.

Philippe allait s’enfuir à travers le fourré,

lorsque l'individu mystérieux lui dit :

– Pas peur, Philippe, c'est moi, Marcou, le chef micmac.

Oh ! la joie du pauvre jeune homme en reconnaissant alors dans l'individu devant lui, le vaillant chef micmac, le grand ami de sa famille.

– Mais, petit blanc, où vas-tu donc à cette heure de la nuit et tout seul comme cela ?

Alors Philippe s'empressa de raconter au grand chef tout ce qui venait d'arriver à la maison.

– Ouah !... dit Marcou, les chiens d'Anglais sont toujours les mêmes. Attaquer une pauvre femme, seule et sans défense... Pas besoin d'aller plus loin, Philippe ; viens, nous allons retourner chez vous.

Les voilà arrivés à la maison, et Philippe frappant doucement à la porte, dit :

– Mère, mère, ouvrez, c'est moi Philippe. Je ne suis pas seul non plus, le chef Marcou est avec moi.

Comment dépeindre la joie de Madeleine à

cette nouvelle !... Car elle savait qu'elle avait dans le brave chef micmac, un défenseur à la vie et à la mort. Elle lui raconta alors et en détail ce qui venait de lui arriver, récit que Philippe n'avait fait qu'ébaucher en revenant à la maison.

– Hou !... dit Marcou, femme de mon ami Jean, être brave, aussi brave que femme indienne. Mais pourquoi n'avoir pas tué le chien d'Anglais lorsque femme pâle l'avait au bout de son fusil ?

– Oh ! s'écria Madeleine avec un demi-sourire, comment le tuer, lorsque le fusil n'était pas chargé ?...

– Hi ! hi ! hi !... ne put s'empêcher de rire notre chef, par ailleurs et d'habitude si grave et si sérieux. Femme blanche aussi rusée que femme indienne... hi ! hi ! hi !... bon ! bon !...

« Maintenant, continua Marcou, je vais partir, fermez bien les portes et n'ouvrez à personne. Il va revenir ce chien d'Anglais comme il l'a dit, et il ne sera pas seul, car j'en ai vu cinq autres de son espèce qui rôdaient dans les environs cet après-midi, et c'est ce qui m'a amené dans le voisinage, moi et quelques-uns des miens. Donc

soyez sans crainte, je veillerai sur vous.

Quelques instants après Marcou avait disparu silencieux et sans bruit à la façon des Indiens.

Il était à peu près deux heures du matin, et Madeleine, on le comprend, était toujours aux aguets, attentive aux moindres bruits qui venaient du dehors.

Tout à coup des pas précipités se font entendre et peu d'instants après on frappe violemment à sa porte.

– Ouvre vite, chienne de Française, lui crie-t-on, ou bien on va défoncer et puis on te tuera.

À peine ces paroles brutales étaient-elles prononcées, qu'une formidable fusillade se fit entendre, suivie du cri de guerre bien connu des Micmacs et une mêlée terrible s'engageait dans l'obscurité, devant la maison de Jean Bourg.

Madeleine toute tremblante était à genoux, priant de toute son âme.

Cependant le combat fut aussi court qu'il avait été soudain. Il n'y eût que quelques plaintes de la part des mourants ou des blessés, et peu après

tout rentrait de nouveau dans le silence le plus absolu.

Le jour commençait à poindre à l'horizon lorsque de nouveau des pas précipités se firent entendre venant vers la maison.

On frappe à la porte.

– Ouvrez, ouvrez, c'est moi, c'est Jean.

Et Madeleine toute joyeuse cette fois, s'empresse d'ouvrir la porte du logis, pour tomber dans les bras de son mari.

C'était bien en effet le chef Marcou qui avait amené ce dénouement. Après avoir quitté Madeleine et Philippe, il avait rassemblé quelques-uns de ses guerriers qui se trouvaient dans le bois voisin, avait envoyé avertir Jean de ce qui se passait chez lui pendant son absence, puis était venu s'embusquer tout près de la demeure des Bourg, avec les résultats que l'on connaît.

Les premiers épanchements passés, Jean dit à Madeleine :

– Après Dieu nous devons notre salut à ce bon

et fidèle Marcou. Mais que fait-il donc qu'il ne vient pas ?

À ce moment deux coups sont discrètement frappés à la porte.

– Qui est là ? dit Jean.

– Marcou.

– Bonjour Monsieur Jean, bonjour la femme. J'espère que tout va bien maintenant.

– Ah ! s'écria Jean, comment vous remercier mon brave chef Marcou pour ce que vous avez fait pour nous aujourd'hui. Nous vous devons la vie !

– Point de remerciement, Monsieur Jean. Le chef Marcou n'oublie pas. Un jour que mon fils allait mourir, Jean Bourg le riche fermier, n'a pas dédaigné de visiter le wigwam du sauvage plusieurs fois et d'apporter la médecine, qui, avec l'aide du Grand Esprit, a rendu la vie à mon enfant. Depuis ce temps-là je suis à vous Monsieur Jean. Comptez sur moi.

– Combien étaient-ils d'Anglais, mon brave Marcou ?

- Six, dit le chef...
- Et où sont-ils maintenant ?
- Monsieur Jean, nous les avons envoyés dans un pays d'où ils ne reviendront plus.

Gaston-P. Labat
1843-1908

L'Auberge de la Mort

Légende fin de siècle

... Minuit !... heure du sommeil pour les consciences tranquilles, heure d'insomnie pour ceux qui souffrent, heure du crime pour les méchants et les mauvais, venait de sonner au beffroi de la Ville Sainte.

C'était en l'an de grâce mil... et quelques cents ans... Donc, le dernier coup du beffroi annonçait la mort d'un siècle et la naissance d'un nouveau.

Telle est la vie : tombeau et berceau, deux béquilles qui servent l'homme à passer du temps... à l'éternité.

Un hibou réveilla de son cri nocturne trois êtres qui dormaient *depuis cent ans* !

Le premier, un soldat enveloppé dans son glorieux manteau de bataille, percé de balles passagères et de vers... qui rongent gloire,

puissance et trônes de ce monde, ayant cru entendre les accents joyeux de la diane matinale battue par les tambours ; le second, ouvrier aux mains calleuses, ces joyaux du travail quotidien, avait ouvert l'œil, pensant ouïr le chant du coq laborieux et matinal ; le troisième, un campagnard aux vêtements usés par les mancherons de l'antique charrue, s'était agenouillé aux premiers tintements de la cloche angélique.

Fatigués par leur long sommeil, leurs paupières alourdies, rougies et à peine entr'ouvertes, laissaient percer des yeux hagards, vitrés, glacés, qui ne pouvaient croire ce qu'ils voyaient.

Tous trois se rencontrèrent sur le même chemin, poudreux et blanchi de neige, car ils venaient tous trois de la même hôtellerie : *L'Auberge de la Mort* ! Ils se saluèrent sans se dire un mot et chacun se dirigea vers le sanctuaire de son travail.

Le militaire à la caserne, l'ouvrier à son atelier, le campagnard aux champs.

– C’est étrange, murmurait le guerrier, cette tempête de neige a été si forte durant mon sommeil, que je ne m’y reconnais plus. Où est donc la caserne, *le bivouac*, et que vont penser mes soldats, moi qui les surprénais tous les matins ?

– Allons ? bon, maugréait l’ouvrier, la bordée de neige de cette nuit a dû emporter mon atelier, car il est disparu.

– *Batêche* ! s’écria le campagnard, *c’est y* le feu qu’a dévoré mes granges et les loups mon bétail, car je ne trouve plus rien, pas même... ma vieille grise.

Et chacun avançait cherchant, explorant devant lui, tout comme un capitaine de navire perdu en pleine mer, ou un voyageur égaré en forêt...

Tout à coup, une fusillade terrible, une canonnade infernale se fit entendre, déchirant l’air de sifflements effrayants, et comme par enchantement, le guerrier se trouva transporté sur une île... sauvage... sur un rocher... désert... À ses pieds, la mer portait sur ses flancs d’immenses

bâtiments, naviguant sans voiles, dégorgeant une fumée noirâtre, sombre et triste comme une crêpe de deuil... Des soldats, la fleur d'un pays emplissaient ces bâtiments qui les débarquaient sur la rive opposée d'où venaient tous ces bruits de guerre... de bataille... de tuerie...

Prenant sa longue vue, le guerrier regarda et aperçut une scène horrible et nouvelle pour lui... Deux valeureux peuples étaient aux prises, et les victimes héroïques tombaient dru de chaque côté comme des feuilles emportées par un vent d'orage.

Des engins de guerre formidables, et qu'il n'avait jamais vus, inventés par l'enfer qui veut la destruction du genre humain, vomissaient la mort...

Croyant que c'était un effet d'optique, il nettoya les verres de sa longue vue, il se frotta les yeux, et de nouveau il regarda.

Le carnage continuait en faisant tomber l'héroïsme sous le feu meurtrier du... progrès, de la civilisation.

Alors, n'y tenant plus, et d'une voix qui fit trembler et le ciel et la terre, il s'écria :

– *Faites donner la garde !*

Et, enfourchant sa cavale blanche, tout disparut selon la volonté de Dieu !

L'ouvrier, lui, continuait à chercher son atelier qui devenait de plus en plus introuvable. À la place où il l'avait laissé la veille, il trouva d'immenses constructions aux bruits assourdissants, dégorgeant des flots de fumée volés au sang du peuple, constructions qu'envahissait une nuée d'êtres à la figure glabre et délabrée, que des voitures roulant sans chevaux déposaient sur la rue...

Ils n'avaient ni la gaieté ni la santé de ses compagnons de la veille... Ces gens-là avaient l'air de *machines*, tant il est vrai que la machine rend l'homme machine.

Comme il croyait rêver, il allait demander un renseignement à un passant marchant ahuri par le bruit du progrès, quand des sifflets stridents, semblables à ceux des vipères de l'enfer, partirent

de toutes les usines environnantes... et l'ouvrier disparut de frayeur.

– Et ben ! en v'la une bonne farce, s'écria le campagnard, toujours à la recherche de sa ferme faite de *billots*. V'là t'y pas qu'y z'ont mis une seigneurie à sa place. Pourvu qu'y z'aient laissé ma grise, au moins.

Et il entra... Le bonhomme crut qu'il était fou ou qu'il allait le devenir, car à la place de sa charrue, il trouva une voiture qui avait la forme d'un chariot romain comme il en avait vu dans les cirques, et sa grise... *sa vieille grise*, elle était montée dans une voiture et faisait marcher des pieds une machine qui sciait du bois...

Rouge de colère, le bonhomme allait faire un mauvais parti aux intrus qui avaient ainsi profané l'héritage de ses pères, quand un valet de ferme, pimpant comme un paon, mit en mouvement une batteuse à vapeur... et le bonhomme court encore.

Vers l'aurore du même matin, le guerrier, l'ouvrier et le campagnard se rencontrèrent sur la même route poudrée de neige. Ils étaient tristes et pensifs comme des spectres en rupture de ban.

Non seulement ils ne se dirent rien, mais ils se regardaient avec méfiance, avec frayeur, tant ils avaient été ahuris, affolés par ce qu'ils avaient vu.

Tout à coup, un gai carillon de cloches se fit entendre, des chants résonnèrent ; une lumière, soudaine comme celle de l'éclair, illumina le fond d'un temple dont les portes s'entr'ouvraient, et devant une foule religieusement prosternée aux pieds d'un grand crucifix, un pontife vêtu de blanc bénissait l'humanité entière à l'aurore d'un nouveau siècle !

Et, tombant tous trois à genoux, le guerrier, l'ouvrier et le campagnard, le front dans la neige, s'écrièrent :

– Voilà la seule chose qui ne changera jamais !

Puis, fatigués de tout ce qu'ils avaient vu, ils purent, pour se reposer, continuer leur sommeil éternel dans le sépulcre de l'*Auberge de la Mort* !...

Philippe Aubert de Gaspé, père
(1786-1871)

Légende du père Laurent Caron

C'était du temps du Français, dit le père Caron : l'Anglais n'avait pas encore mis le pied dans le pays, ou s'il l'avait fait par-ci par-là, il s'en était retourné plus vite qu'il n'y était venu, s'il n'y avait pas laissé sa peau ; car, voyez-vous, il y avait parmi nous autres Canadiens des lurons qui n'avaient pas froid aux yeux.

– Ah ! dit Maguire, qui ne faisait alors que jabotter la langue française : les Irlandais l'avoit aussi des *boys*, ce qui ne pas empêcher le Anglais de prendre ma pays !

– Faites excuse, monsieur, répliqua le père Caron : l'Anglais n'a jamais pris le Canada ; c'est la Pompadour qui l'a vendu au roi d'Angleterre. Mais, n'importe ; nos bonnes gens reviendront !

For de cet espoir, très-commun alors parmi les vieux habitants, le père Caron continua en ces termes :

L'histoire que je vais vous raconter est bien vraie : c'est un vénérable prêtre, le défunt monsieur Ingan, curé de l'Islet, qui la racontait autrefois à mes oncles.

C'était dans le mois d'octobre, vers les dix heures du soir ; le curé de l'Islet, qui desservait aussi la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli, était couché, lorsque son bedeau, qui demeurait au presbytère, vint le réveiller en lui disant qu'on frappait à la porte de la cuisine.

– Alors, ouvre la porte, dit le curé : on vient, je suppose, me chercher pour un malade ; je vais m'habiller dans l'instant.

– Mais, dit le bedeau, c'est un sauvage, je l'ai reconnu à sa voix, et il n'y a pas de *fiat* avec ces nations-là : c'est traîtres comme le diable !

Le curé qui savait que son bedeau n'était pas hardi, enfourche ses culottes, s'entortille dans une couverture, court à la porte de la cuisine et demande qui est là ?

– C'est moi, mon brère (frère), répondit l'étranger : je voudrais parler à patliasse ; j'ai

paroles d'un homme mort à lui porter.

– N'ouvrez pas, pour l'amour de Dieu ! cria le bedeau, qui se tenait, armé d'un tisonnier de fer, derrière le curé ; il est probable qu'il arrive de l'enfer des sauvages, où tous les morts sont logés sans en manquer un !

Le curé, sans tenir compte des frayeurs du bedeau, ouvrit aussitôt la porte qui livra passage à un jeune Huron, à la mine fière, mais bienveillante. Il s'appuya sur le bout du canon de son fusil, dont la crosse reposait à terre, regarda de tous côtés, mais ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il dit : – Je veux parler à patliasse : j'ai paroles d'un mort à lui porter.

Le bedeau se colla amont le curé, qui le rangea d'un coup d'épaule, et dit à l'Indien : je suis le patliasse.

– Mais t'es pas patliasse, toi, fit le Huron ; t'as pas robe noire, toi couverte sur le dos comme sauvage.

Le curé, voyant que le Huron refusait de reconnaître un prêtre sans robe noire, prit un

moyen terme, lui tourna le dos, et mettant un doigt sur sa tonsure, dit : Regarde.

– Houa ! fit l’Indien, toi, bon patliasse ! Et il s’assied sur le plancher en tenant son fusil entre ses jambes.

– J’étais là-bas, là-bas, fit le Huron en étendant un bras vers le sud, à quatre jours de marche du fleuve Saint-Laurent ; je retournais à mon village après ma chasse, quand je tombai sur la piste et sur le placage d’un Français.¹ Bon ! que je dis, il y a un chasseur par ici, j’irai coucher à sa cabane. Après avoir marché pas mal longtemps, je vis à la piste du Français qu’il était bien fatigué.

– Comment, dit le prêtre, as-tu su que c’était la piste d’un Français et qu’il était fatigué ?

– Pas malaisé, fit l’Indien : le sauvage marche toujours les pieds en dedans comme s’il était sur

¹ Les chasseurs canadiens font souvent de petites entailles sur l’écorce des arbres qui leur servent de guides dans nos immenses forêts, surtout s’ils tiennent à revenir par le même chemin qu’ils ont déjà parcouru.

des raquettes ; le blanc, lui, marche pied droit ou en dehors. J'ai vu que le Français était fatigué, parce que ses pas devenaient toujours plus courts, et que son pied enfonçait davantage dans la terre molle.

Le curé étant satisfait de cette explication, le sauvage continua son récit.

– Je marche, marche toujours plus vite pour le rattraper : mais quand j'arrivai à la cabane, il était nuit, et elle était vide : il était parti. J'allumai du feu, et je vis que mon frère le Français était malade.

– Comment l'as-tu su, dit le curé ?

– Faut pas ben fin pour le savoir, reparti l'Indien : il avait couché sur le vieux lit de sapin sans mettre des branches fraîches par-dessus, il avait laissé ses pelleteries, sans les mettre en cache sur un arbre, à l'abri de la vermine, et il n'avait pas laissé de bois dans la cabane. Vois-tu, mon père, Français laisse toujours avant de partir une attisée de bois dans la cabane pour lui ou pour les autres chasseurs qui arrivent le soir, quand il fait noir, ou mauvais temps : c'est

convenu entre eux.

– Oui, dit le bedeau qui commençait à reprendre courage ; et quand les sauvages couchent dans les cabanes des Canadiens, ils brûlent tout leur bois et n'en bûchent pas d'autres pour le remplacer : ils sont trop paresseux pour cela.

– Le Grand Esprit, dit l'Indien, a créé les visages pâles et il leur a dit : cultive la terre ; notre patliasse nous a lu les belles paroles dans un livre. Il a aussi créé les peaux rouges, et il leur a dit : les forêts, les lacs, les rivières sont à toi, chasse, pêche et fais travailler tes esclaves.

– Continue ton histoire, dit le curé, peu disposé à engager une discussion théologique avec le philosophe des forêts.

– J'ai repris la piste, le lendemain, je marchais vite, car je voulais secourir mon frère le Français : je voyais à la piste qu'il diminuait toujours de forces, mais quand j'arrivai à la seconde cabane, je n'y trouvai que son fusil qu'il n'avait pas eu le courage de porter plus loin. J'aurais reparti tout de suite, mais il faisait si noir

que je craignais de perdre ses traces, et j’attendis au lendemain. Je me mis à courir, mais malgré cela, je n’arrivai qu’après le soleil couché au lac Trois-Saumons : il faisait noir dans la cabane, le feu était éteint, et je ne vis d’abord personne. Va me chercher à boire, me dit le malade, j’ai bien soif : prends ce cassot à tes pieds. Il me dit, quand il eut bu : reste près de la porte de la cabane : il y a un grand ours, ici, dans le fond, qui me regarde depuis hier avec des gros yeux rouges couleur de flammes.

– Tu es bien malade, mon frère, que je lui dis : je vois ton sac de loup-marin, mais pas d’ours. Je vais allumer du feu pour te réchauffer. – Merci, me dit-il, car j’ai bien froid.

Lorsque j’eux allumé du feu, il fit clair dans la cabane, et je lui dis : tu vois bien qu’il n’y a pas d’ours. Il est toujours là, me dit-il, et prêt à s’élancer sur moi. Ôte cela de ton esprit, mon frère, que je lui dis : tu es faible et le manitou¹ t’envoie des mauvais rêves : je vais te faire du

¹ Manitou, l’esprit malfaisant des sauvages.

bouillon pour te donner des forces.

Je plumai une perdrix, j'écorchai un lièvre, et je lui fis du bouillon. Il en but et me dit qu'il se trouvait un peu mieux, mais que la grosse bête était toujours à la même place qui le menaçait. Je vis bien qu'il était inutile de lui en parler et je me mis à souper. Il me dit de faire un somme et qu'il me parlerait ensuite. Je commençais à m'endormir, quand je fut réveillé par un cri que poussa le malade.

– J'ai eu bien peur, me dit-il ; l'ours était si près de moi que je sentais son haleine de flamme qui me brûlait le visage. Promets-moi de rester ici tant que je serai vivant, et après ma mort d'aller trouver de ma part le curé de l'Islet, mon pasteur.

Je lui en fis la promesse.

Mon nom est Joseph Marie Aubé, continua-t-il.

– Joseph Marie Aubé est mort ! s'écria le curé ; que Dieu ait pitié de son âme ! Ah ! mon Dieu ! Mon Dieu ! Quelle affreuse nouvelle ! mais continue mon fils.

– Je vais te dire ses paroles, fit l’Indien : c’est lui qui parle, écoute, mon père : « J’ai toujours été un mauvais sujet depuis mon enfance, j’ai bu et mangé le bien de ma famille, mon père est mort de chagrin depuis longtemps, et au lieu de secourir ma pauvre mère qui est dans la misère, je mène la vie d’un vagabond. Il y a longtemps que je ne fréquente plus les églises ; et je me moquais sans cesse des bons chrétiens. Ma bonne mère versait des seaux de larmes sur ma mauvaise conduite, et j’avais l’âme assez noire pour rire d’elle. Elle me reprochait en pleurant de l’abandonner, elle vieille et infirme, sur le bord de la tombe, et je lui disais des injures. Mais l’amour maternel ne se rebute ni par l’ingratitude, ni par les mauvais traitements. Elle ne répondait à mes injures que par les larmes, la patience, la tendresse et la résignation.

La dernière fois que je l’ai vue, il y a six semaines, elle était agenouillée près de mon lit, lorsque je me réveillai après une nuit de débauche. Je voulus d’abord la chasser, mais à la vue de ses larmes qui mouillaient ses cheveux blancs, je n’en eus pas le courage malgré ma

brutalité habituelle.

J'ai eu un mauvais rêve cette nuit, me dit-elle, et je sens que je parle à mon fils pour la dernière fois. Je ne te fatiguerai plus de mes remontrances, mais j'ai une grâce si petite à te demander que tu ne me refuseras pas, dit-elle, avec un sourire douloureux. Tu as été baptisé sous le nom de Joseph-Marie ; voici une petite médaille de la bonne Vierge ta patronne ; veux-tu la pendre à ton cou et l'invoquer si tu crois en avoir besoin. C'est si peu de chose que tu me l'accorderas. J'acceptai la médaille pour avoir la paix, bien déterminé à m'en défaire à la première occasion, mais elle resta suspendue à mon cou où je l'oubliai.

Lorsque je me sentis malade, il y a quatre jours, j'éprouvai un affaissement de l'âme, une tristesse inaccoutumée. Je repassai mes iniquités dans l'amertume de mon cœur ; je me rappelai mon père toujours si bon, si indulgent pour moi, malgré mes désordres, et sa ruine qui en avait été la conséquence. Je me rappelai ma vieille mère, ses prières, les larmes intarrissables qu'elle

versait sur moi : je m'agenouillai au pied d'un arbre pour prier, mais les sanglots étouffèrent ma voix. Je me sentais indigne d'adresser mes prières à Dieu que j'avais tant offensé ; et je désirais un prêtre comme médiateur entre moi et la divinité.

Arrivé ici, hier, après trois jours d'une marche pénible, je me couchai exténué de fatigue ; mais à peine étais-je sur mon lit que je vis, tout à coup, un ours énorme, assis sur ses pattes de derrière, qui me regardait avec des yeux rouges et enflammés. Je pensai que c'était Satan qui attendait mon âme pour l'emporter. Je tremblais de tout mon corps ; mais au souvenir de mes crimes, de mes blasphèmes, je craignais d'irriter Dieu davantage en l'implorant. L'animal fit un mouvement pour s'élancer sur moi, je criai : ma mère ! ma mère ! comme je faisais quand j'étais enfant et qu'un danger me menaçait. Comme si elle m'eût entendu, la médaille de la sainte Vierge se trouva entre mes doigts ; je l'élevai vers l'ours et il se recula avec effroi dans le fond de la cabane. Je vis alors que Dieu ne m'avait pas abandonné, qu'il avait écouté les prières de sa sainte mère qui est aussi la mère de tous les

chrétiens ; que ma patronne, qui avait versé tant de larmes sur son divin fils, avait été touché du désespoir d'une mère chrétienne l'implorant pour le sien ; que la bonne Vierge n'avait cessé d'implorer pour moi la miséricorde divine jusqu'à ce que le Christ l'eût exaucée ; et je priai, priai avec ferveur et confiance. Ne pouvant me confesser à un prêtre, je me confessai à Dieu ; je lui fis l'aveu de mes iniquités dans les pleurs et le repentir, et le calme et l'espérance sont rentrés dans mon âme. Dis bien tout cela au curé de l'Islet ; prie-le de consoler ma mère, et de lui demander pardon pour moi de tous les chagrins que je lui ai causés. »

Je t'ai rapporté, mon père, continua le Huron, tout ce qu'Aubé m'a chargé de te dire. J'ai passé encore deux jours et une nuit auprès de sa couche, et il est mort ce soir au soleil couchant. Il voyait toujours le manitou dans le fond de la cabane, à ce qu'il me disait, et il élevait de temps en temps sa médaille pour l'empêcher de l'approcher. Il a perdu connaissance vers midi et est mort les bras croisés sur la poitrine en tenant dans ses mains l'image de la Sainte Vierge. J'ai

tout dit, fit le Huron, c'est à toi, mon père, à faire le reste.

– Pourquoi, dit le curé, n'es-tu pas venu me chercher ? Je lui aurais administré les sacrements de notre sainte religion, je l'aurais fortifié dans la lutte terrible que lui, pauvre pécheur repentant, avait à soutenir contre l'enfer acharné à sa perte ; je l'aurais appuyé sur mon sein, et le crucifix élevé, j'aurais défié les esprits infernaux, et je les aurais conjurés ! Tu es un mauvais sauvage.

Le Huron, ployant le dos à ce reproche, fut quelque temps sans répondre, et dit : T'es bien vieux, mon père, pour faire six lieues dans les forêts, d'aller et revenir dans cette saison par une pluie froide qui tombe depuis hier. Tu en serais mort, mon père.

– Que t'importe ! dit le vieux curé : comme pasteur de cette paroisse, je répons devant Dieu de toutes mes brebis ; je me serais présenté à son tribunal avec l'âme d'un grand pécheur repentant, et j'aurais accompli le devoir le plus sacré de mon ministère ! Mais, ajouta le curé, en voyant l'air abattu du Huron : tu as fait pour le mieux ;

pardonne-moi ce que je t'ai dit : tu es au contraire un bon sauvage, et je te remercie des bons soins que tu as donnés au pauvre Canadien.

Six habitants charitables, continua le père Laurent Caron, allèrent le lendemain chercher le corps d'Aubé ; et il fut enterré sans grande cérémonie, comme il convenait à un homme qui avait donné, pendant toute sa vie, des mauvais exemples à la paroisse.

Il y avait donc environ un an qu'Aubé était mort, et on l'avait presque oublié. Les plus charitables de ceux qui en parlaient par-ci par-là, lui homologuaient (accordaient) quelques centaines d'années dans le purgatoire, et tout était dit ; lorsque le curé de l'Islet reçut d'un prêtre de France, son ami, une lettre qui contenait le passage suivant : « J'ai été appelé dans le courant du mois d'octobre, l'année dernière, conjointement avec deux autres prêtres, afin d'exorciser un possédé qui faisait un vacarme épouvantable ; il brisait ses liens, et vomissait des obscénités et des blasphèmes à faire frémir d'horreur. Après les conjurations d'usage, il se

calma, et nous crûmes que Satan avait vidé les lieux ; mais, à notre grande surprise, à l'expiration de trois jours, on vint encore requérir notre ministère en nous disant que le possédé était encore pire qu'auparavant. Je portai la parole, et le dialogue suivant s'engagea entre moi et l'esprit des ténèbres : Pourquoi as-tu cessé pendant trois jours de tourmenter ce chrétien ? – Parce que j'ai voyagé. – Où es-tu allé ? – Dans les forêts du Canada. – Qu'as-tu été faire dans les forêts du Canada ? – Assister à la mort d'Aubé. – Combien es-tu resté de temps auprès de lui ? – J'ai resté trois jours auprès de sa couche pour m'emparer de son âme quand il mourrait. – Est-il mort ? – Oui. – As-tu emporté son âme ? – Non. – Pourquoi ? – Parce que j'y ai trouvé Marie.

Le curé, continua le père Caron, lut la lettre au prône le dimanche suivant ; tout le monde pleurait dans l'église et la paroisse en masse fit chanter un beau service anniversaire au pauvre Joseph-Marie Aubé ; il l'avait bien gagné. Il est depuis longtemps dans le paradis ; mais quand on parle de ce côté ici du lac, de temps calme, des voix se font entendre sur l'autre rive comme s'il

appelait encore les bonnes âmes à son secours, car, voyez-vous, ajouta le père Laurent, il avait un triste voisin.

Mémoires, G. E. Desbarats, Imprimeurs-Éditeurs,
Ottawa, 1866, pp. 185-195.

Légende du père Romain Chouinard

.....Nous passâmes la journée du lendemain à pêcher, à chasser et à tendre des collets. Le soir, après avoir fait honneur à une excellente soupe au lièvre, lard et perdrix, que le père Romain avait fait cuire pour notre souper, plat que je recommande spécialement aux chasseurs après beaucoup d'exercice, le soir donc nous reprîmes nos armes de la soirée précédente ; bien décidés à passer encore une agréable veillée. Un hibou perché sur un arbre voisin et le patriarche des *nycticorax*, autant qu'on pouvait en juger à sa voix lugubre, poussa son hou ! hou ! à plusieurs reprises. Nos habitudes sociales étaient, en apparence, peu goûtées du vénérable solitaire de nos forêts.

– Quand ces nations-là, dit le père Romain, font tant de vacarme, ça n'annonce rien de bon : à telles enseignes que la nuit que mon défunt père

est mort, un de ces sorciers poussa trois cris en passant au-dessus de notre maison et dix minutes après, huit orphelins pleuraient près du corps du meilleur des pères.

Les cris lugubres du solitaire de nos forêts, les paroles touchantes du vieillard avaient jeté dans mon âme une teinte de mélancolie que je ne cherchais qu'à augmenter : il y a même un charme dans des sombres rêveries ; et je demandai au père Chouinard de nous conter une bonne histoire de revenants.

– Ce n'est pas de refus, fit le père Romain ; mais au moment où il allait commencer, le hibou poussa deux fois son hou ! hou ! lamentable ; le vieillard regarda derrière lui d'un air inquiet et me dit : Je suis bien fatigué ; j'ai pour l'habitude de faire un somme après mon souper, faites excuse pour ce soir, je vais me coucher, bonsoir.

J'étais contrarié ; mais une idée lumineuse vint à mon secours.

– Attendez un instant, père, lui dis-je, je connais un excellent remède pour vous guérir de votre fatigue.

Et je préparai, aussitôt un gobelet de *punch* brûlant, à double charge de rhum, de sucre et de muscade : breuvage capable d'emporter la peau de la langue et du palais des mâchoires les mieux ferrées. Mais le père Chouinard avait la peau de cet organe dure comme un requin : il avala deux gorgées de la composition infernale sans sourciller, et déclara, en se faisant claquer la langue, qu'il n'y avait personne au monde capable d'apprêter un *sangris* comme M. Philippe ; et que pour l'en remercier, il allait lui conter une belle histoire de revenant.

Légende du père Romain Chouinard.

Rendez-moi mon bonnet carré.

Comme l'on fait son lit on se couche, dit sentencieusement le père Chouinard. Si Josephine Lalande eût été mieux élevée, morigénée par ses parents, quand elle était petite, elle ne leur aurait pas causé tant de chagrin, ainsi qu'à elle-même.

La Fine, comme tout le monde l'appelait, était fille unique ; et ses parents en étaient affolés, n'ayant point d'autres enfants qu'elle ; elle fut en conséquence élevée à tous ses caprices : si le papa la grondait un peu, la mère prenait la part de sa fille ; et si la maman la reprenait, le papa disait : pourquoi fais-tu de la peine à l'enfant ? Ce qui n'empêcha pas Joséphine d'être à seize ans la plus belle fille de la paroisse de Sainte-Anne ; et si *avenante* (polie, gracieuse) avec tout le monde, surtout avec les garçons, que la maison des bonnes gens ne vidait jamais. C'était à qui se ferait aimer de la belle et riche héritière ; mais si La Fine jouait et folâtrait avec eux tous, si elle les amusait chacun leur tour, c'était pour accaparer tous les farauds (cavaliers) de la paroisse, s'attirer des compliments et faire enrager les autres jeunes filles ; car, voyez-vous, elle avait déjà porté ses amitiés sur un jeune homme, son voisin, qui avait été quasi élevé avec elle.

Si Joséphine était la plus belle créature (fille) de Sainte-Anne, Hippolite Lamonde, alors âgé de vingt-huit ans, en était le plus beau garçon, mais aussi doux, aussi patient qu'il était brave et

vigoureux. La jeune fille et lui s'étaient fiancés en cachette depuis longtemps : ce qui n'empêchait pas Lamonde de souffrir en la voyant folâtrer avec tous les garçons qui l'accostaient : mais il mangeait son avoine sans souffler mot : il était trop fier pour se plaindre.

Hippolite aurait déjà fait la grande demande, mais son orgueil l'en empêchait, car il avait, un jour, entendu le père Lalande dire qu'il ne donnerait sa fille en mariage qu'à un jeune homme à son aise ; et qu'il n'entendait pas la donner à un quêteux.

Ça lui avait pris au nez comme de la fine moutarde, car sans être un quêteux, il n'avait presque rien devant lui. Son père chargé d'une nombreuse famille n'était pas riche, et quant à lui il ne faisait que commencer à vivre proprement de son métier ; il était adroit comme un singe, bon constructeur et fin menuisier.

Sur ces entrefaites, il reçut une lettre d'un de ses oncles qui demeurait dans le Haut-Canada, l'invitant à venir le trouver ; la lettre mandait qu'il y avait de l'ouvrage à gouêche (en quantité)

dans ce pays-là, peu d'ouvriers et qu'il lui donnerait une part dans une entreprise de bâtisses qu'il avait faite pour le gouvernement, laquelle entreprise lui ferait gagner beaucoup d'argent dans l'espace de trois années.

Il fit part de cette bonne nouvelle à sa fiancée ; elle pleura d'abord beaucoup, mais il lui donna de si bonnes raisons, qu'elle consentit à le laisser partir, en lui promettant de lui garder sa foi.

La Fine fut bien triste pendant quelques jours après le départ de son fiancé, mais le sexe est pas mal casuel, (volage) comme vous savez, et peu de temps après, elle recommença son train de vie ordinaire ; ni plus, ni moins.

Elle revenait un soir d'une veillée sur les minuits avec une bande de jeunesses, riant, sautant, dansant, poussant celui-ci, donnant une tappe à celui-là, et faisant à elle seule plus de tintamare que tous les autres ensemble.

Arrivés près de l'église, ils aperçurent, debout sur le perron de la grande porte, un homme portant un surplis et un bonnet carré : cet homme avait la tête penchée et les deux bras étendus vers

eux. Tout le monde eut une souleure ; mais Joséphine se remit bien vite et leur dit :

– C’est Ambroise le fils du bedeau qui s’est accoutré comme ça pour nous faire peur ; je vais bien l’attraper, je vais emporter son bonnet carré, et il faudra bien qu’il vienne le chercher avant la messe.

Ce qui fut dit fut fait : elle monte à la course le perron de l’église, s’empare du bonnet carré, et se met à sauter et à danser au milieu des autres en faisant toutes sortes de farces.

Les bonnes gens dormaient quand elle arriva à son logis ; elle rentra à la sourdine, mit le bonnet carré dans un coffre à moitié vide qui était dans sa chambre à coucher, le ferma avec soin avec une clef qu’elle mit dans sa poche, et dit en elle-même : Quand Ambroise viendra demain au matin, je m’en divertirai un bon bout de temps en lui disant que j’ai perdu le bonnet carré dans la grande anse de Sainte-Anne, et qu’il le cherche.

Elle allait s’endormir, lorsqu’elle entendit du bruit à la fenêtre du nord de sa chambre ; elle ouvre les yeux et voit le même individu qu’elle

avait vu sur les marches de l'église, qui se tenait encore le corps en avant et les lèvres collées sur une des vitres du châssis, et elle entendit distinctement ces paroles : « Rendez-moi mon bonnet carré ! » Un bruit qu'elle entendit aussitôt dans le coffre la fit frissonner. La lune était alors levée et elle vit qu'au lieu d'Ambroise, c'était un grand jeune homme pâle comme un mort qui ne cessait de crier : « Rendez-moi mon bonnet carré ! » Et à chacune de ces paroles, elle entendait frapper en dedans du coffre comme si un petit animal prisonnier voulait en sortir. La peur la prit tout de bon, et elle se couvrit la tête avec ses couvertures pour ne rien voir ni rien entendre ; elle passa une triste nuit, tantôt assoupie, et tantôt se réveillant en sursaut. Quand elle voulut se lever le lendemain au matin, elle entendit encore du bruit dans le coffre, elle ne fit qu'un saut, prit ses hardes et alla s'habiller dans la chambre voisine.

Lorsque ses parents la virent si changée, (elle l'était, en effet, et elle avait déjà un bouillon de fièvre ;) ils la grondèrent d'avoir veillé si tard ; mais voyant qu'elle avait les larmes aux yeux, ils

l'embrassèrent en lui disant de ne pas se chagriner, et qu'ils étaient fâchés de lui avoir fait de la peine.

Joséphine passa la journée tant bien que mal ; elle frissonnait au moindre bruit et se tint constamment auprès de sa mère et de sa tante. Elle leur dit vers le soir qu'elle avait peur de coucher seule et qu'elle les priait de lui faire un lit auprès de sa tante dans la mansarde. On lui accorda sa demande.

Elle était à peine couchée, le soir, que sa tante s'endormit ; mais la pauvre Joséphine, elle, qui ne pouvait dormir, aperçut aussitôt vis-à-vis de la fenêtre une ombre qui lui fit lever les yeux, et elle vit le même fantôme qu'elle avait vu la veille et qui, suspendu dans les airs, et dans la même attitude, lui cria : « Rendez-moi mon bonnet carré ! ». Elle poussa un cri lamentable et perdit connaissance.

À cette partie du récit du père Chouinard, le nycticorax quitta sa demeure solitaire. Nous entendîmes le bruit de ses ailes au-dessus de la cabane, d'où sortaient des étincelles par le tuyau

du poêle, et le hibou poussa par trois fois son cri sinistre. Le père Romain fit un bond qui fit tomber son calumet dont le tube était pourtant intercalé solidement entre les deux seules dents qui lui restaient à la mâchoire inférieure ; et il s'écria :

– Satané animal bête, tu m'as quasiment fait passer une souleur ; mais je ne te crains pas, j'en ai vu d'autres dans les postes du nord.

Le père Romain avait un fond de bravoure, grâce à la chopine de punch à triple charge qu'il venait d'avaler, et il continua son récit.

Toute la famille fut aussitôt sur pied, mais ce fut avec bien de la peine qu'on lui fit reprendre connaissance. Elle passa le reste de la nuit sans dormir, la tête appuyée sur le sein de sa mère et tenant serrées dans les siennes les mains de son père et de sa tante. Comme elle était plus *acalmée* (calme) le matin, on lui proposa d'aller chercher le plus fin chirurgien de la paroisse, mais elle s'obstina à faire venir le curé.

Quand le curé fut venu, elle lui raconta en secret toute son aventure. Il fit son possible pour

la rassurer, il lui donna des bons conseils et lui dit qu'il ne pouvait faire autre chose, pour le moment, que de lui envoyer des saintes reliques, mais que le lendemain au matin il avait l'espoir de la délivrer de cette apparition qui l'avait mise dans l'état de souffrance où elle était.

Les bonnes gens lui firent un lit dans leur chambre, dont ils fermèrent les contrevents à sa demande, et passèrent encore la nuit auprès d'elle : ce qui fit qu'elle dormit assez bien et qu'elle se trouva mieux le lendemain au matin, quand le curé vint la voir, comme il lui avait promis.

Vous savez, messieurs, continua le père Chouinard, que tous les curés ont le *Petit-Albert* pour faire venir le diable quand ils en ont besoin.

Nous baissâmes tous la tête en signe d'assentiment, à une sentence si incontestable.

Quand il fut nuit, le curé tira le *Petit-Albert* qu'il tenait avec précaution sous clef, et lut le chapitre nécessaire en pareilles circonstances. Un grand bruit se fit entendre dans les airs, comme fait un violent coup de vent, et le mauvais esprit

lui apparut. Comme c'était la première fois qu'il le voyait, il ne lui trouva pas la mine trop avenante (avenante) et il croisa son étole sur son estomac en cas d'avarie.

Le diable s'était pourtant mis en frais de toilette pour l'occasion : habit, vestes, et culottes de velours noir, chapeau de général orné de plumes, bottes fines et gants de soie ; rien n'y manquait. Et si ce n'est qu'il était pas mal brun, qu'il avait les pieds et les mains pas mal longs, il aurait pu passer proprement parmi le monde. Le curé lui reprocha amèrement ce qui était arrivé à la pauvre jeune fille, l'accusant de lui être apparu pour la faire mourir.

– M. le curé, dit le diable, sous (sauf) le respect que je dois à votre tonsure, vous me croyez donc bien niais pour m'être servi de tels moyens, tandis que j'étais sûr de ma proie en flattant sa vanité et sa coquetterie, et que tôt ou tard j'aurais mis la griffe sur son âme ; tandis qu'à présent la voilà guérie pour le reste de ses jours et qu'elle va se jeter à la dévotion. Allons donc, pour un curé d'esprit, j'aurais cru que vous

connaissiez mieux le cœur humain.

Vous voyez, messieurs, ajouta le père Romain, que le diable parlait poliment et qu'il donnait de bonnes raisons. Ah ! dam ! je ne lui aurais pas conseillé de se regimber contre un prêtre : il aurait trouvé à qui parler. Il vous l'aurait débarbouillé avec son étole qu'il en aurait hurlé comme un chien sauvage. Il paraît que le curé goûta ses bonnes raisons, car il coupa l'air en forme de croix ; la terre trembla et le méchant esprit disparut.

Quand le curé vit que le diable s'en était retiré les mains nettes, il prit dans sa bibliothèque le plus gros livre latin qu'il put trouver et se mit à lire ; et il lut si longtemps qu'il s'endormit la tête sur le livre. Il eut un songe pendant son sommeil : je ne puis dire quel était ce songe, mais il paraît qu'il avait trouvé son affaire. Il dit la messe à l'intention de la pauvre Joséphine et se transporta ensuite chez elle, où il la trouva tant soit mieux.

– Ma chère fille, lui dit le bon curé, vous avez commis une grande faute, mais vous avez pêché par ignorance, je ne vous en fais pas de reproche.

Le fantôme que vous avez vu est une pauvre âme du purgatoire qui accomplissait une grande pénitence que vous avez interrompue et qu'il ne peut achever maintenant sans son bonnet carré ; il faut donc vous résoudre à le lui remettre cette nuit sur la tête.

– Je n'en aurai jamais le courage, dit la malheureuse fille en pleurant, je tomberais morte à ses pieds.

– Il le faut pourtant, dit le prêtre, car sans cela vous n'aurez jamais de repos ni dans ce monde, ni dans l'autre : le spectre s'attachera sans cesse à vos pas. Vous n'avez, d'ailleurs, rien à craindre : vous serez en état de grâce, je serai là avec votre père et votre mère, (auquel nous allons tout raconter,) pour vous soutenir et vous protéger au besoin.

La pauvre Joséphine après bien des façons y consentit. Grande fut la douleur des bonnes gens¹, quand ils surent la vérité, mais ils firent

¹ *Bonnes gens* signifie père et mère dans le langage naïf des habitants.

leur possible pour consoler leur malheureuse enfant. Ils passèrent tous la soirée au presbytère et prièrent avec ferveur jusqu'au coup de minuit qu'ils se rendirent à la porte de l'église, où ils trouvèrent le spectre sur les marches, et dans la même attitude. La Fine tremblait comme une feuille malgré l'étole que le curé lui avait passée dans le cou et les exhortations qu'il lui faisait. Elle fait, cependant, un effort désespéré et elle monte les marches ; mais au moment qu'elle allait poser le bonnet sur la tête du fantôme, il fit un mouvement comme s'il voulait l'enlacer de ses bras et elle tomba évanouie dans ceux de son père. Le prêtre profitant de l'occasion voulut se saisir du bonnet pour le restituer à son propriétaire, mais elle le tenait si serré dans sa main qu'il aurait fallu lui couper les doigts.

La Fine fut bien vite réduite à un état qui faisait compassion : elle croyait entendre souvent la voix du spectre ; elle tremblait au moindre bruit et ne pouvait rester seule pendant un instant. Dans cette vie de misère, ses belles joues aussi rouges que des pommes de calvine (calville) devinrent pâles comme une rose blanche flétrie ;

ses cheveux blonds et bouclés de naissance, dont elle était si fière, lui pendirent en mèches comme de la filasse humide le long des joues et sur les épaules ; ses beaux yeux bleus prirent la couleur de la vitre et tout son corps fut si amaigri que ça tirait les larmes rien qu'à la regarder ; elle avait tous les fantômes (symptômes) de la mort sur la figure. Les plus fins chirurgiens dirent qu'elle était poumonique (pulmonique) mais qu'elle pouvait traîner encore longtemps.

Que faisait pendant ce temps-là Hippolite Lamonde ? Il y avait trois ans qu'il était parti et personne n'en avait eu ni vent ni nouvelle. Il revenait pourtant au pays le cœur joyeux, car il avait fait de bonnes affaires, et il pouvait se présenter proprement devant le père de Joséphine, sans crainte de recevoir un affront. Il arriva pendant la nuit, et la première chose qu'il fit après avoir embrassé ses parents fut de demander des nouvelles de La Fine. On lui raconta toutes ses traverses et il s'arracha les cheveux de désespoir.

– Quoi ! s'écria-t-il, de tous ces fendants qui

paraissaient tant l'aimer, il ne s'en est pas trouvé un seul assez brave pour la secourir ! Lâches ! Tas de lâches !

Après avoir passé la nuit blanche en marchant de long en large, en parlant tout seul comme un homme qui aurait perdu la *trémontade*, il était, à sept heures du matin en présence de sa fiancée. Elle était assise dans un fauteuil entourée d'oreillers, les pieds sur un petit banc couvert d'une peau d'ours, le corps entouré d'une épaisse couverture de laine, et malgré cela les dents lui claquaient dans la bouche. Elle parut se ranimer en voyant Hippolite, elle allongea les bras de son côté et lui dit d'une voix faible et tremblante :

Mon cher Polithe, il ne faut plus penser aux amitiés de ce bas monde, quand on se meurt, on ne doit penser qu'au ciel. C'est une grande consolation pour moi de te voir avant de mourir : tu pleureras sur mon cercueil avec mes bons parents et tu feras ensuite ton possible pour les consoler : promets-le à celle que tu as si longtemps aimée. Je n'ai qu'un regret en mourant, c'est de m'être si mal comportée envers

toi et de ne pouvoir réparer mes torts en te rendant heureux.

Les larmes aveuglèrent le pauvre Lamonde et il lui dit : Chasse, chasse, ma chère Fifine, ces vilaines *doutences* (pressentiments) : Hippolite est devant toi et tu vivras.

– Comment espérer de vivre, répondit-elle, quand je suis dans des craintes continuelles ! Quand je tremble au moindre bruit que j’entends ! Quand la lumière du jour m’épouvante autant que la noirceur de la nuit ! Quand j’entends sans cesse à mon oreille le souffle d’une âme en peine qui me reproche ma cruauté ! Je n’ose demander la mort pour mettre fin à mes souffrances, car le spectre est toujours là qui me dit : Tu n’auras de repos ni dans ce monde ni dans l’autre. Oh ! c’est pitoyable ! pitoyable ! et la malheureuse fille se tordait les mains de désespoir.

– Joséphine ! ma chère Fifine ! prends courage pour l’amour de tes parents ; pour l’amour de moi aussi, prends courage ! J’irai, moi-même, restituer ce soir au revenant le vol que tu lui as

fait et tu en seras délivrée.

– Tu n’iras pas ! s’écria la pauvre Joséphine ; laisse-moi mourir seule : je suis déjà assez malheureuse sans avoir à me reprocher ta mort !

– Qu’ai-je à craindre, répliqua Lamonde, je n’ai jamais fait aucun tort à une personne morte ou vivante ; pourquoi ce fantôme me voudrait-il du mal ? Crois-tu que si tu eusses tombé dans un précipice, j’aurais hésité un instant à voler à ton secours, certain même d’y périr avec toi ! car, vois-tu, Fifine, je me ferais hacher cent fois par morceau pour t’épargner une égratignure. Ce qui me reste à faire n’est qu’un jeu d’enfant, et je serai aussi calme que je le suis maintenant.

Joséphine eut beau le prier, le conjurer de ne point s’exposer pour elle, si indigne de tant d’amitié, il n’en fut que plus déterminé dans la résolution qu’il avait prise.

À onze heures du soir, il demanda la clef du coffre dans lequel le bonnet carré était enfermé ; et il l’avait à peine ouvert que le bonnet carré lui tomba dans la main.

La nuit était bien sombre lorsqu'il arriva près de l'église : la lampe qui brûle dans le sanctuaire jetait seule une petite lueur, au loin de l'édifice. Il se promena de long en large en priant jusqu'à ce que le spectre parut. À minuit sonnant, il se trouva en sa présence, il monta d'un pied ferme les marches du perron où le spectre se tenait dans son attitude ordinaire, et il lui remit sans trembler son bonnet carré sur la tête.

Le fantôme lui fit signe de le suivre, et Lamonde obéit ; la porte du cimetière s'ouvrit d'elle-même et se referma quand ils furent entrés.

Le fantôme s'assit sur un tertre couvert de gazon, et fit signe à Hippolite de s'asseoir auprès de lui.

Il prit alors la parole pour la première fois, et dit :

– Faites excuse, bon jeune homme, si je ne puis vous offrir un siège plus convenable : on vit sans façon dans un lieu où tout le monde est égal : qu'il arrive un seigneur, un notaire, un docteur, on n'en met pas plus grand pot au feu.

– Vous voyez, fit le père Romain, que c’était un fantôme poli et qu’il donnait de bonnes raisons.

– J’en suis d’autant plus surpris, père Romain, répliquai-je, après le vacarme infernal qu’il a fait pour son misérable bonnet carré.

– Quand un homme fait une forte pénitence, fit le père Chouinard, il n’a pas toujours l’humeur égale, mais quand il l’a achevée, ça le regaillardit.

Comme je n’avais rien à répliquer à une réponse si sensée, le père Romain continua.

– Bon jeune homme, dit le revenant, c’est à quatre pieds sous la terre, à l’endroit où nous sommes assis, que j’ai résidé pendant trente ans : cette demeure vous paraît bien triste à vous ; eh ! bien ! c’était toujours en soupirant que j’en sortais, la nuit, quand mon âme venait chercher mon pauvre corps pour lui faire faire sa pénitence ; une pénitence que j’avais bien méritée.

J’étais gai pendant ma jeunesse et fou de

plaisir : j'étais le bouffon de la paroisse, et il ne se donnait pas une noce, un festin, une danse sans que j'y fusse invité. Si je veillais dans quelques maisons, tous les voisins accouraient pour entendre mes farces.

Passant un jour près de notre église, je vis les enfants rassemblés pour le catéchisme et le curé qui partait pour un malade. Je leur dis d'entrer, et que le curé m'avait chargé de leur faire l'instruction en attendant son retour. Je mets un surplis, je prends un bonnet carré, je monte en chaire et je leur fais tant de farces que tous les enfants riaient comme des fous. En un mot, je fis toutes sortes de profanations dans le sanctuaire même.

Huit jours après, pendant une promenade que je faisais seul dans ma chaloupe sur le fleuve, par un temps assez calme, une rafale de vent si subite s'abattit sur mes voiles qu'elle les déchira en lambeaux et que ma berge chavira. Je réussis à monter sur la quille où j'eus le temps de faire bien des réflexions et de me recommander à la miséricorde du bon Dieu. Les forces me

manquèrent ensuite, et une lame rejeta mon corps mort sur le rivage.

Je fus condamné à faire mon *piregatoire*, pendant trente ans, sur les lieux mêmes que j'avais profanés. Au coup de minuit, mon âme rentrait dans mon corps et le traînait sur les marches de l'église.

Lamonde se recula jusqu'au bout du tertre, il croyait n'avoir affaire qu'à une âme, et il se trouvait en présence du corps par dessus le marché. Il commença à s'apercevoir qu'il avait l'haleine forte. Le revenant n'y fit pas attention, et continua : Vous ne comprendrez jamais, bon jeune homme, ce que l'on endure d'affronts et de misères lorsque l'on sort de son lieu de repos. Les nuits les plus noires nous paraissent aussi claires que si la lune était au ciel. Comme on entend rien à quatre pieds sous la terre, le moindre bruit nous fait trembler. Les lumières dans les maisons des *veilleux* (veilleurs) nous offusquent et nous brûlent la vue. Le bruit des voitures qui passent, les éclats de rire des voyageurs, nous font l'effet du roulement du tonnerre.

Mais c'était là la moindre de mes misères ; ce que j'avais à endurer l'automne, le printemps à la pluie battante et pendant les grands froids de l'hiver, est capable de faire hérissier les cheveux sur la tête à un homme au cœur de cailloux. Car, voyez-vous, j'étais un volontaire,¹ et on m'avait enterré sans cérémonie et vêtu légèrement. Un drap qu'une âme charitable avait donné pour m'ensevelir, était tout ce que j'avais sur le corps quand on me cloua dans mon cercueil. On aura peine à croire que pendant les grands froids du mois de janvier, mes pauvres os éclataient souvent comme du verre.

J'étais donc tout joyeux ; j'achevais ma dernière nuit de pénitence quand une folle jeune fille.....

– Sans trop vous *interboliser*, monsieur le squelette, dit Lamonde, allons doucement s'il vous plaît : je vous ai suivi sans me faire prier dans ce cimetière, qui n'a rien d'invitant pendant

¹ On appelle volontaire dans les campagnes ceux qui n'ont ni feu, ni lieu.

le jour et encore bien moins pendant la nuit ; j'avouerais que j'y avais un petit intérêt, j'étais curieux de savoir si les morts mentent autant que les vivants, et je voulais aussi savoir quelque chose qui me tient bien au cœur, allez : je n'en ai pas de regret ; vous m'avez reçu poliment jusqu'ici, mais halte là ! je n'entends point qu'on dise du mal de Fifine : vous êtes content comme un fantôme qui a fini sa pénitence ; c'est tout naturel, et je voudrais en dire autant, car, moi, je commence la mienne ; je mange mon rongé et je mordrais sur le fer. Ainsi, si vous n'avez pas de meilleures raisons à me chanter, brisons-là ; séparons-nous sans rancune ; bonsoir.

– Bon jeune homme, dit le revenant, je vous ai trop d'obligation pour chercher à vous faire de la peine, je finirai donc en vous disant que j'achevais ma dernière nuit de pénitence, quand mademoiselle Lalande l'a interrompue. Elle est maintenant terminée grâce à votre courage, et je vous en remercie ; je ne voudrais pas m'en tenir, s'il était possible, aux remerciements, mais vous prouver ma reconnaissance d'une manière plus solide. Je désirerais connaître quelques trésors

pour vous les enseigner, mais je n'en connais aucun.

– Je n'ai pas besoin de vos trésors, dit Lamonde : il n'en est qu'un pour moi : c'est ma fiancée ; et si vous m'avez de l'obligation, rendez-lui la vie.

– Dieu seul, bon jeune homme, est le maître de la mort et de la vie.

– Il ne faut pas revenir de l'autre monde, reprit Hippolite, pour savoir ça ; mais dites-moi au moins, si la pauvre Joséphine est véritablement poumonique, et si les docteurs ont raison quand ils disent qu'elle ne peut en réchapper.

– Bon jeune homme, dit le fantôme, si Joséphine reprenait la santé, vous seriez donc encore disposé à en faire votre femme ? Vous méritez pourtant un meilleur sort que d'épouser une jeune fille qui peut vous rendre malheureux le reste de vos jours !

– M. le fantôme, reprit Lamonde, chacun son goût : j'aime mieux être malheureux avec elle qu'heureux avec une autre. Je n'aime guère,

voyez-vous, qu'on se fourre le nez dans mon ménage : si vous n'avez pas d'autres consolations à me donner, bonne nuit donc.

Et il se leva pour partir, mais le fantôme lui fit signe de se *rassir* et il obéit.

Après un petit bout de temps, le spectre reprit la parole :

– Les chirurgiens ont dit que Joséphine était pulmonique et ils ne se sont pas trompés. Ils ont déclaré que c'était une maladie mortelle et n'ont pas dit la vérité ; car si avec tout le savoir dont ils se vantent, ils n'ont jamais pu découvrir de remède pour la guérir, il y en a pourtant un. Et la mort sert souvent la vie. Emportez une poignée de cette herbe sur laquelle vous pillez, pour la reconnaître demain ; faites lui en boire des infusions, et dans un mois elle sera convalescente. Adieu ; la barre du jour va paraître, je n'ai que le temps de vous dire que votre fiancée est tranquille maintenant, je lui ai soufflé à l'oreille que vous m'aviez délivré.

Et le fantôme avait disparu. Lamonde tout joyeux mit une poignée d'herbe dans sa poche,

sauta par dessus le mur du cimetière et un quart d'heure après, il entra chez La Fine. Elle lui tendit les bras de tant loin qu'elle le vit, et ils pleurèrent longtemps sans pouvoir dire *motte* (mot).

– Les gens de l'autre monde ne se trompent guère, remarqua le père Romain ; et tout arriva comme le revenant l'avait prédit. Trois mois après, Lamonde conduisit à l'autel la plus belle créature de la paroisse.

– C'est très-bien finir jusque là, dis-je, mais quelle sorte de ménage firent-ils ensemble ?

Le père Chouinard garda pendant quelque temps le silence et dit ensuite :

– Un ménage en règle. La créature, comme vous savez tous, est pas mal cruelle : La Fine voulut, d'abord, recommencer un peu son *train-train*, elle n'avait pas tout à fait oublié, malgré ses traverses, son ancien métier de coquette tout en aimant son mari comme les yeux de la tête. Mais Lamonde y mit bien vite ordre ; il déclara un jour à la porte de l'église qu'il n'était pas jaloux, que ça lui plairait même de voir sa femme

entourée de farauds, mais que par rapport aux mauvaises langues, il briserait les reins au premier *freluquet* qui s'aviserait de lui en conter. Et il ajouta que, pour n'être point pris au dépourvu, il avait déjà coupé un rondin d'érable prêt à lui rendre ce service.

Comme il était fort comme un taureau anglais, chacun pensa à son *réintier* ; et se le tint pour dit.

Je conseille, moi, reprit le père Romain, le même remède à ceux qui ont des femmes scabreuses (volages). Je ne parle pas, Dieu merci, pour la mienne : un guerdin (gredin) voulut un jour lui faire une niche et elle vous lui appliqua les dix commandements sur le front avec ses ongles, et lui déchira la peau jusqu'à la mâchoire ; et c'est pourtant une bonne femme ! comme vous savez.

Quand à La Fine, quand elle vit que personne ne s'occupait d'elle, elle se mit bravement à élever ses enfants et à ne faire le beau bec que pour son mari.

Georges-A. Dumont
(né vers 1860)

Le solitaire

Légende¹

Par une belle matinée de juillet ***, je me promenais en fumant un pur havana, sur le chemin de la Côte-des-Neiges. Fatigué des bruits de la ville, j'avais formé le projet de faire l'ascension du Mont-Royal, afin d'y trouver un air frais et vivifiant, le silence de la solitude, et d'admirer en même temps le splendide panorama qui s'y déroule aux yeux du visiteur.

Je me promenai longtemps en silence, aucun bruit ne venant troubler le calme complet qui m'entourait.

La chaleur était très intense, pas un souffle de vent ne venant agiter les feuilles des arbres et le

¹ Cette légende a paru en 1885 dans le *National* de Plattsburgh (État de New York, États-Unis), journal publié par M. Benjamin Lenthier.

soleil étant comme un globe de feu.

J'éprouvai bientôt, au bout d'une heure de marche, le besoin que provoque la chaleur : la soif.

Par ma connaissance des lieux, je savais qu'il y avait un petit ruisseau au pied du mont. Je quittai, en conséquence, le chemin et m'aventurai à travers champs, pour atteindre plus tôt le but désiré.

Un moment après, j'arrivais auprès du ruisseau et déjà je me disposais à me désaltérer lorsqu'un bruissement de branches se fit entendre derrière moi et me fit détourner la tête.

Je poussai une exclamation de surprise et de terreur...

Je me trouvais en présence d'un ours qui descendait de la montagne et qui se dirigeait en droite ligne vers moi. Mon premier mouvement, comme on le pense bien, fut de faire un bond de côté et de me préparer en conséquence.

Chose singulière et qui me surprit, c'est que cet ours semblait se préoccuper fort peu de moi ;

au lieu de se hâter pour arriver plus tôt à moi, comme je le pensais d'abord, il continuait, au contraire, à descendre de son pas lent ordinaire. Bientôt je devinai son but – ce que la suite confirma – il venait se désaltérer au ruisseau. Quant à moi, après m'être muni d'une forte branche que je ramassai à mes pieds, je me préparais à me défendre. Au moment où j'allais frapper sur l'intrus qui arrivait, toujours dans sa même impassibilité, près de la source d'eau, une voix forte se fit entendre au-dessus de ma tête.

« Arrêtez ! mon bon ami, me cria-t-elle ; ne le frappez pas » !

Oubliant l'ours pour un instant, je levai aussitôt la tête. Je vis alors sur une petite éminence et à l'extrémité d'un étroit sentier conduisant à une maisonnette, un homme appuyé sur un bâton. Sa longue barbe blanche, sa figure ridée, ses habits en haillons, montraient que ce solitaire était très âgé. J'en étais tout à ma surprise, lorsque la voix du vieillard se fit entendre de nouveau.

« N'en ayez pas peur, monsieur, me dit-elle

encore. Veuillez monter jusqu'ici, et je vous expliquerai le mystère qui paraît m'entourer à vos yeux ».

J'acceptai immédiatement, car j'avais hâte de connaître cet étrange personnage.

Le site choisi par le vieillard pour y bâtir son ermitage était un des plus beaux du Mont-Royal. De là, on voyait d'un seul coup d'œil Montréal, jeune ville alors, et plus loin, de l'autre côté du majestueux Saint-Laurent, aussi loin que la vue pouvait porter, une immense terre verdoyante d'où s'élançaient par-ci par-là quelques clochers de village.

En entrant dans la maisonnette, l'ermite m'offrit poliment de m'asseoir sur un tronc d'arbre, unique siège de cet humble réduit.

À peine étais-je assis, que l'ours fit son apparition de nouveau.

« Boursiki, va te reposer et fais bonne garde », s'empessa de lui dire le solitaire en le voyant entrer, et en lui indiquant un petit châssis ayant vue sur un jardinet.

Sans plus tarder et sans plus s'occuper de moi que précédemment, l'ours prit la direction de l'endroit désigné et s'y mit en vedette.

« Ainsi, monsieur, vous voulez bien me faire le plaisir d'entendre mon histoire ? reprit le vieillard en s'adressant à moi.

– Oui, père, lui répondis-je.

– Merci. Mais, comme ma narration sera quelque peu longue, ajouta-t-il, nous allons prendre un petit verre d'eau-de-vie ».

Sur ce, il me laissa seul. Pendant l'absence du vieil aventurier, j'examinai le lieu où le hasard m'avait conduit. La petite maisonnette, construite de troncs d'arbres, était bâtie sur un plateau étroit et en occupait toute la superficie, à l'exception du petit jardin. À l'intérieur, un lit fait de feuilles et quelques pots en terre cuite en composaient tout l'aménagement.

Le retour de l'ermite vint interrompre mon inspection ; il apportait avec lui un pot d'eau-de-vie. Après que nous en eûmes bu, il commença le récit de sa vie.

« Je naquis, me dit-il, dans cette ville qui s'étend à nos pieds et qui n'était, lors de ma naissance, qu'un modeste petit village ne laissant pas prévoir un aussi bel avenir que maintenant.

« À l'âge de vingt ans, âge où la force physique est à peu près à son complet développement, je quittais, en compagnie d'un vieux chasseur, la ville qui m'avait vu naître, pour aller chasser dans les immenses territoires du Nord-Ouest. Ce théâtre d'aventures et de faits d'armes avait attiré en premier lieu mes regards, et dès mon enfance, j'avais désiré partir pour ces lieux si fertiles en faits de guerre et de chasse.

« Je partis donc, et au bout de plusieurs mois de marches pénibles à travers bois et après avoir bravé mille fois la mort, nous arrivions, mon compagnon et moi, au bord de la rivière Rouge.

« La nuit venue, après avoir soupé de quelques poissons rôtis au-dessus d'un petit feu, nous nous couchâmes sur l'herbe, afin de goûter quelque repos.

« Aux premières lueurs du jour, le lendemain, après avoir fait disparaître toutes traces de notre passage, nous nous disposions à continuer notre marche, quand nous vîmes surgir devant nous une troupe nombreuse de sauvages.

« Ayant reconnu que nous avions affaire à des sauvages ennemis, nous nous jetâmes sur nos armes. Mais nous n'eûmes pas le temps de nous en servir ; en un instant, nous fûmes désarmés.

« Quelques instants après notre arrestation, nous étions liés solidement et adossés tous deux à un arbre. Devant nous se tenait un Indien prêt à mettre le feu aux broussailles amassées sous nos pieds. Cet Indien n'était pas le chef de la tribu – ainsi que nous l'apprîmes plus tard – mais il devait avoir l'insigne honneur accordé au chef, c'est-à-dire mettre le feu au bûcher et commencer les tortures.

« C'est à ce moment que me revint à la mémoire tout ce qui m'avait été raconté à propos des tortures horribles infligées par les Indiens à leurs prisonniers. C'est alors aussi que je pensais

aux paisibles soirées du foyer ; que me repassaient par la tête les paroles bienveillantes de mon père et de ma mère. Il me semblait encore les voir, les yeux pleins de larmes, me bénissant et énumérant devant moi, lors de mon départ, les dangers de la vie aventureuse que j'allais entreprendre.

« Mais je n'eus pas le temps de faire de longues réflexions. Déjà on allait mettre le feu au bûcher, lorsqu'un grand bruit se fit parmi les sauvages ; presque aussitôt, un autre Indien, de taille herculéenne, au front fier et à la physionomie dure, que je devinai être le chef, fit son apparition. En nous apercevant, un éclair de joie féroce passa dans ses yeux. D'un bond, il sauta près de nous. Alors prenant le feu que tenait l'Indien et, s'adressant à moi particulièrement, il commença un de ces discours imagés si chers aux Peaux-Rouges et dont je ne me souviens que des paroles suivantes :

« – L'homme blanc, me dit-il, a franchi les limites de mon territoire ; il est venu tuer le gibier qui habite mes domaines ; respirer l'air de ces

grands bois qui abritent les mânes sacrés de mes aïeux. Ces offenses doivent être punies par la mort de celui qui s'en rend coupable. En conséquence, moi, Soleil-Brûlant, je condamne l'homme blanc à mourir au milieu des tortures.

« À peine eût-il prononcé la dernière parole, qu'il mit le feu aux broussailles et commença à nous torturer. Les autres Indiens vinrent ensuite, et bientôt notre corps ne fut plus qu'une blessure.

« Nous sentions la mort s'approcher peu à peu, et cela nous remplissait de joie, car elle nous paraissait, à cette heure, comme le seul terme de nos souffrances, lorsque le fils du chef, Flèche-Agile, en venant pour me frapper, se jeta avec tant de précipitation que son arme dévia dans sa main et le blessa gravement. Un flot de sang jaillit de sa blessure et il tomba lourdement sur le sol.

« Les autres sauvages en voyant tomber le jeune chef, nous laissèrent aussitôt et ils l'entourèrent pour lui prodiguer leurs soins. La figure de Soleil-Brûlant changea

immédiatement ; de farouche qu'elle était, elle devint empreinte d'une grande expression de douleur et de désespoir. Il saisit son fils et le pressa contre son sein, comme s'il eut voulu lui rendre la vie prête à le laisser.

« Alors une pensée que l'amour de la liberté provoqua sans doute, me vint à l'esprit, et, sans même connaître la gravité de la blessure que s'était infligée le jeune homme, je dis à Soleil-Brûlant :

« – Soleil-Brûlant, roi de la forêt, si tu promets de me remettre en liberté ainsi que mon compagnon, je suis prêt à rendre la vie à ton fils.

« – L'homme blanc dit-il vrai ? me demanda-t-il d'un air méprisant en se retournant vers moi.

« – Il ne peut mentir, lui répondis-je.

« – Soit ! le grand chef veut bien l'écouter. S'il guérit son fils, il sera son ami. Mais qu'il apprenne bien aussi que, s'il ment, il subira mille fois plus de tortures qu'il vient d'en souffrir.

« Tout en parlant, il commanda à quelques-uns de ses guerriers de nous délier, et, après qu'ils

eurent couché mon malheureux ami sur l’herbe, ils revinrent à moi et me conduisirent auprès de Flèche-Agile, en me soutenant sous les bras, car ma faiblesse était trop grande pour me permettre de marcher.

« La blessure du jeune chef était grave et elle aurait été probablement mortelle, si elle n’avait eu d’autres soins que ceux prodigués par ses guerriers ; mais moi qui connaissais les vertus médicinales de certaines plantes, je pus le guérir en quelques jours de traitement.

« Un mois après – alors Flèche-Agile était en pleine convalescence, – je demandai à Soleil-Brûlant de remplir sa promesse en me rendant à la liberté ainsi que mon compagnon.

« Le chef fut fidèle à sa parole. Après m’avoir chaleureusement remercié et assuré de son amitié et de sa protection, il me permit de quitter son camp. Plus tard, dans mes pérégrinations à travers les prairies, j’eus plusieurs fois l’occasion de rencontrer Soleil-Brûlant, et je trouvai toujours en lui un ami et un protecteur.

« Environ quarante années s'écoulèrent après cette aventure mémorable, quarante années de combats et de chasses, sans que la pensée de revoir ma ville natale me vint à l'esprit ; les mille incidents de ma vie aventureuse ne m'ayant pas laissé le temps de penser à ce qui avait fait la joie de mon enfance. Mais un soir que je me reposais au bord de la Saskatchewan, tout en regardant rêveur l'onde couler, le souvenir du pays se présenta tout à coup à moi.

« Tous les heureux souvenirs de mon enfance, que ma vie de chasseur m'avait fait oublier, revinrent en foule à ma mémoire. Je pensai à mon père, à ma mère, si bons et si dévoués pour moi, et à qui mon départ avait brisé le cœur ; au toit natal ; aux grands arbres à l'ombre desquels j'avais essayé mes premiers pas ; au magnifique fleuve sur les eaux duquel j'avais égayé tant de fois mes jeunes ans.

« En même temps que tous ces chers souvenirs se pressaient dans mon esprit, la pensée de retourner au pays me vint aussi. Las de la vie de chasseur, n'ayant plus aucun attrait pour ces

prairies où j'avais tant souffert et où j'avais vu tomber mon malheureux compagnon sous les flèches des sauvages, je me décidai sur-le-champ à partir.

« Dès le lendemain, je pris le chemin de Montréal. À mon arrivée, j'eus peine à reconnaître la petite ville, tellement elle était métamorphosée. Plus de rues étroites, mais de larges voies bordées de belles maisons et de magnifiques églises. L'humble chaumière de mes parents avait eu le même sort que les autres : elle avait été démolie pour faire place à une jolie villa.

« Ne désirant pas vivre au milieu de la grande ville, je me suis bâtie cette petite maison où je suis maintenant.

« Ici, du haut de ce promontoire, ajouta le vieillard en terminant, ma vie s'écoule paisiblement. Éloigné de tous, vivant de tous les souvenirs de mon passé, j'attends la mort avec calme, tout en regardant grandir sous mes yeux la ville de Maisonneuve. »

Plusieurs années se sont écoulées depuis le jour où je rencontrai le vieillard à qui je dois le récit que je viens de faire. L'ermite est mort depuis et son corps repose à l'endroit où s'élevait autrefois sa maisonnette.

Lecteur, lorsque, dans vos promenades à travers la montagne, votre pied heurtera une croix de bois noir que le temps achève de détruire, agenouillez-vous et priez Dieu, car là gît sous l'herbe, le solitaire du Mont-Royal.

25 février 1877.

Eugène L'Écuyer
1822-1898

La Toussaint

(1844)

Avez-vous entendu à votre réveil les sinistres tintements de nos cloches, semblables aux tristes mélodies d'une voix plaintive ? Avez-vous entendu à la première pâleur du jour les sourds mugissements des vents à travers les feuillages, comme les derniers soupirs d'une lente agonie ?...

Avez-vous remarqué le hêtre jauni qui se courbait vers la terre, comme le vieillard affaîssé qui s'incline dans la poussière ? Ce soleil radieux qui lutte avec le nuage noir des tempêtes, ne vous semble-t-il pas comme la gloire du monde obscurcie par les passions orageuses de la vie ? Cette feuille d'automne qui tombe lentement et comme à regret de l'arbre qui l'a nourrie, ne vous représente-t-elle pas le jeune homme d'une année de vigueur et de gloire qui meurt aux espérances d'un long avenir ?...

Là-bas au bout noir de l'horizon, j'ai vu un fantôme ! Il était languissant comme le moribond, livide comme le cadavre ! Sa figure était décharnée ; ses yeux étincelants comme ceux de la bête fauve qui cherche sa proie ! De ses mains longues et osseuses il semblait vouloir se cramponner à des ombres qui fuyaient devant lui comme l'éclair. Ces ombres étaient les richesses et les délices de la terre ! Il prêtait l'oreille de tout côté ; il entendait comme le bruit des flots d'une mer mugissante ; la calomnie et la noire envie !...

Hélas ! ce fantôme je ne le reconnus que trop ! C'était l'homme, c'était vous, ô mes amis ! c'était moi-même ! Il a tressailli quelque temps ! puis il s'est agité un instant comme le tigre qui lutte avec les dernières angoisses de la mort ; puis il est tombé ; il a passé comme le dernier rayon du soleil couchant !...

Tel est l'homme ! Ainsi passera le monde !...

Mes pensées sont sombres et tristes comme la forêt qui se dépouille de ses habits de splendeur ; comme l'astre radieux qui se cache derrière le

voile sombre des orages ; comme l'oiseau qui chante ses adieux et laisse ses affections !

Mes pensées sont sombres et tristes comme le terrible jour où la mort célèbre sa fête, proclame son triomphe sur les débris de ses lauriers !

Je me suis levé ; j'ai entendu la cloche qui, il y a vingt ans, annonça mon existence ! j'ai marché lentement, lentement comme la monotonie lugubre de sa voix !...

J'ai marché !... Dieu !...

J'ai rencontré le vieillard qui chancelait sur le bâton de ses ancêtres ; la jeune fille qui touchait à peine la terre de son pas léger ; l'homme riche et orgueilleux qui repose sur des lits d'or ; le misérable aventurier qui s'endort sur le grabat du pauvre pèlerin ; le monarque qui commande à la terre ; l'esclave obscur qui plie sous le joug du tyran ; ... je leur ai demandé à tous où ils allaient ; ils m'ont tous répondu : Nous allons prier pour les morts !...

Prier pour les morts !... Avez-vous entendu ?...

Je les ai suivis.

J'ai vu un enclos isolé. Puis une porte étroite ; un vieux pin brisé par les tempêtes.

Au milieu de cet enclos, il me sembla voir un spectre hideux armé d'un sceptre tranchant, entouré d'une foule innombrable de cadavres qui chantaient des hymnes à sa louange ; puis, à ses pieds, deux petits enfants qui jouaient avec la poussière des grands !

Et autour de ce roi du néant étaient groupés des croix funèbres, sur lesquelles on lisait encore quelques dernières inscriptions, dernière mémoire de la vie !

Et l'homme tombait comme anéanti aux pieds de ces vains monuments du monde passé !...

Je m'arrêtai devant une petite croix blanche, et je lus ces mots :

« Émilie, décédée le..., âgée de 16 ans. »

Oh ! Émilie !... ce nom me rappela une jeune fille que j'avais connue. J'adressai à Dieu la prière des vierges, et je pleurai !... Elle était si belle ! si pure, cette Émilie... Tu mourras donc aussi toi à ton tour, jeune fille, toi qui souris

aujourd'hui avec tant de complaisance à l'espérance d'un bel avenir que tu crois certain ! Tu mourras donc ! Dieu ! le croiras-tu ? oh non ! cet éclat, ces charmes, cette vigueur du jeune âge... ces plaisirs, ces affections... cet amant que tu aimes tant... ces amis qui te chérissent et qui te flattent... oh non ! tout cela ne passera pas si vite !... Tu dis cela, jeune fille ! Et pourtant écoute bien ce glas sinistre ! Tu trembles !... Regarde le sourire sardonique de ce spectre ! Tu frémis ! Ne t'abuses plus, jeune fille !...

Vois cette rose, aujourd'hui si fraîche et si vive, et demain si fanée, si penchée sur sa tige mourante... Ainsi finira le jeune âge !...

Je m'inclinai sur une autre tombe, et je lus :

« Joseph, âgé de 18 ans ! *Requiescat in pace !* »

Repose en paix, pauvre jeune homme... Ton nom, tes vertus, la gloire de tes ancêtres, tes nobles talents, la mort n'a rien respecté ! Tu étais riche pourtant ; tu aurais pu vivre, plus que tout autre, indépendant des caprices, des malheurs du monde, mais Dieu a dit à l'homme : Tu

mourras !...

Écoute bien, jeune homme, toi qui commences aujourd'hui ta carrière avec éclat, qui brilles aux yeux de tes collègues que tu as rendus jaloux de tes succès... Tu mourras ! Que te restera-t-il de tout cela ? Un vain nom que le temps effacera comme tout le reste !

Je l'ai vu, l'amant adoré de son amante, goûter les délices de l'affection la plus tendre. Était-il heureux ? Non ! après le bonheur d'un jour venait le revers d'une année qui détruisait tout, jusqu'aux espérances de l'avenir ; et puis la mort !... la mort ! ce terme inévitable de toutes choses !

J'avançai encore plus loin.

Et je vis la colonne rongée de l'homme du trône, dernier monument de la grandeur du monde.

J'ai vu le grand adoré sur la terre, je l'ai vu entouré de favoris, d'esclaves qui se courbaient devant lui au seul son de sa voix, je l'ai vu plier sous des habits d'or, savourer les mets les plus

délicieux. Aujourd'hui il dort dans la poussière ! le monde l'a oublié ; à peine trouve-t-il un homme qui pleure sur sa tombe ! Il ne reste plus de lui qu'un vague souvenir. Il est tombé de son trône de gloire comme le lion majestueux qui, après avoir promené dans les forêts son indomptable indépendance et fait trembler tous les animaux, va mourir ignoré dans un repaire ténébreux. Il est tombé de ce trône comme cet aigle qui, après avoir plané au plus haut des cieux, va mourir au pied de cette immense montagne qui, il n'y a qu'un instant, lui semblait comme un petit point obscur ; comme ce guerrier qui, après avoir dompté les nations et conquis l'univers, va périr relégué sur une isle déserte. Ainsi finira toujours l'homme superbe... la gloire du monde !

J'ai vu la croix frêle et abandonnée du pauvre, triste image de ce qu'il fut dans le monde.

J'ai vu la tombe du mauvais riche, devant laquelle personne ne s'inclinait !...

Avares infâmes qui n'avez d'autre plaisir que celui de palper un vil métal que vous avez peut-

être dérobé à l'indigence, vous mourrez à votre tour ! Le monde maudira votre mémoire, dissipera ces richesses que vous aurez amassées dans l'inquiétude, le tourment et le remords !

J'ai vu le marbre blanc de l'homme au cœur bienfaisant sur lequel pleuraient la veuve en détresse, l'orphelin abandonné et le vieillard infirme.

... Puis je me suis incliné devant le Christ qui est au milieu du champ des morts, et j'ai pleuré sur la vie des hommes.

Je me demandai à plusieurs reprises : Qu'est-ce donc que la vie ? et une voix me répondit toujours : La vie, c'est le sentier qui conduit à la mort !

Et je me disais :

Puisque la vie n'est qu'un triste passage du néant au néant, pourquoi l'homme s'y attache-t-il tant ?

Puisque l'homme ne naît que pour mourir aussitôt, pourquoi vit-il comme s'il ne devait jamais mourir ?

Triste aveuglement !...

Et pourtant ne dirait-on pas en voyant l'homme pleurer sur la tombe des morts, ne dirait-on pas qu'il croit être exempt du même sort ! Ses larmes sont comme celles d'un criminel qui, sorti du bagne par un heureux hasard, pleure en voyant un frère subir le dernier supplice. Ses larmes sont froides et stériles !

Ô hommes ! encore une fois, ce n'est pas tant pour pleurer sur la mort que sur la vie, que l'Église vous appelle aujourd'hui !

Vous dites : La Toussaint est un jour ennuyant ! Avez-vous bien pensé ? Avez-vous un cœur sensible ou bien êtes-vous de ces cœurs de rocher qui ignorez jusqu'aux plus légères impressions de la mélancolie ?

Savez-vous ce que c'est que la mélancolie ? La mélancolie, c'est cette vérité sinistre, cette vérité de la tombe :

Tout passe dans la vie.

Et c'est le jour de la Toussaint qui nous l'apprend.

Et puis vous n'aimez donc pas le souvenir ?

Voyez cette mère qui pleure sur la tombe de son enfant. Elle est toute aux illusions d'un passé plein de charmes. Elle se rappelle le jour où ce fils bien-aimé a ouvert les yeux à la lumière. Comme elle s'empressait autour de son berceau ! C'était le premier fruit de son hymen. Avec quelle tendresse elle le pressait sur son sein palpitant ! Quelles espérances ne formait-elle pas ! Mais, hélas ! ces premières émotions d'une tendre mère passent si vite ! Viennent les tendres alarmes. L'enfant grandit, puis il meurt !... Et aujourd'hui elle répète : Tout passe dans la vie !...

Ce souvenir, quoique pénible, ne lui fait-il pas verser des larmes bien douces ?

Et puis l'époux et l'épouse, l'ami et l'amie que la mort aura séparés, n'est-ce pas au jour de la Toussaint que le souvenir les impressionnera le plus ?

Ô ! jeunes filles, tendres jeunes filles, ne

pleurez-vous pas, vous surtout qui êtes si sensibles, dites-moi, ne pleurez-vous pas lorsque le jour commence à pâlir, que le ciel prend une teinte semblable à un voile de crêpe, que la cloche sonne lentement et dont la voix va se perdre insensiblement dans le calme des solitudes comme les derniers râles du mourant ; lorsqu'aux pâles reflets du cierge funèbre, à travers les vitraux du temple, vous apercevez des figures pâles et pleureuses qui passent et repassent comme des ombres et viennent se prosterner à la porte de la cité des morts ?

J'ai tremblé ! j'ai frémi !

Et lorsque la voix faible et entrecoupée du prêtre a dit avec la foule :

De profundis clamavi ad te, Domine, Domine, exaudi vocem meam, j'ai senti comme une douce émotion semblable à celle du juste qui laisse la terre pour aller se reposer dans les bras de Dieu !...

Et le vieillard, mon Dieu ! le vieillard...

Il y a quelques années, j'étais à la campagne le

jour de la Toussaint.

Je remarquai loin de la foule un vieillard qui avait sa tête blanche appuyée sur le mur froid du cimetière, et à ses côtés, une jeune fille vêtue de longs habits noirs. Elle pleurait continuellement. On eût dit la déesse de la mort, ou la divinité des souvenirs ! Quel frappant reflet de la mélancolie sur sa figure divinement pâle, douce et régulière !

Le vieillard regardait, puis une larme coulait lentement sur sa joue osseuse !...

Et la jeune fille poussait un soupir douloureux. Quel soupir ! hélas ! le soupir d'une mère qui presse son dernier fils mourant sur son sein ; le soupir d'une amante qui donne sur son lit de mort une larme d'adieu à son amant !

Ce spectacle n'était-il pas d'une imposante gravité ?...

Le tableau était parfait. Peut-on mieux peindre en effet le passage de l'homme sur la terre que par le contraste sublime d'un vieillard et d'une jeune fille pleurant sur une tombe en ruines !

... La foule passa ; elle passa lentement comme

les ténèbres d'une nuit d'automne !

Le vieillard se tourna vers la jeune fille, puis la pressant sur son sein glacé par l'âge :

– Pauvre enfant, lui dit-il, ne pleure plus !

– Ô ! mon père, mon père, dit la jeune fille, Emmerick ne m'eût pas dit cela... il connaissait trop bien le cœur d'une jeune fille !...

– Toujours Emmerick, dit le vieillard, toujours lui !... Pauvre Flora !... Tout passe dans la vie !

Je t'ai vue naître au sein de la prospérité ; je t'ai vue rayonnante sur le sein de ta mère... ta pauvre mère que j'aimais tant ! Elle aussi, elle a eu ses souvenirs !... J'étais riche alors... Hélas ! tout est passé !...

Il n'y a pas encore bien longtemps, pauvre Flora, tu étais brillante de santé et de vigueur ; tu étais gaie, car tu ne connaissais pas encore les soucis, les chagrins : ton cœur était pur comme l'onde argentée de la source de nos bois. Tout cela est encore passé ! Te voilà à l'âge des souvenirs ! Il me souvient moi-même de ma première jeunesse, de mes premiers plaisirs, de

ces premières émotions d'amour qui firent battre mon cœur ; j'étais comme toi aussi, n'espérant que le bonheur : tout cela a passé encore !

Il me souvient encore de ce jour délicieux où j'épousai ta mère ; ce fut le plus beau jour de ma vie. Il est passé ! Et ta pauvre mère, et ces amis que j'avais invités à ma table, où sont-ils, ô ma Flora ? Ils sont passés !...

Et ces cheveux qui ont blanchi avec les chagrins, ces cheveux passeront comme tout le reste ; car tout passe dans la vie !...

Dieu ! il est donc vrai :

Tout passe dans la vie !

Et si tout passe, que sommes-nous donc, nous autres, sur la terre ?

Laissons de côté, pour un instant, les pensées du siècle ; abandonnons, pour un instant, ces espérances qui nous bercent, ces folles illusions que nous nous formons comme les chimères dont l'insensé se repaît ; ces faibles lueurs de bonheur

et de joie qui passent rapidement et ne nous laissent en disparaissant que l'ennui et le dégoût... et que sera la vie ?

Mon Dieu ! que sera la vie ?

Le pénible souvenir du passé... la vaine espérance pour l'avenir... et puis... la mort !...

Joseph Doutre
1825-1886

Faut-il le dire !...

Je ne vous aime pas... ce mot est-il une élocution humaine ?... Il fait horreur à la mère, le fils l'ignore, il souille la bouche de tout homme. Son origine ne peut être due qu'à l'âme bronzée de méfaits et nourrie dans la haine de son être et de ses semblables. Caïn le prononça le premier. Les siècles, en peuplant le globe, ont depuis disséminé les vertus et multiplié les vices. Les amis se sont séparés en disant dans leur cœur : « Je ne t'aime plus. » Mais ce mot qui veut dire : « Je te voue à ma haine, je te perce le cœur », devait-il jamais souiller la bouche d'une femme ?...

Je voyais Québec pour la première fois. Ses rues montueuses, coupées sur tous les sens, multipliées à l'infini, m'avaient enfin égaré jusqu'à la deuxième heure de la nuit. Depuis trois heures je recevais une calotte d'un liquide glacial

qui m'avait forcé de faire visite à plus de mille porches hospitaliers. Pas une âme pour affronter cette guerre céleste ou plutôt infernale. Enfin, à la jonction de quatre rues, je vois venir un homme qui semblait entièrement étranger à la tempête qui me foudroyait. Rien ne le garantissait néanmoins du fouet de l'orage. Une petite blouse ouverte à tous les vents laissait voir une chemise d'une toile fine et mouillée comme sortant du lavage. Une légère casquette, placée sans soin sur l'oreille droite, donnait à cet homme un certain ton d'indifférence que rendait encore plus complet son pas lent et mesuré sur un petit air martial qu'il sifflotait tant bien que mal. C'était, je me le rappelle, la retraite de Moscou qui lui faisait ainsi oublier le roulement monotone de la foudre qui exerçait au loin ses ravages. J'étais aussi curieux de le voir de près qu'anxieux des renseignements que j'en pouvais obtenir. J'étais sous un réverbère ; je l'y attendis. Il arriva sur moi, toujours sifflotant et les mains dans ses poches. Il jeta la vue sur moi sans dévier de son flegme stoïque. C'était un jeune homme d'une trentaine d'années. Son regard était sec et vif

comme l'éclair.

– Pardonnez-moi, lui dis-je en l'approchant, si je prends la liberté d'interrompre votre musique et de...

– Ma musique... est-ce que la nuit est musicienne ? Moi, je suis la nuit en personne. Le corbeau chante le malheur, moi, je le fais.

C'est un fou, dis-je en moi-même ; sinon un de ces excentriques qui vivent de bizarreries et meurent cependant comme les autres... sans rire.

– Je voulais dire autre chose, continua-t-il ; par exemple, que nous n'irions pas loin sans avoir du mauvais temps.

– Je suis de votre opinion, et c'est dans la crainte d'en être pris que je vous prie de m'enseigner ma route pour l'hôtel...

Le tonnerre tombant à dix pas de nous acheva ma phrase. Il n'avait pas entendu prononcer le nom de l'hôtel ; il reprit néanmoins, sans faire attention au fracas qui venait de me terrifier :

– C'est mon chemin, suivez, suivez-moi.

Je le suivis machinalement. Le coup de foudre

m'avait tellement distrait que je commençais à prendre un peu du ton de mon conducteur. La conversation en était restée aux mots : « suivez-moi ». Arrivés à la rue Saint..., mon compagnon s'arrêta et me dit :

– Bonne nuit, monsieur, c'est ici chez vous.

– Arrêtez donc, lui dis-je.

– Quoi donc de plus ! ne m'avez-vous pas dit que vous cherchiez l'hôtel... ? S'il faut maintenant vous conduire au lit, je n'y suis plus.

C'était en effet ce que je cherchais depuis plus de trois heures. Cet homme était-il sorcier, était-il fou ? Enfin la nuit était assez avancée pour être perdue, je voulus le connaître de plus près. Il s'était arrêté et attendait ma réponse.

– En effet, lui dis-je, c'est ici mon hôtel, mais le temps est trop mauvais pour vous permettre d'aller plus loin. Entrez vous sécher.

– Le temps est comme je l'aime. J'entrerai néanmoins.

Toujours indifférent, toujours extraordinaire, il me suivit en sifflotant une symphonie du

Requiem de Mozart. Je le pris sur le coup pour l'oiseau de malheur dont il m'avait parlé. Arrivé à ma chambre, je tirai d'une armoire une bouteille et deux verres. Il s'était assis en entrant sans sortir les mains de ses poches, sans, par conséquent, déranger sa casquette, sans cesser ses sombres mélodies. Quand il vit les deux verres, il commença à siffler le *God save the Queen*, avec les variations qui terminent la *Bataille de Prague*.

– Vous prendrez bien un verre, lui dis-je.

– Oui, je bois ce soir à sa santé.

Il sortit alors de sa poche un vase de cristal et le déposa sur la table. Ce vase contenait... un cœur humain, percé d'un petit poignard long comme le doigt... Sur la partie supérieure du vase était écrit en lettres noires : « *Faut-il le dire ? je ne t'aime point... Québec, 13 décembre 1830. G.L... F.R.* »

J'allais me croire entre les mains d'un génie infernal. Mais ces paroles mystérieuses me firent concevoir que c'était une affaire humaine. En dépit de l'horreur et de l'angoisse que j'éprouvais, je résolus d'avoir l'explication de ce

mystère. Craignant qu'il ne refusât de satisfaire ma curiosité, je recourus à une certaine maxime que j'aurais pu apprendre dans Horace, mais pour la connaissance de laquelle un certain jeune médecin de Montréal me dispensa des difficultés du poète latin. *In vino veritas*, répète souvent ce joyeux Hippocrate. En peu de temps l'air eut pris la place du liquide spiritueux, mais, véritable tonneau des Danaïdes, mon compagnon ne perdait rien de son stoïcisme glacé. À chaque verre c'était toujours à la santé de *Madame*, et il désignait le vase. En tirant une bouteille de brandy français, je me dis en moi-même : prends à la santé de qui tu voudras ; mais à coup sûr, ce ne sera pas à la tienne, ou tu es le diable en personne. Enfin je vis insensiblement que ses *santés* n'étaient plus accompagnées du sourire sinistre qui à chaque fois raidissait mes cheveux de frayeur. Il était temps ; j'en vins au point.

– Dites-moi donc, lui demandai-je, quelle espèce de santé vous souhaitez à madame ; si c'est là son cœur, elle jouit d'une santé plus durable que la vôtre ou la mienne.

– C’est pour en venir là, sans doute, que vous m’avez fait voir le fond de ces deux bouteilles. Je pouvais vous le dire à moins de frais. Vous voulez savoir quel est ce cœur et ce que signifie cette inscription ? Le voici :

« En 1825, j’étais encore écolier, comptant à peine mes quinze ans. Un dimanche, en sortant de l’église, je me rencontrai face à face avec une pensionnaire des Ursulines. Elle avait douze ans à peine, mais elle portait dans ses regards un feu qui eût enflammé un septuagénaire. Je n’aimai qu’une fois dans ma vie : ce fut à quinze ans, et ce fut elle... elle dont vous voyez le cœur. Ce n’était pas ce que vous lisez dans tous les romans, une beauté comme il n’en existe pas. Mais les femmes ont-elles besoin d’être belles pour séduire ? Qui dit mieux que Victor Hugo :

Dieu s’est fait homme, soit ; le diable s’est fait femme.

Vous concevez ce qui s’est fait depuis cette rencontre jusqu’à ma sortie du collège, c’est-à-dire, tous les coups d’œil, les billets, et tout ce que vous dirait un romancier. Quatre ans après, je

sortais du collège ; elle sortait du couvent, bien entendu. Je ne connaissais pas sa famille. Après trois mois de marches et démarches je parvins à y être introduit. Mais j'avais compté sans mon hôte. Son cœur était perdu pour moi, non pas pour toujours, puisque vous le voyez aujourd'hui entre mes mains. Je résistai contre son froid accueil jusqu'à la fin de 1830. Mon rival souhaitait depuis longtemps mon congé. Moi-même, je cherchais une explication quelconque. Enfin le 13 décembre, date que vous voyez écrite sur ce vase, nous en vînmes au but que nous ambitionnions l'un et l'autre. Je l'aimais toujours avec la fureur de l'orage pour le tonnerre. Ce jour-là je lui remettais sous les yeux nos douces années passées, et je lui dis enfin : « Quelle est donc la cause de ces regrets pour un temps où je ne levais les yeux sur toi qu'au risque d'être châtié ? Aujourd'hui que je te vois, que je presse ta main avec un amour que nul autre n'a éprouvé, comment se fait-il que le souvenir du passé soit plus beau que le présent ?... » Je pleurais... elle souriait !... « Faut-il le dire ? » me dit-elle indifféremment. Je terminai sa phrase : « Tu ne

m'aimes plus. » Ce furent les derniers mots que j'entendis de sa bouche. Ils me percèrent l'âme de douleur et de rage. Elle m'avait aimé, elle me l'avait dit plus d'une fois. Je ne pleurai plus ; et depuis ce moment jamais une larme ne mouilla ma paupière. Mon regard s'est enflammé de la passion de mon cœur qui n'a plus vécu pour l'amour, mais bien pour la vengeance et la haine. Jusqu'au jour qui me la fît connaître, aucun sacrifice ne m'aurait coûté. Biens, honneur, existence, tout était à sa disposition. Depuis ce jour funeste, je lui aurais percé le cœur comme je l'ai fait après sa mort, j'aurais bu son sang dans la soif de ma vengeance. Je me vouai tout entier à l'exécution de cette vengeance.

Mon rival l'obtint bientôt en mariage ; je l'aidai moi-même à en venir là, je lui prêtai l'argent qu'il lui fallait. Le jour même de leurs noces, j'agis de manière à les rendre jaloux l'un de l'autre. J'entrai dans la plus grande intimité avec l'époux. Je n'allais jamais chez lui ; mais la jalousie, et les malentendus que je créais entre eux, mirent le diable à la maison. J'entraînai mon rival dans tous les dérèglements de la vie. Mon

but était de ruiner sa constitution et de lui faire maltraiter sa femme. Vous m'avez vu vider presque seul ces deux bouteilles. Pourtant, je ne le laissais jamais avant qu'il en eût cinq ou six pareilles dans le corps. Tous les soirs à minuit je le conduisais, ou plutôt je le traînais chez lui. Avant de le laisser, je lui faisais une histoire sur sa femme. Il entrait en furieux, tombait sur elle et la tuait de coups. Quant à moi je me tenais à la porte et savourais avec délices les cris de douleur de ma victime.

En quatre ans de temps une de mes victimes tombait. C'était mon rival. Je l'ai vu mourir dans toute la honte et l'horreur qui puissent accompagner ce moment suprême. Il avait laissé deux enfants que j'avais fait éloigner de la mère, afin de la laisser seule à son malheur. Après la mort de son époux, elle voulut avoir ses deux enfants, mais j'avais juré qu'elle mourrait sans les embrasser. J'aimais encore à la voir. Je ne passais pas un seul jour sans la voir, d'une manière ou d'une autre. Mais ce n'était plus avec la douce passion de mes dix-huit années ; c'était avec la rage et la voracité d'un tigre qui se repaît

de sa victime. J'aimais à voir maigrir ses traits, à suivre chaque jour l'effet physique de ses souffrances. Je la fis partir pour chercher ses enfants. Je lui écrivais sous leurs noms et la faisais courir de côté et d'autre, en dépit des difficultés, des intempéries et des dangers. Pendant six ans, elle courut de la sorte ; et au moment où elle croyait trouver ses enfants, c'était toujours un nouveau malheur que je lui suscitais. Enfin elle ne put tenir davantage contre cette multiplicité de catastrophes et d'infortunes. En 1840, elle fut atteinte d'une maladie de langueur qui la tint au lit jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant trois ans. Elle avait conservé de moi un anneau que j'avais aussi juré de recouvrer. Elle mourut enfin dans toutes les tortures de la vie humaine. Ses deux filles n'ont jamais connu leur mère, non plus que leur père. L'aînée est maintenant âgée de douze ans et l'autre de dix. Puisque vous connaissez leur histoire, je pourrai vous les faire voir : elles sont maintenant à Québec. Ma vengeance n'était pas encore terminée. Ma seconde victime étant morte, j'offris à une société d'étudiants en médecine de

leur fournir un sujet, s'ils voulaient m'aider. Je l'enlevai de sa tombe, je pris son cœur et le doigt qui portait l'anneau que je lui avais donné. Je viens de terminer l'opération, qui m'a mis en possession de son cœur et du doigt qui portait l'anneau, don de mes premières amours. Ainsi donc, je suis vengé. Elle m'avait percé le cœur, je le lui ai rendu. Si jamais vous aimez, puissiez-vous n'entendre pas la bouche d'une femme vous dire :

« Je ne t'aime pas. »

« À la santé de madame et bonjour. »

Il avait sorti de sa poche un autre petit vase qui contenait le doigt et l'anneau ; il les reprit tous les deux, et ferma la porte en sifflotant son *God save the Queen*.

Je le revis le lendemain et j'allai avec lui visiter les deux rejetons de cette malheureuse union... deux anges de beauté, de candeur et d'innocence.

Paru d'abord dans *Le Ménestrel*, novembre 1844.

Édouard-Zotique Massicotte
1867-1947

Un drame en 1837

Montréal – surnommée l’orgueilleuse métropole du Canada – était devenue dès le commencement des troubles de 1837-38, un des principaux foyers de l’insurrection. Plusieurs de ses orateurs parcouraient les campagnes, faisaient des assemblées un peu partout, et cherchaient à soulever le peuple. Ils excitaient les cultivateurs à résister aux menées tyranniques des représentants de la fière Albion.

Du matin au soir, et du soir au matin, on voyait dans les divers quartiers de la ville, des groupes de Montréalais discutant politique, devisant sur les actions de Papineau, de Nelson et des autres chefs patriotes.

Au nombre des plus chauds partisans, se distinguait monsieur Boriau, ou plutôt le père Boriau, comme on l’appelait d’habitude. Âgé de

cinquante ans environ, petit de taille, vif, alerte, ayant une bonne instruction, il possédait un de ces caractères qui demeurent toujours jeunes en dépit des ans. Aussi s'était-il lancé dans le mouvement révolutionnaire avec une ardeur juvénile.

Le père Boriau était veuf. Marié dès le début de sa majorité avec une femme qu'il adorait, il avait eu le chagrin de perdre successivement trois enfants, trois amours d'enfants, et après une dizaine d'années de mariage, son épouse était morte en donnant le jour à une fille qui ressemblait à sa mère, trait pour trait.

Cependant, monsieur Boriau ne s'était pas laissé abattre par la douleur, et il avait élevé avec un soin tout particulier celle qui lui rappelait la compagne de ses joies et de ses peines.

Mademoiselle Ernestine Boriau était, à cette époque, une adolescente blonde de vingt ans et tous ceux qui l'avaient approchée la disaient une des plus gentilles demoiselles de la bonne société de Montréal.

Son père se trouvait à la tête d'une jolie fortune, et il n'avait rien épargné pour en faire ce qu'on appelait alors une fille accomplie. Pas n'est besoin de dire que les prétendants étaient nombreux.

Parmi ces derniers, celui qu'elle préférait était un employé du ministère, Raoul Morand, jeune homme de beaucoup de talent. Il avait une figure sympathique qui plaisait, et sa conversation était attrayante, car ses connaissances étaient variées. Enfin, il avait pour seul tort aux yeux du père de ne pas partager ses idées. Autant l'un était patriote, autant l'autre était bureaucrate.

Mais, Raoul s'était montré toujours si aimable, si gai, si empressé auprès d'Ernestine qu'elle l'autorisa un jour à demander sa main à son père.

Le lendemain, Morand alla voir le père Boriau, et lui fit sa demande. Quand il eut fini de parler, le vieux patriote le regarda un instant, puis froidement, il répondit en appuyant sur chaque mot :

– Votre demande m'honore beaucoup, monsieur Morand, mais je me vois forcé, à mon

grand regret, de la décliner.

– Pourquoi donc, demanda Raoul, que craignez-vous ? Que votre fille soit malheureuse ? C'est impossible, je l'aime trop, et elle aussi m'aime. C'est avec son assentiment que je fais cette démarche. D'ailleurs vous ne pouvez séparer deux cœurs que Dieu a probablement unis.

– Vous croyez me fléchir par vos belles paroles ? J'ai dit et je le répète, ma fille n'épousera jamais un homme qui s'est fait le valet de nos oppresseurs, elle ne s'unira pas à un membre du Doric Club... à un bureaucrate !

Morand était atterré ! Quoi, parce qu'il ne suivait pas le même chemin politique, monsieur Boriau refusait de consentir à son mariage ? C'était absurde, c'était du fanatisme ! Et un sentiment de haine le poussait à bondir sur cet homme, qu'il méprisait, qu'il haïssait maintenant, à lui arracher, par la menace, ce « oui » qui mettait obstacle à ses projets pour l'avenir. Il se contint néanmoins, et d'une voix sourde, il ajouta :

– Monsieur, vous êtes injuste ! Parce que je ne pense pas comme vous, faut-il pour cela que vous brisiez l’avenir de deux personnes... vous n’avez donc pas de cœur ?... Songez monsieur, que de vous seul dépend le bonheur de votre fille...

– Cessez, vous dis-je, interrompit le père Boriau tout tremblant de colère, cette discussion a déjà trop duré. Je ne reviendrai jamais sur ma parole... Par conséquent, vous êtes libre de partir.

– Soit, dit Raoul en se levant, brisons là, il ne me plaît pas de me traîner à vos genoux ; je me retire donc, mais nous nous reverrons.

Resté seul, monsieur Boriau fit appeler sa fille, lui raconta l’entrevue et lui signifia qu’elle eût à oublier cet indigne jeune homme. « J’essaierai, mon père », balbutia Ernestine qui s’enferma dans sa petite chambre, où elle donna un libre cours à ses larmes.

Deux semaines se sont écoulées depuis les événements racontés plus haut. Nous sommes au 6 novembre 1837. Une excitation intense règne

par toute la ville de Montréal ; on craint des troubles. Les boutiquiers se hâtent de mettre les contrevents et de verrouiller les portes. Ils ont agi prudemment, car ce fut durant ce jour qu'eut lieu l'échauffourée entre le « Doric Club » et les « Fils de la Liberté ».

Morand et Boriau s'y rencontrèrent... Deux secondes après, ce dernier tombait lourdement sur le sol, frappé à la tête d'un coup de bâton. Des patriotes le relevèrent et il fut conduit à sa résidence. La blessure qu'il avait reçue était mortelle et le brave homme expira dans la nuit, en prononçant ces mots : « Je pardonne à mon assassin... je pardonne... à Raoul... Morand. »

Sa fille seule l'entendit.

À quelque temps de là, Morand se présenta chez mademoiselle Boriau. Il voulut engager la conversation, mais aux premiers mots, elle l'arrêta.

– Monsieur Morand, dès que je vous ai vu, je vous ai aimé et j'espérais pouvoir fléchir mon père en votre faveur. Dieu aidant, j'aurais réussi peut-être, mais la tombe qui vient d'être creusée

nous sépare pour toujours. Je vous avais cru celui que la Providence me destinait, je me suis trompée ; car comment croire que Dieu, juste et bon, voudrait que... je fusse l'épouse du meurtrier de mon père !

La jeune fille éclata en sanglots.

Les derniers mots avaient fait tressaillir le jeune homme et une pâleur mortelle envahit sa figure. D'une voix saccadée, tremblante, il put dire :

– Comment, chère Ernestine, vous pourriez croire ?

– Assez monsieur. Je n'aurais eu que des doutes, qu'ils auraient été confirmés par votre contenance. Allez ! ne souillez pas plus longtemps cette maison. Entre nous maintenant rien de commun. Vous ne me verrez plus en ce monde, et d'un geste impérieux elle lui indiqua la porte.

Qu'elle était belle en ce moment ! Le peintre qui aurait pu saisir la pose, l'expression eût fait un chef-d'œuvre.

Morand restait là, humble, soumis. Il admirait involontairement cette jeune fille que la douleur rendait sublime. Il chercha dans ses yeux une lueur d'espérance, mais rien. Le pauvre homme sortit lentement, sans prononcer une parole, foudroyé par le regard de celle qu'il avait aimée plus que sa vie, plus que tout au monde.

Découragé, presque fou, il fit une action lâche, il se suicida.

Ernestine, en apprenant ce nouveau malheur, s'évanouit. Elle reprit bientôt ses sens, mais à l'étonnement des personnes qui l'assistaient la jeune fille ne versa pas une larme. Sa douleur était si grande qu'elle ne pouvait pleurer.

Mademoiselle Boriau voulut se sacrifier à Dieu, et souffrir dans le silence. Elle abandonna ses biens et se fit religieuse. Sa santé déjà ébranlée ne put supporter le régime ascétique et le dernier personnage de ce drame disparut de la scène du monde.

La servante du Seigneur dort maintenant son

dernier sommeil, sous la chapelle où le Très-Haut avait écouté ses prières et ses plaintes, et qu'Il avait exaucée en la retirant de cette vallée de larmes.

Le Recueil littéraire, avril 1889.

L'auteur a fait paraître la nouvelle sous le pseudonyme d'Édouard Massiac.

Mathias Filion

Jacques le voleur

Bonne chance !

Il était onze heures du soir ; la pluie tombait par torrent, une pluie froide, glacée, du mois de novembre. Le vent mugissait avec violence, les arbres de la forêt s'entrechoquaient avec un bruit sinistre.

De la misérable cabane cachée au milieu des taillis, un homme, couvert d'un long manteau, sortit et s'enfonça brusquement dans la forêt.

– Bonne chance ! répéta la vieille mégère en refermant la porte.

Où va-t-il, cet homme, dans cette campagne sauvage, à cette heure de la nuit ? Pourquoi cache-t-il sous ses vêtements un long couteau bien aiguisé et une lanterne sourde ?

Il manquera quelque chose demain, dans les fermes du voisinage.

L'homme que nous venons de voir, c'est Jacques le voleur ; cette femme qui l'accompagne à la porte, c'est sa mère.

* * *

Jacques était un garçon solide et robuste ; une espèce de géant. La figure sombre, les yeux méchants, c'était la terreur du canton, et quand le soir au coin du feu, on parlait de lui, on disait : Jacques le... vous savez ! On n'osait jamais ajouter le qualificatif, car Jacques avait le poignet solide et la vieille... jetait des sorts.

Il n'avait pas toujours été méchant, ce Jacques ; la vieille n'avait pas toujours été sorcière – d'ailleurs elle ne l'a jamais été. Cette famille avait été honorée dans le pays alors que le père était honnête, mais un jour, un malheur, un accident, il n'y avait pas de sa faute... il avait été provoqué... l'huissier qui voulait saisir les meubles avait été insolent... et le couteau, le long couteau... s'était égaré, avait plongé trop avant

dans sa poitrine... il était sorti tout rouge... dégouttant de sang... et les juges... la cour... le pénitencier pour la vie...

Jacques, à l'âge de douze ans, avait pour mère la femme d'un assassin ; il était le fils d'un forçat.

C'était fini. Les enfants, ses amis de la veille, s'éloignaient de lui avec horreur en criant : « Ne nous tue pas. » Les bonnes voisines lui demandaient par la fenêtre : « As-tu des nouvelles de ton père ? » etc., etc. À l'école du village, le maître, une bonne pâte d'homme, lui donna vertement son congé. Il voulut travailler et on lui refusa de l'ouvrage. Il souffrait sans se plaindre, pleurait sans verser de larmes.

Un matin, il se leva métamorphosé. Bon la veille, il s'était éveillé méchant.

– Le monde me méprise, dit-il, et bien, je me vengerai.

Et chaque jour il errait dans les campagnes, dans la forêt, serrant sur sa poitrine le couteau, le long couteau qui avait servi à son père. Il

mûrissait un plan de voyage ; il lui fallait tuer dix, vingt, cent personnes, et ensuite !... Mais un soir, comme il revenait fatigué, brisé, d'une longue course, il dit à sa mère :

– J'ai faim.

Et elle, les yeux brillants, sauvages, lui répondit :

– La bourse est vide, il n'y a plus de pain ici, mais il y en a chez les voisins.

Jacques sortit, et le lendemain on faisait bombance dans la chaumière.

D'assassin qu'il voulait être, Jacques était devenu voleur !

* * *

Chaque soir, nouvelles visites, bien fructueuses ; l'argent s'entassait rapidement dans la grande armoire ; les vivres ne manquaient jamais. La mère encourageait son fils, elle était devenue méchante, elle aussi. Chose étrange ! ces

deux êtres misérables et méprisés, complices en tout, s'aimaient comme une bonne mère aime son fils, comme un fils aime sa mère. C'était plus que cela même : comme une lionne aime le lionceau traqué par le chasseur. Ses yeux devenaient rouges quand elle regardait son fils.

* * *

Mais ce soir, la mère, la lionne, était inquiète. La nuit était propice, il est vrai, car la lune ne brillait pas, mais elle avait un pressentiment... un malheur est si vite arrivé... les voisins se tenaient si bien sur leurs gardes.

Jacques s'avavançait toujours ; il avait son but, il connaissait le chemin. Il y avait bon exploit à faire ; comme besogne, la mère serait contente.

Le hangar, bien rempli de grain, était situé loin de la maison... du propriétaire. Il y avait du blé en abondance, des légumes, etc. Ouvrir la porte, peu de choses, c'est si facile. Se mettre à la besogne, c'est si facile encore. Les sacs, les fameux sacs,

déjà éprouvés tant de fois, s'emplissaient rapidement.

Tout à coup, un bruit sec, un cri de douleur péniblement comprimé. Un piège avait été tendu par le fermier défiant. Piège solide qui retenait la jambe du malheureux Jacques comme dans un étau. Les dents de fer s'enfonçaient dans la chair, le sang coulait, et pour comble de malheur Jacques, au moment du choc, avait laissé tomber sa lanterne, le verre s'était brisé, le feu s'était communiqué à la paille, l'incendie commençait.

Jacques eut des crispations nerveuses, effrayantes ; il avait la figure d'un démon. Dans une seconde, il entrevit ce qui allait arriver. Dans cinq minutes, dix au plus, les flammes perceraient le toit ; les murs, planches minces, allaient s'effondrer, les voisins accourraient, environneraient l'établissement en feu, et ils le verraient, lui, Jacques, retenu par des ressorts d'acier, au milieu des flammes ; ils verraient le feu s'acharner à sa chair, la graisse pétiller, brûler comme la poudre ; ils entendraient ses cris de douleur, et lui, Jacques, entendrait à son tour

leurs cris de malédiction, d'imprécation, il entendrait leurs ricanements, leurs cris de joie, et partout : Mort au voleur, à l'incendiaire.

Et quand il serait mort, on irait à la cabane : on ferait des perquisitions, on trouverait l'argent, on comprendrait le vol, et la mère, sa mère, serait arrêtée, sa mère qu'il aimait tant serait arrêtée, jugée, enfermée pour toujours peut-être.

Oh ! non, cela n'arrivera pas. Il y a encore un moyen, mais il faut se hâter. N'a-t-il pas son couteau ?... le couteau de son père... et vite il tire cette lame, acier brillant, acier bien tranchant. Vite, vite, le feu se propage... allons... un peu de courage !...

Froidement – Jacques était revenu lui-même – regardant son couteau avec *respect*, il l'embrassa avec passion, et il entreprit de se... couper la jambe, la jambe prise dans l'étau d'acier.

Le couteau est bien aiguisé et pénètre facilement dans la chair. Le sang coule, la douleur est horrible, mais qu'importe !... la mère sera sauvée.

Le feu prend à ses cheveux, à ses vêtements, qu'importe, le couteau travaille toujours. Il faut se maîtriser, se raidir... la faiblesse... c'est si dangereux. Les os de la jambe se brisent, craquement sinistre, les flammes pétillent, les paysans ne sont pas loin, on entend leur cri : Au feu !

Il faut se hâter. Vite ! encore un effort, le toit va crouler, les flammes deviennent ardentes, la chair grille. C'est fait ! En avant !

Jacques se vautre sur le sol ; il ne peut marcher, il n'a qu'une jambe. Rampant comme une vipère, il s'enfonce lentement dans la forêt et arrive à la chaumière.

Il était temps.

Tout était brûlé. Il fallait trouver le coupable, et c'était facile. En suivant la trace de sang, on ne devrait pas se tromper.

L'huissier, les aides, les citoyens en furie, pénètrent dans la maison et restent anéantis, épouvantés.

Devant eux, Jacques, couché sur le ventre,

l'écume à la bouche ; et une vieille femme, couchée également, les yeux d'une bête fauve, la figure rouge, léchait, de sa langue de lionne, la chair saignante et meurtrie, et se grisait du sang qui s'échappait encore de la jambe coupée de son fils.

Jacques était mort.

Sa mère était folle.

Charles Laberge
1827-1874

Conte populaire

Paris ne s'est pas fait en un jour, Terrebonne non plus. Or, donc, Terrebonne qui est aujourd'hui un beau et grand village, étendu de tout son long sur la côte de la rivière Jésus, n'était, au dernier siècle, qu'un tout petit enfant qui s'essayait en jouant à grimper sur la côte. Il y avait dans ce petit village une petite maison, dont l'emplacement se trouve aujourd'hui au pied de la côte, au beau milieu de Terrebonne. Cette maison se trouvait à la fourche de quatre chemins, circonstance importante quand on sait que c'est toujours là que se fait cet effrayant contrat : la vente de la *poule noire*. Le ciel était beau mais la terre bien triste. L'automne l'avait jonchée de feuilles mortes, et les pluies l'avaient recouverte d'une hideuse couche de boue. Pourtant, il n'y avait pas de mauvais temps, quand il s'agit de chômer une de ces fêtes canadiennes aussi vieilles que la première croix

plantée sur notre sol. Or, c'était la Sainte-Catherine, ce jour de réjouissances nationales ; c'était la fête de cette sainte dont le nom seul apporte le sourire sur les lèvres des Canadiens. Terrebonne était alors, comme il l'est encore, essentiellement français, de sorte que tout ce qu'il y avait de gai s'était donné rendez-vous à la fourche des quatre chemins. La toilette était au grand complet ; de beaux grands garçons à la tournure cavalière, et des jeunes filles charmantes (comme il y en a encore à Terrebonne).

Quand tout ce jeune monde fut disposé dans un local de vingt pieds carrés, c'était charmant à voir ; toutes ces têtes qui s'agitaient, ces pieds qui trépignaient, ces sourires, ces œillades, ces petits mots jetés négligemment dans l'oreille d'une voisine en passant, tout cela formait le plus joli coup d'œil.

Après qu'on se fut donné force poignées de main, et peut-être quelques baisers, ... ce dont la chronique toujours discrète ne dit rien ; ... quand les jeunes filles eurent bien babillé, et se furent débarrassées de leurs manteaux, quelque chose

frappa d'abord tous les jeunes gens à leur en faire venir l'eau à la bouche : une forte odeur de sucre était répandue dans la maison. Dans un coin, il y avait une cheminée que réchauffait un bon feu ; sur ce feu, étaient disposées méthodiquement deux grandes poêles à frire, qui contenaient, ce que tout le monde a deviné, de la mélasse ; car que faire à la Sainte-Catherine, si l'on ne fait pas de la tire ? La liqueur s'élevait à gros bouillons au-dessus des poêles, pour annoncer que tout serait bientôt prêt. Tous les yeux étincelèrent de joie. Après quelques minutes d'attente, employées à se prémunir contre les dangers qu'allait courir la toilette, le sucre fut apporté dans l'appartement. Il n'y a pas besoin de dire que ce fut une fureur ; tout le monde se jetait dessus, en arrachait les morceaux des mains de ses voisins, avec des éclats de rire fous ; tout l'appartement fut métamorphosé en une manufacture de tire. Il y en avait partout, au plancher d'en haut comme à celui d'en bas ; l'appartement en était saturé. Puis, les lignes se formèrent, on joua à la seine avec de longues cordes de tire qui pêchaient les gens par le visage,

chacun se permettait de dorer la figure de son voisin ; tout le monde était sucré, barbouillé, tatoué, de la façon la plus pittoresque. C'était un brouhaha dans la maison à ne plus entendre, un tintamarre à devenir sourd.

Une seule chose pouvait ralentir l'entrain et, pour un instant du moins, donner un peu de répit, c'était la musique, ce charme qui entraîne tous les êtres vivants, quelque grossiers que soient ses accords. Mais ici le roi des instruments venait de résonner. Un jeune blondin, à figure prétentieuse, assis dans un coin, promenait à tour de bras son archet sur son violon, en battant la mesure à grands coups de pied. Tout le monde se mit à fredonner et à sautiller : la tire était vaincue. Les souliers volent d'un bout à l'autre de la chambre sans qu'on les voit partir, les gilets en font autant : c'était un enchantement, un sort. Deux couples entrent en danse, et entament une gigue furieuse, chacun de leur côté. Les sauts, les gambades, les saluts, les demi-tours à droite et à gauche, c'était un vrai tourbillon, c'était comme la chanson : *sens dessus dessous, sens devant derrière*. À la gigue succédèrent la contredanse,

la plongeuse, le triomphe, toutes danses animées, vives et gaies. Tout le monde était transporté. Danseurs et danseuses, hors d'eux-mêmes, sautaient, *frottaient*, piétinaient à en perdre la tête.

Au moment où la danse était le plus animée, on entend tout à coup frapper à la porte : ta, ta, ta.

– Ouvrez, dit un des danseurs.

Un monsieur, vêtu en noir des pieds jusqu'à la tête, à la figure belle et intéressante, à la tournure distinguée, entre dans la maison. Chacun des assistants, avec cette politesse hospitalière, caractère national des Canadiens, s'empresse autour du nouveau venu ; mille politesses lui sont prodiguées, et on lui présente un siège qu'il accepte. Les gens furent un peu surpris ; mais la politesse, l'hospitalité vraie et cordiale est si naturelle chez nos habitants, fait tellement partie de leurs mœurs, que l'étonnement fut de courte durée. La danse recommença comme de plus belle. L'étranger émerveillé regardait avec intérêt cette gaîté franche, si naïve, si expansive. Après quelques minutes, le *monsieur* étranger fut

poliment invité à danser ; il ne se le fit pas répéter et accepta l'offre de la meilleure grâce du monde. Il choisit parmi les jeunes filles une des plus jolies, et la promena tambour battant dans tout l'appartement. Tout le monde admirait les grâces et la bonhomie de l'étranger, quand tout à coup la danseuse pousse un cri qui fait tressaillir tous les assistants et s'évanouit. La main de son *partner* avait violemment pressé la sienne. On la transporte dans une chambre, où les soins lui sont prodigués. La danse fut interrompue, tous les assistants commencèrent à regarder le *monsieur* avec soupçon. Le plaisir avait fait place à l'inquiétude. Un des jeunes gens s'avance vers l'étranger et lui demande son nom. Pas de réponse. Tout le monde se regarde avec étonnement : quel est cet homme singulier ? La demande réitérée ne reçoit pas plus de réponse, même mutisme. L'étranger paraissait cloué à son siège, sans mouvement aucun ; seulement, ses yeux commençaient à devenir plus brillants. Les jeunes gens tinrent conseil, et on résolut de le faire sortir. L'un d'eux lui dit tranquillement : monsieur, nommez-vous, ou sortez. – Pas de

réponse. Les jeunes filles effrayées se retirèrent dans un coin de l'appartement, attendant avec anxiété le dénouement de cette scène extraordinaire. Nommez-vous, ou sortez, répéta un des jeunes gens. – Pas de réponse. Un silence morne régna pendant quelque secondes. Tous restaient indécis, presque terrifiés, en voyant cet homme impassible qui ne bougeait pas. Un des plus résolus dit aux autres : c'est la dernière fois, il faut qu'il sorte. Chacun hésite à s'approcher le premier. L'étranger ne bouge pas davantage ; seulement ses yeux deviennent de plus en plus brillants et lancent des éclairs ; tous les assistants en sont éblouis ; personne ne peut soutenir son regard de feu. – Sortez, sortez. – Pas de réponse. – Eh bien ! il faut le sortir, dit l'un d'entre eux. Plusieurs s'approchent de lui en même temps, et le saisissent, l'un par le bras, l'autre par le revers de son habit. Ils font un violent mais inutile effort ; il reste ferme et inébranlable sur sa chaise, comme une masse de plomb. Ses yeux deviennent plus ardents, toute sa figure s'enflamme graduellement ; en même temps une violente commotion se fait sentir, la maison

tremble. – C'est le diable ! crie d'une voix perçante le joueur de violon, qui lance son instrument sur le parquet. C'est le diable ! c'est le diable ! répète tout le monde. Impossible de peindre la frayeur, le trouble, la confusion ; portes, châssis, tout vole en éclats sous les coups des fuyards ; des cris déchirants se font entendre de tous côtés. Il n'y a pas assez d'ouvertures pour recevoir à la fois tout ce monde qui se heurte, se presse, s'étouffe. Les lambeaux de gilets et de robes restent accrochés aux portes et aux châssis. Les blessures, les meurtrissures font pousser des gémissements. À droite, à gauche, les jeunes filles tombent évanouies. Les plus alertes fuient à toutes jambes, en criant partout : le diable ! le diable ! et réveillent tout le village avec ces lugubres mots. Tous les habitants se lèvent ; on sort, on s'informe. Quand le fort de la terreur fut passé, que quelques-uns eurent recouvré leurs esprits, ils racontent ce qu'ils ont vu. – Allons trouver M. le curé, dit une voix ; – allons le trouver, répètent les autres.

Ils arrivent au presbytère, et trouvent le curé debout sur le seuil de sa porte, pâle, défait, ne

sachant que penser. On lui raconte l’effrayant événement dans tous ses détails ; c’est le diable, lui dit-on, c’est le diable.

Quand le curé eut bien pris ses informations :
– J’y vais aller, dit-il, attendez-moi un instant.

Le curé rentre dans son presbytère, se dirige vers sa bibliothèque, et y prend un petit livre à reliure rouge, le petit livre mystérieux, le *Petit-Albert*. Il revient après quelques minutes, et tous se dirigent vers la maison, non sans trembler.

Le curé s’arrête à quelques pas, et fait signe à ses gens de ne plus avancer. Une clarté éblouissante était répandue dans la maison, on eût dit que l’incendie y exerçait ses ravages. Le curé regarde dans la maison, et aperçoit un homme de feu assis sur une chaise toujours à la même place, immobile. Surmontant la frayeur qui le gagnait malgré lui, il ouvre le *Petit-Albert* et en lit à haute voix quelques passages... l’homme de feu ne bouge pas. Il recommence à lire, accompagnant sa lecture de signes mystérieux, l’homme de feu s’agite violemment sur son siège. Le curé lit encore quelques mots, puis il dit à haute et

intelligible voix : Au nom du Christ sortez d'ici !

Tout à coup la maison reçoit une violente secousse, le sol tremble sous leurs pas. Un tourbillon de feu passa à travers un pignon de la maison. Tous s'enfuirent en poussant des cris effrayants.

Le diable était parti, emportant avec lui un des pans de la maison, que l'on n'a jamais pu retrouver. Le curé s'en retourna tranquillement à son presbytère, le *Petit-Albert* sous le bras.

L'Avenir, février 1848.

Wilfrid Larose
1863-1936

Entre deux quadrilles

conte

C'est chez Boulé qu'on veillait, ce soir-là. Les jeunes gens venaient de danser la « coquette, » et l'avaient dansée double ; il commençait à faire chaud. Pour s'amuser tout en se ressuyant, quelques fillettes s'en vinrent demander un conte au père Baptiste, un bon vieillard qui les avait regardées sauter, en fumant sa pipe, seul dans un coin.

– Ah ! çà, mes enfants, dit-il, vous savez bien que je suis trop vieux, que je n'en sais plus, de contes, moi. Je ne me souviens plus de rien !...

– Bien oui, mon oncle, vous en savez, c'est parce que vous ne voulez pas nous en conter, que vous dites çà. Conte-nous-en donc... Rien qu'un petit, tout petit, le plus petit de tous, rien que long comme çà, tenez. Voulez-vous ? Oui, hein, vous voulez ?...

– Oui, il veut, oui, ma chère enfant, il veut ! clamèrent, en chœur, les fillettes : voyons, là, vous autres, tâchez de vous taire et d’approcher ; mon oncle va nous conter un beau conte.

Et tous d’applaudir, de se taire et de s’approcher...

Alors, le père serra sa pipe, se passa, aller et retour, le revers de la main gauche sous le nez, se recueillit, fixa le plafond où se réfugie le mystère, puis abaissant et promenant ses regards sur l’auditoire, comme pour s’en emparer du coup, il débuta ainsi :

Or donc, messieurs et dames, il est bon d’vous dire qu’il y avait, une fois, dans certaine ville, un coin obscur ; dans ce coin, un trou ; dans ce trou, un ouvrier.

Étant garçon, notre homme avait trouvé l’tour d’assez bien vivre, mais depuis qu’il avait fait, comme on dit, la bêtise de se marier, il en arrachait. Comme de juste, le salaire qui suffit à un, ne peut pas suffire à cinquante. Eh ! ce pas fin, aussi ! N’avoir rien du tout devant soi, et s’en aller prendre une fille pauvre. Pourquoi pas une

riche oui qui aurait eu, au moins, un p'tit brin de butin ! Ça fait rejoindre les deux bouts ensemble !... à condition, vous me direz, qu'on y touche tout de suite, parce qu'à la fin du compte, un gendre est toujours pas un chien ; il aime bien qu'une dot, quand il y en a, soit payable un peu avant sa mort. Sans cela, voyez-vous ? c'est certain qu'il goûte de moins en moins le bonheur de gagner tout seul et chaque jour, de quoi faire vivre la p'tite femme plus richement qu'elle ne vivait chez elle, même dans le temps que les parents la « boomaient, » pour mieux tenter les bons partis. Riche rien que de nom, comme ça, le diable m'emporte ! je crois que c'est encore plus triste que pauvre. Aussi, prenant en considération les vilaines surprises du « bluff » qui gravite autour des mariages riches, les amis de notre ami, qui n'étaient pas des fous, avaient fini par concéder que s'il n'avait pas tout à fait raison, il n'avait peut-être pas tout à fait tort, non plus, de s'être marié pauvrement.

Ce qui n'avait ni rime, ni bon sens, par exemple, c'étaient les frais sans « émite » qu'avait coûtés le mariage : dispense de deux

bans, agrès numéro un pour la mariée, la musique, les beaux bouquets, les chandeliers d'or !... jusqu'au grand tapis, dans la grande allée !... Non ! mais, je vous dis !

Et lui, le marié, don' ! fallait l'avoir vu avec les bottes fines, l'habit de gala, le tuyau, les gants d'une main, la canne de l'autre ! C'est pas ça, on aurait juré d'un avocat !

S'il avait dû en cracher, des « cents, » le pauvre garçon, pour tout payer ! D'aucuns répétaient même qu'il n'en avait pas eu assez, qu'il avait été obligé d'en emprunter, et puis pas mal !

N'importe ! c'était un bien beau jour de printemps, que celui où le jeune couple avait dit « oui » à m'sieur l'curé. Ivre de la douce tiédeur de l'air et des arômes persuasifs qui chargeaient l'aile des petits zéphirs, ce jour-là, la fauvette elle-même, sous les feuilles nouvelles, avait semblé répondre d'une voix plus douce à l'autre fauvette.

Le printemps, hélas ! ça ne dure pas toujours ; la lune de midi non plus. Les enfants s'étaient

mis à arriver : – trois dans quatre ans – deux étaient morts, la mère avait eu de rudes maladies, les gages du père avaient baissé. Tant de dépenses de plus, avec moins de revenus que jamais pour y faire face, c'en était bien assez pour faire rêver un homme ! Aussi arrivait-il au nôtre d'avoir des accès de pesant où ses yeux vitrés par la terreur, apercevaient comme dans une lumière indécise de cachot, les diverses formes de brefs dont la justice se sert pour faire payer les gens. Que voulez-vous ? on exagère si bien ce qu'on redoute ! Et puis, dans les hommes, y a presque toujours ça de défaut : aussitôt qu'un malheur arrive, comme s'y craignaient de ne pas en avoir assez, vite, y s'empressent de s'en forger d'autres par toutes sortes d'imaginations d'ma grand'mère.

Les femmes, c'est pas pareil, y s'en manque ! Suffit que ça commence à mal aller, pour qu'y s'mettent les oreilles dans l'crin, comme dit l'autre, et qu'y deviennent d'un courage, monsieur ! Oui ! j'pense ben !

Ah ! la p'tite mère, elle, pas d'danger qu'elle

vint se laisser aller ! Elle savait ben qu’y ne lui restait plus que sa petite Lucette, l’aînée de ses p’tits enfants, et que si on manquait de force en commençant, on pourrait pas se rendre jusqu’au bout, pour l’élever. Si elle en tirait des plans ! si elle ménageait ! si elle travaillait ! le cœur gros, mais sans faire semblant de rien, pour pas augmenter la peine de son mari. Ça tirait des larmes, tant qu’c’était beau d’la voir !

Or, cette année-là, elle s’était mis dans la tête de faire une grosse surprise au papa, quand arriverait le Jour de l’An. Imaginez-vous que sans qu’il s’en aperçut, elle avait serré assez de coppes pour habiller la petite toute en neuf, d’un bout à l’autre. C’est pas toute : elle lui avait tricoté les plus fins p’tits bas ! sans compter qu’elle vous les avait emplis de nananes, et qu’avec l’argent qu’il lui restait – quand on pense qu’il lui en restait ! – elle avait acheté une catin, j’dirai pas plus belle que la p’tite, parce que ça s’rait pas vrai, mais dans tous les cas, une belle, attention !

Comme de faite, le jour venu, la v’là qui s’lève, prépare c’t’enfant de pied en cap, y met

dans les mains toute sa fortune, et l'amène, sautillante de bonheur, à la chambre où p'tit papa dormait encore.

– Allons, vieux, murmura-t-elle en l'éveillant, toi qui te plains toujours, regarde-la, ta fille ; est-ce qu'elle n'est pas bien habillée, ce matin, hein ?

– Vi ! mé bin billée, hein, pe... pe... ?

– Ah ! tiens, comme c'est beau ? Qui t'a donné tout tout ça ?

– Me... me, tit Zésus, pi tites sœurs.

– Où sont-elles, tes petites sœurs, mon ange ?

– Avé tit Zésus, là, en haut, en haut !

– Lui as-tu demandé quelque chose, toi, au p'tit Jésus ?

– Non.

– Tu lui demanderas pas rien ?

– Sé pas, mé.

– Tu lui demanderas pas que sa maman, elle ne soit plus malade, jamais, jamais, pour avoir bien soin de Titite ?

– Vi !

– Que son papa, il gagne de quoi acheter de belles bebelles pour Lucette ?

– Vi !

– Que Lucette soit toujours une bonne, bonne petite enfant ?

– Eh ? vi !

Et l’embrassant, le père pleura. Et à son tour, leur souhaitant de nouveau la bonne année, la p’tite mère, qui pleurait aussi, dit : « Vieux, quand même ça serait de joie, faut pas pleurer comme ça ! la petite va croire que c’est de la peine, et nous aurons gâté son plaisir. Du bon vin, ça remet le cœur ; prenons-en, plutôt. Veux-tu ? »

– Tu en as ?

– Celui que tu m’avais apporté quand j’ai été si mal ! Tu sais ? Pensant à toi, je m’étais dit : s’il tombait malade lui-même, il en aurait bien plus besoin que moi. Et je te l’ai gardé !

Là-dessus, quelqu’un entra : c’était l’enfant du voisin. Ivre comme d’habitude, son père était revenu tard dans la soirée ; sa mère, dégoûtée,

avait fui chez une vieille tante. La maison était restée sans feu, l'enfant, sans sommeil.

– As-tu eu tes étrennes ? hasarda l'ouvrier.

– Connais pas ça, m'sieu.

La petite fille le regardait, silencieuse, avec de grands yeux.

– Qu'est-ce qu'on va faire, Lucette, dit la femme, le p'tit garçon n'a pas eu d'étrennes ?

– En a, mé. Va n'en donner, hein ?

Et sa main large ouverte lui tendit des dragées.

Le cœur du pauvre semblait voyager entre une acceptation et un refus, entre un sourire et des larmes.

Ce spectacle acheva de transformer l'ouvrier. Un éclair avait pénétré sa raison, un baume mystérieux et doux venait de descendre au fond de son cœur. Lui qui voyait dans sa femme et sa fille deux anges de charité, il avait honte de s'être cru pauvre.

Le courage, l'espérance, les temps meilleurs revinrent, et par-dessus le marché, il lui naquit

encore un joli gros garçon qu'il fit instruire, ainsi que la fille, en enfants de prince. Depuis ce temps-là – ah ! ça fait pas mal longtemps de ça – tous les deux se sont entendus pour faire bâtir à leurs vieux parents un château où ils vivent comme des rois.

Ces gens-là, vous les connaissez pas ? demanda le conteur à ses écoutants.

– Ah ! bien non, pour sûr.

– Tas de menteurs ! c'est la famille chez l'père Fanfan...

– Ah ! ça, mais dites don', ce qu'il vient de conter là, savez-vous que ça y ressemble, en effet ? Qui est-ce qui aurait dit qu'y viendrait nous tirer des éclats de rire, pi des larmes, avec cette histoire ! Non ! mais, y est ben toujours pareil !...

Guillaume Lévesque
1819-1856

La croix du Grand Calumet

La rivière des Outaouais n'a pas sa pareille au monde ; calme et profonde au point d'être nommée la rivière Creuse pendant près de la moitié de son cours, elle semble s'impatienter tout à coup de la lenteur de sa marche ; le génie de ses eaux, de paisible qu'il était auparavant, est comme pris de rage, s'élançe par sauts et par bonds jusqu'à ce qu'il ait rejoint cette autre divinité de notre pays, le génie des eaux vertes du grand fleuve. Mais ils ne sont pas amis ; car les eaux des deux rivières ne se mêlent guère avant de se confondre ensemble dans celles de l'océan, et jusqu'au point où s'avance la marée, une ligne tranchée les sépare tout en coulant dans le même lit, l'œil distinguant encore la teinte plus sombre de l'Outaouais de la couleur plus limpide et à reflets verdâtres du Saint-Laurent.

Il n'y a pas de pays plus pittoresque que celui

que traverse la Brune Outaouais. Elle s'avance au milieu des sombres forêts qui couronnent ses rives escarpées, et des bancs d'immenses rochers la pressent comme des murs placés par la nature pour la retenir et l'empêcher de franchir ses rives ; tandis que son cours accidenté et tumultueux donne à sa turbulence un air de grandeur et d'indépendance orgueilleuse, qui fait de cette rivière la reine des torrents. Jamais ses eaux ne sont longtemps paisibles. Le courant rapide les entraîne bientôt mugissantes et la cascade bondissante couvre les rochers d'écume. Le flot s'apaise encore, et le lac au mirage tranquille le retient un instant ; mais le flot reprend sa marche bruyante, le long rapide gronde au milieu des cailloux étincelants ; et l'écume et les eaux agitées viennent encore se reposer dans un autre lac où se reflètent encore les grands arbres et les rochers de la côte élevée. Puis, plus bas, la face du lac se ride, le mirage danse près des bords, et l'eau s'élève encore en vagues boudeuses qui battent les grèves ; la rive frémit et un flocon d'écume apparaît déjà tournant sur lui-même ; et à l'endroit où les côtes

se rapprochent, où les rochers voudraient encore retenir entre leurs bras ses flots caressants, l'Outaouais fait un bond et les rochers sont franchis. Des masses d'écume annoncent l'effort des eaux. Des remous, des tourniquets sans nombre, des tourbillons de gerbes, des jets immenses se forment au passage des eaux en colère ; et la lumière reflétée en mille couleurs par les prismes des flots, la cime des rochers enveloppée de vapeurs où brille l'arc-en-ciel, les cailloux brillants qui scintillent à mesure qu'ils apparaissent ou disparaissent tour à tour, étonnent et saisissent d'admiration, tant il y a de beauté et de grandeur dans les mouvements de la rivière et les accidents variés des rapides. Mais un bruit sourd, continu, se fait entendre, toujours semblable, mais sans monotonie – et la mélancolie entre au cœur, – et au milieu de cette douce tristesse où l'homme se complaît en extase, devant les grands jeux de la nature, l'œil ne se rassasie point de contempler, ni l'oreille d'entendre ces rapides de l'Outaouais.

La partie du cours de la rivière qui présente à la fois le plus de variété et de pittoresque, est sans

contredit l'île du Grand Calumet et ses environs à quelques lieues en descendant, et en remontant jusqu'aux Allumettes. C'est dans cet espace que se trouve le gracieux lac des Chats, puis le rapide du même nom, puis les grands sauts de la Montagne, du Portage du Fort, le d'Argy, les Sept chutes du Grand Calumet, le chenal du Rocher Fendu, le lac Coulonge, et beaucoup d'autres lacs et rapides de la plus grande beauté. L'île du Grand Calumet occupe à peu près le milieu de cet espace. Deux bras de la rivière l'entourent de flots d'écume, qui viennent se précipiter en cascades tumultueuses de la côte de la pointe inférieure de l'île. La plus remarquable se trouve du côté nord. Elle porte le nom des Sept chutes, et est une des plus considérables de l'Outaouais. Les canots qui descendent la rivière ne la sautent jamais, ils l'évitent par le Portage du Calumet qui se fait sur l'île même. Ils traversent ensuite la rivière pour prendre le portage du Fort, afin d'éviter également les rapides de d'Argy, de la Montagne, et du Fort qui se trouvent plus bas et se succèdent de très près.

C'est là, sur l'île du Grand Calumet, près des

Sept chutes, que tous les voyageurs de l'Outaouais, engagés des Pays d'en haut, hivernants, hommes de chantiers, s'arrêtent et font halte en montant et en descendant. Fatigués du portage du Fort et de celui du Calumet qu'ils viennent de faire, ils campent et se reposent. Le feu s'allume, la marmite est accrochée au-dessus de la flamme qui pétille ; et en attendant la nuit qui doit amener le sommeil, le voyageur canadien, insouciant, méprisant les dangers qui l'attendent, comme ceux qui sont passés, fume sa pipe noircie, et raconte les accidents de la rivière, les aventures des pays hauts, ses amours dans sa paroisse, ou des contes ou des légendes ; et par instants, des chansons vives ou mélancoliques viennent dissiper ses ennuis, réveiller son esprit qui s'assoupit, ou l'animer à la danse, que le voyageur exécute comme pour braver la fatigue et protester contre cet abattement des forces par les travaux durs, dont les Canadiens ne veulent jamais convenir.

La lune de ses rayons sereins éclaire des groupes nombreux ; et la flamme des bûchers allumés colore de ses reflets rouges, la face

brunie de ces hommes forts qui, assis en cercle après leur repas du soir, reprennent le cours de leurs légendes ou de leurs chansons. Mais chacun des voyageurs se sépare à son tour du groupe de ses camarades, et s'avance vers l'intérieur de l'île ; on suit ses pas lents aux rayons de la lune. Sa figure se recueille à mesure qu'il s'éloigne du campement ; et à la vue d'une croix plantée au haut de la côte, il ôte sa tuque bleue et s'agenouille. Il a rencontré là d'autres voyageurs également recueillis, et ils disent ensemble le chapelet ; puis la prière dite, chacun d'eux s'en retourne vers ses camarades, et ils sont remplacés par d'autres.

Si ces hommes forts et fiers vont prier à cette croix, c'est que tout Canadien a toujours et partout une prière en réserve au fond de son cœur, et que son instinct religieux se réveille aussitôt à la vue du signe de la religion ; mais s'ils semblent pleurer en priant à cette croix du Grand Calumet, c'est que là repose un homme dont ils vénèrent la mémoire, le patron, le modèle des voyageurs. En effet, c'est sous cette croix de bois, renouvelée de génération en génération, où

tous les voyageurs ont prié, que tous connaissent et dont ils ne parlent jamais sans attendrissement, qu'est enterré Cadieux, dont le souvenir ne périra pas chez le peuple canadien, parce qu'il était un homme de cœur et un bon voyageur ; et parce que ses malheurs et sa mort font le sujet d'une légende que je vais rapporter, comme je l'ai entendu raconter par des anciens et par de jeunes voyageurs de l'Outaouais.

Du temps des Français, il y a environ deux cents ans, nos grands-pères étaient en guerre avec les Iroquois. Ces sauvages étaient les plus braves et les meilleurs guerriers de toute l'Amérique ; et ils avaient entrepris d'empêcher les Français de s'établir dans ce pays. La colonie était faible alors ; mais quoiqu'il y eût peu de monde, les Canadiens avaient déjà parcouru toutes les rivières au Nord et au Sud, et ils s'étaient faits amis avec toutes les nations sauvages, pour faire le commerce des pelleteries. Rien n'arrêtait nos pères dans leurs courses, et les voyageurs après avoir fait des milles lieues de pays, et avoir transporté leurs canots depuis Lachine jusqu'au fond du lac Supérieur, et parmi les nations des

Sioux et des Assiniboëls, et plus au Nord, parmi les Sautaux et les Cris, ils revenaient par la rivière des Outaouais, avec de bonnes charges de peaux de castor ou de bœufs du Nord, ou d'autres pelleteries qu'ils déposaient à Montréal, pour les envoyer ensuite en France. Mais les Iroquois n'avaient jamais voulu faire alliance avec les Français. Au contraire, après avoir fait la guerre aux autres nations amies, et les avoir toutes battues, ils étaient devenus si puissants qu'ils s'étaient répandus hors de leur pays, situé au sud du fleuve et du lac Ontario, et guettaient sur toutes les rivières les canots et les partis de voyageurs, qui montaient dans les Pays d'en haut, ou qui en revenaient ; mais surtout lorsque les canots étaient chargés de pelleteries pour les piller et les aller vendre au fort Chouguen.

Dans ce temps-là, les Iroquois étaient les maîtres sur la rivière des Outaouais ; aucun parti de voyageurs ne pouvait y passer sans être aussitôt attaqué, les hommes tués et brûlés vifs par les sauvages, et les marchandises enlevées. Ni les Hurons, ni les Algonquins n'osaient se montrer, pour secourir les voyageurs, tant ils

avaient peur des Iroquois ; et les Canadiens et les Français du pays, après avoir envoyé bien des partis de guerre et des coureurs de bois, pour les chasser, avaient été obligés d'y renoncer, sans avoir pu se défaire d'un ennemi qui empêchait leur commerce de se faire. Il y avait déjà trois ans qu'aucun canot n'était revenu d'en haut, et les bourgeois et les voyageurs, arrêtés au Sault Sainte-Marie en grand nombre, s'impatientsaient d'attendre plus longtemps.

Ils entreprirent donc de se frayer un passage jusqu'à Montréal pour y rapporter leurs marchandises, quels que fussent les dangers qu'ils auraient à rencontrer de la part des Iroquois. Ils paraissaient bien décidés ; mais tous n'avaient pas le même courage, et quand il fallut partir, la plupart n'osèrent le faire. Du reste, les dangers étaient de nature à effrayer les plus braves. Cependant plusieurs canots partirent, mais presque tous s'arrêtèrent en route, – les uns à Manitoulin, les autres à La Cloche, et ailleurs encore. Enfin, arrivés au bout du Portage du lac Nipissingue, il ne restait plus que deux canots ; et ici encore au moment où les périls allaient

commencer, les voyageurs délibérèrent s'ils devaient renoncer à leur entreprise, et s'en retourner comme les autres, afin d'attendre que les Iroquois se fussent retirés des bords de la rivière des Outaouais, ou bien s'ils allaient continuer leur voyage et s'exposer à être obligés de se défendre jusqu'à la mort, pour ne pas tomber vivants entre les mains d'ennemis aussi féroces, que ceux qu'ils s'attendaient à rencontrer. Presque tous étaient d'avis qu'il valait mieux reprendre le chemin du Sault Sainte-Marie. – Un seul homme éleva la voix contre ce projet, et voulut continuer la route et se rendre à Montréal. C'était Cadieux, le guide de l'expédition. Il exposa à ses compagnons combien il serait honteux de se décourager avant même d'avoir vu le danger. – Et que diraient d'eux ceux qui les avaient vu continuer jusqu'ici en se moquant des autres qui restaient en arrière. Il chercha à les persuader par tous les moyens possibles, mais tout ce qu'il pouvait leur dire ne produisait aucun effet sur eux, tant ils craignaient les Iroquois. Enfin, tentant un dernier effort et attaquant au cœur ces hommes si braves

d'ordinaire et qui perdaient courage pour la première fois de leur vie, il saisit son aviron, et s'écria : que ceux qui sont malades s'en retournent – et que ceux qui ont du cœur me suivent – je les conduirai à la bonne étoile. – Ces mots suffirent, et les plus braves s'élancèrent avec lui, dans le plus grand des deux canots. Ceux qui n'eurent pas le courage de le suivre, qu'il avait appelés malades, s'en retournèrent rejoindre ceux qu'ils avaient semés sur la route.

Cadieux était le plus brave des coureurs des bois, en même temps que le guide le plus habile parmi tous les voyageurs. Il maniait le fusil et l'aviron avec la même destérité ; et si, dans les combats, il savait frapper au cœur le chef des Iroquois, il savait également échapper à leurs bandes plus nombreuses, à travers les passes les plus secrètes des rivières, et conduire son canot au milieu des rapides les plus difficiles à sauter. Aussi ceux de ses compagnons qui, animés de son exemple, s'étaient embarqués avec lui dans le grand canot, s'élancèrent sur les eaux de l'Outaouais, confiants dans leur chef et déterminés à mourir avec lui, en combattant les

Iroquois, s'ils en rencontraient en chemin. – Ils étaient tous bien armés. – Le canot voguait superbement, et s'élançait par bonds sur les eaux à chaque coup des avirons et la voix sonore du guide réglait leurs efforts, en répétant ces chansons à tour vif et hardi, qui raniment le courage et reposent le bras du voyageur ; mais le plus souvent ils nageaient en silence, de peur que quelqu'Iroquois en sentinelle ne les découvrit ; ils allaient à force d'avirons nuit et jour ; et à mesure qu'ils avançaient, les ennemis leur semblaient moins dangereux et moins nombreux, puisqu'aucun n'avait encore paru. Leur sécurité ne fut pas de longue durée.

Un jour qu'ils faisaient du portage, portant leur canot et leurs marchandises à travers les rochers qui bordent la rivière, un des voyageurs, envoyé aux écoutes sur le haut de la côte, crut entendre un de ces cris aigus ressemblant au sifflement du serpent. Chacun s'arma à l'instant, et se prépara au combat ; en effet, une petite troupe d'Iroquois parut sur la rive opposée et allait mettre ses canots à l'eau. Une décharge de coups de fusils tirée par le parti de Cadieux, les

dispersa aussitôt. Mais une autre troupe sortant du milieu des arbres vint aussitôt fondre sur les voyageurs. – Ceux-ci après un combat où ils tuèrent plusieurs sauvages eurent le temps de se rembarquer ; ils forcèrent à nager pour s'éloigner des Iroquois qui les poursuivaient, et ils gagnaient insensiblement sur l'ennemi qui ne pouvait les atteindre. Mais il n'y avait pas seulement ceux qui les avaient déjà attaqués ; les canots des Iroquois étaient échelonnés de distance en distance, à chaque portage, dans toutes les anses de la rivière. À chaque détour d'une pointe de terre ou d'un rocher, de nouvelles bandes de sauvages apparaissaient sur le rivage et, mettant leurs canots à flot, s'élançaient à la poursuite des voyageurs. Mais ils ne perdaient pas courage ; le canot fendait les eaux, ses flancs résonnaient sous le choc des avirons ; et Cadieux connaissait si bien la rivière qu'il les dirigeait à travers les passes les plus courtes et les plus difficiles où les sauvages n'osaient les suivre, et ils sautaient presque tous les rapides ; tellement qu'arrivés au chenal des Sept chutes, les Canadiens purent croire qu'ils avaient laissé

derrière eux tous les ennemis. Leurs bras fatigués ralentirent leurs efforts ; ils essuyèrent leurs fronts chargés des sueurs d'une fuite de vingt lieues. Ils abordèrent à l'île du Grand Calumet pour faire le portage.

Debout à la pince du canot, Cadieux avait examiné l'île attentivement. Aucune fumée ne s'élevait au milieu des arbres ; nul bruit autre que le sifflement du vent dans les branches ou des eaux dans les rapides ; l'orignal broutait sur le bord de la côte ; tout indiquait une paix profonde dans cette île déserte et faisait croire que depuis longtemps sa solitude n'avait pas été troublée par le bruit des pas des sauvages ou la présence des chasseurs. Il n'y avait donc pas d'Iroquois dans l'île, et les voyageurs, heureux d'avoir échappé à tous les dangers, touchaient le rivage. Cadieux sauta à terre le premier ; et les voyageurs, ne croyant plus à l'ennemi, halaienent lentement le canot pour faire le portage ; quand tout à coup des Iroquois placés en embuscade s'élancèrent sur eux, le casse-tête à la main, en poussant des cris affreux. Les Canadiens, atterrés par cette attaque soudaine et effrayés par le nombre, se

rembarquèrent à la hâte et poussèrent au large. Mais là encore était la mort ; le saut des Sept chutes ; le plus terrible des rapides de l'Outaouais, le plus affreux à voir les attendait pour les engloutir dans ses abîmes. Cependant, le casse-tête des Iroquois brillait sur la rive, et ces sauvages dans la joie féroce du triomphe qu'ils croyaient remporter, allumaient déjà les bûchers où ils allaient brûler les malheureux voyageurs. Ils préférèrent donc sauter ce terrible rapide qu'aucun canot n'avait encore franchi.

Ils dirigèrent leur canot vers le plus fort du courant, persuadés qu'ils allaient à une mort presque certaine, mais comptant sur l'habileté de leur guide, sur Cadieux, qui les avait conduits par des passages presque aussi dangereux ; mais au moment où ils se livraient à cette pensée, à ce dernier espoir, ils jetèrent les yeux vers la pince du canot. Leur cœur se serra ; Cadieux manquait, – Cadieux était resté à terre ; ils allaient mourir. Le canot était entraîné avec une rapidité effrayante. Les voyageurs cessèrent de nager, ils firent le signe de la croix, et se croisèrent les bras, récitant le chapelet, et ne se confiant plus qu'à

Dieu et à une autre vie, mais décidés à périr en hommes et sans effroi.

Le canot allait disparaître dans l'abîme, et la prière expirait plus fervente sur leurs lèvres, quand une femme vêtue de blanc, avec une couronne de lumière, apparut à la pince du canot. Elle occupait la pince du canot et guidait nos voyageurs. Le canot s'élança d'un seul bond par-dessus la chute, sans même toucher à l'eau, et retomba mollement balancé sur les flots plus tranquilles au bas du rapide. Les voyageurs, émerveillés de cette apparition extraordinaire, restèrent anéantis ; ils ne savaient s'ils étaient encore de ce monde. Les balancements du canot les rappelèrent bientôt au sentiment de leur existence, et ils reprirent leurs avirons en rendant grâce à Dieu de les avoir sauvés par ce miracle ; et le canot, guidé encore par cette main surnaturelle, franchit de la même manière le d'Argy et les rapides du Fort.

Les sauvages ayant vu le canot s'éloigner de la rive crurent que les voyageurs allaient se diriger de l'autre côté de la rivière pour tenter d'y faire

portage ; et espérant rattraper leur proie, ils faisaient déjà le portage sur l'île. Cadieux était tombé entre leurs mains ; l'un d'eux se préparait déjà à lui lever la chevelure. En voyant la femme, il s'arrêta stupéfait. La terreur glaça leur cœur, à tous. Arrête ! arrête ! s'écria leur chef – n'allons pas plus loin – tu as vu la femme blanche – fuyons, fuyons ! Le grand esprit nous dit de ne plus tuer de Français. Et les Iroquois disparurent à l'instant même, et ne revinrent plus sur la rivière des Outaouais.

Cadieux, délivré tout à coup des mains des sauvages, vit leur fuite ; mais il n'avait pas vu son canot sauter les Sept chutes, ni la femme blanche qui le conduisait. Resté seul sur l'île, il déplorait le sort funeste qui l'avait jeté sur cette côte déserte. Il aurait préféré mille fois avoir partagé le sort de ses compagnons qu'il croyait péris dans le rapide. Que ne suis-je mort avec eux, que n'ai-je été englouti dans l'abîme – au lieu d'être laissé ici pour y mourir de faim ou être dévoré par les bêtes sauvages ; encore, disait-il, si les Iroquois m'avaient ôté la vie tout à l'heure ; mais non, ils reviendront, et je mourrai dans les

tortures, je serai brûlé à petit feu. – Et il appelait de tous les côtés ; il appelait chacun de ses compagnons par leur nom tour à tour ; il suppliait la mort de l’enlever, de réunir son âme aux leurs. Mais l’écho seul répétait ses cris et ses prières ; le seul bruit qui répondait à sa voix, était le sifflement du vent dans les grands arbres, et le fracas des eaux qui grondaient dans les rapides. Cependant, Cadieux reprit bientôt courage. Quelque pénible que fut sa position, elle n’était pas tout à fait désespérée ; il avait déjà longtemps vécu seul au milieu des bois, et il pouvait aussi espérer que des sauvages de quelque nation amie passeraient par là. Il se décida donc à faire tout ce qu’il pourrait pour prolonger son existence jusqu’à ce qu’il pût sortir de l’île d’une manière ou d’une autre.

Espérant que, peut-être, il trouverait des armes ou quelques provisions que ses compagnons auraient oubliées, il se dirigea vers le point de la côte où il avait abordé ; mais, hélas ! son fusil était resté à bord du canot, et rien, absolument rien, n’avait été débarqué. Il lui fallut donc se mettre à la recherche de racines et de fruits

sauvages pour apaiser sa faim. Cependant, il éleva une petite cabane de branches de sapin, et alluma du feu, en frappant deux cailloux l'un contre l'autre, au-dessus d'un morceau d'écorce de cèdre. La nuit était venue, et il se blottit dans la cabane, à côté de son feu. Il allait s'endormir, mais bientôt les tristes pensées rentrèrent plus vives dans son cœur ; il ne pouvait s'expliquer la fuite subite des Iroquois ; ils ne manqueraient pas de revenir, pensait-il ; et s'ils le trouvaient, il n'y aurait pas de pire sort que le sien ; il détruisit sa cabane et éteignit son feu, et s'alla cacher dans les broussailles épaisses qui couvraient le milieu de l'île. Il passa ainsi sa première nuit.

Le lendemain, et les jours suivants, il eut plus de courage. Il reconstruisit sa cabane et ralluma du feu. Les fruits sauvages et les racines suffisaient à peine à le délivrer des plus vifs tourments de la faim. Quelquefois il réussissait à abattre un oiseau, en lui lançant des pierres ; d'autres fois, une proie échappée à la serre d'un vautour, que ses cris effrayaient, venait encore, pour un peu de temps, assouvir son appétit et lui rendre un peu de forces ; il réussissait aussi,

quoique rarement, à prendre un poisson arrêté au milieu des branches d'osier qu'il avait fabriquées en filet et tendu dans la rivière ; mais ces ressources étaient insuffisantes, et, faute de nourriture, ses forces s'épuisaient. D'ailleurs, la frayeur où il était de voir revenir les Iroquois le forçait à se tenir caché le plus souvent ; et il entendait chaque nuit rôder autour de lui, dans l'épaisseur de la forêt, le loup féroce et l'ours aussi terrible, pour un homme sans armes et affaibli par la misère, que le sauvage qu'il redoutait. Encore, s'il avait pu faire du feu, il n'aurait eu rien à craindre des bêtes de la forêt ; mais la moindre fumée vue de loin par les sauvages l'aurait fait découvrir, et il n'allumait quelques branches que pour s'empêcher de geler au milieu de la froide automne [*sic*] qu'il faisait alors, et faire cuire quelquefois l'oiseau ou le poisson que son adresse ou le hasard avait fait tomber entre ses mains. Le sommeil fuyait loin de ses paupières, et s'il s'endormait accablé de misères, les songes les plus effrayants le poursuivaient, le moindre bruit venait le réveiller et le faire bondir sur son lit de feuillage. À

chaque instant, il croyait entendre le pas lointain des Iroquois. C'était le bruit sonore du pied du chevreuil sur le rocher. Tantôt il s'imaginait entendre le cri du guerrier à la découverte ; et il reconnaissait bientôt le cri du hibou au milieu de la nuit, ou le glapissement du renard, sortant de son terrier. Tantôt un bruit comme d'avirons venait frapper son oreille. Voilà les sauvages, pensait-il, et il montait sur un rocher, cherchant de quel côté fuir ; et il se rassurait en découvrant une troupe d'originaux traversant la rivière ou les cercles onduleux que le maskinongé laisse dans le chenal après un saut hors de l'eau. Pas un mouvement dans les branches, pas le moindre bruit sur l'eau ou les rochers, pas un cri de quelque animal sauvage qui ne vint l'alarmer, qui ne fût pour lui le bruit de l'approche de l'ennemi ou le hurlement du sauvage qui découvre la piste d'une victime à sa cruauté.

Une seule consolation restait à Cadieux. Il priait souvent, et dans cette solitude affreuse, où nul être ne l'entendait, où il vivait dans l'abandon des hommes et de tout ce qui attache à la terre, son âme s'élevait vers le ciel, et il parlait à Dieu,

dernier refuge du malheureux ; son esprit s'exaltait, et [dans] cette nature superbe, au milieu de ce délaissement horrible, [il] voulut laisser à ses amis, qui viendraient par la suite dans cette île, aux voyageurs qui allumeraient leur feu sur cette rive sauvage, aux hommes de son pays, un souvenir, quelque chose, qui rappellerait sa mémoire et sa mort. Il devint poète, et chanta lui-même ses malheurs. À l'aide d'épines et de cailloux aigus, il traça ses pensées sur l'écorce d'un hêtre ; et exprima par de vives images les peines de cet exil, où il attendait la mort, si lente à venir pour l'homme seul et sans espoir.

Bien des jours, bien des nuits se passèrent ainsi pour Cadieux. Cependant, ses compagnons avaient fait des efforts inouïs pour atteindre Montréal ; nageant jour et nuit de toutes leurs forces, sans relâche. Jamais avirons n'avaient foulé plus fortement les eaux de l'Outaouais ; jamais canot n'avait vogué avec autant de rapidité. Ils ne furent pas plutôt arrivés à Montréal, que l'histoire de leurs aventures vola de bouche en bouche. Tout le monde voulait les

voir et les entendre. Mais ils ne perdirent pas un instant, et se rendirent auprès du gouverneur de la ville. Ils lui racontèrent comment ils avaient été conduits par la femme blanche qui avait guidé leur canot, en sautant les Sept chutes. Ils lui dirent aussi comment, dans leur fuite précipitée, ils avaient poussé au large sans s'apercevoir que Cadieux était resté sur l'île. Ils ajoutèrent qu'ils étaient prêts à repartir pour aller le chercher et le ramener avec eux, si le gouverneur voulait leur donner du renfort. Le gouverneur estimait Cadieux. Ce guide intrépide l'avait conduit souvent dans des expéditions lointaines et l'avait toujours bien servi ; il lui avait même un fois sauvé la vie. Il se décida donc à faire partir une expédition pour aller à sa recherche. Aussitôt les troupes et la milice furent convoquées sur la place d'armes, et trente hommes des plus courageux offrirent leurs services pour cette entreprise. Ils se joignirent aux voyageurs qui venaient d'arriver et partirent en grande hâte.

La route était longue, et l'automne tirait à sa fin ; l'eau de l'Outaouais était lourde, et le mauvais temps retardait leur marche ; cependant,

ils ne mirent pas grand temps à se rendre. Ils venaient de faire le portage du Fort, et traversaient la rivière pour aborder à l'île du Grand Calumet. En approchant des lieux où était apparue la femme blanche, le cœur des voyageurs battait fort. Une terreur religieuse les dominait ; tous firent le signe de la croix et une courte prière, et ils accostèrent silencieux, au-dessous du grand rapide. Il n'y avait personne sur le rivage, et ils n'y aperçurent aucune trace des pas d'un homme ; seulement, dans le lointain, vers le milieu de l'île, une légère fumée s'élevait entre les arbres. Le cœur des voyageurs battait entre l'espoir et la crainte. Était-ce Cadieux ? – Était-ce les Iroquois ? – Allaient-ils retrouver l'ami qu'ils cherchaient, ou rencontrer des ennemis à combattre ? Ces pensées se combattaient dans leur esprit. Enfin, toutes les précautions nécessaires prises, chacun ayant son fusil chargé et son couteau, ils se dirigèrent vers l'endroit où s'élevait la fumée qu'ils avaient aperçue. Ils ne pouvaient plus la voir. Alors, ils parcoururent l'île dans tous les sens, mais pendant longtemps, ils ne purent rien découvrir. Cependant, après

bien des recherches, ils trouvèrent une cabane. Elle était abandonnée ; le feu venait d'être éteint. Ils se mirent à appeler de toutes leurs forces : Cadieux, Cadieux ! pas de réponse, l'écho seul répétait le nom de Cadieux ; ils appelèrent longtemps, et cherchèrent encore, mais inutilement. Leur cœur était navré ; et ils commençaient à se désespérer lorsque tout à coup la figure d'un homme apparut entre les rochers, comme un fantôme. C'était Cadieux. Personne ne le reconnut d'abord, pas même son meilleur ami. Pauvre Cadieux, tant il était amaigri, tant la misère, la faim, le désespoir, avaient creusé de rides sur son visage. Mais c'était bien Cadieux, ses compagnons coururent vers lui, ravis de joie. Lui-même, s'avancait lentement vers eux ; un éclair de bonheur ranima un instant son œil terne, au moment où ses compagnons s'élançèrent pour l'embrasser ; mais sa joie était trop vive. Il tomba mort entre leurs bras.

Cadieux n'avait pu survivre au bonheur de revoir ses compagnons ; la misère et la faim l'avaient rendu trop faible pour supporter cette émotion. Il fut pleuré amèrement par ceux qui

avaient pu espérer un instant qu'ils l'avaient sauvé. Il fut enterré à l'endroit où il était mort ; et une croix de bois fut plantée sur la tombe. Quand elle vieillit on la renouvelle, et c'est là que le voyageur, de nos jours encore, va prier, et pleurer cet homme, le modèle des voyageurs. Un gros hêtre se trouvait près de là. Ses compagnons trouvèrent gravés sur l'écorce de cet arbre, des vers pleins de sentiments et d'images, mais aussi mélancoliques que fut triste le sort de celui qui les composa. Il ne savait pas écrire, dit-on, mais sans doute, il s'exprima par des signes que comprirent ceux qui l'aimaient. Quoi qu'il en soit, la Complainte de Cadieux, que chantent les voyageurs, est trop originale et exprime des sentiments trop vrais, pour n'être pas la composition d'un homme rude, poète et malheureux.

L'Écho des campagnes, 18 et 25 novembre 1847.

Louis-Auguste Olivier

Le débiteur fidèle¹

I

*Les rayons purs du soir, chassant les noirs orages,
Pour guider notre esquif, éclairent ces rivages.*

Inutile de vous dire, je crois, que le fait suivant n'est point de l'histoire contemporaine ; le titre seul l'indiquera suffisamment au lecteur qui se pique de quelque sagacité. La scène se fût-elle passée de nos jours, je me donnerais garde de vous la raconter ; car, autant vaudrait vous parler de la question du gouvernement responsable, que vous possédez à fond, de l'éloquence de nos

¹ Le fait sur lequel repose cette histoire m'a été rapporté comme véritable; l'est-il? jugera qui lira. Le lieu de la scène était l'île d'Orléans, près de Québec, le nom était Fraser, au lieu de Dumont. (*Note de L.-A. Olivier.*)

députés, que vous admirez tous les jours. Lorsque les créanciers sont revêtus, fortifiés d'une double, triple et quadruple armure de promesse écrite, cautionnement, hypothèque et enregistrement, quel débiteur fortuné pourrait ne pas être fidèle ? Aussi, grâce à l'activité et à l'avidité des procureurs, huissiers et recors, et autres de ce genre, un débiteur frustrant son créancier serait-il un mythe dans notre siècle éclairé et moral.

« C'était il y a déjà longtemps », si l'on me permet cette locution familière à un narrateur de ma connaissance, célèbre par les histoires de son oncle, qu'il rapporte avec exactitude, bien qu'il ne les ait jamais apprises, ainsi qu'il nous l'a depuis avoué ; assez longtemps, en effet, pour que peu de mes lecteurs se rappellent l'époque, car c'était en août 1742, quelques années après la concession du fief Tonnancour ou de la Pointe-du-Lac, par messire Charles, marquis de Beauharnois, et Gilles Hocquart, intendant, à sieur René Godefroy de Tonnancour. L'élan voyageur pouvait alors descendre librement des montagnes du nord et venir se désaltérer dans les eaux de notre beau lac Saint-Pierre, que ne

troublait aucune roue de bateau à vapeur ; le maskinongé superbe pouvait dormir paisiblement sur les ondes, en faisant briller au soleil ses écailles argentées, car ce n'était que bien rarement encore qu'une main ennemie savait le surprendre pendant son sommeil.

D'après cette date et la tranquillité dont jouissaient les hôtes des bois et des eaux, vous devinez sans doute que le roi de la création n'avait point fixé son domicile dans cette partie, jusqu'alors oubliée, de notre globe. Aussi n'y voyait-on point ces maisons blanches des cultivateurs, qui paraissent comme des amas de neige au milieu des arbres verts, ni ces moissons jaunes, formant un fond doré duquel ressortent les maisons blanches et les arbres verts. Trois ou quatre cabanes isolées, près de cette langue de terre connue sous le nom de la Pointe-du-Lac, qui s'avance en front de la seigneurie du même nom et forme l'extrémité nord-est du lac Saint-Pierre, était tout ce que l'œil le plus exercé aurait aperçu en fait d'habitations. Une était située à l'extrémité même de la pointe ; quelques pièces de bois grossièrement équarries et placées

horizontalement les unes au-dessus des autres formaient les murs de cette cabane ; son toit, d'écorce de bouleau, s'élevait à peine à la hauteur des vagues soulevées par la tempête. Comme on le voit, aucun maître de l'art n'avait présidé à sa construction ; et quelque badaud de Paris l'eût-il vue, elle aurait justifié, dans son esprit, cet honnête chapelier de la capitale de France, dont l'enseigne représentait deux castors, avec ces mots : Aux architectes canadiens.

À quelque distance, un homme était assis sur le sable du rivage ; une chemise de grosse toile fabriquée dans le pays, un pantalon de même étoffe descendant à peine à la cheville du pied et attaché sur les reins par une ceinture de cuir, un chapeau de paille à bord étroit et orné d'un padou noir, tel était son costume. Il fumait, en reprenant une seine ; non loin, un enfant d'environ six ans courait sur le sable, ramassait de petites pierres plates qu'il lançait sur l'eau, et jetait à son père un cri de joie lorsqu'il parvenait à faire quelques ricochets. À la vue de cet homme, vous auriez dit son état ; sa taille moyenne mais forte annonçait l'agilité ; son teint vif et bruni, une exposition

fréquente à la réflexion des rayons du soleil produite par l'eau ; il était pêcheur et s'appelait Pierre.

Après avoir travaillé quelque temps, il regarda le lac, puis le ciel, puis l'enfant qui jouait encore sur le rivage ; alors il appuya sa tête sur ses mains et se mit à siffler un air triste et lent, celui d'une chanson de canotier bien connue : *La Belle Françoise*. À peine eut-il fait entendre quelques notes de ce chant plaintif, qu'une femme, jeune encore, sortit de la cabane et vint doucement s'asseoir près de lui.

– Pierre, lui dit-elle en posant sa main sur son épaule, pourquoi ce chagrin, ce découragement ? N'as-tu plus de confiance dans M. Dumont ? Il ne nous a jamais refusé ; lorsqu'il saura que la pêche nous a manqué malgré ton travail continu, il nous aidera encore.

– Je connais son cœur ; mais je n'oserais plus le voir ; ce serait l'aumône que j'irais lui demander et je ne puis supporter cette pensée. Déjà il m'a prêté deux fois ; peut-être regarde-t-il à l'instant comme une perte les avances qu'il m'a

faites ; et tu sais que, quoique bon et généreux, il veut que nous soyons exacts, car nous ne sommes point les seuls qu'il secourt ; jamais je ne pourrai me présenter devant lui avant de les lui avoir remises.

– Si tu le veux, je t'accompagnerai ; j'ai été élevée dans sa maison, il m'en coûtera moins qu'à toi de lui parler ; d'ailleurs, tu sais qu'il le faut : car si nous abandonnons la pêche, que ferons-nous pendant l'hiver ? et nous ne sommes plus seuls à supporter la misère, ajouta-t-elle en regardant l'enfant qui accourait à eux en riant.

– Non, Marguerite, dit-il ; pour toi, pour notre enfant, j'irai ; mais ce sera la dernière fois.

Deux heures après le dialogue que nous venons de rapporter, Pierre débarquait d'un canot en bois qu'il tira sur la grève de la banlieue de Trois-Rivières ; il avait un aviron dans une main, dans l'autre un gilet de drap bleu qu'il revêtit bientôt. Il s'avança vers une maison située à quelque distance du rivage ; d'une construction simple mais forte, cette maison, bâtie en pierres, formait un rectangle ou carré long ; la toiture en

bardeaux, d'une hauteur qui semblerait excessive aujourd'hui, présentait à l'œil cette déclivité raide et désagréable que nous remarquons encore dans quelques vieilles bâtisses de l'île de Montréal ; l'architecture avait donné aux pignons qui supportaient le toit, la dimension alors voulue par les ordonnances des intendants de la province, celle d'un triangle équilatéral ayant pour base de côté du parallélogramme formant la profondeur de la maison. Heureux temps où l'habitant de la campagne ne pouvait construire sa demeure que suivant la mesure prescrite par l'autorité !

Antoine Dumont, propriétaire de cette habitation et de la terre ou ferme sur laquelle elle était construite, située à une petite distance de Trois-Rivières, était connu par son amour du travail qui, cependant, n'excluait point chez lui la pitié pour les malheureux ; différent, en ce point, de quelques parvenus de nos jours, qui répondent à l'indigent « de gagner sa vie », et croient, par cet avis charitable, avoir satisfait aux devoirs de l'humanité. Né à Québec, il avait reçu son éducation au collège des Jésuites de cette ville ; institution où la jeunesse, en étudiant les langues,

la littérature et les sciences, apprenait en même temps les arts pratiques dont la connaissance est si nécessaire dans un pays comme le nôtre ; institution éteinte, mais que nous regrettons encore. Plus tard, il était venu s'établir sur cette terre, qu'il avait défrichée lui-même en grande partie. Sa femme, morte depuis plusieurs années, ne lui avait laissé qu'un fils, nommé Charles, et une fille mariée à un riche marchand de pelleteries, de Trois-Rivières.

Monsieur Dumont, ainsi que le nommait la bourgeoisie de cette ville, ou le père Dumont, suivant les pauvres qui avaient recours à sa générosité, était dans un champ, lorsque Pierre se présenta à la maison. On lui indiqua l'endroit vers lequel il devait se diriger, et bientôt il aperçut une dizaine de personnes auprès d'un orme qui se trouvait au milieu du champ, et avait été laissé debout, suivant l'usage, pour abriter les moissonneurs pendant leurs repas. M. Dumont était assis au pied même de l'arbre, le dos appuyé sur le tronc ; les autres, sur l'herbe, formaient un demi-cercle devant lui. À ses longs cheveux gris, à l'air de bonté et de calme empreint sur sa

figure, vous auriez dit Booz au milieu des moissonneurs bibliques. Aussitôt qu'il vit Pierre s'avancer vers lui, il porta la main à son chapeau et le salua ; puis il lui parla de Marguerite, de son enfant, et l'invita à partager le repas. C'était la collation que l'on distribue, pendant l'après-midi, aux personnes qui travaillent aux récoltes ; quelques terrines de lait coagulé, nourriture légère, mais, par l'acide qu'elle contient, très propre à désaltérer.

Lorsque le repas fut terminé et que chacun fut retourné au travail, M. Dumont s'adressa de nouveau à Pierre ; il lui parla encore de Marguerite qui, orpheline, avait été élevée dans sa maison. Ce dernier lui ayant expliqué le but de sa visite, M. Dumont s'empressa de revenir à sa demeure, pour lui donner ce qui était nécessaire, afin qu'il pût prolonger son séjour à la Pointe-du-Lac et continuer la pêche, lui répétant plusieurs fois qu'il devait compter sur lui dans les moments difficiles. Touché de cette bonté, de cette délicatesse qui savait lui épargner même une allusion aux prêts qu'il lui avait déjà faits, Pierre sentit son cœur battre d'émotion et de gratitude,

lorsque à son départ, M. Dumont lui présenta amicalement la main et lui souhaita un heureux voyage. Pierre, à son tour, pressa la main de son bienfaiteur et lui dit : Mort ou vif, dans trois jours vous me reverrez.

II

*Que mon âme s'envole au séjour de la paix
Et qu'au sein d'Abraham elle vive à jamais.*

Le 25 août 1743, M. Dumont, suivant sa coutume, passa une partie de la journée dans son champ, veillant aux travaux de la moisson. Il était accompagné, ce jour-là, de son petit-fils, jeune enfant d'environ dix ans ; assis au pied de l'orme dont nous avons déjà parlé, il présida au repas du midi de ses employés. Un an s'était écoulé depuis la scène rapportée dans le chapitre précédent et, cependant, aucune trace de son passage ne paraissait sur sa figure ; son visage serein avait encore le même air de bonté et de calme ; seulement ses cheveux plus blancs ajoutaient à

son air respectable. Il adressa souvent la parole aux moissonneurs pendant le repas ; et quelques-uns d'entre eux remarquèrent qu'il le faisait avec plus d'intérêt qu'à l'ordinaire. Lorsque le repas fut terminé, il leur annonça qu'il désirait les voir réunis dans sa maison, à quatre heures de l'après-midi.

Alors, donnant la main à son petit-fils, il s'éloigna lentement de cet arbre, sous lequel il s'était reposé tant de fois, et dont les branches et les feuilles, toujours vertes, couvraient le sol d'une ombre épaisse. Il regarda longtemps cette terre qu'il avait défrichée et qui l'avait nourri depuis tant d'années, les blés qu'il avait semés et que l'on récoltait. Il parcourut ainsi une partie de la ferme, l'examina avec soin ; ensuite il s'arrêta, porta la main à son chapeau, et, se découvrant, il regarda encore une fois les moissons, les arbres, puis l'enfant qu'il baisa au front, puis le ciel ; dans son attitude, dans son regard, vous auriez lu un adieu à la terre, une action de grâces à la divinité, une prière pour sa race. Après il reprit tranquillement le chemin qui conduisait à sa demeure.

*[La suite de ce récit est extraite d'une lettre de messire C***, prêtre et curé desservant alors la ville et banlieue de Trois-Rivières ; cette lettre était adressée à un prêtre du diocèse de Québec.]*

« Dumont, écrivait le prêtre, était venu chez moi la veille ; il revint à la ville ce matin, reçut le sacrement de l'Eucharistie et, sur ma demande, déjeuna avec moi. Vous savez que nous étions amis d'enfance ; nous avons étudié ensemble, pendant plusieurs années, au collège des Jésuites à Québec. Il me dit que le jour était arrivé de ne pas oublier de le venir voir chez lui dans l'après-midi ; d'ailleurs, je savais le but de la visite qu'il me demandait, il m'en avait déjà parlé.

« Lorsque j'arrivai chez Dumont, je trouvai toute sa famille rassemblée dans sa maison ; sa fille, mariée à M. P... de Trois-Rivières, son mari, ainsi que leurs enfants, Charles Dumont et sa femme, qui demeuraient avec leur père ; Marguerite, orpheline élevée par Dumont et veuve d'un pêcheur de notre ville, connu sous le

nom de Pierre, et son enfant ; puis enfin quelques amis intimes de Dumont ; dans la première salle de la maison se trouvaient aussi tous les gens qu'il employait sur sa ferme. Je vous avoue que je fus ému à la vue de ces personnes qui causaient tranquillement ensemble ; aucune, évidemment, ne savait ce qui devait avoir lieu.

« La chambre dans laquelle se trouvait Dumont, ainsi que sa famille et ses amis, avait vue à l'est et à l'ouest ; un lit était placé au milieu de cette chambre, de façon que, couché sur ce lit, on pouvait porter ses regards alternativement de l'orient à l'occident ; les croisées étaient ouvertes et l'air circulait librement dans la salle.

« Dumont vint à moi lorsque j'entrai dans cette chambre ; sa figure grave et douce que vous avez remarquée lorsque vous le vîtes chez moi, était la même. Il me fit asseoir à côté de lui, près d'une croisée donnant à l'est :

– Mon ami, me dit-il, je repassais ma vie et je vous attendais.

Il donna ordre d'introduire les personnes qui se trouvaient dans la première salle ; puis il me

demanda de passer avec lui de l'autre côté de la chambre, qui était à l'occident. Il regarda le soleil qui descendait à l'horizon ; alors s'adressant à ses enfants, à ses amis, à ses employés, il leur parla d'une voix calme :

– Vous vous rappelez, leur dit-il, la mort de Pierre, arrivée l'année dernière. Je l'avais vu le même jour ici ; il était venu à moi qu'il regardait comme son père et j'eus le bonheur de pouvoir lui être utile. Je connaissais son caractère honnête, son amour du travail, je l'aimais... peut-être aussi pour toi que j'avais élevée, Marguerite, ajouta Dumont. À son départ, lorsqu'il me donna la main, je me sentis ému ; je pensais au danger continué qu'il bravait pour gagner sa vie et je lui dis de revenir à moi avec confiance ; il me répondit alors ces mots qui se gravèrent ensuite davantage dans mon esprit : « Mort ou vif, dans trois jours vous me reverrez. »

« Trois jours après son départ, continua Dumont, il y a aujourd'hui un an de cela, j'étais dans mon champ, à peu près vers cette heure ; je vis s'avancer vers moi un homme vêtu d'une

chemise et d'un pantalon de toile, mais mouillés et salis par le sable et une terre humide ; ses cheveux, trempés d'eau, tombaient sur son visage ; nous ignorions alors la mort de Pierre et j'eus peine à le reconnaître. Cependant, je me rappelai ses traits ; je voulus lui parler, il me fit signe de garder le silence.

– M. Dumont, me dit-il, je viens remplir la promesse que je vous fis à mon départ. Puis il me rapporta sa mort ; comment il s'était noyé en voulant traverser le lac, le soir même de son départ de chez moi ; détails que je vous appris alors. Il te rappela à moi, Marguerite, ainsi que votre enfant. Charles, ajouta Dumont en s'adressant à son fils, cette dette est sacrée pour nous ; tu l'acquitteras, n'est-ce pas, pour l'amour de moi ? Puis Dumont parlant de nouveau à ceux qui l'écoutaient :

« Mais ce que je ne vous appris point, mes amis, c'est que je devais bientôt vous quitter ; Pierre m'annonça le jour et l'heure que je devais vous dire adieu. Dans un an de ce jour, me dit-il, lorsque le soleil disparaîtra.

« Ici, Dumont cessa de parler, sa fille s'était jetée dans ses bras. Je ne puis vous peindre la scène qui suivit. Je savais d'avance ce qui devait avoir lieu, et cependant, lorsque Dumont, après avoir embrassé ses enfants, avoir dit adieu à ses amis et à toutes les personnes présentes, m'offrit sa main, je sentis quelques larmes mouiller mes yeux.

« Il regarda de nouveau à l'occident ; le soleil approchait de l'horizon.

– Il est temps, me dit-il, et il se coucha sur le lit qui se trouvait au milieu de la chambre. Je lui administrai les derniers sacrements de notre Église ; lorsque j'eus fini, il me demanda de réciter la prière des agonisants ; prière sublime que nous avons souvent admirée ensemble, et que je n'ai jamais lue sans arracher des larmes aux parents et aux amis du chrétien mourant.

« Après cette prière, Dumont ne parla plus ; il avait fermé les yeux, je me hâtai de regarder à l'ouest ; le soleil brillait encore.

« Pas un souffle de vent n'agitait l'atmosphère. À l'est de longs nuages pourpres,

séparés par des nuances d'azur, s'élançaient en gerbes dans la voûte céleste et formaient un immense cône renversé sur la ligne du lac Saint-Pierre qui bornait la vue de ce côté. Bientôt la base colossale du cône lumineux s'abaissa sur l'horizon, et il me sembla voir en réalité cette magnifique description du prophète royal, dans laquelle il peint la terre servant de marche-pied à l'Éternel.

« Je ne saurais vous dire quelle sensation j'éprouvais ; tantôt j'examinais la figure de Dumont, toujours sereine et ne trahissant aucune douleur physique ; tantôt je portais mes regards vers le couchant. Le ciel était pur ; un seul nuage se trouvait au-dessous du soleil, dont le globe étincelant l'inondait de ses flots de lumière. Enfin le nuage disparut, le disque brillant touchait à l'horizon.

« Dumont s'assit alors sur le lit ; sa famille, ainsi que Marguerite et son enfant, était à genoux près de lui ; il les regarda une dernière fois, éleva ses mains pour les bénir, puis il appuya de nouveau sa tête sur l'oreiller, le visage tourné

vers l'ouest.

« Le soleil avait cessé de briller ; Dumont
avait cessé de vivre. »

Amédée Papineau

Caroline

légende canadienne
(1835)

Il est dans la vie des moments de joie et de bonheur, qui sont si courts, et en même temps si vifs, qu'on se les rappelle toute sa vie. Ils sont séparés, et dispersés pour ainsi dire parmi tant d'autres moments tristes et malheureux, comme les étoiles sur le fond noir et ténébreux du ciel pendant la nuit !

C'est une promenade à la chute de Montmorency qui me suggère ces réflexions.

C'était au mois de septembre de l'année 1831. Quiconque a passé quelques années de sa vie dans un collège, sait tout ce qu'il a de beau, de charmant, d'attrayant, ce mois de septembre. – J'avais accompagné mon père dans un voyage à Québec. Il fallait satisfaire les yeux avides d'un

jeune homme sortant du séminaire ; il fallait lui montrer toutes les curiosités que renferme la capitale et celles qui l'entourent à plusieurs lieues aux environs. Un matin donc, un matin comme on en voit en Canada dans cette saison, mon père, un vieil ami des siens et moi roulions dans un coche de louage à travers les rues étroites de cette ville : on arrive aux portes, on s'engage sous un long et obscur souterrain, et un instant après nous traversons la jolie rivière St. Charles et prenons la route de Montmorency, à travers un paysage riant et pittoresque.

Vers onze heures nous admirions une cataracte moins considérable et moins large que Niagara, mais plus élevée. L'onde bouillonnante se précipite entre deux roches escarpées, avec un bruit sourd qui ne laisse pas que de plaire. Les environs sont magnifiques et sont bien relevés encore par la beauté de cette chute. Il nous semblait voir une belle colonne d'albâtre incrustée de pierreries, dont toutes les parties auraient eu un mouvement oscillant, tant la masse d'eau écumait, tant elle est étroite et perpendiculaire. Le soleil y dardait ses rayons, et

achevait de rendre le spectacle imposant. – Après avoir promené longtemps nos regards admirateurs sur cette scène et ces beautés de la nature, nous prîmes un autre chemin, qui conduisait à une chaîne de montagnes, assez près de là. Nous allions à la recherche d'un morceau d'antiquité canadienne, et l'on sait combien ont d'attrait pour le naturaliste ces rares objets, que le temps semble avoir oubliés sur son passage, tristes monuments des faiblesses ou des vertus d'êtres, dont le nom même est souvent ignoré de leurs semblables. La situation de cette antiquité dans la patrie des voyageurs, où ces sortes de ruines sont si peu nombreuses, ne pouvait manquer de piquer encore davantage leur intérêt.

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes au pied des montagnes ; il n'y avait plus de chemin pour la voiture ; nous la quittâmes, et nous nous enfonçâmes dans le bois. Après quelques recherches, nous traversâmes un petit ruisseau, et nous étions sur un plateau bien défriché et désert. On ne pouvait trouver un site plus riant. À notre droite et derrière nous, était un bois touffu ; à notre gauche, on voyait au loin des

campagnes verdoyantes, de riches moissons, de blanches chaumières, et à l'horizon, sur un promontoire élevé, la ville et la citadelle de Québec ; devant nous s'élevait un amas de ruines, des murs crénelés et couverts de mousse et de lierre, une tour à demi tombée, quelques poutres, un débris de toit. C'était là le but de notre voyage. Après en avoir examiné l'ensemble, nous descendîmes aux détails ; nous parcourûmes tous ces restes d'habitation. Avec quel intérêt nous regardions chaque partie de pierre ! Nous escaladions les murs, montions aux étages supérieurs dans les escaliers dont les degrés disjoints tremblaient sous nos pas mal assurés, nous descendions avec des flambeaux dans des caves ténébreuses et humides, nous en parcourions toutes les sinuosités ; à chaque instant nous nous arrêtions au bruit sonore de nos pas sur le pavé, ou aux battements d'ailes des chauves-souris, qui s'enfuyaient effrayées de se voir ainsi visitées dans leurs sombres et silencieuses demeures. J'étais jeune et craintif, le moindre son me frappait, je me serrais contre mon père, j'osais à peine respirer. Oh ! non,

jamais je n'oublierai cette promenade souterraine ! – Mais ma terreur fut bien augmentée à la vue d'une pierre sépulcrale, que nous heurtâmes du pied !... Nous y voici ! s'écria l'ami de mon père. Sa voix fut répétée d'écho en écho. Nous étions arrêtés devant cette pierre, nous tenions fixés sur elle nos regards avides. Nous y déchiffrâmes la lettre C à moitié effacée. Après un instant de morne silence, nous sortîmes à mon grand plaisir de ce séjour de mort. Nous traversâmes ces ruines, et nous nous trouvâmes encore sur un vert gazon. C'était l'emplacement d'un jardin : on y distinguait, par les inégalités du terrain, les allées des parterres, il y croissait des lilas, quelques pruniers et pommiers devenus sauvages.

Jusque là je m'étais bien gardé de prononcer un mot, mais enfin la curiosité l'emporta, il fallait avoir l'explication de la pierre mystérieuse ; je la demandai. Nous allâmes nous asseoir au pied d'un érable touffu, et l'ami de mon père commença son récit en ces termes :

Vous vous rappelez de l'intendant Bigot, qui

gouvernait en Canada dans le siècle dernier. Vous n'ignorez pas ses déprédations, ses vols du trésor public ; vous n'ignorez pas non plus que ses méfaits lui valurent en France la peine d'être pendu en effigie, de par l'ordre de sa Majesté Très-Chrétienne. Mais voici ce que vous ignorez peut-être. L'intendant, comme tous les favoris de l'ancien régime, voulait mener sur la terre vierge de l'Amérique le même train de vie et le même luxe que la noblesse féodale de la vieille Gaule. La révolution n'avait pas encore *nivelé*, voyez-vous. En conséquence, il se fit construire la maison de campagne, dont vous avez les ruines sous les yeux. C'est ici qu'il venait se distraire des fatigues de sa charge, et qu'il donnait des fêtes somptueuses, auxquelles assistait tout le beau monde de la capitale, sans même en excepter le Gouverneur. Rien ne manquait pour rendre ces fêtes solennelles et le séjour de ce nouveau Versailles agréable. La chasse, ce noble amusement de nos pères, n'occupait pas le dernier rang dans les plaisirs de l'intendant. Il y avait peu de chasseurs plus habiles et plus intrépides : léger comme un sauvage, il parcourait

les forêts, escaladait les rochers, et ses compagnons de chasse avaient bien de la peine à le suivre à la poursuite du chevreuil et de l'ours. Aussi expert à tuer qu'à courir, il était rare qu'il manquât son coup, et qu'il n'abattît sa proie. Un jour donc, il se livrait ardemment, avec un petit nombre d'amis, à la poursuite d'un élan. L'animal vigoureux fuyait à travers les bois, sautait les fossés, les ravines ; les chasseurs n'en étaient que plus ardents de leur côté. L'intendant ne voit plus rien que la proie qui lui échappe ; il la suit et devance ses compagnons, qui l'ont bientôt perdu de vue. Enfin après une longue course, il rejoignit l'animal : celui-ci essoufflé, épuisé, était tombé à terre, et n'attendait plus que le coup de mort.

Content de sa victoire, le chasseur veut retourner sur ses pas, et rejoindre ses compagnons. Mais il les a laissés en arrière... Où sont-ils ? où est-il ? Il s'aperçoit alors que son ardeur l'a entraîné trop loin, et qu'il est égaré au milieu d'une vaste forêt, sans savoir de quel côté se diriger pour en sortir. Le soleil était près de se coucher, et la nuit s'avavançait. Dans cette

perplexité, l'intendant prend le seul parti qui lui reste, il se remet en marche, tâche de retrouver ses traces, et reconnaître les lieux. Il parcourt les bois en tous sens, fait mille tours et détours, va et revient sur ses pas, mais le tout en vain, ses efforts sont inutiles. Dans cet affreux embarras, accablé de fatigue, les forces lui manquent, il s'arrête, se laisse tomber au pied d'un arbre. La lune se levait dans ce moment belle et brillante, et grâce à sa bienfaisante clarté, l'infortuné chasseur pouvait au moins distinguer les objets autour de lui. Plongé dans ses rêveries, il songeait à tous les inconvénients de sa triste position, lorsque tout-à-coup, il entend un bruit de pas, et aperçoit à travers les broussailles quelque chose de blanc qui s'avance de son côté, on eût dit un fantôme de la nuit, un manitou du désert, un de ces génies que se plaît à enfanter l'imagination ardente et créatrice de l'indien. L'intendant effrayé se lève, il saisit son arme, il est prêt à faire feu... Mais le fantôme est à deux pas de lui ! Il voit un être humain, tel que les poètes se plaisent à nous représenter ces nymphes, légères habitantes des forêts. C'est la *sylphide* de Châteaubriand ! c'est

Malx ! c'est Velléda ! Une figure charmante, de beaux grands yeux bruns, une blancheur éclatante ; de longs cheveux noirs tombent en boucles ondoyantes sur des épaules plus blanches que la neige, le souffle léger du zéphir les fait flotter mollement autour d'elle : une longue robe blanche négligemment jetée sur cette fille de la forêt achève d'en faire un type admirable. On croirait voir Diane ou quelque'autre divinité champêtre. *Caroline*, car c'est son nom, enfant de l'amour, avait eu pour père un officier français d'un grade supérieur. Sa mère, indienne de la puissante tribu du Castor, était de la nation algonquine. C'est sur les bords de l'Outaouais qu'elle a donné le jour à Caroline.

À sa vue, l'intendant troublé la prie de s'asseoir. Il est frappé de sa beauté, il l'interroge, il la questionne, et lui raconte son aventure. Il finit par lui demander de le conduire, et de le guider hors du bois. La belle créole s'y prête avec grâce, et ce n'est qu'à leur arrivée à la maison de campagne, que l'intendant se fait connaître à son guide, et l'engage à demeurer au château.

Or, à présent, il faut savoir que l'intendant était marié ; mais son épouse ne venait que rarement à la maison de plaisance. Cependant la renommée aux cent bouches ne manqua pas de répandre bientôt le bruit que l'intendant avait une maîtresse et qu'il la gardait à Beaumanoir. Ainsi se nommait le château en question. Ce bruit parvint aux oreilles de l'épouse, et ses visites à la campagne devinrent plus fréquentes. La jalousie est une terrible chose !

L'intendant couchait au rez-de-chaussée, dans une tourelle située au nord-ouest du château ; dans l'étage au-dessus était un cabinet occupé par la belle protégée ; un long corridor conduisait de ce dernier appartement à une grande salle, et à un petit escalier dérobé, qui donnait sur les jardins.

Le 2 juillet 17.., voici ce qui se passait : c'était le soir, onze heures sonnaient à l'horloge, le plus profond silence régnait d'un bout du château à l'autre, tous les feux étaient éteints ; la lune dardait ses pâles rayons à travers les croisées gothiques ; le sommeil s'était emparé des nombreux habitants de cette demeure, la seule

Caroline était éveillée.

Elle venait de se coucher, lorsque tout-à-coup la porte s'entr'ouvre, une personne masquée et vêtue de manière à ne pas être reconnue s'approche de son lit, et feint de lui parler. Elle veut crier, mais à l'instant on lui plonge à plusieurs reprises un poignard dans le sein !... L'intendant réveillé aux cris de sa maîtresse, monte précipitamment à sa chambre. Il la trouve baignée dans son sang, le poignard dans la plaie. Il veut la rappeler à la vie, mais en vain ; elle ouvre les yeux, lui raconte comment la chose s'est passée, lui jette un tendre regard, qui s'éteint pour toujours !... L'intendant éperdu parcourt tout le château, en poussant des cris lamentables : tout le monde est bientôt sur pied, on court, on cherche, mais l'assassin est échappé.

Jamais on n'a pu découvrir l'auteur de ce crime, mais en revanche la chronique rapporte bien des choses. Les uns ont vu descendre par l'escalier dérobé, une femme qui s'est enfuie dans le bois, c'est l'épouse de l'intendant ; selon d'autres, c'est la mère de l'infortunée victime.

Quoiqu'il en soit, un voile mystérieux couvre encore aujourd'hui cet affreux assassinat.

L'intendant voulut que Caroline fût enterrée dans la cave du château, au-dessous même de la tour où elle reçut la mort, et fit placer sur sa tombe la pierre que nous venons d'y voir.

Ainsi se termina le récit de notre vieil ami. Nous rejoignîmes notre voiture, et deux heures après nous étions de retour à la ville. Tout le long de la route, je repassai dans ma mémoire les événements de la journée, et je me promis bien de n'en jamais perdre le souvenir. Puisque l'occasion s'en est présentée, j'ai préféré en coucher le récit sur le papier, toujours plus sûr et plus fidèle que la meilleure mémoire.

*publié dans le Répertoire national
de John Huston en 1845.*

Alphonse Poitras
1816 ?-1861

Histoire de mon oncle

conte

Il y a déjà longtemps de cela ; c'était du temps des voyageurs, du temps que, tous les ans, il partait de nos villes et de nos campagnes un essaim de jeunes Canadiens pour les pays d'en haut (c'était le nom). Alors tous les jeunes gens qui avaient l'esprit et les goûts tant soit peu tournés du côté des aventures, s'engageaient à la société du Nord-Ouest. Après quelques jours de fêtes pour s'étourdir sur les travaux et les privations qui les attendaient, ils disaient un dernier adieu à leurs parents et à leurs amis, et partaient. L'amour aussi, pour plusieurs, était la cause de ces longs et pénibles voyages sur nos fleuves et à travers nos épaisses forêts de l'Ouest. Celui-ci, maltraité par sa maîtresse, allait, le désespoir au cœur, se venger de son malheureux destin sur le castor, la martre et l'orignal, qui

peuplaient alors les bords de nos lacs et de nos rivières. Celui-là, plus heureux dans ses amours, mais disgracié par la fortune, allait passer quelques années dans le Nord-Ouest et revenait avec des épargnes suffisantes pour réaliser ses plus douces espérances.

L'ancien marché de Montréal, les auberges avoisinantes étaient les rendez-vous de cette jeunesse vigoureuse. Après avoir entamé et, quelquefois même, épuisé les avances qu'ils recevaient, et après s'être munis d'un couteau de poche, d'un briquet et d'une ceinture fléchée (ce dernier article indispensable), nos jeunes voyageurs partaient, en chantant, pour se rendre à Lachine, le cœur gros d'amour, de larmes et d'espérances. Là, on s'embarquait en canot, et comme le chant donne de la force et du courage, rend plus heureux encore ceux qui le sont déjà, et berce dans de douces rêveries ceux qui n'ont pas le cœur à rire, on entonnait la vieille romance, *À la claire fontaine*. De ces temps-là datent toutes nos jolies chansons de voyageurs, ces romances, ces complaintes qui, pour manquer quelquefois de rime et de mesure, n'en sont pas moins des

plus poétiques. L'on n'était pas seulement poète alors, l'on était aussi musicien. Eh ! quoi de plus gracieux, de plus naïf que tous ces airs de nos chansons de voyageurs, *À la claire fontaine, Derrière chez ma tante, En roulant ma boule, roulant !* Nombre d'artistes européens s'en feraient honneur à cause de leur simplicité et de leur naturel.

Nos voyageurs voguaient toute la journée, prenant l'aviron chacun son tour. Le soir arrivé, on abordait dans la première petite anse venue, l'on faisait du feu et l'on suspendait la marmite à un arbre. Après le repas, qui se composait de lard salé et d'un biscuit sans levain, chacun allumait sa pipe, et ceux d'entre les voyageurs qui avaient déjà fait la même route, racontaient aux jeunes conscrits leurs aventures. L'un, exactement à la même place où l'on allait passer la nuit, avait vu, un an auparavant, un serpent plus ou moins gros, selon que son imagination le lui avait plus ou moins grossi. L'autre avait vu, à l'entrée de la forêt, un animal d'une forme extraordinaire, comme il ne s'en était jamais vu et comme il ne s'en verra probablement jamais ; un autre, et

c'était pis encore, avait vu, au milieu de la nuit, par un beau clair de lune, et il ne dormait certainement pas, un homme d'une taille gigantesque, traversant les airs avec la rapidité d'une flèche. Venaient ensuite des histoires de loups-garous, de chasse-galerie, de revenants, que sais-je ? et mille autres histoires de ce genre. Ce qui ne contribuait pas peu à disposer les plus jeunes voyageurs à en voir autant, et plus s'il eût été possible.

D'ailleurs, tout dans ces expéditions lointaines tendait à leur exagérer les choses et à les rendre superstitieux. La vue de ces immenses forêts vierges avec leurs ombres mystérieuses, l'aspect de nos grands lacs qui ont toute la majesté de l'Océan, le calme et la sérénité de nos belles nuits du Nord, jetaient ces jeunes hommes, la plupart sans instruction, dans un étonnement, dans un vague indéfinissable, qui exaltaient leur imagination et leur faisaient tout voir du côté merveilleux.

Pourtant, quant à ce que je vais vous conter, vous lui donnerez le titre que vous voudrez ; vous

le nommerez histoire, conte ou légende, peu importe, le nom n'y fait rien, mais ne doutez pas de la véracité du fait : mes auteurs étaient incapables de mentir. Voici ce que mon oncle, vieux voyageur, me racontait, il y a quelque dix ans, et ce qu'affirmait un de ses amis en ma présence, comme vous le verrez plus tard. C'est mon oncle qui parle :

C'était par une belle soirée du mois de mai ; l'hivernement était terminé. Nous venions de laisser l'Outaouais et nous entrions dans la rivière des Prairies ; nous n'étions qu'à quelques milles de chez mon père, où je me proposais d'arrêter un moment, avec mes compagnons, avant d'aller à Québec où nous descendions plusieurs canots chargés des plus riches pelleteries et d'ouvrages indiens que nous avions eus en échange contre de la poudre, du plomb et de l'eau-de-vie. Comme il n'était pas tard et que nous étions passablement fatigués, nous résolûmes d'allumer la pipe à la première maison et de nous laisser aller au courant jusque chez mon père. À peine avions-nous laissé l'aviron que nous apercevons sur la côte un petite lumière qui brillait à travers trois

ou quatre vitres, les seules qui n'avaient pas encore été remplacées par du papier. Comme habitant de l'endroit, l'on me députe vers cette petite maison pour aller chercher un tison de feu. Je descends sur le rivage et je monte à la chaumière. Je frappe à la porte, on ne me dit pas d'entrer ; cependant j'entre. J'aperçois sur le foyer, placés de chaque côté de la cheminée, un vieillard et une vieille femme, tous deux la tête appuyée dans la main et les yeux fixés sur un feu presque éteint qui n'éclairait que faiblement les quatre murs blanchis de cette maison, si toutefois l'on pouvait appeler cela maison. Je fus frappé de la nudité de cette misérable demeure. Il n'y avait rien, rien du tout, ni lit, ni table, ni chaise. Je salue aussi poliment que me le permettait mon titre de voyageur des pays d'en haut ces deux personnages à figures étranges et immobiles ; politesse inutile, on ne me rend pas mon salut, on ne daigne seulement pas lever la vue sur moi. Je leur demande la permission d'allumer ma pipe et de prendre un petit tison pour mes compagnons qui étaient sur la grève : pas plus de réponse, pas plus de regards qu'auparavant. Je ne suis ni

peureux, ni superstitieux ; d'ailleurs, j'avais déjà eu des aventures de cette nature dans le nord ; eh bien ! n'eût été la honte de reparaître devant mes compagnons sans feu, eux qui avaient vu et qui voyaient encore la petite fenêtre éclairée, je crois que j'aurais gagné la porte et que je me serais enfui à toutes jambes, tant étaient effrayantes l'immobilité et la fixité des regards de ces deux êtres. Je rassemble, en tremblant, le peu de force et de courage qui me restaient, je m'avance vers la cheminée, je saisis un tison par le bout éteint et je passe la porte. Chaque pas qui m'éloignait de cette maudite cabane me semblait un poids de moins sur le cœur. Je saute dans mon canot avec mon tison et le passe à mes compagnons, sans souffler mot de ce qui venait de m'arriver : on eût ri de moi. Chose étrange ! le feu ne brûlait pas plus leur tabac que si c'eût été un glaçon.

– Nom de Dieu ! dit l'un d'eux, que signifie cela ? ce feu-là ne brûle pas.

J'allais leur raconter ma silencieuse réception à la cabane, sans craindre de trop faire rire de moi, puisque le feu que j'en rapportais ne brûlait

pas, du moins le tabac, lorsque tout à coup la petite lumière de la cabane éclate comme un incendie immense, disparaît avec la rapidité d'un éclair et nous laisse dans la plus profonde obscurité. Au même instant, on entend des cris de chats épouvantables ; deux énormes matous, aux yeux brillants comme des escarboucles, se jettent à la nage, grimpent sur le canot, et cela toujours avec les miaulements les plus effrayants. Une idée lumineuse me traverse la tête :

– Jette-leur le tison, criai-je à celui qui le tenait ; ce qu'il fait aussitôt. Les cris cessent, les deux chats sautent sur le tison et s'enfuient vers la cabane où la petite lumière avait reparu.

Mon oncle avait vingt fois raconté ce fait devant sa famille et devant beaucoup d'autres personnes, mais autant il l'avait raconté de fois, autant il avait trouvé d'incrédules.

Vingt ans après cette aventure, j'étais en vacances chez mon oncle, à la Rivière-des-Prairies : c'était dans le mois d'août ; lui et moi nous fumions sur le perron de sa maison blanche à contrevents verts. Un cajeu venait de s'arrêter à

la côte. Un homme d'une cinquantaine d'années, à figure franche et joviale, venait de laisser le cajeu ; il s'en vient droit à nous, et demande à mon oncle, en le tutoyant et en l'appelant par son nom de baptême, comment il se portait.

– Bien, lui dit mon oncle, mais je ne vous reconnais pas.

– Comment, dit l'étranger, tu ne te rappelles pas Morin ?

À ce nom, comme s'il se fût réveillé en sursaut, mon oncle fait un pas en arrière, puis se jette au cou de Morin. Tout ce que peuvent faire deux amis de voyage qui ne se sont pas vus depuis vingt ans, se fit. Il va sans dire que Morin soupa et coucha à la maison. Durant la veillée, pendant que les deux vieux voyageurs étaient animés à parler de leur jeunesse et de la misère qu'ils avaient eue dans le Nord-Ouest, mon oncle s'arrête tout à coup :

– Ah ! Morin, dit-il, pendant que j'y pense, il y a assez longtemps que je passe pour un menteur, conte à la compagnie ce qui nous est arrivé en telle année, te le rappelles-tu ?

– Ma foi, oui, dit Morin, je me le rappellerai toute ma vie. Et Morin rapporta à la compagnie et devant moi, sans augmentation ni diminution, le fait au moins surnaturel que je vous ai narré. D’où je conclus qu’il ne faut jamais jurer ni douter de rien.

La Revue canadienne, 1845.

Louvigny de Montigny
1876-1955

Une histoire de loup-garou

– J’sus pas histoireux, non, vous savez que j’sus pas histoireux, répétait le chasseur Jos. Noël, chaque fois qu’il était sollicité de raconter quelques-unes de ses aventures qu’il rapportait volontiers après s’être fait prier un brin, et qu’il exagérait invariablement à chaque répétition. De sorte que ses histoires étaient devenues fameuses et que les étrangers se faisaient un régal de les entendre de sa bouche. Et le remarquable, c’est que gascon comme à peu près tous les voyageurs canadiens, il finissait par se convaincre de la vraisemblance de ces souvenirs dont l’évocation lui mettait dans la voix un frisson qui ne manquait pas d’émouvoir aussi ses auditeurs.

Jos. Noël, c’est le braconnier terrible, chassant également au poil, à la plume, et aussi adroit à dépister le gibier que les gardes-chasse. Les paysans, plus attachés à la terre, l’appellent avec

mépris et tout bas « un métis, comme qui dirait un commencement de sauvage. » Ce qualificatif l'humilie cependant, car Jos. Noël s'estime « pire qu'un sauvage. » Aussi est-il ravissant de le voir rentrer d'une expédition où il a pu « faire cheniquer » les Algonquins qui braconnent comme lui dans la région du lac Thérien.

Notre homme vit en effet pauvrement, si l'on veut, mais librement, à la façon des oiseaux. Il a son nid – sa mesure – sur le rivage du lac qui étend soyeusement sa nappe sur les cantons de Preston et de Gagnon, cet immense élargissement de la rivière Petite-Nation que les colons continuent de nommer Lac-Long, bien qu'il ait reçu, il y a quelques années, le nom du premier pionnier de ce territoire, le vénérable abbé Amédée Thérien.

Puisque nous y sommes, notons donc en passant l'idée qu'ont eue des gens de raison d'émailler le martyrologe géographique qu'est notre province de Québec, par des dénominations signifiant enfin quelque chose. Et souhaitons voir bientôt les noms de nos législateurs, de nos

poètes et de nos philanthropes s'appliquer à ces nappes d'eau majestueuses, à ces caps altiers, à ces monuments impérissables qui s'affichent aujourd'hui lacs Tortu, Rond, Long, Bossu, et montagnes Plate, en Équerre ou Carrée. Encore que ces appellations baroques n'ont pas toujours la justesse de celles que Jos. Noël donne aux différents points de sa réserve. Quand il appelle une montagne Chevreuil, c'est qui s'y trouve quelques familles ruminant, paisibles, dans la chênaie ou dans l'érablière, mais condamnées par lui à mort, sans espoir de commutation. Quand il nomme un lac Castor, c'est qu'il s'y multiplie quelques castes de ces rongeurs dont la peau est vendue d'avance.

Mais là où Jos. Noël est superbe, c'est à l'arrivée en son domaine de sportsmen qui se confient à lui pour faire un bon coup de feu. Il se plaît alors à dévoiler ses cachettes, à indiquer ses « ravages » de chevreuils, ses « débarcadères » de loutres et ses « battues » de visons, soucieux seulement de faire porter son nom de grand chasseur à Montréal ou à Ottawa qui lui semblent la métropole et la capitale de l'univers. Au

demeurant, Jos. Noël est suffisamment assuré qu'avec toutes leurs armes à répétition les citadins ne feront pas beaucoup de mal à ses bêtes.

Chaque été, avec quelques camarades, j'allais rater quelques belles pièces de gibier dans le domaine de Jos. Noël. Nous le louions pour nous guider, pendant les vacances du temps passé et déjà loin : ces années que je regrette assurément pour leurs soixante jours de liberté franche, mais pas du tout à cause de l'internement de dix mois qu'il nous fallait subir sous prétexte de nous instruire et qui nous faisait soupirer comme à l'attente d'un héritage après la sortie du collège.

Par un de ces divins crépuscules de juillet, nous revenions d'un campement à l'embouchure du lac Poisson-Blanc où nous étions allés forcer une pauvre biche que nous ramenions victorieusement dans le canot, avec certaines autres dépouilles opimes et nos chiens haletants après une journée de course folle. Fatigués nous aussi de deux heures d'aviron, nous mîmes une sourdine à notre gaieté lorsqu'il s'agit de faire le

portage de cinq milles qui nous séparait du lac Thérien, et que nous devions cependant accomplir pour atteindre nos quartiers, à la station Duhamel. Aussi, proposa-t-on, ayant enfin pris terre, de dresser la tente sur la berge et d'attendre le lendemain pour faire le portage. Au reste, la marche devait être délicieuse à entreprendre par une belle aurore d'été.

– I'mouillerait à boire deboute, prononça vivement Jos. Noël, i' ventrait à m'dévisser la tête de d'sus les épaules, i' ferait un temps à m'vendre au iable que jamais j'passerai la nuit su' c'chemin-cite.

– Et pourquoi ça ?

– Pourquoi ?... Pourquoi ?... Tenez, j'sus pas histoireux, j'pas d'affaire à vous dire pourquoi ; mais croyez-moué qu'on a autant d'acquêt à continuer not' bauche jusqu'au bout.

Et ayant en un clin d'œil fait tourner le canot sur ses épaules, le guide cria : Ever up ! – ce qui, dans sa langue hétéroclite, invitait à se mettre en route. Il allait même partir lorsque nous lui demandâmes de donner au moins des explications

ayant la vertu de nous faire oublier la fatigue de nos jambes et de nos bras.

– Eh ben, v'là ! L'loup-garou ravaude toutes les nuits par icite et j'ai pas envie de l'rencontrer encore une fois.

– Tiens, tiens, l'ami Jos. Noël qui a vu le loup-garou. Elle est inattendue, celle-là, et faut nous dire comment cela s'est fait.

– J'sus pas histoireux, mais puisque vous voulez pas vous décider à partir, écoutez ben et escusez-là.

Remettant alors son canot sur la touffe d'aulnettes verdissant le rivage, Jos. Noël alluma sa pipe et commença d'une voix tremblotante qui enleva tout doute sur sa sincérité :

– Vous allez voir, à un mille et quèques parches d'icite, le creek Doré qui servait à la drave des Edwards, y' a sept ou huit ans. C'est su' c'creek que j'ai blanchi plus que j'blanchirai pas dans toute ma vie.

C'était su' la fin d'février. J'venais d'déouacher un ours tout justement au lac

Vaseux, à la décharge du Poisson-Blanc, d'ous qu'on d'sort. C'était une fantaisie qui avait pris à un big bug d'Bytown d'avoir une peau d'ours, et j'étais allé li qu'ri, à la raquette, pendant qui s'soulait au village.

J'trouve mon dormeux dans sa ouache, j'l'assomme et l'emmène dans ma traîne. Le long du ch'min, mon chien Boulé fait lever un buck qui passe dret devant mon fusil. J'le caboche, au vol, et pis l'entraîne avec l'autre.

Mais on a beau avoir la patte alarte, on traverse point l'Poisson-Blanc et pis on le r'traverse pas en criant ciseau. C'qui fait qu'on arrivait su la breunante quand j'lâchai l'lac pour prendre le portage, en plein ous qu'on est dans l'moment d'à c'te heure.

La noirceur timbe tout d'un coup ; l'temps s'brumasse, s'pesantise et i' commence à neiger, à mouiller, pis au bout d'une minute i' timbait pus inque d'la pluie, à siaux.

Comme j'voulais pas rester su' la route, à pas plus d'huit milles de chez nous, j'poigne mes jambes et j'me mets à marcher, mais au bout d'un

mille, ça marchait pus, pantoute. Ça calait comme une swamp, la traîne collait à terre, j'étais trempé comme an' lavette et au bout d'mon respire.

Allons, Seigneur ! quoi faire ! Ça a l'air pas mal ch'nu d'rester en chemin... D'un autre côté, j'voulais pas m'en aller allège à la maison et laisser mes deux animaux dans l'bois ousque les loups ou les renards les auraient étripés. J'avais peur itou de c'sauvage de Tanascon, de c'trigaudeux qui passe son temps à ravauder pour faire des canailleries.

Pis j'pense aussi tout d'un coup qu'on s'trouvait faire su' l'Mardi Gras et qu'il allait y avoir du fun avec queque chose à boire au village... J'me rattelle, mais ça pouvait plus avancer. Toujours qu'pour lorse j'gagne l'vieux chanquier, qui avait été abandonné l'printemps d'avant, pour passer la nuit à l'abri, ou tant seulement me r'niper un p'tit brin et attendre qu'la pluie soit passée. Mais vous savez si c'est d'meure, ces pluies d'hiver : quand ça commence, ça finit pus.

J'fume trois, quatre pipes en faisant sécher

mes hardes contre la cambuse ousque j'avais allumé une bonne attisée après avoir eu une misère de cheval maigre pour trouver des écopeaux sèches. Et comme j'étais à moqué mort d'éreintement et que j'cognais des clous d'six pouces et demi, j'me résine donc, en sacraillant ben un peu, à passer la nuit dans un chanquier.

J'accote la porte avec une bonne bûche, j'étends quéques branches de cèdre su l'bed qu'les hommes du chanquier avaient laissé correct, j'plie mon capot d'sus, j'snob mon fusil à la tête, et dors garçon !...

Ben sûr plusieurs heures plus tard, – parce que l'feu était éteint, – mon chien Boulé, qui s'était couché avec moué, m'éveille en grognant... J'écoute et ça rôdait autour du chanquier. J'entendais rouler les quarts vides qui avaient été laissés là par les raftmen, comme si quéque finfin avait essayé d'faire des belles gestes avec... Et pis les marchements s'approchent, et tout au ras d'la porte, j'entends un tas de r'niflages avec des grognements d'ours. J'compte ben qu'c'est pas la peine d'vous dire si i' faisait noir, en grand, dans

not' sacrée cabane pas d'feu, par c'te nuit mouillée.

J'me dis : C'est drôle qu'un ours ait sorti de sa ouache de c'temps-cite ; mais l'crapet a p't'être ben cru que c'était l'printemps, rapport à la pluie, et fatigué de se licher la patte, i'aurait aussi ben voulu recommencer à manger pour tout de bon. Toujours que j'm'assis su l'bed, j'décroche mon tisonnier, j'y rentre deux balles par-dessus la charge de posses qu'i avait déjà et j'me dis qu'si l'vingueux venait roffer trop proche, j'y vrillerais un pruneau qui y ferait changer les idées.

J'me disais : J'voué rien, c'est ben clair, mais si l'ours rentre dans l'chanquier ousqu'i' sent son pareil et pis l'chevreux mort, i' pourra pas faire autrement que d'faire canter la porte et j'watcherai l'moment d'le garrocher.

Ben, j'avais pas aussitôt dit ça qu'l'animal était entré dans la cabane sans qu'la porte eusse canté d'une ligne.

Ça bite le iable ! que j'dis. Et j'étais ben sûr qu'i' étais rentré, par c'qu'i marchait en faisant craquer l'plancher comme si un animal de deux

cents se s'rait promené su' l'side walk...

La peur, ça m'connaît pas, mais j'vous persuade qu'j'aurais une tapée mieux aimé m'voir à danser quelque rigodon d'Mardi Gras et à passer la diche avec mes voisins du lac Long.

Pis, c'était d'voir mon Boulé ; lui qu'i' aurait pas kické d's'engueuler avec un cocodrile enragé, le v'là qui s'racotille, qui s'colle su moué, la queue entour les jambes, et si débiscaillé qu'i' devait pus avoir formance de chien en toute.

J'le poigne pour tâcher d'le sacrer en bas, d'le soukser, pas d'affaire. I's'grippe après moué, et s'met à siller comme un chien qu'i' aurait attrapé l'aspe et qu'i' aurait senti sa mort.

Tandis c'temps-là, l'animal qui tournaillait dans la place, nous avait aperçus, et j'me trouve tout d'un coup face à face avec une paire de z'yeux d'flames, qui remuaient, tenez, pareils à des trous d'feu dans une couverte de laine ; c'était pas des yeux d'ours, c'est moué qui vous l'dis. Le v'là qui s'met à grogner, pis à rire, pis à brailler, pis à s'rouler su' l'dos, à planter l'chêne, à swingner qui timbe dans son jack. I' achevait

pus d'culbuter, l'maudit.

Débarque donc, véreux d'chien, que j'dis à Boulé. Mais i'était collé au bed, i' tremblait comme une feuille avec pus une coppe de cœur...

Vous pensez qu'j'étais pas gros, moué non plus, avec c'te gibier dans c'te noirceur d'enfer... J'avais les cheveux dret su' la tête ; l'eau m'coulait dans l'dos et même que j'me tenais la gueule pour empêcher mes dents d'faire du train...

À la fin, y'a un sacré boute, que j'dis. J'griffe mon fusil et j'vise l'animal dans ses yeux de feu : V'lan ! L'coup part pas... Ah ben, ça y est, c'est l'iable qui nous a ensorcelés. Mais avant d'me laisser emporter tout rond par le gripet, j'voulais au moins essayer l'aut'coup, et pour pas l'manquer, j'attends que l'animal arrive au ras moué.

Comme si i'avait diviné mon idée, le v'là qui arrive aussitôt... Ah ! mon blasphème ! que j'dis, puisque t'en veux, poigne-le. Et, mes vieux, c'coup-là partit en faisant un éclair qui m'fit voir une bête effrayante avec un corps d'ours, une

grande queue et haut su pattes comme un veau.

Mais aussitôt l'éclair passé, v'la-t-i pas que j'entends appeler mon nom, oui : Jos. Noël ! Jos. Noël ! et par une voix que j'connaissais d'puis des années, par Ti-Toine Tourteau.

Là, j'vous l'dis, j'ai eu peur, un peu croche. Et, ma foi d'gueux ! j'aurais aimé mieux m'voir entouré d'une gang de chats tigrés en furie que d'me savoir face à face avec c'pendard, c'vendu au mistigris, c't'étripeur d'poules noires, c'te chasseur de galeries... c'te tout c'que vous voudrez d'maudit. On rencontre pas des églises à tous les pas dans l'bois et pis on n'a pas toujours le temps d'faire ses dévotions *all right* ; mais j'vous dis que c'pendard-là nous escandalisait tous et qu'pas un chrétien voulait y parler sans avoir quéque médaille bénite dans l'gousset : un sacreur qui faisait lever les poêles... c'est bien simple, un sorcier qui méritait d'être cruxifié su' un poteau de télégraphe.

C'était lui, l'possédé, qui m'parlait, sûr comme vous êtes là, avec un' voix d'mourant :

– Tu m'as tué, Jos. Noël, tu m'as tué, mon

Dieu, mon Dieu. Pardon...

– Hein, c't'y toué, Ti-Toine, c't'y toué ? qu' j'y criais quasiment plus mort que lui. Mais lève-toi donc, animal, es-tu mort ?... Batème ! répond donc ; as-tu envie que l'iable m'emporte avec toué ?

I' continuait à s'lamenter :

– J'vas mourir, j'vas mourir.

– Torrieux d'sarpent, veux-tu m'faire mourir de peur ? Réponds donc une bonne fois. C't'y toué, Ti-Toine Tourteau ?

– Oui,... oui,... tu m'as tué,... j'vas mourir.

– Ous tu d'viens ?...

I' répondait pus, mais j'l'entendais qui gigotait comme un croxignole dans la graisse bouillante.

J'ai p't'-être ben rêvé, que j'me dis, en fin d'compte ; l'gars est p't'-être ben malade ; ça s'peut ben que j'me trouve chez lui... Quoi penser dans un ravau pareil ? J'essaye d'allumer une allumette, mais i's'cassaient à mesure que j'les frottais su' l'mur.

Ah ben, y'a des sacrées imites, que j'dis. J'saute en vas du lite pour voir si c'était du lard ou du cochon, mais v'là que j'timbe su' un corps étendu cont' la cambuse. Des grands doigts fretes comme d'la glace m'attrapent le poignet et me mettent la main dans une mare chaude et collante comme du sang.

– Tu m'as tué, soupirait-il encore, tu m'as tué... Fallait inque m'égratigner... une goutte de sang.

Ah ! sainte bénite ! j'me rappelle tout d'un coup qu'on délivre les loups-garous en les grafignant, en leur faisant sortir une goutte de sang, et j'y d'mande ben vite :

– T'es-tu loup-garou ?

I'répétait :

– Tu m'as trop fait mal, tu m'as tué... oui, j'sus loup-garou...

C'est tout c'que j'ai entendu parce que je revins à moué inque le sourlendemain, ou plutôt le lendemain, puisque c'ravau-là s'était passé l'mercredi des Cendres. Depuis sept ans que

c'pendard de Tourteau faisait pas ses pâques, i'avait viré en loup-garou à la première heure du huitième carême qui i'allait encore commencer comme un chien. C'est l'matin du jeudi qu'j'ai été trouvé à la porte du chanquier par Tanascon qui s'vante encore d'm'avoir sauvé la vie, parce que c'jour-là i' m'a volé mon chevreux pis mon ours...

– Et Ti-Toine Tourteau ? demandâmes-nous sans rire à Jos. Noël qui ne parlait plus.

– On l'a jamais r'vu.

– Et le chantier en question, il doit être fort intéressant à visiter...

– Pour ça, y'a pas d'trouble, vous l'voirez point. La première chose que j'ai faite a été d'y mettre une allumette qui a pris celle-là, j'en répons...

Voyant que nous n'allions pas réussir à décider notre guide, nous fîmes le sacrifice de notre nuit en forêt, dédommagés d'ailleurs par la narration qui avait dissipé notre lassitude.

Et Jos. Noël, morne encore du souvenir

évoqué, recoiffa son canot et reprit le portage qui fut franchi d'une haleine, dans le silence de la veillée fraîchissante que nous nous gardions aussi de troubler, les oreilles à la confidence des oiseaux commençant à rêver, les yeux au ciel où fuyaient des petits nuages, comme un troupeau de grands cerfs blancs, poursuivis par les archanges qui leur lançaient des étoiles.

Jean Duterroir

Le bien paternel

nouvelle canadienne-française

C'est l'heure du couchant. Le soleil, en ce beau soir de novembre, semble vouloir disparaître trop vite derrière la crête empourprée des Laurentides. L'immense étagère qu'est la ville de Québec, vue du pont Dorchester, est inondée de lumière. Toutes les fenêtres flamboient. L'église Saint-Jean-Baptiste, le Patronage, le pensionnat des Sœurs de la Charité et l'Université paraissent être devenus la proie d'un gigantesque incendie. La rivière Saint-Charles, pleine jusqu'aux bords d'une de ses plus fortes marées d'automne, est en ce moment étale. Avec sa surface presque doublée depuis la marée basse, elle ressemble vraiment à un fleuve. On dirait qu'elle est fière de pouvoir offrir aux regards des flâneurs invétérés, que la brise plutôt froide de cette fin de jour de novembre, n'a pas encore réussi à chasser du vieux pont, le

spectacle magnifique de ses eaux rougies par les derniers feux du couchant. Maintenant, c'est la brunante : grisaille où tout se confond et où l'on commence à n'entrevoir plus que des ombres.

On est au samedi. Les charrettes des habitants de Charlesbourg, de Beauport et de L'Ange-Gardien avaient fini de défiler depuis une bonne demi-heure, la route de la Canardière allait reprendre son calme de la nuit, lorsque l'on entendit une voix crier un « bonsoir ! » retentissant au gardien de la barrière, et le roulement d'une voiture s'engageant sur le pont fit bientôt résonner le pavé. Contrairement à l'attente des promeneurs attardés, ce fut encore une charrette d'habitant dont les inélégants contours se dessinèrent vaguement à leurs yeux, blasés de cet interminable défilé. L'absence de capote permit, tout de suite, aux connaisseurs de distinguer dans la nouvelle venue une voiture de L'Ange-Gardien. Une lanterne, placée au fond de la charrette, permettait aux curieux de voir assez nettement les traits du conducteur de la voiture, un homme d'une soixantaine d'années qui semblait tenir les guides d'une main plutôt nonchalante,

pendant qu'à côté de lui, disparaissant presque complètement sous les plis d'une épaisse couverture de laine, une femme paraissait comme écrasée sous le poids d'une fatigue très grande.

Quand la voiture fut arrivée à la partie mobile du pont qui s'ouvre pour livrer passage aux bateaux, l'homme tourna lentement la tête vers sa compagne. Celle-ci, toujours abîmée dans des réflexions qui paraissaient être pénibles, à en juger par les longs soupirs qu'elle laissait échapper de temps à autre, ne parut prêter aucune attention au mouvement de son compagnon. Tous les deux semblaient hésiter à rompre le silence, qui régnait entre eux depuis qu'ils avaient quitté le marché Jacques-Cartier.

Jérôme Michel et sa femme avaient le cœur plein, ce soir-là. Après de rudes commencements sur le bien du père, qu'il avait reçu, avec de lourdes dettes, en héritage, Jérôme Michel, par un travail opiniâtre de tous les jours et grâce à la sage économie d'une femme profondément dévouée, avait réussi enfin à libérer sa terre des charges nombreuses qui la grevaient depuis la

mort du père Étienne Michel, de L'Ange-Gardien. Jérôme venait justement de payer, ce jour-là, 12 novembre, la dernière hypothèque. Très fier de ce superbe résultat, il aurait bien voulu causer un peu avec sa femme du grand événement. Il sentait un besoin profond de se réjouir avec celle qui avait eu une part si grande dans l'œuvre du relèvement.

Malheureusement, ce soir-là, Marie Latour ne semblait pas en veine de causer. Plusieurs fois déjà, depuis le départ du marché, Jérôme avait essayé de la tirer de sa sombre rêverie, sans y réussir. « Pourquoi cette tristesse ? Pourquoi ce silence obstiné ? » ne cessait de se demander Jérôme Michel.

Il ignorait, le malheureux, que sa femme était au courant, depuis le matin, grâce à l'indiscrétion d'une commère du marché, des visites que son mari faisait chez un médecin de Saint-Roch chaque fois qu'il venait en ville. Bien plus, elle en connaissait le résultat mieux que Jérôme lui-même. Prétextant, en effet, quelques emplettes à faire, elle s'était échappée, vers le milieu de la

matinée, pendant que son mari restait à garder la voiture, pour courir chez le docteur Loizeau, dont Jérôme était le patient, dans le but de savoir « ce que son mari avait. »

Deux fois déjà, dans le temps des foins, – Marie Latour l’avait appris des voisins, – Jérôme avait eu une « faiblesse » dans son champ. Il s’était remis assez vite cependant et, après quelques minutes de repos, il avait pu, chaque fois, retourner à sa faucheuse. Seulement, depuis la dernière attaque, Jérôme ne manquait jamais de se rendre, tous les samedis, chez le docteur Loizeau.

Marie savait tout cela, depuis une heure. Profondément inquiète, elle s’était rendue chez le médecin, rue de l’Église, et là, à travers toutes les sinuosités d’une explication médicale extrêmement prudente et savamment dosée, son cœur d’épouse avait compris, mieux encore que sa raison, la gravité de la maladie dont Jérôme était frappé. « Il a trop travaillé, avait dit le docteur Loizeau. Le cœur est un peu affecté... Avec beaucoup de précautions et du repos, il y a

encore de l'espoir. » C'est à peu près d'ailleurs, ce qu'il avait dit à Jérôme lui-même. Seulement, celui-ci, avec cet optimisme robuste de l'habitant, qui ne désespère jamais de sa puissante constitution et qui méprise la maladie, avait promis au médecin « qu'il ferait bien attention » et était sorti de la dernière consultation plus rasséréiné que découragé.

Marie Latour, elle, avec ce sens divinatoire de l'épouse aimante, voyait déjà la famille privée de son chef. Que pourrait-elle faire, grand Dieu ! seule sur la terre ? De ses cinq filles, trois étaient mortes, très jeunes, et les deux autres, Germaine et Lucie, étaient mariées depuis assez longtemps et vivaient à Saint-François de l'Île d'Orléans, à la tête, chacune, d'une petite famille. De ses deux fils, Henri et Joseph, ce dernier, le plus jeune, affligé d'une claudication très pénible, était incapable de se livrer aux rudes travaux des champs. Sa mère ne pouvait pas compter sur lui. Tout l'espoir de Marie Latour reposait sur Henri, l'aîné. Seulement, pourrait-elle jamais l'arracher à ses études de droit, dont il venait justement de commencer la troisième année à Québec ?

Très ambitieux, voulant arriver aux plus hautes charges de la politique, Henri Michel, placé au Séminaire de Québec grâce à l'inépuisable charité du vénérable curé de L'Ange-Gardien, M. l'abbé Dompierre, avait remporté tous les premiers prix durant son cours classique. Ses études universitaires n'avaient pas été moins brillantes, et, dès les premiers jours de cette troisième année académique, il avait énergiquement formé le projet d'appliquer toutes les ressources de son talent à enlever le grand prix de fin de cours à son rival, Arthur Labranche, le fils du juge Labranche. « Ah ! ah ! s'était dit Henri Michel, on m'a appelé *habitant* au collège et à l'Université. Je vais leur montrer ce que peut faire un fils d'habitant ! »

Jérôme Michel savait tout cela, et il était fier de son fils. Toute l'année durant, les livres de prix de ce dernier restaient ostensiblement rangés sur la table de la « chambre ». Et c'était toujours une nouvelle joie pour le père Michel de les faire voir aux parents et aux amis les jours de fête.

La mère, elle, éprouvait une joie beaucoup

moins vive des triomphes de Henri. Toujours, depuis que son fils était dans le droit, elle avait nourri le secret espoir de laisser un jour la ferme au seul de ses enfants capable de la cultiver. Son regret de le voir partir pour le Séminaire avait fait place au désir de voir son fils monter un jour à l'autel, – honneur qu'en bonne mère canadienne-française, elle mettait avec raison au-dessus de tous les autres. Malheureusement, Henri s'était trouvé à la fin de son cours classique sans vocation sacerdotale, et malgré les larmes de sa mère qui l'avait supplié alors de rester à la maison pour prendre plus tard la place du père, Henri Michel s'était lancé, fou d'ambition, dans l'étude du droit.

Marie Latour avait encore présente à la mémoire cette scène du 21 juin, qui lui avait brisé le cœur. Tous les détails étaient là, devant ses yeux. Il me semble le voir rentrer à la maison, pensait-elle en ce moment, chargé de prix. Le père est aux champs, Henri m'embrasse, tout fier de sa brassée de beaux livres. Je souris tristement. Il réprime à peine un mouvement d'impatience. La mère et le fils sont un instant sans rien se dire.

Enfin, Henri, rompant un silence pénible :

– Pourquoi, maman, n’êtes-vous pas contente de mes succès ?

Oh ! comme la pauvre mère, en ce jour de sombres pressentiments, à la veille peut-être de les voir se réaliser, se souvient de chacune des paroles qu’elle dit alors à son fils aîné, très vite, sentant que l’heure était propice, mais que ce ne serait qu’une heure :

– Écoute, mon cher enfant. Tu as vingt et un ans : on peut te parler comme à un homme. Dire que je ne suis pas contente de tes prix, je ne serais pas une mère si je n’étais pas fière de te voir le premier partout. Si tu savais, mon cher enfant, combien de fois j’ai prié pour toi pendant que tu t’échinais sur tes livres là-bas, au Séminaire. Des fois, le soir, je n’en pouvais plus d’avoir sarclé toute la journée, alors j’offrais ma fatigue au bon Dieu pour toi. Mais tu sais, franchement, mon Henri, je ne pensais pas que c’était pour faire un avocat que tu te faisais quasiment mourir à travailler. Des avocats, va ! c’est comme les chicanes, il y en a toujours trop ! Je pensais que

tu ferais un prêtre, vois-tu ! Tout d'un coup, v'là que tu décides à prendre l'avocasserie. Ça m'a fait de la peine, va ! Je me disais : Pourquoi donc qu'il ne vient pas avec nous autres s'accoutumer à travailler sur la terre pour prendre la place du père ? C'est si beau, la terre ! Ça sent si bon, le matin, là, quand on se lève à la p'tite rosée, avec un soleil qui vous racigote et des p'tits oiseaux qui chantent partout ! Je suis pas comme nos voisins, eux autres, qui parlent toujours de la ville et des messieurs de la ville. Ils ont beau dire, tes petits messieurs de la ville, ils seraient pas grand'chose si on ne leur donnait pas de farine pour cuire leur pain. Et dire que ça croit nous insulter en nous appelant des habitants ! Des habitants !... Sais-tu bien ce que ça veut dire, mon enfant, ce mot-là ? Ça veut dire des braves gens qui sont maîtres et seigneurs sur la terre de leurs parents, sur la terre qui a été défrichée des fois par leurs pères ; qui mettent encore le pain qu'ils cuisent eux autres mêmes dans la huche de la grand-grand'mère ; qui ont toujours le même banc à l'église de père en fils, la même croix de tempérance pendue dans la chambre, et qui

savent bien que le bon Dieu, qui donne à manger devant eux tous les jours aux petits oiseaux, n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en Lui. Ah ! que c'est donc beau, mon cher Henri, d'être habitant !

Marie Latour avait jeté ce dernier cri à son fils avec un tel accent de joie et de fierté, que celui-ci en fut bouleversé. Tout son instinct d'enfant de la terre s'était réveillé devant cette explosion de l'enthousiasme maternel. Il était empoigné. D'un bond, il allait se jeter, comme un petit enfant, dans les bras de sa mère pour lui dire qu'il voulait rester toujours sur la terre avec elle, lui aussi...

– Bonjour, madame Michel ! Bonjour, monsieur l'avocat ! On est toujours décidé à faire son dépôt le 1^{er} juillet prochain ?

C'était Charles Latulippe, le fils du voisin, confrère de classe de Henri, qui était entré, tout fier, lui, le futur médecin, de venir causer un peu avec un futur membre du barreau de Québec.

Henri Michel resta cloué sur sa chaise. En un instant, l'ambition et le respect humain avaient vaincu le fils et le terrien.

Et Marie Latour, prétextant quelques occupations, s'était éloignée en refoulant ses larmes...

Oh ! comme ils étaient amers au cœur de Marie Latour, en ce soir de novembre où la mort de son mari lui paraissait prochaine, les tristes souvenirs de cette minute cruelle.

Imaginez ! Cette terre de L'Ange-Gardien appartenait aux Michel depuis deux cent quinze ans bien comptés. « On a les actes ! » avait dit avec fierté Marie Latour à ses voisines, au sortir de la grand'messe où le curé avait annoncé aux paroissiens qu'un comité s'était formé, à Québec, dans le but d'offrir une récompense durable à tous les chefs de famille qui pourraient prouver la possession deux fois centenaire du bien paternel. Depuis que la distribution solennelle de ces récompenses aux terriens avait eu lieu à Québec dans la salle des promotions de l'Université Laval, Jérôme Michel n'avait pas manqué, un seul dimanche, de se rendre à la grand'messe avec sa médaille des Anciennes Familles, fièrement épinglée sur la poitrine.

– Enfin, ma bonne vieille, nous voilà donc enfin délivrés de nos dettes ! venait de s'écrier gaiement Jérôme Michel, en se tournant de nouveau vers sa femme.

– Et où allons-nous aboutir avec tout cela, mon pauvre Jérôme ? repartit Marie Latour, sans quitter son air soucieux.

– Mais qu'est-ce que tu rumines donc comme ça, depuis qu'on est parti de Québec, ma pauvre femme ? Tu as une vraie mine d'enterrement. N'y aurait-il pas moyen de savoir enfin qu'est-ce que c'est qui ne va pas ?

Après un assez long silence, la femme releva lentement la tête et, fixant ses yeux remplis de larmes sur les yeux étonnés de son mari :

– As-tu jamais pensé, mon pauvre Jérôme, dit-elle en scandant lourdement chacune de ses paroles, qui est-ce qui prendra soin de la terre quand nous n'y serons plus ?

– Ah ! bien, il paraît que tu penses loin, ce soir ! Chasse-moi toutes ces idées noires-là, va ! N'es-tu pas reconnaissante au bon Dieu de ce que

nous soyons venus à bout enfin de payer nos dettes ?

Marie Latour eut un mouvement de protestation :

– Tu sais bien que je ne manque jamais de remercier le bon Dieu pour les bienfaits dont il nous a comblés. Mais, que veux-tu ?... Quand je songe que nous pourrions peut-être partir bientôt, et personne... personne après nous sur la terre... je ne peux pas m'en empêcher... le cœur me serre et les larmes m'en viennent aux yeux... Et puis, tiens, je te le demande, à quoi ça nous servira-t-il, en bonne vérité, d'avoir un garçon avocat, qui fera son p'tit monsieur en ville et qui ne pensera peut-être pas souvent à nous autres, pendant que notre bien sur lequel nous avons tant peiné, – et nos parents aussi, – passera aux mains des étrangers, qui mettront tout à l'envers en y arrivant ?

– Voyons, voyons, ma pauvre Marie ; faut raisonner autrement que ça. Ça ne te fait donc pas plaisir de voir de temps en temps le nom de not' garçon sur la gazette ?

– Laisse-moi donc tranquille avec ta gazette ! Tu sais bien que je ne la lis pas. Et puis, je te demande, qu'est-ce que ça pourrait bien faire à nos récoltes, quand même je lirais le nom de Henri toutes les semaines sur la gazette ?

– C'est toujours pareil, les femmes ! Ça connaît rien dans la politique et ça parle tout le temps !

– Allons, allons, mon bon Jérôme, nous ferions bien mieux de prier le bon Dieu que de nous chicaner. Nous allons être restés en arrivant à la maison, et nous aurons de la misère à faire nos prières. Prends ton chapelet.

Et bientôt Jérôme Michel et sa femme, accoutumés depuis longtemps à puiser leur force et leur consolation dans les suprêmes douceurs de la foi, retrouvaient dans la récitation pieuse des « Ave » le calme et la sérénité. Ce fut la dernière dizaine du chapelet qui marqua, ce soir-là, le terme de leur voyage...

* * *

- Tiens, bonjour, Henri.
- C’est toi, Arthur ?
- Tu sais la nouvelle ?
- Quelle nouvelle ?
- Albert Lapointe, le secrétaire du premier ministre, te cherche depuis une heure.
- Tu badines ?
- C’est la vérité.
- Que me veut-il ?

Et les yeux de Henri Michel brillèrent au moment où il prononçait ces paroles. Songez donc ! c’était à son rival, Arthur Labranche, que le hasard d’une rencontre sur la rue Saint-Jean, en cet après-midi de juin, avait réservé la tâche, rendue moins agréable par la jalousie, de prévenir Henri que le premier ministre désirait le voir. Sans trop savoir ce que lui réservait le chef du cabinet, Michel, après avoir triomphé de Labranche aux examens de fin de cours, sentait renaître son insatiable ambition rien qu’à

l'annonce d'un nouveau succès.

– Tu as entendu dire, comme nous, reprit Labranche, que le premier ministre veut placer son secrétaire actuel.

– Et tu crois qu'il pense à moi pour le remplacer auprès de lui ?

– Je l'ai entendu dire, il n'y a pas une demi-heure.

Henri Michel avait toujours détesté la fausse modestie. Il était ambitieux, mais avec un fonds de rude franchise. Il ne crut donc pas nécessaire de se confondre en platitudes devant son confrère.

– Merci du renseignement, dit-il simplement. Au revoir !

– Au plaisir, répondit Labranche, ajoutant entre ses dents, au moment où il voyait Henri s'éloigner tout joyeux : Chanceux, va !

Henri Michel résolut tout de suite de tirer au clair ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce bruit de la rue. Comment faire ? Aller au Parlement ?... Ce serait gauche, indélicat même... Essayer de

rejoindre le secrétaire du ministre ?... Mais où le trouver ?

Ce que j'ai de plus simple à faire, pensa Henri, c'est de retourner à ma maison de pension. C'est là qu'on a dû aller d'abord, et c'est là qu'on reviendra certainement, s'il est bien vrai qu'on désire tant me voir.

Il venait justement de dépasser la librairie Pruneau. Le tapage de la rue Saint-Jean à cette heure, – trois heures et demie de l'après-midi, – l'ennuyait. Il avait hâte d'atteindre la rue Couillard, pour se mettre à l'abri des questions indiscretes. Sans prêter attention au caquetage de la brillante société qui paradait en ce moment, Henri, accélérant le pas, eut vite fait de s'engouffrer, en coup de vent, dans les sinuosités de la rue tire-bouchon. Trois minutes après, il tournait le coin de la rue Sainte-Famille à une allure toujours immodérée, s'y heurtait à un vieux fonctionnaire qui revenait lentement de son tour de Terrasse, bousculait, un peu plus loin, un laitier trop pressé d'en finir avec sa distribution quotidienne, et rendu, enfin, vers le milieu de

l'historique côte, sans autre incident notable, s'arrêtait devant une maison de mine fort respectable, puis empoignait le bouton de la porte d'un air qui voulait dire : C'est moi qui rentre.

– Eh bien ! cria Madame Renaud, qui ne manquait jamais d'apparaître au sommet de l'escalier chaque fois que la porte de la maison s'ouvrait, il paraît qu'on va travailler pour le gouvernement, M. Michel ?

Henri ne put réprimer un mouvement d'impatience.

– Allons, allons, M. Michel, ne faites donc pas le surpris ! M. Lapointe, le secrétaire du premier ministre, paraissait avoir bien hâte de vous voir, quand il est venu demander si vous étiez ici, il y a une heure... Tenez, M. Michel, regardez donc là, sur la table du passage, je crois qu'il a laissé un mot pour vous.

Henri aperçut, en effet, à l'endroit indiqué, une lettre à son adresse. Il la saisit fiévreusement et, l'enveloppe déchirée, se mit aussitôt à lire, comme le font souvent les gens absorbés, à mi-voix :

Hôtel du Gouvernement.

Monsieur Henri Michel, avocat, Québec.

Cher monsieur,

Monsieur, le premier ministre m'a chargé de vous dire qu'il désirait vous voir à son bureau, cet après-midi à 4 heures. Il s'agit d'une affaire importante.

Votre dévoué,

Albert Lapointe, Sec.

Deux minutes après, Henri Michel grimpait la côte Sainte-Famille, pendant que Madame Renaud épiloguait sans fin, en compagnie des servantes, sur la « fameuse lettre du premier ministre » dont elle venait d'entendre si discrètement la lecture, et à propos de laquelle elle ne manqua pas d'exiger qu'on gardât le secret le plus absolu.

Henri Michel venait de laisser la rue du Parloir pour prendre la rue Saint-Louis. Le nez au vent, flairant le succès, les yeux brillants de joie, il marchait comme dans un rêve. Dans quelques

années, ministre ! La porte Saint-Louis lui apparut de loin comme un arc-de-triomphe. Quatre heures sonnaient à la tour du Parlement, au moment où Henri frappait à la porte de l'antichambre du premier ministre et remettait sa carte à l'employé de service.

L'entrevue dura vingt minutes. Il y eut presque un attroupement de fonctionnaires au coin du corridor, à la sortie de Henri, lorsque l'on entendit la voix du premier ministre dire aimablement à ce dernier : « Au revoir, mon cher secrétaire, à demain ! »

Quant à Henri Michel, il se retrouva dans sa chambre de la côte Sainte-Famille, sans trop savoir comment ni par quelles rues il était revenu.

Le lendemain, dès sept heures, au moment où le brouillard, qui cachait le fleuve depuis deux ou trois heures, commençait à s'amincir et laissait déjà voir la pointe des mâts des vaisseaux ancrés dans le port, Henri Michel arrivait sur la Terrasse. Depuis la veille, il brûlait de venir y étaler sa joie. Non moins ardent était son désir de jeter un coup d'œil sur la feuille du matin, qu'il venait

d'acheter au kiosque du Château, pour y lire la nouvelle de sa nomination. Évitant donc les quelques groupes d'habitues, qui commençaient à se former ici et là, Henri s'empresse de gagner l'un des bancs les plus éloignés du Frontenac et s'y installe aussitôt, en déployant sur ses genoux le journal qu'il est si impatient de parcourir. À peine en a-t-il tourné la troisième page, qu'il se penche avidement sur le texte comme pour s'assurer qu'il n'a pas mal lu. Deux fois, trois fois, ses yeux parcourent le même brouillard, puis brusquement, après être resté un moment comme stupéfié, il se lève tout droit et part en courant vers le Frontenac.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc, notre Henri, ce matin ? Sa nomination comme secrétaire du premier ministre lui aurait-elle fait perdre la carte ? demanda un des étudiants à quelques amis qui l'accompagnaient, et devant qui Henri Michel venait de passer comme un fou.

– Il est bien assez content pour en perdre le sens ! repartit un autre... Tâche donc de savoir un peu, Robert, qu'est-ce qui vient de le prendre

ainsi.

Celui qu'on venait d'interpeller se détacha du groupe des étudiants, qui se trouvaient en ce moment sous les fenêtres du Château, et se dirigea lentement vers la porte du Frontenac, par où Henri Michel venait de disparaître précipitamment. À peine l'étudiant avait-il fait dix pas dans cette direction, qu'il s'entendit interpeller de nouveau, cette fois par un ami qui se rendait sur la Terrasse :

– Dis donc, Robert, sais-tu que le père de Henri Michel est mourant, à L'Ange-Gardien ?

– Non. Qui t'as dit cela ?

– Tiens, lis.

Et le nouveau venu tendit à Robert Lavallée le journal du matin, ouvert à la troisième page...

– Une syncope, je suppose ?

– C'en a tout l'air.

– C'est bien triste ! Quelle pénible coïncidence !

À ce moment, Henri Michel, pâle, le visage

défait, descendait rapidement l'escalier du Frontenac, sautait dans une voiture qui stationnait à deux pas de l'hôtel, et lançait au cocher un cri nerveux :

– Vite ! À la gare de Sainte-Anne !...

Il est quatre heures et demie du matin. La cloche de l'église de L'Ange-Gardien tinte lugubrement. Quelques hommes sont groupés devant la salle publique et causent à voix basse. Deux voitures sont arrêtées tout près des degrés qui conduisent à l'église, dont la grand'porte s'ouvre en ce moment. Le curé de L'Ange-Gardien paraît, profondément recueilli, sur le seuil, s'avance vers l'une des voitures et, sans prononcer un seul mot, y monte rapidement. Déjà, les chevaux ont pris la côte à une vive allure. Le conducteur de la première voiture est seul. D'une main, il tient les guides pendant que, de l'autre, il agite une clochette. Sur toutes les galeries, malgré l'heure matinale, apparaissent des gens qui se prosternent avec une grande piété. Puis, quand la seconde voiture est passée, on entend des voix qui s'interpellent discrètement

d'une maison à l'autre :

– Pour qui est-ce donc que Monsieur le curé va porter le bon Dieu, si matin ?

– Il paraît que c'est pour le père Jérôme, sur la côte.

Jérôme Michel s'était senti frappé à quatre heures. Marie Latour, malgré la soudaineté du choc et la crainte horrible qu'il ne fût fatal, avait su garder, tout en prodiguant les premiers soins à son mari, assez de sang-froid pour envoyer son fils, Joseph, prévenir les voisins et demander du secours. En peu de temps, le curé et le médecin étaient appelés. Au moment où répondant à l'appel désespéré de Joseph, l'ami intime de Jérôme Michel, M. Hector Latulippe, entra dans la chambre du malade, celui-ci commençait à respirer plus facilement : une accalmie s'était produite.

– Henri !... Prévenez Henri ! avait dit Marie Latour.

On courut au bureau du téléphone. Malheureusement, une correspondance

défectueuse avait permis que la triste nouvelle fût communiquée au journal du matin, qui s'était empressé de l'insérer en « dernière heure ». Dans la précipitation du moment, la personne inexpérimentée, qu'on avait chargée du message, avait cru celui-ci rendu à destination et s'était empressée de courir de nouveau auprès du malade, pendant que les efforts du bureau central de Québec, pour mettre l'interlocuteur de L'Ange-Gardien en communication avec la pension Renaud, étaient restés sans résultat. Et voilà comment quatre lignes de journal avaient appris à Henri Michel que son père était mourant.

Aussi, le tramway qui emportait en ce moment le jeune avocat vers L'Ange-Gardien lui paraissait d'une lenteur désespérante. À tout instant, il se penchait à la fenêtre. Chaque arrêt était pour lui d'une longueur énervante. Quelle angoisse, mon Dieu ! Trouverait-il son père vivant ?... Aurait-il le temps de recevoir une dernière bénédiction ?... Et sa pauvre mère ?... Et le bien ?... Je ne peux pas ! Oh, non ! Moi, habitant ? Maintenant, c'est impossible !... c'est impossible !... jamais !

Puis, sans faire aucunement attention au voyageur assis à côté de lui, Henri se mit à égréner son chapelet avec ferveur, suppliant la Sainte Vierge de lui accorder la grâce de revoir son père vivant...

– L’Ange-Gardien ! L’Ange-Gardien !

Henri, en sautant du tramway, aperçut, tout près de la gare, la voiture qu’il avait mandée par télégraphe du Château Frontenac.

– Papa vit-il encore ? cria-t-il au cocher, dès qu’il fut sur le marche-pied.

– Oui, M. Michel, on vient justement de me dire qu’il a repris un peu de force depuis que Monsieur le curé l’a administré.

– Vite, vite ! Mon Dieu !...

Bientôt, la voiture passait à une vive allure devant l’église. Une des portes latérales, restée entr’ouverte, laissait voir le tabernacle. Henri eut un regard de supplication ardente vers Notre-Seigneur.

La ferme des Michel n’était qu’à cinq minutes du sommet de la côte qui conduit à l’église. Le

cœur de Henri se serra affreusement en apercevant la maison paternelle. Il vit de loin Joseph qui, se tenant au milieu de la route, lui faisait des gestes désespérés de se hâter. À peine la voiture s'était-elle arrêtée, que Henri courait vers la maison. Une minute plus tard, il était dans les bras de sa mère. Tous les deux mêlèrent un instant leurs sanglots, sans pouvoir prononcer une parole, pendant que, tout près d'eux, la porte de la chambre du malade s'entr'ouvrait doucement et que le docteur Roussel apparaissait sur le seuil, un doigt sur la bouche, comme pour supplier Henri de se contenir un peu...

Mais celui-ci était déjà aux genoux de son père.

– Papa, c'est Henri... Me reconnaissez-vous, papa ?

L'expression de joie qui se peignit, à ce moment, sur le visage défait de Jérôme Michel, fut telle, que les larmes de la mère cessèrent de couler.

– Henri !... Mon pauvre Henri ! Mon Dieu, ayez pitié de moi... Enfin, te voilà !... Et Lucie ?...

Germaine ?...

– Tu les verras à midi. Sois tranquille, mon pauvre Jérôme : elles ne doivent pas être bien loin maintenant, murmura doucement Marie Latour.

– Papa, je vous demande pardon de ne pas vous avoir toujours écouté, de vous avoir fait de la peine... Donnez-nous votre bénédiction, papa.

Au moment où Henri sanglottait ces paroles, aux genoux de son père, le curé, pour la troisième fois, entra dans la chambre du malade. Celui-ci eut un regard de confiance suprême.

– Monsieur le curé... ah ! que vous me faites du bien !... Merci... Merci...

– Allons, père Michel, un bon regard vers le crucifix ! Dieu est avec vous, dit le vénérable prêtre, de cette voix très douce qui avait le don de porter la paix jusqu'au fond des cœurs.

Jérôme Michel fit un effort :

– À genoux, mes enfants... je vous bénis... les présents... les absents... Lucie... Germaine... les petits enfants... au nom du Père... et du Fils... et

du Saint-Esprit... Ainsi soit-il... Et toi, pauvre chère femme ?... Et Joseph l'infirmes ?... Mon Dieu ! Mon Dieu !... Et le bien ?...

Et en prononçant ces dernières paroles, le vieillard levait, péniblement vers les assistants, de ses mains pâles et tremblantes, la médaille des Anciennes Familles, qu'il avait voulu qu'on lui attachât sur la poitrine pour mourir.

– Papa, ne craignez rien...

– Toi ?... Henri ?... Toi ? pauvre enfant... T'as étudié trop fort... pour laisser ta place... C'est trop dur !... Non... jamais !... N'est-ce pas, Marie ?

Un sanglot de la mère fut toute sa réponse.

Le curé, voyant que cet effort terrible usait rapidement les forces du malade, s'était mis à réciter les prières des agonisants. Henri, toujours à genoux, la tête dans les mains de son père, pleurait comme un enfant. Marie Latour ne cessait de faire répéter au mourant, qui ne parlait plus qu'à voix basse, les noms bénis qui sont la force suprême de la dernière heure : Jésus... Marie... Joseph...

Henri Michel souffrait atrocement. Une lutte terrible se faisait dans son âme. Lui aussi, il endurait une agonie... Abandonnerait-il sa carrière ?... après douze ans d'un labeur opiniâtre !... juste à l'heure où son ambition voyait la réalité succéder au rêve !... Ministre peut-être un jour !... Quitter tout cela... tout... pour quoi ?... pour être habitant !... toute sa vie... habitant !...

Soudain, rapide comme l'éclair, le souvenir des paroles maternelles traversa l'esprit de Henri Michel : « Ah ! que c'est donc beau, mon cher enfant, d'être habitant ! » Et il revit sa mère plaidant si fièrement, en cet après-midi de juin, la cause de la terre... Il l'avait trouvée si belle qu'il avait failli se jeter à son cou... Mais, l'ambition... Il se souvenait... Et chacune des paroles maternelles lui revenait à la mémoire : « Maître et seigneur sur la terre des parents... le même banc à l'église de père en fils... la même croix de tempérance... » Et dans les accents passionnés de sa mère, qui retentissaient encore à ses oreilles en cette minute suprême, Henri crut entendre la voix des morts, de tous ceux qui s'étaient courbés sur

le sillon depuis deux cents ans, de tous ceux qui avaient fécondé la terre paternelle de leurs sueurs et de leurs sacrifices...

– Jésus !... Ma femme... Mes pauvres enfants... la terre... soupira le mourant.

Le médecin fit signe au curé que c'était la fin. Henri vit son geste. Il se leva tout droit.

– Papa, dit-il d'une voix ferme, c'est moi qui prends la terre.

Jérôme Michel parut rassembler ses forces dans un suprême effort. Ses yeux exprimaient un indicible sentiment de reconnaissance et de joie, quand ils se levèrent lentement vers son fils :

– Toi ?... Henri ?... toi ? prononça-t-il péniblement.

– Papa, je veux mourir avec votre médaille là, moi aussi !

Et Henri montrait fièrement sa poitrine, pendant que sa mère essayait de lui sourire à travers ses larmes et que le mourant murmurait à voix très basse, si basse que seuls la mère et le fils l'entendirent :

– Je meurs... ta mère... le... bien... paternel...
merci... mon Dieu.

Ce furent ses derniers mots.

Éditions de l'Action Sociale Catholique,
Québec, 1912.

Madeleine (Anne-Marie Gleason)
1875-1943

Consolation

Marielle de C... songeait, bien seule, dans le cabinet où étaient entassées toutes les merveilles d'élégance nécessaires à son goût raffiné de belle mondaine. Elle songeait – que son fils aurait demain vingt-quatre ans, – et que pas un cheveu blanc ne se mélangeait au brun de ses tempes !

La jolie mère sourit orgueilleusement, et prise du subit désir de se voir et d'admirer sa fine beauté et son élégance altière, elle écarta vivement l'abat-jour rose, tamisant la lumière, et plongea la chambre en pleine clarté.

Puis dans une immense glace, elle se refléta tout entière, depuis sa chevelure artistement disposée, jusqu'au bout du pied mignon dans sa mule de satin blanc. Drapée dans un ravissant peignoir, elle semblait une princesse au repos, et la soie bleue de sa robe mêlée aux fines dentelles encadrait délicieusement sa délicate beauté

blonde.

Elle se voyait belle, et toujours jeune ; le même murmure flatteur accueillait son entrée dans les salons, et lorsqu'elle dansait au bras de son fils, la traitant en sœur aînée, on chuchotait sur leur passage : Sont-ils assez beaux ! – Une douce joie l'inondait alors, heureuse de cette admiration qui venait à eux, la confondant encore plus étroitement avec le fils aimé.

Le père, les voyant ainsi unis, souriait de bonheur : Ce sont mes deux enfants, avouait-il d'un air ravi.

Marielle radieuse de l'hommage redit par la glace, se plongea dans un fauteuil, pour s'abandonner de nouveau à sa rêverie. Son fils, son beau fils, combien elle l'aimait ! Puis une crainte terrible la mordit au cœur... En effet, depuis quelques jours, Albert n'était plus le même, il paraissait préoccupé, et à ses pressantes questions, il avait répondu de façon évasive.

S'il était malheureux ! Elle bondit à cette supposition, – son fils malheureux ? Oh ! non, s'il était songeur, c'est que l'amour avait fait

apparition dans son cœur. Mais alors ce serait le bonheur, – car qui saurait lui résister ? qui pourrait ne pas l'aimer ?

Marielle souriait maintenant, un peu de tristesse dans ses yeux, car son fils avait toujours été si bien à elle – et il lui faudrait le donner. Mais une mère doit, sans cesse, s'effacer pour la joie de son enfant, et Marielle se consolait en aimant ses petits-fils.

– Grand'mère, elle ! La voilà qui rit maintenant en jetant un regard vainqueur au miroir.

Puis sa pensée se reporte sur la nièce chérie, prise au chevet d'une mère mourante et élevée avec tant d'amour. De celle-là aussi il faudra se séparer, car ce matin, ne lui a-t-elle pas avoué avec mille câlineries, son intention arrêtée de partir pour le couvent. La jolie Marguerite s'en irait donc ; Marielle songeait à ce départ, le cœur serré, mais elle avait compris que la douce jeune fille était faite pour le cloître, sa pureté ne devait subir aucun souffle pernicieux.

Une larme mouilla les cils bruns. – Un coup

discret frappé à la porte, – et son fils était à ses pieds. L’entourant de ses bras, il l’attira vers lui, et longuement l’embrassa.

– Mère, mère ! fit-il seulement, et dans ce seul cri vibrait un chagrin.

– Mon petit, qu’as-tu ? s’écria-t-elle, navrée de ce désespoir pressenti, et tremblant que son amour fût impuissant à garantir son enfant de toute peine.

Elle caressait de ses lèvres la tête blonde, et doucement, avec les paroles tendres qui ne sortent que du cœur maternel :

– Tu aimes, mon chéri, n’est-ce pas ? Tu peux bien te confier à ta mère. Ne crains pas de me faire souffrir. Ne sais-tu pas que tout mon bonheur est en toi ? Tu aimes ? Tu aimes ? dis ?... Voyons, veux-tu que je te facilite l’aveu ? Tu aimes... Et elle lui nommait toutes les jolies filles rencontrées dans le monde. Albert secouait la tête. Et à bout d’interrogation :

– Dis-le, alors, grand cachottier, puisque ta mère ne sait plus deviner ?

– Mère, c’est Marguerite, votre petite Marguerite que j’aime, voyons, ne sera-ce pas gentil de nous garder toujours avec vous ? Oh ! maman, comme je la trouve belle et comme je l’aime. N’est-elle pas la meilleure, la plus pure, la plus spirituelle, et son sourire n’a-t-il pas un charme délicieux ?... Voyons, est-ce donc que vous êtes mécontente de cet amour ?

Marielle atterrée devant l’imprévu de cette révélation, était tremblante. Son fils aimait Marguerite ! Et Marguerite avouait il y a quelques heures, son vif désir de se donner à Dieu. En communiquant cette révélation à sa tante, la jeune fille n’avait pas faibli ; dans ses yeux passaient des lueurs d’extase, et sa lèvre souriait heureuse. Non, celle-là n’aimait que Dieu ! Marielle aurait deviné une douleur...

Ne sachant que répondre à ce grand enfant qui se désolait de son silence, elle appela.

Un rêve de fraîcheur et de grâce apparut dans le flot entr’ouvert des soyeuses draperies : c’était Marguerite.

– Viens ici, ma fille chérie, nous avons à

causer.

Et lorsque les deux aimés furent agenouillés devant la jolie maman, d'une voix douce, à l'harmonie vibrante, elle dit l'amour d'Albert.

Marguerite avait pâli.

– Ô frère, cela ne se peut, tu ne saurais m'aimer ? C'est impossible !

Elle pleurait maintenant.

– Vois-tu, je suis une petite sœur pour toi, tu m'oublieras. Car moi... oh ! moi, je suis à Dieu ! Un rayon du ciel transfigura le joli visage baigné de pleurs.

Albert parla à son tour, il eut des mots touchants pour peindre son amour, sa mère l'aidait, tous deux supplièrent, mais en vain.

– Tu brises ma vie, Marguerite, implora le jeune homme. Je ne saurais être heureux sans toi, tu es le rêve de mon existence, et si tu disparaissais... tout est fini pour moi !

Elle, tordant ses petites mains :

– Pardon, pardon, mais c'est impossible !

Marielle exaspérée par la douleur de son fils, se fit violente, sa passion maternelle parlait plus haut que la tendresse d'une tante, elle dit des duretés avec des mots inconnus.

La pauvre, toute blanche, inclinant son front pur, ne pleurait plus, mais son doux visage avait le rayonnement du martyr.

Et lorsque la pauvre femme hors d'elle-même, lui cria :

– Va-t-en, ingrate ! elle saisit à deux mains le peignoir parfumé pour y mettre le dernier baiser. Et sur la main du frère chéri, elle posa ses lèvres glacées.

– Adieu ! jeta-t-elle.

Dans le joli boudoir, on entendit des sanglots. Le cœur de l'homme éclatait avec un sourd gémissement, plainte terrible, cri d'une âme à l'agonie !

* * *

Deux jeunes religieuses attendaient dans un coquet salon.

Une très élégante jeune femme leur tendit bientôt sa riche aumône. À ses côtés une blonde fillette toute sérieuse.

– Oh ! qu'elle est gentille ! s'exclama une des sœurs, en se penchant. Veux-tu m'embrasser, ma petite ?

Et gracieusement le joli bébé s'avança.

– Comment t'appelles-tu, mignonne !

– Marguerite.

– Marguerite !... répète la religieuse.

Un voile se déchire. Dans ces yeux, elle revoit d'autres yeux, et sur ces lèvres, un autre sourire. Dans une étreinte de toute l'ancienne tendresse, elle ramène sur son sein, la petite enfant, pour mieux l'embrasser.

– Tu serres fort, fit la fillette en riant. Est-ce parce que tu as trouvé mon nom joli ? Papa l'aime beaucoup et il m'embrasse bien fort lui aussi.

Maintenant les deux religieuses s'en vont, accompagnées de la jeune femme souriant avec grâce à la mignonne qui cause son gentil babil.

Elles sont sur le palier, quand une dame encore très belle, gravit l'escalier au bras d'un jeune homme qui semble être son fils. La première passe en saluant. Le jeune homme s'efface et respectueusement s'incline. Relevant la tête, son regard croise celui de la dernière religieuse. Dans un cri :

– Marguerite !

– Papa, fit la petite fille en s'élançant.

Lui, la reçoit sur son cœur, puis regardant toujours la pâle figure tournée vers lui, son regard se fait suppliant.

Dans les yeux de la jeune religieuse est un bonheur infini.

Et s'en allant, tête basse, elle serre sur son cœur, la petite croix d'argent :

Merci, mon Dieu, merci !

* * *

Dans la chapelle blanche, tout est sombre, la pâle veilleuse dore de ses reflets mourants la statue de la Vierge, et fait errer sur les lèvres de Marie, le rayon céleste. L'air est encore parfumé des dernières senteurs d'encens, et le petit sanctuaire se vide bientôt ; les religieuses le quittent une à une.

Une seule, pieusement inclinée, s'abîme dans sa méditation. Soudain, elle se lève et s'avance, sa longue robe effleure le parquet : on dirait le bruissement des feuilles jaunies qui, l'automne, jonchent les sentiers.

Elle est maintenant à genoux devant la statue de la Vierge.

– Mère, merci d'avoir écouté ma prière. Vous l'avez fait heureux, Sainte aimée, je vous rends grâce. Vous avez apaisé ma douleur, et maintenant je puis être joyeuse sans remords. Oh ! ma sainte Vierge, je vous aime !

Elle pria longtemps, la douce créature qui se

nommait autrefois Marguerite, et qui, pour les malheureux, les souffrants, les orphelins et les petits s'appelle aujourd'hui Sœur Louise !

On n'entendait dans la blanche chapelle que le murmure sorti de ce cœur ardent, prière d'amour, alléluia joyeux qui montait vers la Sainte, dans une éloquente oraison.

Et la flamme vacillante de l'éternelle veilleuse enveloppait, dans une même caresse, les deux vierges.

Xavier Marmier

1809-1892

Écrivain, traducteur, philosophe, grand voyageur, Xavier Marmier est né en France. Dans son livre *Récits et souvenirs*, Joseph Marmette écrit : « L'un des meilleurs amis que le Canada ait en France, est M. Xavier Marmier, l'illustre membre de l'Académie française. Littérateur aussi distingué que voyageur des plus érudits, M. Marmier a consacré la moitié de sa carrière si bien, si utilement remplie, à visiter d'abord les pays du nord de l'Europe... Attiré vers le Bas-Canada par ses sympathies pour une race-sœur, il le visitait avec une émotion qui anime chacune des pages qu'il a consacrées à notre pays dans ses *Lettres sur l'Amérique* et dans son joli roman *Gasida*. »

Un voyageur canadien

I

M. de Mériol est un de ces aimables gentilshommes, tels que j'en ai rencontré encore quelques-uns dans certains salons privilégiés de Paris, tels qu'on en voyait fréquemment autrefois, quand notre cher pays de France était renommé dans l'Europe entière pour son exquise politesse.

J'étais très désireux de savoir comment sa famille était venue s'établir dans le Canada. Plus d'une fois je lui avais adressé à ce sujet quelques questions sur lesquelles un juste sentiment de respect ne me permettait pas d'insister ; il y avait répondu avec une exquise politesse, mais brièvement, et hier enfin il a eu l'expansion que je souhaitais, et il m'a raconté son histoire.

Nous étions assis, après dîner, dans une véranda appendue à l'une des ailes de sa maison,

comme un des balcons en bois qui décorent les chalets de l'Oberland. De là nous dominions les pentes de la colline, les méandres de la vallée. Devant nous se déroulaient les jardins des settlers, avec leurs fleurs et leurs dômes d'arbres fruitiers, les champs de blé et de maïs dorés par les fécondes chaleurs de l'été, les vastes prairies sillonnées par des ruisseaux semblables à des tresses d'argent ; à l'horizon le miroitement des eaux descendant de différents côtés, puis se réunissant en un même bassin, pour se jeter à la fois dans l'Ottawa, et la teinte bleuâtre de la campagne qui se confond avec l'azur du ciel. N'est-ce pas ainsi que nos désirs vagabonds, nos rêves aventureux doivent finir par se confondre en une même calme et lucide pensée, au pied du versant de la colline que nous commençons à descendre dès notre âge mûr, à la limite de notre horizon, sous l'éternelle lumière de Dieu ?

Après avoir quelques instants contemplé avec moi, dans une rêverie silencieuse, ce tableau d'une poétique nature, qui longtemps s'épanouit ignorée dans sa beauté virginale, qui maintenant récompense si généreusement le travail de

l'homme, M. de Mériol prit le premier la parole et me dit : « Ce hameau laborieux, ces champs jadis hérissés de plants sauvages et aujourd'hui couverts de riches moissons, c'est l'œuvre de mon père, une œuvre difficile, patiente, comme celle des Hollandais, qui ont dû eux-mêmes façonner le sol où ils ont construit leurs fermes industrielles et leurs florissantes cités.

« C'était un temps de vertige horrible, de cruautés effroyables, qu'on a nommé le temps de la Terreur, qui a passé sur la France comme une armée d'Attila, comme le fléau de Dieu. Mon père venait de se marier avec une jeune fille d'une noble famille qui possédait, dans les montagnes du Doubs, la seigneurie de la Combe. Le lendemain même du jour où il célébrait son mariage, son père et sa mère furent arrêtés, conduits à Besançon ; car alors, vous le savez, les sentences capitales étaient rapidement exécutées. Pour les farouches agents de la révolution, les têtes humaines les plus belles, les plus vénérables, étaient comme ces têtes de pavots que Tarquin abattait avec son bâton en se promenant.

« Mon père était aussi proscrit. Il y avait alors à Besançon un tribun fougueux qui signalait aux fureurs de la populace et aux décrets sanguinaires de la convention les nobles de Franche-Comté. Ces nobles, disait-il, se vantaient d'être en droit d'égorger sans pitié leurs serfs. À l'appui de ses accusations il citait une vieille charte latine du château de Montjoie. Seulement, là où le copiste de cette charte avait écrit *cervus*, le philanthrope avocat lisait *servus*, et transformait ainsi un droit de chasse en un acte de férocité impossible. Mais, à cette époque de régénération humanitaire, on n'y regardait pas de si près, et les vertueux patriotes frémissaient d'horreur en apprenant que le moindre châtelain de Franche-Comté pouvait impunément massacrer ses serfs pour se réchauffer les pieds dans leurs entrailles fumantes.

« Grâce au dévouement d'un paysan de son village, mon père réussit à échapper aux poursuites de ces patriotiques associations qu'on appelait les comités de salut public, et à se réfugier en Suisse avec sa sœur et sa jeune femme. Là, la lecture d'une des relations de nos

missionnaires le détermina à venir dans le Canada. De sa fortune, confisquée par les généraux amis du peuple, il lui restait environ cinq cents louis. Sa femme et sa sœur avaient quelques bijoux dont elles se dépouillèrent sans regret pour faciliter ses projets. Avec son petit capital il se rendit en Angleterre et s'embarqua pour l'Amérique. L'horreur que lui inspirait le seul mot de république ne lui permettait pas de s'arrêter dans la république naissante des États-Unis. Il partit pour Montréal.

« Dans le besoin de solitude que lui faisait éprouver le deuil de son âme, dans l'exiguité de ses ressources, il se mit à chercher, à quelque distance de la zone la plus habitée, un district où il pût obtenir à bas prix une certaine étendue de terre et vivre en paix dans le cercle si restreint de ses affections. Ce district lui plut par sa situation et probablement par sa sauvage apparence. Il y acquit, pour une somme modique, plusieurs centaines d'arpents, acheta des ustensiles d'agriculture, des chevaux, des bœufs, prit à ses gages deux robustes Canadiens et se mit à l'œuvre. Dans ce Latium désert il apportait,

comme Énée, les reliques de cœur de la patrie, et il donna à sa nouvelle demeure le nom de la Combe, en mémoire du vallon franc-comtois où il avait uni son sort à celui de la noble femme qui le suivait dans son exil.

« Je ne vous dirai pas quelles difficultés il eut à surmonter, et quelles souffrances physiques il subit avant qu'il pût en arriver non point à cette luxueuse situation de propriétaire où vous me voyez aujourd'hui, mais au plus modeste état de settler. Il faut avoir assisté aux premiers travaux de défrichement dans nos âpres forêts pour comprendre les obstacles que leurs tiges colossales et leur multitude de rejetons opposent à celui qui essaie d'ouvrir une clairière, d'y conduire une charrue. Vous avez pu déjà vous en faire une idée en venant ici ; mais dans d'autres régions du Canada vous verrez mieux encore cette lutte laborieuse de l'homme contre la puissance des éléments : noble lutte qui s'achève par le triomphe de l'intelligence, par la pacifique conquête du travail, par la transformation de ces terres incultes, de ces vastes déserts en champs de blé et en villages florissants. À l'époque dont je

vous parle, la tâche de mon père était plus difficile qu'elle ne le serait aujourd'hui. À plusieurs lieues de distance autour du sol où il entreprenait d'établir sa demeure, il n'y avait pas une habitation humaine, et, en cas d'accident, pas un secours. Il fallait aller chercher jusqu'à Montréal les provisions alimentaires et les objets de première nécessité. Mais ma mère et ma tante furent pour lui deux courageuses auxiliaires. Élevées toutes deux dans les jouissances de la fortune, elles acceptèrent bravement leur nouvelle situation. Tandis que mon père pénétrait avec ses ouvriers dans la forêt, elles préparaient les repas de la petite communauté à leur foyer rustique ; elles allaient, comme les filles de la Grèce homérique, laver leurs vêtements dans le ruisseau, et plus d'une fois elles passèrent de longues heures à broyer de leurs mains délicates, entre deux pierres, le grain qui devait servir à former des galettes de farine, comme au temps des patriarches.

« Cependant un premier coin de terre fut dégagé des grands arbres qui l'obstruaient. Un log-house y fut construit. Jusque-là on avait

campé sous la tente, et mon père m'a souvent dit la joie qu'il éprouva le jour où il s'installa avec ses deux compagnes dans cette grossière maison, qui leur offrait enfin un solide abri contre le vent, la neige et la pluie. Près de ce log-house, le sol défriché fut divisé en trois parts : la première devait être un jardin ; la seconde un champ de pommes de terre ; la troisième, un champ de blé. Sans y songer, on réalisait ainsi la fiction agricole du roman de *Robinson*.

« Au printemps, le jardin, abandonné à la souveraineté absolue des deux aimables gouvernantes du logis, et cultivé par elles avec une naïve ambition, promettait de beaux légumes et même quelques jolies fleurs, semées sournoisement entre les bandes de choux et de carottes. Le champ de pommes de terre et le champ de blé fructifièrent également. Mon père se réjouissait du succès de son travail, et, pour comble de joie, en ce même temps, il me reçut dans ses bras. Ma naissance accomplissait le plus ardent de ses vœux ; il ne pouvait pas la célébrer pompeusement comme il l'eût fait dans son château de Franche-Comté ; il ne pouvait pas

même me faire immédiatement baptiser, car il n'y avait alors aucun prêtre dans le voisinage ; il se jeta à genoux avec ma tante près de mon berceau, et pria Dieu de me prendre sous sa protection. Le soir, ses ouvriers furent invités à venir me voir, puis gratifiés d'un bol de punch qu'ils burent gaiement à ma santé. C'est ainsi que je suis devenu un citoyen du nouveau monde, et je crois que je pourrais bien aussi porter le titre de premier baron, comme l'aîné des Montmorency. Je suis le premier baron des forêts désertes.

« Après cet événement, mon père poursuivit son œuvre avec l'ardeur d'un cœur joyeux ; il augmenta le nombre de ses bûcherons ; il déblaya encore un grand arpent de terrain ; mais, tandis qu'il s'enorgueillissait des résultats de son labeur, une cruelle épreuve l'attendait.

« Une quantité d'arbres, abattus par ses manœuvres, avaient été hachés et réunis en un même morceau pour être brûlés, selon la coutume quand on est trop loin d'une grande route ou d'un fleuve pour pouvoir livrer ces arbres aux marchands de bois. Un matin, par un vent

propice, on alluma ce bûcher, et bientôt on le vit flamboyer, et en quelques heures cette masse énorme devait être réduite en cendres. Mais voilà que tout à coup le vent tourne d'une zone à l'autre, et chasse violemment la flamme vers le log-house. Des étincelles brûlantes, des tisons résineux tombent sur le toit, sur les flancs de cette maison construite en bois de sapin ; c'est un autre bûcher qui s'allume plus rapidement encore que le premier ; le feu y éclate de tous côtés, et y darde avec une sorte de fureur sa langue rouge fouettée par le vent. Et pas une pompe, pas un secours charitable, pas un moyen d'éviter l'explosion de cet incendie !

« Mon père, éperdu, n'eut que le temps de rejoindre ma tante dans la chambre où déjà s'amassaient des tourbillons de fumée, d'enlever avec elle ma mère, et de m'emporter dans mon berceau, tandis que ses ouvriers s'efforçaient de sauver les meubles et les provisions. Quelques instants après, la maison s'écroulait, et le soir nous campions sous quelques pieux couverts d'une toile. Le feu qui venait de dévorer notre habitation s'était communiqué à nos champs et y

avait anéanti tout espoir de récolte. Après une année d'opiniâtre travail, mon père se trouvait dans un plus grand dénuement que lorsqu'il était venu planter sa tente dans ces bois ; mais il était de ces hommes qui ne se laissent point décourager par une infortune, ni abattre par un désastre.

« *Bear and forbear* (souffre et endure). Cette devise des Langfort ne doit-elle pas être celle de la plupart des hommes ?

« Les traditions orientales racontent que le célèbre Timour, étant poursuivi par ses ennemis, après une des batailles qu'il perdit dans sa jeunesse, se réfugia dans une maison en ruine. Là, tandis qu'il se demandait, dans ses sombres réflexions, s'il ne devait pas à tout jamais renoncer à ses rêves ambitieux, par hasard ses regrets s'arrêtèrent sur une fourmi qui essayait de traîner dans sa cellule un grain de blé plus gros qu'elle. Pour accomplir cette tâche difficile, la courageuse petite bête employait différents moyens. Tantôt elle s'efforçait de porter son lourd fardeau, tantôt de le traîner ou de le faire

rouler sur le sol ; fatiguée de ses efforts, elle s'arrêtait et paraissait renoncer à son entreprise ; puis de nouveau elle y revenait. Soixante-neuf fois de suite elle tenta ainsi vainement d'enlever son butin. À la soixante-dixième fois, elle y réussit. Timour, qui l'avait suivie avec attention, se reprocha sa faiblesse en voyant cette persistance et cette ténacité d'un insecte. Il reprit les armes, et chacun sait quel usage il en fit, cet insatiable guerrier, ce fameux Tamerlan ; mais jamais il n'oublia l'enseignement de la fourmi.

« Mon père avait la patience de la fourmi ; il se remit bravement à l'œuvre, rebâtit sa maison, ensemença de nouveau ses champs, mais il faillit succomber à une autre catastrophe qui le frappait jusqu'au fond de l'âme. Dans l'espace de quelques mois, il perdit ma mère et ma tante, ces deux tendres compagnes de son exil, ces deux anges de son solitaire foyer.

« Après le désastre matériel qu'il avait subi, il était comme l'incendié que Schiller a représenté dans son poème de la Cloche : « Quelle que soit sa catastrophe, une douce consolation lui

appartient ; il compte les têtes qui lui sont chères. Ô bonheur ! il ne lui en manque pas une. »

« Après ces coups terribles de la mort, il ne lui restait que moi sur la terre lointaine où l'avait jeté la tempête des révolutions. Il concentra sur moi toutes ses facultés d'affections. Comme il m'a aimé, mon pauvre père ! Ai-je bien fait tout ce que je devais pour le remercier de son amour ? Souvent j'ai lu avec une triste émotion, qui ressemblait presque à un remords, cette pensée de M. de Chateaubriand, qui s'est gravée dans ma mémoire : « Quand nos amis sont descendus dans la tombe, quels moyens avons-nous de réparer nos torts ? Nos inutiles regrets, nos vains repentirs sont-ils un remède aux peines que nous leur avons faites ? Ils auraient mieux aimé un sourire de nous pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort. »

« Mon père n'était pourtant pas d'une nature expansive ; il ne me faisait point de caresses ; mais il était constamment occupé de moi, et je devinais sa peine ou son contentement à l'expression de sa physionomie. Quand je fus en

âge d'entrer à l'école, il me conduisit dans une institution religieuse de Montréal, m'embrassa, me mit entre les mains un médaillon qui renfermait un portrait de ma mère, puis détourna la tête, passa la main sur ses yeux et s'éloigna. L'automne suivant il vint assister à la distribution des prix. Par un singulier bonheur, j'obtenais tous les premiers prix de ma classe, et notre supérieur voulut me couronner lui-même. Quand cette cérémonie fut achevée, mon père s'approcha de moi, me posa la main sur le front et me regarda dans les yeux. Ce regard si doux, si tendre, si profond, je le vois encore ; jamais je ne l'oublierai.

« Le proverbe espagnol est bien vrai :

*Amor de padre ! que los demas es aire.*¹

« Et un autre proverbe de la même nation ajoute par contraste :

¹ Amour de père! le reste est de l'air.

Amor de nino : agua en costillos¹. »

À ces mots, M. de Mériol se leva, s'approcha du balcon de la véranda, y resta un instant accoudé en silence, comme un homme qui s'efforce de comprimer une émotion, puis il revint s'asseoir près de moi et continua son récit :

« Quand mes études, dit-il, furent achevées, je rentrai à la Combe. Mon père me demanda si je me sentais quelque penchant pour une carrière militaire ou civile. Je lui répondis que je n'aspirais qu'à rester près de lui. Il me serra la main. Si je lui avais dit que je désirais entrer dans le barreau ou dans l'armée, il ne s'y serait point opposé, mais le vœu que je lui manifestais était d'accord avec le sien.

« En 1825, nous partions ensemble pour la France. L'indemnité accordée par le gouvernement de la restauration aux émigrés

¹ Amour d'enfant : de l'eau dans un panier.

nous donnait une fortune inespérée. Mon père me conduisit dans son pays de Franche-Comté, dans le domaine de ses aïeux. Ce domaine avait été morcelé et acheté par les paysans du village. Le château avait été démoli ; il n'en restait que quelques traces : deux fossés à demi comblés et un rempart à moitié rompu, vestiges dérisoires qui semblaient n'avoir été conservés que pour attester l'inutilité de ces moyens de défense contre le plus redoutable des orages, l'orage des soulèvements populaires.

« Avec la somme assez considérable qui fut payée à mon père pour les biens de sa famille, et pour ceux dont ma mère devait hériter, il aurait pu aisément reconstituer son patrimoine, reprendre sa place sur la terre de ses aïeux, et conquérir ce qui était alors pour tant de gens l'objet d'une vive ambition, le titre de membre d'un conseil général, de député, peut-être même de pair de France.

« Mais il avait adopté une autre patrie, consacrée pour lui par la sueur de son travail, par le lien de la douleur, le plus puissant des liens,

par l'œuvre difficile qu'il avait entreprise, par les deux tombes creusées dans son exil. Il fit restaurer la sépulture de ses parents ; il fonda un établissement de bienfaisance dans l'église où il avait été baptisé et dans celle où il s'était marié ; puis nous revînmes au Canada.

« Le capital qu'il apportait avec lui, il ne voulait pas le placer dans des spéculations industrielles ; il l'employa à acquérir et à défricher de nouveaux terrains. Il attira autour de lui des ouvriers, des agriculteurs. Il construisit à la place de son primitif log-house une belle maison, puis une chapelle, un moulin et une école. Sur la fin de sa vie, il eut la joie de me voir marié, comme il le désirait, avec une douce jeune fille, dont ni lui ni moi, hélas ! nous ne prévoyions la fin prématurée. Il mourut en tenant sa main et la mienne dans ses deux mains convulsivement serrées. Son orgueil était d'avoir créé sur ce sol désert toute une active colonie, sa satisfaction de conscience d'y avoir tendu une main secourable à quiconque avait besoin de lui, et sa joie de me laisser ce double héritage : héritage matériel, héritage de charité. »

II

M. de Mériol, ayant ainsi achevé son simple récit, pencha la tête sur son sein et resta absorbé dans une muette rêverie, comme un voyageur qui, ayant fini son long trajet, s'arrête au bord du chemin, et retourne par la pensée dans les lieux qu'il a parcourus.

« Et vous n'avez jamais, lui dis-je, songé à quitter ce village ?

– Non, me répondit-il. Pourquoi le quitterais-je ? Tous les souvenirs qui me sont chers, et tous les liens que Dieu m'a donnés, ne sont-ils pas ici ? « On n'emporte point, disait Danton, la patrie à la semelle de ses souliers. » Ma patrie à moi, c'est le coin de terre où je suis né, à l'ombre des forêts primitives, où sont ensevelis tous ceux qui furent mon monde, à cette extrémité des régions habitées. À mon âge, on ne doit point entreprendre une aventureuse pérégrination si l'on désire dormir près de la tombe de ses pères.

« Quand on a commencé dans ce pays à lancer des bateaux à vapeur sur les fleuves qui n'avaient jamais été sillonnés que par le canot de l'Indien ou la lourde barque du marchand, et à poser des rails sur le sol où l'on s'estimait heureux autrefois de trouver une sorte de chemin vicinal, j'ai été très souvent sollicité de m'associer à des spéculations qui devaient me rapporter des bénéfices considérables. Si nous devions avoir la longue existence que les livres de Moïse assignent aux premiers hommes et la nombreuse progéniture des patriarches, il me paraîtrait assez naturel que nous eussions le désir d'accroître notre fortune, pour en jouir pendant plus d'un siècle et pour la partager entre une postérité de Jacob et d'Ésaü. Mais notre vie est si courte ! Je ne comprends pas qu'on en plonge volontairement une partie dans le froid dédale des calculs pécuniaires, quand on peut en faire un plus doux et plus sage emploi. La fortune qui m'a été léguée suffit pleinement à tous mes besoins, et ma fille, mon unique enfant, ne désire pas que je m'efforce d'accroître cet héritage.

« Plus d'une fois aussi, j'ai été engagé à entrer

dans le mouvement des affaires administratives et politiques de ce pays ; on m'a même offert la députation d'un des districts de Montréal, et j'aurais pu devenir ainsi un des principaux fonctionnaires du Canada, et peut-être même un des conseillers du gouvernement, revêtu d'un bel habit brodé et occupant une place d'honneur dans les banquets officiels. Mais je me suis très scrupuleusement scruté, et j'ai reconnu que je serais un très pauvre discoureur, et qu'en acceptant le titre qui m'était proposé, je l'enlèverais fort sottement à un homme plus méritant ou plus ambitieux que moi.

« Je ne blâme point les ambitieux, je les plains quelquefois ; je plains surtout ceux dont l'ambition se tourne en des convoitises d'argent, et je remercie le Ciel d'avoir écarté de moi la coupe empoisonnée de ces misérables cupidités. Tout homme, si chétif qu'il soit, a pourtant certaines facultés physiques et morales à employer et une certaine tâche à continuer. Je me suis dit que la mienne était ici, sur ce sol labouré par mon père, dans cette communauté dont il a été le fondateur et qu'il m'a confiée. « Si chacun,

a dit Bernardin de Saint-Pierre, s'occupait de mettre l'ordre dans sa maison, l'ordre serait dans l'État. » J'ajouterai à cette maxime : Si chacun faisait près de soi tout le bien qu'il peut faire, le bien serait universellement répandu dans l'humanité.

– Ainsi, dis-je à ce sage philosophe, qui de plus en plus me séduisait par son langage, vous êtes heureux de votre sort ?

– Heureux ! m'a-t-il répliqué. Vous savez les paroles que M^{lle} de la Vallière adressa à ceux qui l'interrogeaient dans sa retraite des carmélites. « Êtes-vous heureuse ? lui demandait-on. – Non, pas heureuse, répondit-elle, mais contente. » N'est-ce pas la plus juste réponse que puissent faire ceux-là mêmes qui ont été le plus favorisés par la Providence ? Oui, je suis content autant qu'on peut l'être en ce monde, où il n'est donné à personne d'avoir un complet et perpétuel contentement.

« La terre que nous cultivons trompe souvent notre espoir. Mais ne calomnions point la terre, a dit un poète : « elle nous a nourris, et une heure

viendra où nous la prierons de nous recevoir dans son sein. »

« Les gens que nous employons à notre service, ou avec qui nous avons d'autres rapports, ne sont pas toujours ce que nous voudrions qu'ils fussent pour notre utilité ou notre agrément ; mais quelques gouttes de miel suffisent pour édulcorer une amère boisson, et quelques douces paroles, quelques procédés indulgents suffisent souvent pour apaiser une difficulté. C'est de notre vanité que viennent la plupart du temps nos exigences. Si nous n'avions pas l'idée que tout nous est dû, nous serions plus satisfaits de ce qui nous est accordé. Si nous avions moins de tendres complaisances pour nous-mêmes, nous serions moins sévères envers les autres.

« Un aimable écrivain, M. Joubert, disait :
« Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil. »

« Combien de misérables petites révoltes nous nous épargnerions, si nous voulions voir ainsi de profil une quantité de choses qui, de face, nous seraient désagréables !

« La dernière recommandation que mon père m'ait adressée, au moment où ses lèvres allaient à jamais se fermer, est celle-ci : « Sois bon. » Lui-même m'avait donné toute sa vie l'exemple de la bonté. Je tâche de l'imiter.

« Ainsi que la colombe, je jette un brin d'herbe à la fourmi qui se noie.

« Ainsi que Job, je crois que je dois être, quand l'occasion s'en présente, le bâton de l'aveugle et le pied du boiteux. On dit qu'au temps où nous vivons la bonté est une sottise, et qu'on ne peut être bon et confiant sans être dupe. Dupe de quoi ? De quelques larmes hypocrites par lesquelles nous nous laissons toucher, de quelques protestations trompeuses qui obtiendront de nous un témoignage de sympathie immérité, peut-être aussi de quelques transactions accidentelles où nous serons accrochés par quelque main rapace, comme les moutons dans un étroit sentier par les épines d'un buisson. En résumé, ce ne sont pas de grandes causes d'affliction. Celui-là n'est-il pas bien plus tristement dupe, qui reste constamment en garde

contre tout ce qui pourrait l'émouvoir, et se crée par sa défiance de perpétuels soucis ? Ce qu'il cherche pour être heureux est précisément ce qui l'empêche de l'être ; il regrette tout ce qu'il donne, il craint toujours de perdre. À la fin il sera, comme les plus pauvres, cousu dans un linceul et cloué entre quatre planches. Les épargnes qu'il aura faites en s'imposant une foule de privations, et en gardant sur sa poitrine une égide de fer, qui n'était point l'égide de la sage Minerve, seront livrées à des légataires qui jouiront gaiement de sa fortune, et l'accuseront peut-être de ne l'avoir pas faite plus considérable. »

Récits américains,

Alfred Mame et Fils, Tours, France, 1898.

Table

L'Iroquoise	4
H. L.....	39
Le sacrifice du sauvage	40
Pierre Petitclair	51
Une aventure au Labrador.....	52
Ulric-Joseph Tessier.....	76
Emma ou l'amour malheureux	77
Wenceslas-Eugène Dick.....	104
Un épisode de résurrectionnistes	105
Une histoire de loup-garou	118
Charles Chiniquy	137
L'ivrogne	138
Charles-Marie Ducharme	147

Boule de neige et loup-garou	148
À la Sainte-Catherine	163
Monsieur Bouquet.....	173
Vénalité	182
Charles Leclère.....	191
Tic Toc ou Le doigt de Dieu	192
Henri de Puyjalon	242
L'anse du Trépassé	244
La perdrix de Ludivine	255
Firmin Picard	264
La nuée du diable	265
Le prix du sang	289
Suprême consolation.....	311
Joseph Marmette.....	320
Le dernier boulet.....	321
Omer Voisard	345

La croix : épisode de 1837-38.....	346
A.-T. Bourque.....	350
Les revenants	351
Madeleine Bourg.....	379
Gaston-P. Labat	393
L’Auberge de la Mort	394
Philippe Aubert de Gaspé, père.....	401
Légende du père Laurent Caron.....	402
Légende du père Romain Chouinard	418
Georges-A. Dumont	447
Le solitaire	448
Eugène L’Écuyer.....	462
La Toussaint.....	463
Joseph Doutre.....	478
Faut-il le dire !... ..	479

Édouard-Zotique Massicotte.....	491
Un drame en 1837.....	492
Mathias Filion.....	501
Jacques le voleur.....	502
Charles Laberge.....	511
Conte populaire.....	512
Wilfrid Larose.....	522
Entre deux quadrilles.....	523
Guillaume Lévesque.....	533
La croix du Grand Calumet.....	534
Louis-Auguste Olivier.....	560
Le débiteur fidèle.....	561
Amédée Papineau.....	579
Caroline.....	580
Alphonse Poitras.....	592

Histoire de mon oncle	593
Louvigny de Montigny.....	603
Une histoire de loup-garou	604
Jean Duterroir	621
Le bien paternel	622
Madeleine (Anne-Marie Gleason)	655
Consolation	656
Xavier Marmier	667
Un voyageur canadien	669

Cet ouvrage est le 50^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.